N° 610 34e Année. Tome CLXVIII 15 Novembre 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | Étranger ...... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-HUITIÈME

15 Novembre - 15 Décembre 1923

15 Novembre — 15 Décembre 1923 Tome CLXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

J.-H ROSNY AINÉ

ET LA PRÉHISTOIRE

Plus que tous les siècles antérieurs, le XIXe siècle eut la curiosité de l'histoire. Ses savants ont fouillé les archives et sondé la terre, ils ont soulevé une poussière immense de petits faits et défini les lois souples qui les commandent. Certains conçurent l'orgueilleuse ambition de ressusciter le passé ; ils y employèrent une érudition étendue, une imagination ardente, et un beau talent d'écrivain. Parallèlement à leurs travaux, et pour satisfaire un public qui demandait de la couleur et de la nouveauté, les romanciers ont exploité cette copieuse et féconde matière historique. Peintres des époques obscures ou étranges, ils ont brossé pour leurs intrigues des décors du moyen âge, de la Gaule et de Rome, de la Grèce et de l'Orient. Plus hardiment encore, une jeune science qui venait de naître évoqua, par delà les Genèses et les Védas, de fabuleuses humanités.

La Préhistoire enseignait que l'homme a vécu, plus primitif que le sauvage moderne, sur le sol même d'Occident ; qu'il a traversé les cataclysmes de la dernière glaciation, abandonnant aux sables des vallées et aux tourbes des lacs ses outils de silex, d'os et de corne. La Paléoethnologie, comme on disait alors, trouva sa méthode en l'emploi combiné de la stratigraphie et de l'ethnographie, accumula d'irréfutables documents, et ayant triom-

phé des suspicions qui avaient retardé son essor, grandit, irrésistiblement à partir de 1865, de congrès en congrès. Elle enthousiasma bientôt tous les esprits indépendants par l'imprévu de ses découvertes et la sereine grandeur de ses hypothèses.

Des ouvrages de qualité groupèrent les résultats acquis, sous la signature de Lubbock, de Joly, de Mortillet (1). Le *Préhistorique* de G. de Mortillet, tiré en 1883 à 3.300 exemplaires, fut épuisé en deux ans. Dans la fièvre des premières controverses, des vulgarisateurs édulcorèrent à l'usage du public la technicité un peu âpre des spécialistes. Des écrivains s'inspirèrent des études récentes ; ils se souvinrent que Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et tous les rhapsodes du Far-West avaient déjà chanté les joies fortes de la vie simple ; ils esquissèrent le portrait de l'homme quaternaire, cheminant dans les temps géologiques entre la Bête et nous. Ils le peignirent, dressé dans la Savane contre les fauves, ou goûtant une douce sécurité au clapotis des cités lacustres. Non sans défiance, les préhistoriens voient grandir autour d'eux, depuis quarante ans, cette littérature née de leurs recherches, qui n'est pas indigne cependant de leur sympathie, car elle constitue un éclatant hommage rendu à la science, et a donné à toute une jeunesse la curiosité de nos commencements. Peut-être aussi n'était-il pas inutile de montrer tout ce que l'étude avide des silex peut contenir d'intensité dramatique et de poésie.

Remy de Gourmont, Edmond Haraucourt, Pierre Louys, Jack London, Pierre Mille, avec des mérites divers, contribuèrent tour à tour à élever un imposant monument à la gloire de nos Origines (2). Mais tandis

(1) *L'Homme préhistorique*, par sir John Lubbock, traduit en 1876;—*L'Homme avant les métaux*, par Joly, 1879 ; — *Le Musée préhistorique*, par A. et G. de Mortillet, 1881.

(2) Nous ne citons ni Jean d'Esme avec *Les Dieux Rouges*, ni Fernand Mysor avec *les Semeurs d'Epouvante*, ni André Legrand avec *l'Ile sans amour* (où figurent côte à côte l'hipparion, le mammouth et l'ichtyosaure !), bien qu'ils aient tiré quelque effet de la Préhistoire, parce qu'ils ont traité cette science avec une trop irrespectueuse fantaisie.

que la Préhistoire ne fut jamais pour eux qu'une occupation accessoire et un divertissement passager, elle demeura pour les frères Rosny un perpétuel sujet de méditation. Elle leur inspira des ouvrages spéciaux dont nous essayerons d'apprécier les mérites (1) ; elle poussa encore des rhizomes, par développements ou allusions, jusque dans les écrits les plus éloignés de son objet propre, en des articles de presse et des romans de mœurs (2). Ces auteurs subirent le prestige de cette science jusqu'à en être obsédés, et c'est pourquoi ils s'affirmèrent, de tous nos romanciers de préhistoire, les plus grands et les plus féconds.

Les deux Rosny confondirent si longtemps et si complètement leurs efforts dans un commun labeur que cette dualité peut sembler embarrassante. Sans rechercher quelle fut la part de chacun, nous avons quelques raisons de penser que J.-H. Rosny aîné pourrait revendiquer la presque totalité des œuvres en question et nous ne parlerons que de cette personnalité d'écrivain.

§

Lorsque l'on parcourt les productions de J.-H. Rosny, les traits contradictoires qui semblent d'abord s'y révéler s'harmonisent bientôt en un ensemble d'une originalité vigoureuse.

Disciple de Zola, il avait en commun avec le maître une préférence marquée pour les thèmes impersonnels, ainsi qu'une manière de concevoir le roman comme une série de tableaux colorés plutôt que l'étude soutenue d'un caractère. Le goût de l'observation précise, de l'at-

(1) *Les Xipéhuz* (1887), *Vamireh* (1892), *Eyrimah* (1893), *Les Origines* (1895), *Elem d'Asie* (1896), *Nomaï* (1897), *La Guerre du Feu* (1911), *Le Félin Géant* (1920). Il faudrait aussi rapprocher de ceux-ci des romans d'archéologie : *Tabubu* (1893), *Amour étrusque* (1898), *Les Femmes de Setné* (1903).

(2) Par exemple dans *le Bilatéral*, *la Mort de la Terre*, *les Pures et les Impures*, *l'Enigme de Givreuse*, etc.

titude objective, l'avaient conduit aux soirées de Médan. Depuis que tout jeune il s'enthousiasma pour les sciences, il n'a cessé de les cultiver avec plaisir et profit. En 1914, il dédiait *la Force mystérieuse* à deux physiciens français, MM. Jean Perrin et Emile Borel ; et il fréquente encore, nous assure-t-on, les laboratoires de la Sorbonne. Dans *Torches et Lumignons*, souvenirs de sa vie littéraire, il écrit :

> Je demeure incompréhensible si l'on oublie mon goût extrême pour la métaphysique et pour la science. La science est chez moi une passion poétique ; elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'Univers ; elle ne m'apparaît jamais morte. Ce sont les possibles de la science qui me saisissent et sont la pâture de nos chimères, comme les faits de l'histoire et de la vie quotidienne.

Cependant, un intérêt très vif pour toutes les formes de la vie, une imagination étonnamment créatrice devaient préserver Rosny de s'attarder à la formule étroite du naturalisme. Dès *Nell Horn*, il manifestait à son égard quelque indépendance, et deux ans plus tard, il se mouvait à l'aise dans le monde conjectural des *Xipéhuz*, où il montre une tribu du bronze disputant la terre à d'étranges créatures électriques douées d'une vie surnaturelle. Il s'y révélait déjà ce qu'il est aujourd'hui : un constructeur, bâtissant dans le monde de la fantaisie avec les matériaux de la science.

La Préhistoire devint bientôt une « pâture de ses chimères ». Cette science s'offrait, riche de faits et plus riche encore d'espoirs et d'hypothèses, comme une matière neuve, doublement séduisante pour un érudit et un imaginatif. Elle abonde d'ailleurs en épisodes violents, elle évoque ces heurts du muscle, ces déchaînements de forces qui plaisent à la pensée dynamique de Rosny, — et l'on sait avec quelle complaisance et quel talent il a multiplié dans ses romans les récits de batailles, combats de l'homme contre l'homme, du précurseur contre la Bête,

du fauve contre le fauve. Ajoutons que le romancier imagine volontiers des êtres simples, tendus vers l'action, dont l'âme obéit à d'élémentaires et impérieux appels ; enfin et surtout qu'il sait être, dans la force d'un terme dont on a abusé, un romancier d'aventures.

On comprend dès lors pourquoi la reconstitution des horizons quaternaires et des scènes de la vie primitive le sollicita puissamment. Nous nous proposons de rechercher de quelle matière archéologique est nourrie son œuvre, quels faits certains il utilisa, et quelles conjectures. Nous nous efforcerons de montrer que Rosny, tandis que se succédaient des travaux spéciaux, que se précisaient bien des points, que se comblaient bien des lacunes, n'a guère modifié, ni allégé, ni enrichi son bagage de la première heure, qu'il n'a pas rejeté telle hypothèse, par exemple celle du Hiatus entre la pierre taillée et la pierre polie, abandonnée depuis par la science, mais dramatique et féconde en transpositions romanesques. Car de plus en plus devait croître dans ses livres, aux dépens de la documentation minutieuse, l'évident souci de l'intrigue.

S'il est un ouvrage qui symbolise entre tous la manière, et comme l'esprit de Rosny cherchant perpétuellement un judicieux équilibre entre l'exactitude et la fantaisie, entre un besoin de connaissances certaines et une imagination vive, c'est bien sans doute ce précis des *Origines*, que sous ce titre il publiait en 1895 chez Borel, à la fois anonyme et personnel, avec des hardiesses de roman et des scrupules de manuel. Des lectures, sinon des recherches *in situ* l'y avaient préparé, et il pouvait écrire dans la préface :

> S'il faut se soumettre humblement aux faits acquis, il faut aussi les interpréter, et vingt ans d'études scrupuleuses nous donnent peut-être le droit de viser à l'œuvre d'ensemble, à l'œuvre de synthèse.

En ce petit volume sérieux, de documentation abon-

dante et souvent de bonne source, Rosny doit visiblement moins aux derniers auteurs, tels que E. Cartailhac, S. Reinach, A. Bertrand dont il n'imite point la prudente circonspection, qu'aux savants de la période d'enthousiasme et de combat, à Lubbock, à G. de Mortillet, dont il dépasse encore parfois le dogmatisme et l'audace. Il admet que les Anthropopithèques (1) ont précédé l'homme, et il n'a pas le moindre doute quant aux silex de Thenay, encore qu'en 1895 les partisans de l'authenticité de ce gisement fussent devenus bien rares. L'existence de l'homme tertiaire prévue par Quatrefages, affirmée par Mortillet, est pour lui une nécessité. A ce dernier, il emprunte une division du paléolithique en quatre périodes, et tour à tour il décrit l'homme de Chelles, du Moustier, de Solutré et de la Madelaine, son aspect, ses mœurs et jusqu'à sa pensée. Il reconstitue le Chelléen au front étroit, à la colonne vertébrale arquée. D'ailleurs, le poète le disputant chez lui au réaliste, tantôt il imagine notre ancêtre plus brutal et moins évolué que l'Australien des déserts, et tantôt capable de concevoir « les confuses épopées dont nous portons en nous, par atavisme, la poésie ». Le Moustérien, qui taillait ses amandes de silex tandis que l'Europe froidissait, a pu aux époques d'abondance et de tranquillité, connaître les douceurs de la méditation, et son rêve, assure l'auteur, « débordait les limites étroites où se débattait sa pensée ». Plus proche de nous, le Solutréen se distingue par des armes plus délicates et une intelligence plus vive, et voici enfin que naît l'artiste quaternaire : le Magdalénien.

Rosny explique à sa façon, comme un sentiment de la perfection venu de l'industrie même (2), la naissance d'un art qu'il apprécie hautement ; il esquisse une psy-

(1) G. de Mortillet avait donné ce nom aux précurseurs tertiaires de l'homme dont il croyait pouvoir déduire l'existence des gisements de Thenay, d'Aurillac et d'Otta (*Revue d'Anthrop.*, 15 janvier 1879.) Il distingua même trois espèces d'Anthropopithèques, bien qu'on n'ait jamais retrouvé les restes d'aucun.

(2) Salomon Reinach a démontré le premier, en 1903, l'identité des pratiques totémiques et des gravures pariétales quaternaires.

chologie du guerrier sensible et presque mystique, à l'esprit riche d'intuitions et de gauches délicatesses. Le froid persiste, le silex décline devant l'os et la corne ; notre ancêtre goûte dans la caverne bien close une quiétude que ne trouble pas encore la hantise des conceptions religieuses et à laquelle met fin, brutalement, une invasion d'Orientaux. Les nouveaux venus habitent de préférence les lacs ; et l'auteur, qui n'ignore rien de leur civilisation, décrit la construction, l'attaque et la défense d'une cité lacustre. L'homme de cette époque, ardemment religieux maintenant, est féroce et les guerres se multiplient, tandis que succèdent aux falafittes les villages terrestres et souterrains du bronze. Puis nous arrivons, avec le premier métal dont le romancier, après Mortillet et Alexis Bertrand, place l'origine en Orient, au seuil de l'histoire.

Certes, un tel ouvrage a conservé son intérêt et n'est pas sans valeur ; la succession des races quaternaires et l'évolution de la technique sont indiquées avec justesse ; l'expérience a confirmé, — la complétant seulement, — la division du paléolithique proposée par Mortillet. Si le livre a cependant vieilli, c'est moins parce que les documents sont aujourd'hui plus nombreux et les méthodes d'investigation plus fermes, que parce que l'écrivain y avait trop souvent donné libre cours à sa fantaisie. Qu'on relise les pages consacrées à l'alliance que l'homme conclut avec la Bête avant la domestication de cette dernière, ou celles qui montrent notre mythologie aryenne naissant de la méditation devant l'eau, aux soirs paisibles des cités lacustres. On y constate la matérialisation des suggestions de la jeune science, et celles précisément de ses maîtres les plus hardis, en images vivantes et hautes en couleur. Et l'avenir ne devait pas toujours respecter ces étincelantes conceptions. L'existence de l'homme tertiaire est encore contestée, la théorie du Hiatus entre les techniques de la pierre taillée

et de la pierre polie semble définitivement ruinée. Pendant longtemps, alors que l'on ignorait, ou presque, les industries aziliennes, tardenoisiennes et campignyennes, il avait bien fallu admettre une solution de continuité entre le magdalénien et le néolithique évolué des palafittes. Mais, dès 1886, Salmon avait signalé le campignyen comme un horizon spécial du néolithique inférieur; en 1892, Piette avait fait connaître ses fouilles du Mas d'Azil, et la grande lacune avait commencé à se combler. Chez Rosny, resté fidèle à l'hypothèse périmée du Hiatus, le conflit supposé entre les races autochtones et les conquérants orientaux mieux armés tient une place considérable. Broca avait dramatisé la chose, et pensait que nos paisibles chasseurs de rennes succombèrent au premier choc (1). Mortillet et Cartailhac croyaient plutôt à une pénétration lente, continue et souvent pacifique. A mi-chemin, le romancier imagine ses récits, qui se développent comme des épopées et s'achèvent comme des idylles.

Tel est le thème de *Vamireh*. Les Bruns d'Orient et les Blonds d'Europe se rencontrent au déclin de la dernière glaciation vers les portes de l'Asie. Vamireh, le grand chasseur blond, se heurte sur des terres nouvelles à une migration d'Orientaux, et, après une pénible lutte, ramène vers la caverne natale la fiancée conquise, la brune Elem. Le héros est un primitif en avance sur sa race. En lui vibrent des sentiments nouveaux parmi les hommes, la soif d'aventures, un vague mysticisme religieux, le sens subtil du Beau. Parce que la pensée artistique mûrit plus heureusement dans la solitude et la méditation, Vamireh a quitté sa horde par un matin clair de printemps. Il travaille en cachette sur un îlot désert à quelque œuvre d'art, et burine sur une canine de Spelaea une renoncule d'eau. (Ne connaît-on pas sur une pointe de sagaie de la Madelaine une fleur à neuf pétales étalées ?)

(1) Broca : *Conférence sur les Troglodytes de la Vézère*, 1871.

Puis, s'abandonnant à l'appel mystérieux de l'inconnu, il descend sur son bateau d'écorce le fleuve des contrées de l'Est. Une forêt clôt l'horizon ; l'« homme des bois » y vit, sorte de précurseur comme celui que venait de découvrir Dubois dans le miocène de Java (1). Au delà, ondulent les gramens de la steppe ; une Orientale s'y montre que le grand blond enlève. Tous deux fuient maintenant, poursuivis par les bruns, et tandis qu'ils remontent le fleuve, dans le clapotement balancé des pagaies,la résignation naît en Elem et le désir en Vamireh, un désir trouble de moderne. Les fugitifs, cependant, sont rejoints ; une lutte âpre se prépare, car on a trouvé de part et d'autre d'étranges alliés. Les Orientaux ont fait alliance avec le chien; Vamireh a rencontré dans sa retraite les Mangeurs de Vers, pauvres êtres en régression, bas de stature, aux poitrines en carène, et se nourrissant de fruits, de racines ou de mollusques. Avec eux, le chasseur défend victorieusement une île au milieu du fleuve, contre l'assaut des Orientaux et des chiens. Dans la lassitude du combat, des pourparlers s'engagent et la paix se conclut. Le guerrier blond emporte Elem et remonte vers les cavernes le courant gonflé par les averses récentes, « sous l'ombre des arbres et par les vastes chenaux clairs, au déclin de la Magdelaine, lorsque le pôle du Septentrion gravitait vers la brillante du Cygne ».

L'auteur, qui n'ignore rien de la flore ni de la faune, depuis l'éléphas antiquus jusqu'à la grosse mouche bleue préhistorique, ni des travaux des traqueurs de rennes, a su exposer une érudition solide. Voici la tribu occidentale au travail :

Dans les godets de silex, des guerriers broyaient et mêlaient le minium rouge aux moelles d'urus et se peignaient le visage et la poitrine au fin pinceau de fibre... Certains, aux genoux, au col, au front, aux pieds s'accrochaient la

(1) Mais les travaux de Dubois ne furent publiés qu'en 1894. Sans doute Rosny s'est-il inspiré du Dryopithécus de Gaudry ou des Anthropopithèques de Mortillet.

bijouterie barbare, les pendeloques de canines trouées à la naissance (dents de lion, de loup, d'ours, d'aurochs, d'élaphe), les vertèbres de poissons, les fluorines aux feux d'améthyste, les cailloux gravés et la frêle joaillerie marine : cypréa lurida, littorines, patelles.

A vrai dire, l'action principale souffre peut-être un peu de l'appareil pesant de connaissances si minutieuses, et il est permis de préférer à *Vamireh* la claire et sobre *Elem d'Asie*. Sous ce titre paraissait en 1896, dans l'admirable petite collection du *Lotus bleu*, une version émondée de l'ouvrage, désencombrée des épisodes accessoires et d'une partie de sa bibeloterie primitive.

En faisant la paix, Vamireh et les Orientaux se sont donné rendez-vous aux cavernes pour la prochaine saison de chasse ; ainsi le livre marque une étape des Têtes rondes dans leur marche vers l'ouest, vers les terres neuves que désigne chaque jour le geste renouvelé du soleil. Des générations sont passées, les Asiatiques ont atteint l'Europe occidentale ; ils ont conquis sur les descendants du grand Magdalénien les vallées fertiles et l'abri sûr des lacs ; leurs archives s'entassent dans la tourbe propice des palafittes. La race blonde a reculé vers le nord, suivant le renne et le mammouth, et ceux des nomades qui n'ont pas fui ont été rejetés sur le sommet des montagnes. Il en est ainsi en Suisse, où les eaux stables nourrissent les vainqueurs, où les sommets et les gorges décèlent les chasseurs d'ours, de chamois et de bouquetins. Entre les deux peuples, l'hostilité est latente, les conflits sont fréquents, et c'est l'un d'eux que Rosny nous narre dans *Eyrimah*, publié par la défunte revue *le Bambou* pour la première fois en 1893.

L'intrigue en est plus complexe que celle de *Vamireh*. Eyrimah est une montagnarde, esclave des bruns qui vivent sur les cités lacustres. Sa grâce et son esprit ont conquis In-Kelg, le fils du chef. Les jeunes gens mêlent leurs rêves dans la paix lumineuse des soirs et la voix

chantante des lames. Terrifiée par un maître violent et jaloux, sollicitée par l'appel de l'instinct, Eyrimah quitte une nuit le village et s'enfuit dans les hautes vallées, tandis que la guerre s'élève entre les Orientaux et ceux de sa race. Les blonds défendent énergiquement leurs montagnes contre les bruns plus nombreux et mieux armés. La sœur même d'In-Kelg est enlevée et devient la captive de Tholrog, le jeune chef qui a recueilli Eyrimah, et dont le cœur va désormais osciller entre les deux femmes. Malgré leur héroïsme, Tholrog et ses compagnons sont contraints à la retraite à travers les rocs et les glaciers, vers le pays de leurs alliés, les Ariès. Ceux-ci sont de nouveaux venus, une récente traînée d'envahisseurs descendus de l'Himalaya, apportant en Occident une industrie très haute, une forte discipline, une intelligence déliée. Leur force vient des notions complexes qu'ils ont rapportées des plateaux d'Asie, et aussi de l'art puissant de leurs protégés, les Immohys, hommes grêles, aux visages couleur de cuivre, prêtres mystérieux de la métallurgie du bronze. Les Ariès sauvent les survivants de la troupe de Tholrog et acceptent de livrer pour les montagnards une grande et décisive bataille. La mêlée est longtemps flottante, enfin les lacustres reculent devant les arcs, les haches de bronze et la sagacité des Ariès. La paix garantit la liberté des blonds, accroît la puissance de leurs alliés et scelle l'alliance des races. Eyrimah appartient à In-Kelg, et Tholrog entraîne Eï-Mor la lacustre vers le mystère éternel de l'amour.

On a reconnu le thème favori de Rosny : l'âpre rivalité de deux races qui se disputent l'avenir. Le poème de la guerre s'épanouit au dernier chant en un dithyrambe. Mais on n'a pas assez remarqué, depuis la publication de ce roman, un autre de ses mérites, c'est à savoir la sûreté, l'abondance, et, pour tout dire, la pléthore de documentation.

Avec les êtres et animaux vivants, les armes, les coutumes, les pratiques religieuses des lacustres sont minutieusement décrites d'après Troyon, Désor et leurs vulgarisateurs. Le mobilier, par exemple, est l'objet d'un inventaire exact et complaisant : « Beaucoup de petits meubles en bois, de bijoux marins importés, des agates polies, des os en parure, mais surtout de belles armes, de la poterie de cuisine, des vases d'ornement, des meules à broyer les céréales, des cadres à tisser le lin ou la fibre de tilleul. » Les Ariès amis des montagnards ne sont autres que les Aryens des linguistes, retrouvés par l'archéologie et par les études comparées des mythologies, des folklores et des langues (1). Les fidèles de la religion du bronze, les métallurgistes secrets au teint jaune, aux mains étroites d'Orientaux, ce sont les Sémites de Rougemont (2), les Chaldéens et les Caucasiens de Bertrand (3), les Bohémiens de Bataillard (4), apparentés aux Sigynnes d'Hérodote et de Strabon. Or, en 1893, beaucoup de savants avaient cessé de croire à l'origine asiatique des Aryens. Sans doute, l'érudit Max Müller, cinq ans plus tôt, avait renouvelé l'ancienne théorie, et Quatrefages, dans son *Introduction à l'étude des races humaines*, en 1889, plaçait encore l'Aryane primitive au pied du Pamir, vers le cours supérieur du Syr-Daria ; mais Penka, Schrader, Taylor (5) avaient élevé de sérieuses objections, et Salomon Reinach avait dénoncé avec éclat le « mirage oriental ». Pourquoi alors, se séparant de G. de Mortillet qui dès 1886 écrivait : « Quant aux Aryas, je ne sais pas

(1) Cf. en particulier A. Pictet : *Les origines indo-européennes et les Aryas primitifs*, essai de Paléontologie linguistique. Paris, 1859-63, 2e édition, 1877.

(2) F. de Rougemont : *L'âge du bronze ou les Sémites en Occident*, 1866.

(3) « Une vérité peu connue, mais démontrée aujourd'hui avec évidence, est que la métallurgie fut dans l'origine un art lié à l'existence de certaines tribus ou associations semi-religieuses, semi-militaires. Le siège primitif de ces corporations paraît avoir été la haute Chaldée, les gorges du Caucase, puis les montagnes de la Phrygie. » A Bertrand : *La Gaule avant les Gaulois*, Paris 1884.

(4) M. Bataillard : *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1875.

(5) Penka : *Origines Ariacæ*, Vienne 1883-1886. — O. Schrader : *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, Iéna 1883-1890. Un résumé de cet ouvrage avait été publié par S. Reinach en appendice au livre de M. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, 2e édit. 1891.— Taylor : *The Origin of the Aryan*, 1890.

ce que c'est. Je ne les connais pas du tout, je ne puis donc en parler »; pourquoi Rosny restait-il fidèle à la vieille hypothèse, comme il était resté fidèle à l'idée du Hiatus ? N'était-ce pas parce qu'elle lui avait offert et lui offrirait encore une source féconde d'inspiration, et ne la préférait-il pas pour sa seule valeur dramatique ?

Un second roman lacustre, *Nomaï*, publié par l'éditeur Borel en 1897, développait un thème bien différent d'*Eyrimah* : la naissance, aux temps néolithiques, du choix amoureux qui réglera les unions des siècles futurs. Nomaï, la fille de Zamm, est désirée à la fois par le brutal Rochs et par le doux Amreh. Le premier des prétendants décide Zamm à lui donner sa fille,par une riche rançon d'armes, d'ambre et de pierres magiques. Mais,Nomaï aime Amreh ; elle lui persuade de tuer son rival par ruse et Rochs est abattu à coups de hache et de lance. Les deux jeunes gens s'épousent. Visiblement, la couleur archéologique s'efface ici devant l'intérêt propre du drame. Point de catalogue d'objets lacustres, point de leçons d'anthropologie. Le cadre demeure flou, aux temps vagues « où les hommes vivaient sur les lacs, dans les cavernes et les habitations souterraines ». L'auteur, cependant si averti, n'accorde-t-il pas au chef Zamm le bâton de commandement qui semble spécial aux Magdaléniens ? L'intérêt est ailleurs, dans le symbole profond du drame, car « on y présente, dit l'avant-propos, un meurtre ainsi qu'un acte de douceur, et l'union amoureuse de la femme et de l'homme pour verser le sang, comme une ère nouvelle et moins féroce de l'humanité ». Déjà grandit une génération sensible à la tendresse et à la beauté. Nomaï et Amreh, comme Elem et Vamireh, comme Eyrimah et In-Kelg, sont des annonciateurs de l'amour moderne, de l'exclusive passion,où le respect s'allie à l'orgueil de la possession, où s'attarde la violence du désir.

C'est aussi le sens intime des deux derniers romans de Préhistoire de Rosny. Naoh, dans *la Guerre du Feu* et

Aoûn dans *le Félin Géant*, à l'extrême avant-garde de leur race et de leur époque, portant en eux la merveilleuse adolescence d'un monde qui ne reviendra plus, sentent vibrer en leur chair les grandes émotions dont l'humanité bercera sa vieillesse raffinée. Ils naissent à la pitié, à l'amitié et à l'amour. La *Guerre du Feu* est une légende de chevalerie dans un décor de la pierre taillée. Les Oulhamr vaincus fuient dans la nuit. Dans la mêlée ils ont vu périr le feu, le dieu bienfaisant dont la face puissante éloignait les fauves et réchauffait les membres. A qui pourra le ressaisir, appartiendra Gammla, nièce du chef. Le brave Naoh tentera l'épreuve. Il a pour rival Aghoo qui tient ici, avec férocité, le rôle classique du géant, et part d'un côté, avec ses deux frères, pendant que s'en va par ailleurs Naoh avec deux jeunes guerriers. Ce dernier, à la tête de son expédition, traverse les steppes ou les forêts et conquiert le feu sur les Dévoreurs d'hommes (1), les Kzamms hideux, aux bras longs et velus, aux jambes courtes, épaisses et arquées. Ceux-ci le poursuivent, nombreux et tenaces, et écraseraient les Oulhamr sans l'intervention des mammouths, qui chargent les Kzamms et les broient sous le flux de leurs muscles. Les Oulhamr marchent maintenant vers leur horde, en veillant sur les cages où l'on entretient le feu. Un jour, ils sont cernés sur une arête granitique, entre un marécage et la bande innombrable des Nains-Rouges. Une intervention imprévue les sauve, des amis se présentent, les Hommes sans Epaules, dont le crâne long et mince, le corps cylindrique, les gestes lents, indiquent une race qui meurt. Naoh traverse avec eux le marais perfide et la forêt de l'Homme au Poil bleu, espèce d'Anthropopithèque aux mâchoires énormes. Le jeune Oulhamr atteint enfin le territoire de la horde et il lui faut encore,

(1) Rosny affirme, dans *les Origines*, l'existence d'une anthropophagie au moins intermittente durant tout le paléolithique. Montillet, Lartet et Cartailhac avaient excellemment montré que cette hypothèse ne repose sur aucun fait précis d'observation. Mais c'est une donnée d'une puissance émotive certaine.

avant de revoir les êtres familiers et Gammla, vaincre Aghoo et ses frères. Il blesse par ruse deux des Velus et, quelques millénaires avant l'histoire, il invente contre eux le procédé d'Horace contre les Curiaces. Le Clan l'accueille avec joie, par une de ces nuits froides où se resserre autour des tribus sans foyer le cercle de l'animalité carnivore. Grâce à Naoh, le feu de nouveau parlera aux ténèbres et palpitera sur les poitrines ; aussi Gammla devient-elle la femme du vainqueur.

Sur cette affabulation, Rosny a écrit un roman qui est peut-être son chef-d'œuvre par l'intensité de l'action et la qualité d'un style que soulignent d'heureuses hardiesses. Le succès de l'ouvrage inspira sans doute à son auteur le désir de lui donner une suite. En 1919, *le Félin Géant* nous apportait un autre panneau de ce diptyque, un nouveau chapitre de l'histoire des Oulhamr.

Si le premier livre est celui de l'amour, le second est plutôt celui de l'amitié, de la tendre amitié qui lie Aoûn, fils de Naoh, à Zouhr, le dernier de la race des Hommes sans Epaules, personnage à l'esprit prompt, enclin à la méditation et fertile en ruses. Aoûn aime Zouhr pour les secrets qu'il tient, et Zouhr chérit le compagnon vigoureux dont la force le rassure. Ils franchissent un jour la muraille de roches qui arrête depuis des printemps la marche de la tribu vers le sud et vers l'Orient. Une terre vierge s'ouvre devant eux, où les guette la nature hostile et la bête innombrable. Des fauves y vivent et s'égorgent ; les félins, le machairodus, le troupeau des éléphants antiques, menacent tour à tour les Nomades. Un refuge s'offre enfin, une caverne aux flancs d'une coulée de basalte. Des jours s'y écoulent, paisibles, et les amis font alliance avec le Félin Géant, le puissant fauve quaternaire. Mais l'âme aventureuse des primitifs les entraîne un soir vers des contrées encore plus lointaines. Ils rencontrent dans la forêt les Lémuriens timides (1), puis se

(1) Darwin et Haeckel rattachaient tous deux la série simienne, dont l'homme constitue l'état le plus évolué, à un type représenté aujourd'hui par les lémuriens.

heurtent, dans une savane, aux Chelléens. Ceux-ci représentent une humanité plus rude ; ils ont les jambes brèves et arquées, le crâne étroit, les sourcils en visières. La guerre éclate entre eux et les voyageurs. Zouhr est enlevé et Aoûn se lance seul à la poursuite des ravisseurs. Il rencontre sur sa route les Femmes-Louves, dans l'espèce desquelles hommes et femmes vivent séparés, ne se rejoignant que pour les mariages en des rites farouches. La haine commune contre les Chelléens scelle l'alliance d'Aoûn et de ces amazones. Zouhr est délivré, et tous fuient maintenant contre leurs ennemis. Ils atteignent enfin la caverne creusée dans le basalte, et avec l'aide de leur prodigieux allié, le Félin Géant, ils repoussent et anéantissent les assaillants. L'Oulhamr vivra désormais dans la grotte, où passeront ses jours, partagés entre l'amitié qu'il offre à l'Homme sans Epaules et l'amour qu'il offre à Djêha, une Louve dont la taille est flexible comme celle des filles de Gammla.

Il semble qu'avec ces deux derniers romans, Rosny ait trouvé un harmonieux équilibre entre l'érudition revêche et le souci légitime de l'action. Peut-être aussi le romancier n'est-il plus aussi attentif à suivre depuis 1892 les progrès continus de la Préhistoire. Il n'a pas renoncé en même temps que les savants contemporains à la conception du rôle des Anthropopithèques, à la théorie du Hiatus. Il a dédaigné de récentes observations et des hypothèses séduisantes : l'invasion négroïde des Aurignaciens par exemple,et l'origine cultuelle des peintures pariétales des grottes quaternaires. Tout au plus l'armement magdalénien de *Vamireh* s'est-il enrichi dans *la Guerre du Feu* du propulseur à crochet (1). Progressivement, l'archéologue s'est effacé devant le conteur, et l'exactitude minutieuse des faits l'a cédé au romanesque

(1) L'usage du propulseur, indiqué à Lartet par un membre du comité géologique de l'Irlande, fut mis en évidence par G. de Mortillet qui l'identifie au Woumera australien. *Les Propulseurs à crochet*, 1891.

de l'intrigue. Serait-il même possible de situer *la Guerre du Feu* et *le Félin Géant* dans la chronologie des époques? La faune et l'absence de tout ce qui caractérise la civilisation lacustre prouvent assez que le milieu est paléolithique (1). Plus évolués que les misérables Chelléens, les Oulhamr et les Hommes sans épaules n'ont cependant ni l'art ingénieux, ni la technique souple des Magdaléniens. Le félin géant ou felis spelaea est un des éléments propres à la vie moustérienne. Les personnages ne devraient-ils pas alors traverser l'atmosphère sèche et froide de la quatrième glaciation ?

Un mouvement intense vibre en ces pages de roman, qui ont la richesse et la couleur des meilleures nouvelles de Wells. Côte à côte se développent ou régressent le dryopithèque, les Lémuriens, les Hommes au Poil bleu, les Chelléens et les Kzamms dévoreurs d'hommes, les Wah décadents et la collectivité triomphante des Oulhamr. Au fur et à mesure que l'érudition pure pâlit et recule, les spéculations grandissent, envahissent l'œuvre, ingénieuses et nombreuses. Il s'agit moins désormais de reconstituer une civilisation précise, avec des scrupules de préhistorien, que de faire vivre dans un air plus chaud, sur une planète plus fertile, une humanité plus jeune.

§

Il n'est pas sans-intérêt de chercher à connaître quelles idées générales Rosny a retenues d'un long commerce avec la jeune science, et transposées dans ses créations. C'est d'abord, semble-t-il, une notion très claire et très ferme, — plutôt héritée de Carl Vogt que de Darwin, — de l'influence des milieux sur le développement de l'homme, et de la diversité prodigieuse des races originelles. Notre espèce s'est présentée à l'aurore des âges,

(1) Bien entendu, nous ne rendrons pas Rosny responsable de l'absurdité de certaines des illustrations qui accompagnent, dans l'édition Pierre Lafitte, le texte de *la Guerre du Feu*: p. 43, une massue confondue avec une hache ; p. 85, des granits saugrenus ; p. 123, une hache-marteau néolithique...

non comme un tronc unique poussant des ramifications toujours nouvelles, mais comme un bosquet dont les essences variées tendent à l'unité sous la pression continue de la sélection.

Parmi les Anthropoïdes disparus, écrivait Rosny dans *les Origines*, certaines espèces furent vraisemblablement, à peu de chose près, aussi intelligentes que l'homme, et même on est porté à imaginer qu'il se forma dans les principes des variétés d'Anthropopithèques dontquelques-unes tendirent à une humanité très différente de la nôtre.

Tels furent les Mangeurs de Vers et les Hommes sans Epaules de *la Guerre du Feu*. Ils avaient, pendant des siècles, occupé des plaines et des forêts, ils connaissaient plus de choses que les autres hommes,et leurs générations s'accroissaient sur la face du monde. Puis d'obscures influences précipitèrent leur fin ; leur vitalité s'appauvrit, et tandis que s'abolissait la différence des sexes, ils perdirent peu à peu la faculté de se reproduire. Souvent, au contraire, un milieu hostile tint les énergies en éveil et favorisa l'évolution. C'est après avoir été vaincu et chassé que notre ancêtre finit par triompher de ses rivaux plus forts. « Exilé, battu, le singe-homme de la plaine apprit forcément à mieux marcher, à différencier complètement le pied de la main, et sa défaite devint fatalement sa victoire (1). » Ainsi grandit sur la savane la horde de *Vamireh*, et la tribu de Naoh. Parfois même, « quelque terre promise, quelque grande oasis où ni le carnivore, ni l'Anthropoïde n'étaient venus, incitait à une telle mollesse, excitait si peu l'ingéniosité, que la tribu qui s'y était installée rétrogradait délicieusement versla bête(2). De cette sorte sont les Lémuriens du *Félin Géant* que rencontre Aoûn, et qui sont demeurés si primitifs à cause d'une existence abondante et facile. De même, les Hommes au Poil bleu, les Hommes des Arbres restent voisins du singe.

(1) *Les Origines.*
(2) *Ibid.*

D'une autre hypothèse, celle du synchronisme des diverses époques, et de la persistance d'outillages primitifs à travers les âges plus évolués, Rosny a tiré les plus heureux effets. Aoûn obtient le feu de la marcassite, les Chelléens ne savent que l'entretenir dans des cages, et les Lémuriens l'ignorent. La nature a progressé sans heurt du singe inférieur à l'homme et le *Félin Géant* rassemble dans un large tableau tous les intermédiaires. Autour d'eux grouille l'animalité plus forte, plus intelligente aussi que celle qui végète, aujourd'hui, écrasée par une domestication millénaire et par l'évidente supériorité de l'homme. Avec la bête splendide du quaternaire, le Primitif a pu parfois traiter d'égal à égal : Les Orientaux de *Vamireh* ont fait alliance avec le chien ; grâce au mammouth, Naoh rend le feu à sa horde ; le félin spelæa combat aux côtés de Zouhr et d'Aoûn.

On voit quelle riche mine offraient à Rosny les documents et les hypothèses de la Préhistoire. Le romancier est bien loin d'avoir épuisé ce précieux gisement. Nulle part il n'a tenté de faire revivre l'homme des mégalithes, celui qui a dressé sur nos landes l'énigme des dolmens et des pierres-levées. Nulle part, non plus, le Primitif à proprement parler ne fait l'objet d'une étude, et ce n'est qu'à titre épisodique que le Chelléen et le Préchelléen apparaissent dans *la Guerre du Feu* ou *le Félin Géant*. Cependant elle ne laisse pas d'être hautement suggestive, cette période obscure encore, mais si féconde, au cours de laquelle s'épanouit la bête d'avenir du tertiaire. La lente conquête de l'attitude verticale, la découverte de la main et de l'outil, l'élaboration pénible des premiers sons, l'aurore des brasiers dans la nuit géologique, tout cela ne compose-t-il pas la plus étonnante des Histoires de bêtes, le plus prestigieux livre de la Jungle ? Edmond Haraucourt a voulu l'écrire avec *Daah le premier homme*, qui est une belle thèse, et depuis, Jack London, le poète de la vie élémentaire, a donné avec

Avant Adam le récit hallucinant des débuts de l'espèce. Avec une préférence sensible, Rosny a analysé l'éclosion de nos sentiments chez des hommes préhistoriques déjà évolués.

Son héros favori est un précurseur, en qui la nature essaie le jeu délicat et charmant des émotions modernes: douceur de pardonner aux vaincus, orgueil de se soumettre à un être faible, trouble délicieux devant les yeux d'une vierge. C'est une grande leçon de tendresse et de bonté que donne la peinture de nos origines. Grâce à l'influence bienfaisante de la femme, des sentiments noblement humains s'épandent sur le monde. Notre compagne eut un rôle essentiel dans la lente montée vers la splendeur morale. Elle fut le levain de tout progrès par la beauté qu'elle incarna et l'amour qu'elle inspira, amour qui tempère la loi fatale de destruction, adoucit les haines de races et dispose avec mystère, en faveur de l'espèce, les ressources de l'individu. Ce fut la tendance de Rosny que de mêler jusqu'à les confondre les deux grands poèmes qui ont tour à tour bercé les soirs sinistres ou triomphants de l'humanité, le poème de la guerre qui tue et celui de la vie qui crée ; et toujours dans son œuvre la tendresse l'emporte sur la violence, en devenant un élément de paix et de bonheur. Chez cet écrivain qui n'a jamais parlé de la femme qu'avec une vénération de fidèle, la passion prend ici, par la pureté de l'intention et la magie du verbe, une grandeur mystique.

A cette féerique résurrection d'une lointaine civilisation, Rosny apporta beaucoup d'imagination et beaucoup de savoir. Il sut trouver de fraîches images, une souple syntaxe, un vocabulaire inépuisable. Par l'ampleur de la conception, par le recul dans un effarant passé, par la grandeur farouche des individus et de leurs gestes, cette œuvre a les allures d'une épopée. Elle devait s'épanouir dans la période de jeunesse et d'héroïsme de la Préhistoire. Cette science est aujourd'hui aux mains des

spécialistes, et le futur romancier sera sans doute un érudit. Est-ce à dire qu'il nous ramènera à la première manière de Rosny ? La présente génération semble plus avide de vérité psychologique que de réalisme concret. On peut croire qu'elle voudra une reconstitution de la mentalité primitive, de la logique et de la sensibilité d'un ancêtre, perdu encore aux confins troubles de l'animalité. Nous pensons que la sociologie, la psychanalyse sont susceptibles de devenir les auxiliaires de cette littérature. La psychanalyse collectionnant les faits par lesquels se révèlent les instincts ancestraux refoulés, ses annales feront figure de précieux éléments d'inspiration, aux côtés des manuels de Déchelette et de Boule. La sociologie nous apprend aujourd'hui quelle place tiennent dans les sociétés élémentaires la magie et le totémisme. Nous croyons que l'art magdalénien fut lié à des pratiques religieuses, et nous regrettons que l'auteur de *Vamireh* ne nous ait donné nulle part le récit poignant d'une initiation. Là, peut-être, dans le roman psychologique de la Préhistoire, est l'avenir d'un genre que Rosny n'a pas créé, mais qu'il aborda le premier avec l'érudition, le généreux enthousiasme, et le sens hardi de la forme qui font les chefs-d'œuvre.

JEAN MOREL et PIERRE MASSÉ.

TRAGŒDIA MOSCOVITICA [1]

—

I

Prenez-vous les renards, et les petits renards, qui gâtent les vignes...
Cantique des Cantiques, ch. II, 15.

Certaine rumeur ayant propagé que les bolcheviks avaient enfin inventé le secret de rendre la vie sur terre semblable à une fresque de Puvis de Chavannes, un honorable gentleman anglais, Mr. Bertrand Russel, se précipita en Russie. La déception l'y guettait.

(1) *Tragœdia Moscovitica, sive de vita et morte Demetrii, qui nuper apud Ruthenis imperium tenuit narratio, et fide dignis scriptis excepta*, tel est le titre complet d'un volume in-8 qui fut édité à Cologne en 1608 par les soins d'un certain Gerhard Grevenbruch. Ce livre rarissime qui est une histoire du faux Dmitri et des troubles qui ensanglantèrent la Moscovie après la mort de Boris Godounov, et dès l'ouverture de la succession au trône de Russie, eut, semble-t-il, pour auteur, l'historien allemand Gaspar Ens. Ce personnage, dont la vie aventureuse, jusqu'à l'époque où il vint demeurer à Cologne en 1603, nous est fort mal connue, a travaillé visiblement sur des données toutes fraîches et des récits de témoins oculaires. En tous cas, son histoire de la première période des troubles moscovites ne manque ni de pittoresque, ni de saveur. De plus, elle concorde parfaitement avec ce que nous savons d'autre part sur cette triste et chaotique époque.

Aussi, en parcourant l'ouvrage de Gaspard Ens et d'autres écrits similaires de l'époque, ne peut-on s'empêcher de se dire qu'après tout, l'épreuve que traverse actuellement la Russie n'est pas plus terrible que celle qu'elle traversa il y a trois siècles. Et alors on devient optimiste, surtout quand on s'aperçoit que les hommes, qui firent sortir au XVIIe siècle ce pays du bourbier où il s'était enlisé, étaient loin d'être des aigles. Et même ils n'étaient ni très patriotes, ni très honnêtes. Nous savons maintenant que le fameux boucher novgorodien, Minine, qui joua un si grand rôle dans l'œuvre de libération du territoire national, était un homme vénal qui aimait à se faire donner des pots de vin, que le prince Pojarsky, autre sauveur de la Russie, s'occupait de délation au temps de Boris Godounov. Cependant tout cela ne les empêcha point tous les deux de mettre de l'ordre dans les affaires de leur pays. Et cela n'empêcha pas non plus leurs compatriotes de leur ériger, deux siècles et demi plus tard, un monument en plein cœur de Moscou. De même, quand il fallut élire un candidat au trône vacant, ce ne fut ni le patriotisme, ni même l'équité qui présidèrent à cette élection, mais la vanité et l'intérêt. En définitive, c'est un *outsider*, Michel Romanov, qui fut élu. On obligea Michel Romanov à signer une espèce de charte constitutionnelle. Cependant, cela n'empêcha point les héritiers de Michel de s'intituler autocrates de toutes les Russies et de se croire les oints de Dieu.

Donc, il est inutile de s'imaginer qu'il faut des hommes extraordinaires ou des circonstances uniques pour arracher la Russie des mains crochues des bolcheviks. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de ne point les encourager et de ne pas les soutenir.

Au lieu d'un paysage paradisiaque, c'est l'*Inferno* de Dante qu'il crut voir devant lui. Ainsi,

sur une steppe désolée, une nuit, le hasard le fit se buter contre un campement étrange. Chassés par la famine de quelque lointaine région, des être humains, à moitié nomades, restaient tassés sur le sol, chaque famille entourée de tous ses biens ; les uns dormaient, d'autres, en silence, allumaient de maigres feux de brindilles. A la lueur vacillante des flammes, Mr. Russel distingua des faces d'hommes sauvages, renfrognés et barbus, de femmes fortes, passives et primitives, d'enfants aussi calmes que leurs parents. Et il eut tout à coup la révélation de l'âme même de la Russie, inexpressive, que le désespoir rend inerte, « négligée par la petite bande des politiciens, adeptes de l'Occident, qui composent là-bas les partis du progrès et de la réaction » (*sic !*). Il connut désormais qu'on ne peut pas imposer le bonheur aux hommes à l'aide « d'un évangile d'industrialisme et de travaux forcés ». L'âme pleine de doute, d'angoisse et de chagrin, Mr. Russel quitta précipitamment la Russie et passa en Chine plus que jamais en quête d'un « genre de vie qui rendrait l'humanité heureuse, si elle le pouvait adopter (1) ».

Les désillusions qu'éprouva Mr. Russel en Russie, bien d'autres nobles étrangers, de toutes nationalités, les connurent avant lui. Venu dans l'Empire des tsars, soit avec le ferme désir d'apprendre à connaître le peuple russe, soit avec l'intention bien arrêtée de participer à cette vie russe, dont ils avaient entendu parler ou dont ils avaient lu les descriptions étranges et pittoresques chez les grands romanciers de ce pays, ils repartaient chez eux bien souvent déçus et oppressés, et toujours avec un amas d'idées fausses et de conceptions erronées. Hâtons-nous de dire que, dans la majorité des cas, la faute n'en était ni à eux, ni à la Russie non plus, mais tout simplement au gouffre profond et difficilement franchissable qui sépare la mentalité européenne, produit d'une ambiance et d'une culture déterminée, de la mentalité russe, qui, elle, ne s'est point encore cristallisée,

(1) Auriant : *Bibliographie Politique*, Mercure de France, 15-II-1923. (Cf. Bertrand Russel : *Problem of China*, George Allen, London 1922).

qui n'a rien de concret, qui reste jusqu'à nos jours diffuse, vaporeuse, presque insaisissable.

La Russie, écrivait jadis le grand écrivain Ivan Tourguéniev, est toujours encore dans sa période *gazéiforme*. Je crains fort que la période suivante, c'est-à-dire la période *planétaire*, ne se fasse attendre, car je ne vois autour de moi rien de stable, de condensé, de compact, non seulement dans la société, mais même dans le peuple (1).

Ces lignes, écrites il y a plus d'un demi-siècle, n'ont rien perdu, hélas ! de leur actualité. Et, de fait, comment pourrait-il en être autrement, puisque la Russie continue à rester, comme hier et comme toujours, bien moins un creuset pour les peuples qui l'habitent,qu'un récipient contenant une masse en perpétuelle fermentation. Le levain qui produit cette fermentation est composé, en grande partie, par ce qui reste dans le Russe de la vieille mentalité slave, rebelle à toute discipline, ennemie de toute autorité, dépourvue, enfin, de toute idée nationale. D'autre part, plus que partout ailleurs, le milieu a joué en Russie un rôle important. Milieu géographique, mais aussi milieu ethnique et, partant, milieu historique, car c'est bien la conformation du sol qui amena ce mélange toujours accidentel et parfois paradoxal de races et de peuples hétérogènes dont le Russe moderne est l'aboutissant. Et c'est encore la géographie qui influença aussi bien la formation et l'évolution du pouvoir central, que la marche et la physionomie des principaux événements de l'histoire de la Russie. Mais, parce que tout est extrême, accidentel ou encore chaotique dans le climat, dans le mélange des races et dans l'évolution de l'histoire, il s'ensuit que le peuple russe n'a pu encore « parmi les vicissitudes de son passé, sous un ciel inclément et dans des conditions d'existence le plus souvent atroces, fondre un amalgame également contradictoire de force et de faiblesse, de ténacité et d'élasticité, de rudesse et de

(1) Tourguéniev : *Lettres à la comtesse de Lambert* (1861).

bonhomie, d'insensibilité et de bonté (1) ». Qu'en résulte-t-il ? Ceci : que l'épanouissement passager, ou encore le mélange accidentel de tels ou tels autres traits caractéristiques de l'âme russe, déterminent, tantôt des poussées violentes d'énergie ou des actes remarquables d'abnégation, tantôt de brusques interruptions de mouvement et des réveils terribles de la bête humaine. Evidemment tout ce flux et reflux de sentiments divers ne va pas sans une lutte intérieure. Et de fait l'âme du Russe, à des degrés divers et plus ou moins consciemment, se livre un combat perpétuel et des plus meurtriers. De là cette inquiétude, cette lassitude, cette tristesse de l'être qui n'a rien du *spleen* anglo-saxon ou du *Well-Schmerz* germanique. De là aussi le besoin impérieux et constant d'un stupéfiant ou d'un stimulant quelconque, que le peuple russe recherche constamment autour de lui et qu'il trouve tantôt dans la souffrance et la mortification, tantôt dans le crime et le sacrilège ou encore dans la religion que ce mystique inconscient conçoit d'une façon toute particulière, non point exempte de fétichisme, de superstition et même de sensualité.

La poursuite du miracle impossible, la paix de l'âme, fait déambuler depuis des siècles les foules russes d'un monastère à l'autre, d'un « pardon » à un autre « pardon ».

Ils errent, les pèlerins, ils vagabondent, d'un pays à l'autre, à travers la vieille Russie, par les forêts et les landes, chassés par le vent des steppes. Et tout ce monde étale ses haillons, ses plaies, ses ulcères et chante : c'est le vieux plain-chant de l'église bulgare, ce sont des basses grossières, des altos de castrats ; ils braillent l'histoire de Lazare le pustuleux, d'Alexis, l'homme de Dieu, qui,dans sa soif d'indigence et de martyre, quitta la maison paternelle pour aller « on n'sait point où (2) ».

Mais à côté de ces inoffensifs maniaques et de ces tristes possédés, il existait jusqu'à ces derniers temps une autre catégorie de pèlerins. Ceux-là avaient jadis « égayé

(1) Waliszewsky : *La littérature russe*, Paris 1900.
(2) Ivan Bounine : *Bouche close* (tr. Maurice) ; Ed. Bossard, Paris 1922.

leurs âmes » par des meurtres, des viols et des rapts. Criminels repentants, ils s'en allaient se laver de leurs péchés dans quelque monastère célèbre par les reliques miraculeuses d'un saint. Tout ragaillardis après une de ces cures spirituelles, ils revenaient enfin chez eux et... récidivaient. Car le Russe ne sait pas ce qu'il fera dans la minute qui va suivre et l'âme du Russe ne sait pas de quoi elle est capable. Néanmoins, il arrivait parfois que des bandits de grand chemin ou des tortionnaires endurcis étaient tout à coup touchés par la Grâce. Alors ils restaient dans les monastères jusqu'à la fin de leur vie ou devenaient ermites dans quelques thébaïdes perdues au fond des forêts. Il va sans dire que tous ces pèlerinages et toutes ces conversions ont été et continuent d'être bien plutôt des effets extérieurs de cette lutte intime de l'être, dont nous avons parlé plus haut, d'un « vague à l'âme », ou encore des effets d'un fétichisme d'essence purement païenne, que des manifestations d'une foi profonde et éclairée.

En réalité, le peuple russe n'a jamais rien compris aux côtés dogmatiques et théosophiques du christianisme et ne s'est adapté qu'à son côté extérieur, c'est-à-dire au rituel du culte. C'est pourquoi, tout en suivant dévotement les offices religieux, en observant les carêmes et les fêtes prescrites par l'Eglise, en communiant, enfin, à la Sainte Table, il a continué à garder une croyance naïve et peureuse dans la puissance des esprits, des loups-garous, des démons habitant les eaux, les forêts et même les maisons. Le même fétichisme primitif se retrouve aussi dans sa foi en les icones, les reliques des saints, les miracles, etc. Ainsi donc, ce qui constitue le fond de la religiosité de l'homme du peuple russe, c'est bien moins le pur esprit du christianisme qu'un paganisme mystique mitigé de superstition. Aussi les manifestations de cette religiosité spéciale du Russe prennent-elles toujours les apparences du remords et les formes d'une idolâtrie

parfois bien grossière. Dans la lutte intime de l'être avec ses penchants, ses inclinations, ses velléités, un moment vient où le remords prend le dessus, où la peur enfantine et purement physique des châtiments célestes remplit l'âme à la déborder. Alors, vite, on court se prosterner devant les Saintes Images, ou encore on touche la bière où repose le thaumaturge. Geste de païen crédule, qui espère détourner ainsi le courroux de ses dieux. Mais la crise intérieure passée, le même homme se transforme en un monstre ou en un révolté. Alors il nargue la divinité devant laquelle il s'est prosterné naguère, il la bafoue et il s'en va commettre quelque crime infâme, car il est maintenant possédé par le besoin impérieux d'oser jusqu'à l'impossible ou de nier jusqu'à l'absurde. Et c'est ainsi que s'explique le geste de ce paysan dont parle Dostoïevsky, qui, ayant pris son fusil, tira froidement sur le Saint-Sacrement. C'est aussi la raison pour laquelle Maxime Gorki peut affirmer que le trait dominant du caractère russe est la cruauté (1).

Mais nous n'aurions point accompli notre tâche qui est de montrer l'âme russe sous toutes ses faces, si nous ne projetions un rayon de lumière sur l'homme du peuple quand il est dans son état statique, c'est-à-dire quand « sa curiosité passionnée pour toutes sortes de masques, tragiques et bouffons », au dire de l'écrivain Ivan Bounine, est refoulée au fin fond de son être. Dans ces moments-là, plus souvent que cela n'apparaît au premier abord, nous avons devant nous « un rude réaliste, un

(1) Maxime Gorky explique cette cruauté raffinée du peuple russe par le fait que les paysans lettrés ne lisaient depuis des dizaines d'années presque rien d'autre que la vie des saints-martyrs de l'Église orthodoxe. « Quand on parle de la cruauté russe, on ne peut passer sous silence les « pogroms » juifs, remarque encore Gorki. Le fait que les pogroms ont été organisés avec le consentement des stupides représentants du pouvoir n'excuse rien, ni personne. On n'a pas commandé qu'on torture les Juifs. Toutes les horreurs sanglantes sont parties de l'instinct des masses elles-mêmes. »

« Evidemment, ajouterons-nous, la foule russe n'a pas attendu la révolution bolcheviste pour mettre en pratique ses penchants pour les atrocités sans nom. Seulement, on n'en faisait pas grand cas, jadis, parce qu'elles étaient commises sur des Juifs.

moujik rusé qui, si cela lui est avantageux, s'entendra bien à singer l'idiot. De nature, il est loin d'être stupide, ce moujik, et il le sait. Il a créé beaucoup de chansons tristes, beaucoup de légendes sévères, sauvages, cruelles, composé des milliers de proverbes, où l'on trouve l'expression de sa dure, harassante expérience de la vie. Il n'estime guère la vérité : « La vérité ne nourrit pas. » — « Mensonge si l'on veut, mais cela nourrit (1). »

Cette ruse qui, semble-t-il, existait depuis toujours, ce mépris de la vérité et de la justice, cette paresse infinie et cette haine de toute retenue et de toute règle d'existence, ne sont-ils point les fruits d'un très long esclavage au cours duquel le paysan russe fut relégué au rang d'une bête de somme ? En tout cas, certains de ces traits, que nous retrouvons à la base du caractère du peuple slavo-russe invariablement à toutes les époques de son histoire, ne firent que s'hypertrophier durant le servage. Quant aux autres particularités, elles vinrent s'ajouter ou se superposer à tout le reste, grâce à quoi nous eûmes un être d'une complexité déconcertante, mais aussi d'une réceptivité illimitée.

§

On peut constamment entendre dire, et lire un peu partout, que les malheurs de la Russie sont dus, en majeure partie, au fait que le peuple et ce qu'on peut appeler la « société » russe étaient de tout temps séparés par un large gouffre. Prise au pied de la lettre, cette assertion est pour le moins erronée, car elle provient en général d'un examen superficiel de la question. Il est parfaitement exact qu'il n'y a point d'affinité et de compréhension réciproques entre le peuple des campagnes et *certaines* classes de la société, classes de formation relativement récente, telle que la grande bourgeoisie et le clan des

(1) Maxime Gorki : *Propos sur les paysans russes (o rousskom krestianstvé)*, Ladijnikov, ed. Berlin, 1922.

intellectuels, c'est-à-dire des représentants des carrières dites « libérales ». Ce qui sépare ces éléments de la société russe de la grande masse des moujiks, c'est la différence énorme du degré de culture générale, mais encore et surtout leur ignorance ou même leur dédain de citadins endurcis pour le travail de la terre et pour ses multiples richesses ; bref, pour tout ce qui constitue l'essence même de la vie du paysan. Néanmoins, s'imaginer, comme on le fait parfois, que le peuple et la société russe ont été coulés dans deux moules différents, c'est ne rien connaître de l'histoire de la Russie et de la psychologie du peuple qui l'habite. Certes, bon nombre de représentants de différentes classes de la société russe eurent des étrangers pour ancêtres, mais l'emprise que la terre russe et le milieu russe exercèrent sur eux, fut tellement grande, tellement profonde, que bien peu de chose de leur origine première subsiste en leurs descendants. Cette remarque peut s'appliquer non seulement aux fils et petits-fils d'étrangers venus en Russie au siècle de Pierre le Grand et de Catherine II, mais aussi aux princes normands et germains, apparus en conquérants à l'aube de l'histoire russe. Leur influence sur les autochtones fut si faible et si passagère que leur origine même est aujourd'hui contestée. D'autre part, qui était plus russe, dans le sens le plus stricte du mot, que le grand poète Alexandre Pouchkine ? Et pourtant son aïeul, du côté maternel, n'était qu'un « africain », un homme de couleur, amené en Russie pour servir les maîtres suprêmes du pays. Mais nous n'aurions jamais fini si nous voulions énumérer tous les cas analogues. Il est vrai qu'il fut toujours de mode, dans la société russe, de faire prévaloir ses origines étrangères ou de faire sonner ses particularités ethniques. Ainsi, le tsar Jean IV, le Terrible, se disait volontiers d'origine germanique. Il existe, dans le livre de Fletcher sur la Moscovie du XVIe siècle, le passage suivant : « Un jour Jean s'adressa à l'orfèvre de la cour, qui était An-

glais, et lui dit de bien garder son or, parce que tous les Russes sont des voleurs ; l'orfèvre répliqua que le tsar lui-même était Russe : « Non, tu te trompes, mes ancêtres étaient d'origine allemande », répondit Jean.»

Ainsi donc, il n'y a rien de particulièrement distinct dans la structure morale et intellectuelle du peuple et de la société russe, les particularités ethniques étant vite absorbées par l'ambiance et mélangées au reste de la pâte dont est pétrie, imparfaitement peut-être, la grande masse russe. L'exemple que nous fournit à ce sujet la petite noblesse rurale de ce pays est des plus probant, car c'est incontestablement le milieu où l'élément étranger a été toujours le plus fort numériquement. Et pourtant rien n'était plus russe que cette petite noblesse qui a joué là-bas, deux siècles durant, le rôle de la bourgeoisie en France. Ruinée, dans sa masse, peu après l'abolition du servage en 1861, par la dilapidation des fonds qui lui avaient été remis par l'Etat pour le rachat des terres allouées aux paysans, bien plus que par le rachat lui-même, cette classe de la société russe conserva jusqu'à la chute du tsarisme une certaine surface morale et un grand nombre de privilèges que lui valait son attachement à la Couronne. Mais bien que l'Etat continuât encore à recruter dans son sein la majorité de ses fonctionnaires civils et de ses officiers des régiments de ligne, comme c'était son habitude depuis de longues années ; bien qu'elle pût encore se considérer, avec juste raison, comme la pierre fondamentale de toute la société russe, la noblesse rurale n'était au seuil du XXe siècle que l'ombre de ce qu'elle fut cinquante ans auparavant.

C'est dans la première moitié du XIXe siècle qu'il sied de placer l'âge d'or de la noblesse russe. A cette époque, rien ne venait encore ternir son éclat, ni la misère matérielle, ni la déchéance morale, ni la rivalité des tiers. Jeune, pleine de force et d'enthousiasme, elle donnait alors coup sur coup aux Lettres et aux Arts russes ses

meilleurs champions, tels que Tourguéniev, Herzen, Dostoïevsky, Kiréevsky, Nicolas Gogol, Khomiakov, Michel Glinka, Nicolas Stankévitch et plus tard d'autres encore, comme par exemple cette femme remarquable, ce génie du nombre qui s'appelait Sophie Kovalevsky, et dont sa grande amie, Mme Leffler, duchesse de Cajanello, nous a conservé un portrait saisissant. Du reste, ce milieu de la noblesse rurale russe du siècle dernier a été dépeint sous tous ses aspects par les grands romanciers de ce pays, principalement par Ivan Tourguéniev, qui souligna d'une façon magistrale ses traits distincts et sa mentalité particulière. Tout en étant portée vers la paresse, tout en étant dépensière, imprévoyante, privée d'une ferme volonté et n'ayant qu'un goût très limité pour l'action, cette vieille société russe avait néanmoins des qualités et même des vertus de premier ordre. Aimant le savoir, douée pour les jeux de l'esprit, elle avait en plus une foi robuste dans l'avenir de sa patrie et cette largeur d'idées, cet enthousiasme sans bornes qui en firent pendant longtemps le champion de toutes les idées et de tous les sentiments désintéressés et nobles.

Mais une classe ou une caste, toute douée qu'elle soit, est fatalement vouée à disparaître ou tout au moins à déchoir quand elle ne se renouvelle que par des éléments pris au hasard et au dehors, ou quand elle se laisse devancer par la vie ambiante. C'est ce qui arriva à un moment donné à la noblesse russe, grâce en partie à l'abus de mariages mixtes et à la distribution toujours plus grande par la Couronne de titres nobiliers. A cela vinrent se greffer bientôt des embarras pécuniaires qui ne se dénouaient, le plus souvent, que par des interventions de l'Etat, sous forme de prêts ou de secours, ce qui mettait à sa merci et privait de toute indépendance matérielle et même morale ceux à qui ces avances étaient faites. De la part d'un gouvernement sans scrupules, c'était évidemment une politique, quelque peu renouvelée, il

est vrai, de celle employée jadis par les derniers rois de France pour mettre la noblesse de leur pays en une plus grande dépendance de la cour. Mais de la part d'une caste, hier encore prospère et organisée, c'était simplement un lent et douloureux suicide. Ajoutons à cela que la déchéance matérielle fut suivie, comme il fallait s'y attendre, par la déchéance morale qui, à son tour, amena l'abaissement du niveau de la culture générale. Bref, au seuil du xxe siècle, il n'était plus permis d'affirmer que le fossé qui séparait jadis, au point de vue intellectuel et moral, la noblesse russe des autres classes, se comblait à vue d'œil, simplement grâce au fait que ces classes effectuaient un grand pas en avant tandis que la noblesse, elle, couchait sur des positions acquises. Non, la vérité était toute autre ; la vérité était que la noblesse avait rétrogradé à tous les points de vue, et que l'hégémonie dans le domaine intellectuel, artistique et même politique était passé aux autres classes de la société russe, d'abord à ceux qui composaient ce groupe hybride qu'on nomme là-bas *intelliguenzia*, ramassis d'éléments disparates, n'appartenant à aucun milieu déterminé, aux *raznotchinzi* (roturiers), et plus tard à la bourgeoisie marchande, principalement moscovite, dont les forces et le nombre grandissaient à mesure que la Russie augmentait son commerce et développait son industrie.

Du reste, pour se faire une idée exacte de l'écart qui s'était produit en l'espace d'un demi-siècle dans la situation matérielle et dans la mentalité de la noblesse rurale russe, il n'y a qu'à juxtaposer un roman quelconque de Tourguéniev, par exemple *Une nichée de gentilshommes* à quelques récits d'Anton Tchékhov, ce peintre exact et minutieux de la société russe du début de ce siècle.

Ainsi donc, rejetée du domaine intellectuel, ayant perdu incontestablement la direction spirituelle de son pays et ne conservant une certaine influence politique que grâce au soutien du gouvernement et aux vieux

privilèges non encore abolis, ce qui du reste ne la faisait que plus haïr par les autres classes de la société, la noblesse rurale, à la veille de la Révolution, vivait au fond de ses terres, ramassée sur elle-même, incapable de se renouveler, n'ayant plus de force pour réagir contre le destin cruel qui rognait toujours davantage sa place au soleil. Cependant, il lui restait encore un atout dans les mains : c'était sa grande connaissance du milieu paysan, c'était ses attaches séculaires, aussi bien spirituelles que matérielles, avec le peuple des campagnes. Comme lui, elle aimait la terre et savait en général en tirer parti, d'une façon quelque peu rudimentaire, dans un grand nombre de cas, il est vrai. En plus, entre le noble terrien et son voisin, le moujik, il existait un certain pli mental commun, une certaine manière identique d'envisager les choses de la vie ambiante, résultat d'une longue suite d'années passées à vivre côte à côte.

En somme, l'histoire de la noblesse rurale russe et des paysans s'était déroulée parallèlement en s'entremêlant souvent d'une façon intime et parfois bien inattendue. Du reste, il fut un temps où, au regard du pouvoir suprême, les uns comme les autres n'étaient que des « sujets » plus ou moins taillables, et si le noble pouvait fustiger à son gré le serf, l'Etat à son tour pouvait infliger au noble des châtiments corporels. Donc, ce qui faisait de temps en temps se dresser l'un contre l'autre le paysan et le « barine » (seigneur) et ce qui les transforma à la longue en « frères ennemis », ce n'était pas une grande divergence dans les goûts ou dans la façon de penser et de sentir, mais l'attachement à la terre, l'avidité et l'envie. Jusqu'à ce que la force des uns put contenir les appétits des autres, les choses marchèrent tant bien que mal, mais du jour où cette force fut sapée par l'imprévoyance de ceux-là mêmes qui la détenaient et par la haine inouïe des autres classes de la société pour la noblesse, le nombre devint bien vite le maître de la situa-

tion. A-t-il pu récolter les fruits de sa victoire et en jouir pleinement ? Cela, c'est une autre histoire. Mais il est incontestable que le moujik ne fut en réalité que l'instrument inconscient de l'animosité d'une certaine catégorie de gens pour qui ses destinées sont la moindre des préoccupations.

Le fait le plus saillant de l'histoire de la société russe depuis la seconde moitié du XIXe siècle fut, parallèlement à l'augmentation de la force et de l'importance de la bourgeoisie citadine, la lutte sourde, mais âpre et continue, que se livraient ces différentes classes sous l'œil du prolétariat naissant et de la paysannerie de plus en plus travaillée par l'envie de posséder le plus de terre possible. L'origine de cette lutte a été longuement racontée et illustrée par les grands écrivains russes, principalement par Tourguéniev, par conséquent nous n'y reviendrons pas. Quant à ses causes, il faut les chercher bien plus dans le domaine de l'abstrait que dans le monde des réalités tangibles.

L'idéologie a été de tout temps l'enfant chéri des classes intellectuelles de la Russie. Par contre, ce qui leur a toujours manqué, c'est le sens des réalités et l'esprit de suite. Aussi Tourguéniev avait-il raison de dire que la majorité de ses compatriotes lui faisaient l'effet de gens assis dans de la boue et regardant le ciel. Mais l'ironie et la critique encore que bien répandues en Russie (n'est-ce point Herzen qui affirmait que la tristesse, le scepticisme et l'*ironie* étaient les trois cordes de la littérature russe), n'étaient que difficilement admises par ceux dont ils effleuraient, même indirectement, les idées et surtout les croyances. Tourguéniev, qui ne fut jamais dupe ni de la phraséologie libérale des intellectuels, ni du messianisme mystique des slavophiles, fut toute sa vie en butte à l'hostilité haineuse d'un Dostoïevsky, qui lui reprochait sans cesse son « européanisme » et aux discours brumeux de Tolstoï, qui ne pouvait se rencon-

trer avec lui sans s'engager dans une dispute aigre-douce à propos de tout et de rien. Et c'est probablement en se souvenant de ces passes d'armes avec l'auteur de *Guerre et Paix* que Tourguéniev avait écrit dans son fameux roman : *Fumée* (*Dymm*) les lignes suivantes : « Que dix Russes s'assemblent, immédiatement jaillit la question de la valeur et de l'avenir de la Russie, dont ils vont chercher l'origine jusque dans les œufs de Léda. Ils pressent, ils sucent, ils mâchent cette malheureuse question comme font les enfants de la gomme élastique... et avec le même résultat. Ils ne savent y toucher, bien entendu, sans tomber aussitôt sur la pourriture de l'Occident. Il nous bat sur tous les points, cet Occident, et il est pourri ! Et encore, si réellement nous le méprisions ; mais tout cela n'est que phrases et mensonges. Nous crions contre lui, et nous ne pouvons nous passer de son approbation. »

Cette lutte ou cette âpre dispute entre les partisans de l'orientation occidentale, c'est-à-dire entre ceux qui, dans le domaine de la politique, préconisaient la formation d'un Etat constitutionnel, dans le domaine social l'affranchissement du paysan et son instruction intensive, enfin, dans l'ordre économique, la création d'une industrie nationale, et ceux qui tenaient pour les vieilles institutions politiques tout au plus corrigées par la convocation périodique des Etats Généraux *(Zemsky Sobor)* et qui faisaient remarquer péremptoirement que le peuple russe avait depuis longtemps déjà, sans Marx et sans Fourier, par le *mir* (commune) et *l'artel* (coopérative) trouvé la formule de la société parfaite, cette lutte-là partagea bien vite la société russe en deux camps hostiles, et empoisonna la vie de plusieurs générations de gens fort capables qui, dans d'autres conditions, auraient certainement pu faire beaucoup de bien à leur patrie. Et pourtant, à ses débuts, le panslavisme, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'était qu'une arme

de politique extérieure. Importé de l'étranger, comme du reste toutes les grandes idées qui ont cours en Russie, dans les bagages d'un certain Georges Krijanitch, Croate d'origine, venu en Moscovie sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch Romanov (XVIIe siècle), avec l'idée de la reconstruction des nationalités slaves sous l'égide de la Russie, le panslavisme ne fit école dans ce pays que bien plus tard, quand, remanié et considérablement amplifié par les Russes eux-mêmes, il servit en définitive de levier pour les entreprises guerrières de la Russie, ayant pour but la délivrance des «frères slaves » du joug étranger. Mais à côté de lui surgit bientôt un panrussisme sous la forme d'un sentiment violent et impérieux qui, s'emparant de la croyanee de quelques slavophiles notoires tels que Khomiakov et les frères Aksakov en la supériorité de la civilisation russe sur la civilisation de l'Europe occidentale, assigna au peuple russe un rôle messianique.

L'apôtre le plus ardent du nationalisme mystique fut le grand romancier Dostoïevsky. Pour Dostoïevsky, très sérieusement convaincu de l'extrême religiosité du peuple russe, de sa foi ardente et naïve, de son humble et simple conception de la vie humaine au sein de l'Eglise du Christ, le peuple russe était le peuple élu, le peuple chargé d'établir le royaume de Dieu sur la terre (1). Le rêve messianique de Dostoïevsky et sa foi dans les vertus et les capacités extraordinaires du peuple russe influencèrent, soit directement, soit indirectement, plus d'une génération de ses compatriotes. Même parmi la jeunesse universitaire, celle qui aimait à s'affubler, en ces temps-

(1) Un jour, se trouvant à Paris, Dostoïevsky crut bon de stigmatiser la civilisation occidentale, en sortant du Café Anglais. « Un prophète apparaîtra une nuit au café Anglais, clama-t-il devant son auditeur ébahi, qui n'était autre que Melchior de Vogüé, l'auteur du *Roman russe*, il écrira sur le mur les trois mots de flamme ; c'est de là que partira le signal de la fin du vieux monde et Paris s'écroulera dans le sang et l'incendie avec tout ce qui fait son orgueil, ses théâtres et son café Anglais. »

là, du nom de « nihiliste » (1) et qui se croyait être très positiviste et utilitaire, parce que, imitant en cela quelques publicistes à l'esprit faux et aux sentiments violents encore qu'assez élémentaires, elle méprisait les Arts et les Lettres, même parmi ces gens-là, les idées de Dostoïevsky trouvaient de chauds adeptes et des disciples enthousiastes. Certes, le côté religieux de son messianisme était volontairement laissé dans l'ombre par cette jeunesse qui aimait à étaler son soi-disant athéisme. Par contre, tout ce qui proclamait la supériorité du peuple, tout ce qui exaltait ses vertus, était admis sans aucune critique.

L'engouement pour le peuple et l'exaltation mystique de ses qualités, le plus souvent imaginaires, s'affirma dans la société russe, principalement dans la classe hétérogène des intellectuels surtout après l'abolition du servage. Cet engouement qui prit bientôt le nom de *narodnitchestvo* (*narod*-peuple), c'est-à-dire « l'amour pour le peuple », était une combinaison savante de mysticisme, d'esprit révolutionnaire et de sentiments d'humilité. Le mysticisme fut emprunté aux slavophiles de même que la conviction de la supériorité de la communauté agraire sur toute autre forme d'organisation sociale ; l'esprit révolutionnaire fut puisé chez les idéologues et les théoriciens du « chambardement universel », fort écoutés en Russie à cette époque, comme du reste toujours. Quant au sentiment d'humilité, il vint de l'idée que se faisaient les *narodnikis* que le niveau moral du peuple et son expérience de la vie étaient bien supérieurs à ceux de la société, entachée de scepticisme, privée d'une ferme volonté, alourdie par la lassitude. Tourguéniev s'est quelque peu raillé de cette idéologie. « Si j'étais peintre, a-t-il dit

(1) C'est Ivan Tourguéniev, dans son roman de *Pères et enfants*, qui donna son nom à cette jeunesse et qui lui est resté, celui de *nihiliste*. Elle eut pour chef et interprète Tchernichevski dont le roman *Que faire ?*, écrit dans un cachot de la forteresse de Pierre et Paul, est une œuvre très quelconque au point de vue littéraire, mais fort curieuse par suite de la mise en action de quelques-unes des théories nihilistes.

par la bouche d'un des personnages de son fameux roman *Fumée* (*Dymm*), voici le tableau que je peindrais : un homme cultivé se tient devant un paysan et le saluant très bas lui dit : « Guéris-moi, mon petit père, je meurs de maladie »; le paysan, à son tour, salue humblement l'homme civilisé, et lui dit : « Eclairez-moi, monseigneur, je péris faute de lumière. » Et tous deux, bien entendu, ne bougent pas d'une semelle. »

Cependant si *l'intelliguent* d'âge mûr ne bougeait point ou ne bougeait que pour prononcer des discours, écrire des pamphlets et attiser la haine contre le gouvernement qui à son point de vue ne faisait rien pour soulager les misères du peuple et contre la noblesse rurale qui « exploitait » et « pressurait » le paysan, la jeunesse universitaire des deux sexes parcourait inlassablement les campagnes, se vouant à la tâche ingrate de dégrossir et d'instruire le moujik. Cette jeunesse, qui appartenait surtout aux classes les plus pauvres de la nation, qui était composée de fils et de filles de très petits fonctionnaires, de petits commerçants, d'ecclésiastiques et même d'artisans de toutes sortes, avait la haine innée du gouvernement (et même de toute autorité en général) et de la noblesse. Cette haine qu'elle puisait dans la lecture d'ouvrages subversifs dont les paradoxes et les sophismes lui échappaient toujours faute de culture générale, elle la soulignait encore par des propos cyniques, des attitudes provocantes et une mise débraillée. En tout cela, du reste, elle ne faisait que singer ses aînés, les premiers intellectuels russes surgis des décombres de la débâcle qui suivit de près la malheureuse campagne de Crimée des années 1855-56 (1). L'apostolat auquel s'étaient

(1) C'est justement vers cette époque que la crise morale au sein de la noblesse se fit sentir d'une façon décisive pour l'évolution future de cette classe de la société russe. « Plus une société devient policée et plus elle risque de déchoir », a dit en substance un écrivain français. C'est en somme une paraphrase du vieil adage selon lequel le Capitole se trouve près de la roche Tarpéienne. Quoi qu'il en soit et bien que la noblesse russe ne fût jamais en mesure moralement et intellectuellement de monter tout droit au Capitole, sa décadence commença immédiate-

vouées les nouvelles générations de la Russie intellectuelle s'appelait : « aller dans le peuple » (*khodit v narod*). Mais au lieu d'apprendre au moujik simplement à lire et à écrire, au lieu de lui enseigner les rudiments de l'économie rurale et les éléments de l'hygiène domestique, ces jouvenceaux, absolument ignorants de la vie et de la mentalité paysanne, mais naïfs et enthousiastes, parlaient au peuple de Proudhon et de Lassalle, du suffrage universel et de la lutte des classes. Ils essayaient de réveiller ses instincts d'anarchie et de lucre, en l'excitant contre ses voisins, les propriétaires fonciers, en fomentant des soulèvements et en tâchant par tous les moyens de disloquer dans les centres ruraux la machine gouvernementale.

L'apostolat de la jeunesse universitaire ne dura guère, du reste. Les moujiks méfiants de nature ne firent que bien peu de cas des belles paroles des gens de la ville. Bien souvent même, ils remettaient entre les mains des autorités locales les agitateurs et les orateurs qui venaient les endoctriner. D'autre part, le gouvernement de l'époque (Alexandre III) qui, dans ses répressions du mouvement dirigé contre son autorité, n'allait pas de main morte, fit

ment après qu'elle eût atteint un certain niveau de culture. Monter plus haut lui était impossible, car pour cela elle aurait dû posséder en plus de son esprit charmant et assez fin, encore qu'essentiellement surerficiel de sa grande sensibilité et sociabilité, de sa tolérance dans le domaine moral et intellectuel qui se résumait assez bien dans la fameuse formule : « Laisser faire, laisser passer », un penchant très prononcé pour la lutte, un caractère d'une grande âpreté, enfin une intelligence moins louvoyante et moins prête à absoudre les compromis et les défaillances morales. Nous avons vu ailleurs que tout cela n'était pas son fort. Aussi aux premiers revers de fortune, aux premiers chocs avec les éléments hostiles battit-elle en retraite pour se réfugier en définitive derrière le rempart que le gouvernement tsariste lui fit avec son corps... de lois, de scribes et de policiers. Bref, la mentalité des représentants les plus qualifiés de la noblesse russe, à l'époque de l'affranchissement des serfs (1861), rappelait, toute proportion gardée, l'état d'âme de ce Henri-Frédéric Amiel, dont le *Journal* intime fut pour beaucoup d'entre leurs héritiers spirituels directs un livre de chevet. « Paresse et contemplation ! s'écriait Amiel, sommeil du vouloir et de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais ! Aimer, sentir, rêver, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir. »

Eh bien, c'était justement cela qui caractérisait ces petits Hamlets russes, « princes en deuil d'eux-mêmes », selon la définition de Mallarmé, dont le génie d'analyse, le caractère changeant et non dénué de narcissisme a été si bien observé et dépeint par Tourguéniev et qu'on retrouve aussi, mais sous une forme un peu plus grossière, dans le roman de Gontcharov : *Oblomov* (1859).

des coupes sombres dans cette malheureuse jeunesse. Par conséquent, ceux d'entre ses membres, qui ne furent point internés dans les prisons tsaristes ou déportés en Sibérie, passèrent la frontière et fondèrent dans certaines capitales européennes des groupements révolutionnaires d'où sortirent, plus tard, aussi bien le terrorisme des socialistes-révolutionnaires, que le bolchevisme des socialistes-démocrates.

Nonobstant néanmoins l'échec de la propagande révolutionnaire au village, l'engouement pour le peuple, en dépit de sa méfiance et de son mépris pour « les messieurs de la ville », continua de plus belle. Alimenté par la presse clandestine des milieux révolutionnaires russes à l'étranger, soutenu par la haine toujours croissante des intellectuels et de la bourgeoisie des grandes villes envers un gouvernement avare de libertés politiques et qui ne voulait décidément rien savoir des grandes vertus du peuple, « le culte du moujik » dura jusqu'à nos jours, mitigé tout au plus par les sympathies de quelques groupes politiques pour la classe ouvrière naissante.

On peut dire sans exagération que toutes les forces vitales de la partie la plus combative et la plus capable de *l'intelliguenzia* furent, des années durant, employées uniquement à combattre l'autocratie sans aucun profit pour le pays. D'autre part, tout ce qui était fait par le gouvernement était considéré *a priori* comme mauvais et non-opérant. La négation, la critique stérile et ce petit rire supérieur (1) qui en disait long sur les sentiments intimes, étaient seuls de mise lorsqu'il s'agissait de juger l'œuvre gouvernementale. Du reste, pour être bien noté par la jeunesse et par une grande partie de la société, pour pouvoir être considéré comme un homme vraiment cultivé, il fallait appartenir à l'opposition. Tous ceux qui ne se rangeaient pas du côté des mécontents et des frondeurs étaient suspects aux intellectuels. On les méprisait ou on

(1) « Notre rire n'est qu'un ricanement maladif », disait Herzen.

les fuyait. De même, tout travail créateur, que ce fût dans le domaine de l'Art, des Lettres, de la Poésie ou de la Science, qui n'avait point en vue la lutte avec le tsarisme, était considéré comme vain et non-avenu. C'est pourquoi, des dizaines d'années durant, la Littérature, les Arts et la Pensée russes furent encombrés et empoisonnés par une foule d'œuvres médiocres, qui ne se justifiaient que par leurs vertus civiques. En somme, c'étaient là plutôt des tracts et des affiches de propagande que des œuvres d'inspiration et de science.

Ainsi donc, toutes les forces étaient mises au service de la lutte contre l'autorité, c'est-à-dire contre ce qu'il était convenu d'appeler le mal absolu. De là vient que la classe des intellectuels russes n'a jamais pu acquérir les qualités indispensables pour un travail productif et créateur ; par là s'explique aussi son irrespect flagrant pour le droit, son nihilisme, en somme.

« Le bien du peuple » (évidemment à la façon dont le concevaient les intellectuels) était le but qui justifiait tous les moyens de lutte. « Tout était permis » quand il s'agissait de venir en aide au peuple. Aussi cette amoralité, fleur d'un nihilisme brumeux, aboutit-elle en définitive au bolchevisme.

« Le Culte du moujik » qui florissait sur la terre russe côte à côte avec la haine du tsarisme et partant des classes de la société qui étaient sensées le soutenir et exploiter le paysan : l'aristocratie de cour et la noblesse rurale, portaient des fleurs maladives au parfum enivrant et pernicieux. Et telle était sa force que ceux qui en usaient constamment perdaient bien vite la notion exacte des choses et se créaient un monde factice d'êtres irréels et de choses inexistantes. Et c'est pourquoi on pouvait leur appliquer la phrase de Goethe : « *Die Geister die du riefest, die wirst du nicht mehr los* (1).

Une preuve de cette malheureuse auto-suggestion,

(1) Les esprits que tu appelles, ce sont eux dont tu ne t'affranchiras plus jamais.

c'est cette étrange « prière » qui fut composée jadis par Maxime Gorki : « Je voyais un peuple puissant et immortel... et je priais: tu es le vrai Dieu et il n'y aura point ici-bas d'autre Dieu que toi, car tu es le Dieu unique qui crée des miracles. »

Il va de soi que toute critique, que toute atteinte au culte que les intellectuels russes professaient pour le paysan étaient sévèrement blâmées et farouchement repoussées. C'est une des raisons pour lesquelles on a vu en Russie des écrivains de tout premier ordre, comme par exemple l'admirable Leskov, qui avait des attaches trop marquées avec l'Église et qui n'étalait pas des idées avancées en politique, dédaignés par le public lettré et suspectés par la critique. Ivan Bounine et Anton Tchékhov, lui-même, furent bien souvent pris à partie pour leurs descriptions exactes des milieux villageois. Par contre, des écrivains de second et de troisième ordre arrivaient très rapidement à une grande notoriété, simplement grâce à leurs opinions politiques avancées.

Il est à supposer que sans la grande guerre et la révolution, l'engouement pour le peuple aurait subsisté encore. Pourtant, la guerre russo-japonaise et sa liquidation laborieuse auraient dû ouvrir les yeux aux plus aveugles. Le « rire rouge » (Léonid Andréiev : *Le rire rouge*) éclata alors sur toute la terre russe et à la lueur des incendies allumés dans les campagnes par des bandes de paysans déchaînés, on aurait pu voir la vieille face anarchique de la Russie. Au lieu de cela, la majorité des classes cultivées préféra passer outre et ne jeta qu'un coup d'œil distrait sur un spectacle nouveau pour elle, peut-être, mais que connaissait fort bien l'histoire de leur pays. Bien mieux que cela. La grande insurrection armée du mois de décembre 1905, à Moscou, ainsi que les jacqueries dans les campagnes, ne furent en réalité que les aboutissants d'excitations directes et de subventions pécuniaires de l'*intelliguenzia* et d'une certaine partie de la bourgeoisie

capitaliste. Par haine du tsarisme et de la noblesse, de riches industriels moscovites (P. Riabouchinski et Savva Morozov) fournirent l'argent nécessaire pour fomenter aussi bien des soulèvements en province qu'une révolte armée à Moscou.

On pourrait se demander comment des gens qui possédaient des fortunes immenses, qui employaient des milliers d'ouvriers dans leurs filatures d'Ivanovo-Voznessensk, le Manchester russe, se lançaient sciemment, de gaîté de cœur, dans une aventure qui devait fatalement, un jour ou l'autre, retomber sur leur dos, si ces gens-là n'étaient point des Russes. Mais avec les Russes aux sentiments violents, multiples, encore qu'élémentaires, on peut s'attendre à tout. Ce sont des enfants barbus qui cassent leurs meilleurs jouets bien souvent uniquement pour voir comment et de quoi ils sont faits. Et puis n'est-ce pas le peuple russe qui a inventé ce proverbe d'un fatalisme et d'une résignation sans bornes : « Périsse mon chariot et toutes ses quatre roues » (*Propodaï moia téléga vsié tchétyré kolesa*) !

En 1909, en pleine réaction gouvernementale, après les tentatives révolutionnaires de 1905, paraissait à Saint-Pétersbourg une brochure intitulée : *Les Jalons* (Viékhy). C'était là l'œuvre d'un groupe de publicistes et de penseurs, tels que P. Strouvé, Boulgakov, Herchenson, etc., qui s'étaient donné pour tâche de réagir contre l'engouement naïf et doucereux pour le peuple et l'idée admise, par la majorité des intellectuels, que seul un bouleversement complet des rapports politiques et sociaux pouvait mener à la création du paradis terrestre. En même temps, les auteurs de la brochure engageaient vivement leurs compatriotes à s'occuper un peu plus de leur vie intérieure, à y mettre un peu plus d'ordre, de clarté et de principes moraux, car, disaient-ils, il existe une responsabilité morale individuelle, n'en déplaise aux idéologues de l'école radicale russe. « Tels que nous sommes, ajoutait

de son côté l'éminent critique Herchenson, nous n'avons aucun droit de rêver d'une fusion avec le peuple. Tout au contraire, nous devons le fuir comme la peste. »

Cependant, tous ces conseils et tous ces avertissements ne furent ni écoutés, ni suivis par la société russe, qui continua à rouler sur un plan incliné jusqu'à sa culbute finale dans le précipice au fond duquel elle gît actuellement, les membres brisés et la tête meurtrie.

II

> Prince Henry. — I did never see such pitiful rascals.
> Falstaff. — Tut, tut ; good enough to loss ; food for powder, food for powder ; they'll fill a pit as well as better : tush, man, mortal men, mortal men.
> SHAKESPEARE : *King Henry IV* (First part. Act. IV, s. II).

On a discuté à perte de vue, surtout ces dernières années, sur la question de savoir si le peuple russe est patriote ou non. Les uns l'affirmaient, les autres le niaient. Pour notre compte, nous croyons que ce peuple, quoique ne possédant point les notions patriotiques des peuples de l'Europe occidentale, n'est pas apatriote. Seulement, sa patrie à lui, c'est ce qu'il voit, c'est ce qu'il palpe, si on peut s'exprimer ainsi, c'est ce qu'il a arrosé de la sueur de son front : sa maison, son village ou encore la ville voisine. Tout cela, il le défendra, quand cela sera tout à fait nécessaire, il est vrai, mais enfin, il fera cela. Cependant, il ne faut pas lui demander davantage. Ainsi, pendant la dernière guerre, on pouvait surprendre bien souvent, dans la bouche des soldats, surtout des réservistes de la campagne, des paroles comme celles-ci : « Je n'ai aucun intérêt à me battre ; je suis du gouvernement de Perm ou de Vladimir, les Allemands ne viendront pas jusque-là. » Un peu plus tard, après la révolution de 1917, les mêmes hommes disaient : « A quoi peut me servir la

liberté si on me tue ? Puisque je suis maintenant libre, je ne veux pas continuer à me battre ; c'était bon sous l'ancien régime. »

Pendant la guerre civile, les paysans se mettaient toujours du côté du plus fort. Peu leur importait si c'étaient des rouges ou des blancs. Dans leur lutte avec les représentants des soviets, qui venaient razzier chez eux les denrées alimentaires, les paysans abandonnaient la partie dès que leur district ou leur canton était nettoyé par les bolcheviks. « Que les autres continuent, disaient-ils. Quant à nous, nous n'avons plus rien à faire. »

Pour bien comprendre un pareil état d'âme collectif, il n'est pas suffisant de dire que la faute en est au manque d'instruction générale et d'éducation civique. Il faut se rapporter à ce que nous avons dit au chapitre précédent sur la formation de la mentalité du peuple russe, sur les éléments hétérogènes et souvent contradictoires qui l'ont composée, et, enfin, sur le mode de son existence passée et ses velléités sans cesse renouvelées de vagabondage, conséquence d'une histoire pleine d'à-coups, dans un pays géographiquement très uniforme, c'est-à-dire sans compartiments naturels qui auraient pu retenir ces migrations perpétuelles. Ajoutons à tout cela que dans l'âme du serf fraîchement émancipé qu'était et continue d'être le paysan russe, tous les maîtres se valaient. Et comme il était persuadé que ce ne sont que les maîtres qui avaient intérêt à se battre, car ce ne sont qu'eux qui ont quelque chose à y gagner, peu lui importait l'issue de la lutte. Ce qu'il aurait souhaité, dans son for intérieur, c'était d'être son propre maître, pour faire tout ce qui lui passerait par la tête.

Il fut un temps où les Russes, sous la conduite de généraux vraiment capables, gagnaient des batailles et même des guerres. Mais c'était à l'époque des armées peu nombreuses, formées de soldats de métier ou tout au moins de recrues appelées sous les drapeaux pour une très longue

durée. En ces temps-là, la nation ne jouait que le rôle du chœur antique. Mais à partir du moment où la guerre se répercuta dans les œuvres vives du pays et où l'armée engloba la nation, on pouvait être sûr que la partie serait, en définitive, perdue pour la Russie.

Au début de la grande guerre, l'Empire mobilisa quelque quatre millions de ses sujets. A la fin de 1916, c'est-à-dire trois mois avant la révolution, il y avait, rien que sur le front, plus de dix millions d'hommes. Mais l'Empire s'étant écroulé, le mot de « liberté » (*svoboda*) fut prononcé. Alors, comme par enchantement, la moitié de cette formidable armée se transforma en déserteurs, en « braves déserteurs » (*tchoudo desertiri*), comme on appelait alors, pour rire, tous ces moujiks habillés en soldats. Ces gens simples n'avaient qu'une idée dans la tête : retourner bien vite dans leur village natal. Qu'est-ce qui avait retenu pendant deux ans et demi la majorité de ces braves sous les drapeaux ? Presque uniquement la crainte de représailles de la part des autorités de l'Empire. Mais l'Empire et le tsar ayant disparu, ce n'étaient pas les vertus civiques qui pouvaient forcer le peuple à continuer à se battre.

Un exemple frappant de l'indifférence de la masse russe, pour tout ce qui ne la touche pas directement, nous est fourni par le chiffre des combattants des dernières guerres civiles. L'armée des volontaires du gouvernement du Sud de la Russie, à l'époque de son plus grand succès, c'est-à-dire en septembre 1919, ne comptait guère plus de vingt mille hommes sur un front de mille kilomètres. L'armée de Crimée, avec tous ses services auxiliaires, n'a jamais dépassé 25.000 combattants. Certes, les bolcheviks disposaient de forces bien plus considérables, mais leurs armées étaient composées uniquement de mercenaires ou d'hommes tenus sous les drapeaux par contrainte, en vertu du service militaire obligatoire. C'est dire que, dans le cas présent, ces armées ne différaient en rien des armées du tsar.

Une grande guerre européenne a toujours été redoutée en Russie par les gens sensés, connaissant à fond la mentalité du peuple, la recrudescence de la propagande révolutionnaire chaque fois que l'Empire était engagé dans un conflit armé, et l'imprévoyance habituelle des gouvernants. L'amiral Grigorovitch, ministre de la Marine, à l'annonce de la mobilisation générale des armées de terre et de mer, s'écria : « Comment, une guerre avec l'Allemagne ? On a donc oublié l'état d'esprit des équipages ? Nous sommes incapables de nous mesurer avec la flotte allemande et les forts de Cronstadt ne pourront pas préserver la capitale d'un bombardement possible. » Le ministre de l'Intérieur, qui était à cette époque Maklakov, le frère de l'ambassadeur de Russie à Paris, en recevant pour la signature le télégramme annonçant aux autorités locales de l'Empire la mobilisation générale, hocha la tête et dit : « La guerre ne sera pas populaire dans les masses ; l'idée d'une révolution leur est plus familière qu'une victoire sur les Allemands. Enfin, on n'échappe pas à sa destinée. » Après quoi, ayant fait le signe de la croix, il signa le télégramme (1). Quelques heures avant que ne fût connue par le public la déclaration de guerre de l'empereur d'Allemagne à son « cher cousin » Nicolas, nous rencontrâmes dans une rue de Saint-Pétersbourg un membre influent de l'Amirauté. « La guerre est déclarée, nous dit-il, tout bouleversé, que Dieu sauve la malheureuse Russie ! »

Mais le Dieu russe n'était pas le Dieu des batailles. C'était cette image pâle et décharnée du Christ byzantin

(1) Il est à remarquer que l'ordre de procéder à la mobilisation générale des forces de terre et de mer fut une surprise non seulement pour la société et le peuple, mais même pour un grand nombre des dirigeants de l'Empire. Dans *presque tous* les milieux on espérait encore et toujours une issue favorable du conflit, car on n'avait qu'une confiance fort limitée dans l'armée et surtout dans ses chefs. « Nous nous croyions incapables de faire la guerre à l'Allemagne, avait écrit, au début de la guerre, le jeune romancier Alexis Tolstoï et, chose plus grave, personne de nous n'était fixé sur ses véritables sentiments envers la patrie russe. Nous habitions notre pays, mais l'aimions-nous ? Quelques exaltés se déclaraient « patriotes ». Leurs discours semblaient importés de l'occident et ne nous touchaient pas. » (Comte Alexis Tolstoï, *Récits de guerre*, 1914-15. Trad. Serge Persky.)

qui,selon une vieille légende,recueillie par le poète romantique Tutchev, avait visité tous les coins perdus de la « Sainte Russie », bénissant chaque ville et chaque hameau. Il était doux, triste, infiniment compatissant. Il ne pouvait faire surgir des âmes que pleurs, résignation, soif du martyre. Et, de fait, durant la première année de la guerre, le soldat russe, à côté de son habituelle endurance, de sa servitude innée et de son mépris de la mort, déploya une abnégation digne des premiers martyrs du christianisme. Tout cela jusqu'au jour où réapparut sa nature première de païen sanguinaire, superstitieux et anarchiste.

Cependant, en dépit des craintes du gouvernement et des autorités locales, la mobilisation se fit en bon ordre et sans provoquer de troubles. Il y eut, il est vrai, de ci de là, quelques désordres provoqués surtout par des réservistes ivres,mais qui cessèrent dès que furent fermés, par ordre supérieur, tous les débits de boissons. De même la proclamation de la guerre fut acceptée par le peuple avec beaucoup de calme, qui rappelait, à s'y méprendre, le calme de la nature avant l'orage (1).

Ce n'est que dans les deux capitales que l'ordre et la tranquillité furent troublés plusieurs jours de suite par l'étalage d'un nationalisme et d'une xénophobie de commande. A Saint-Pétersbourg, grâce à la bienveillante neutralité des agents d'un gouvernement à courte vue et qui cherchait de la popularité au prix de quelques devantures démolies et de magasins pillés, l'officine d'un journal tapageur et où siégeait en permanence un ancien agent de la police secrète du tsar, organisait, à l'aide d'adolescents et de sans-travail, des manifestations tumultueuses. Elles déferlaient en trombe par les principales

(1) « Le peuple russe, a écrit à ce propos Alexis Tolstoï, dans son ouvrage déjà cité par nous (*Récits de Guerre*), voit dans la guerre une corvée imprévue, semblable aux corvées quotidiennes de l'existence et qu'on doit accomplir jusqu'au bout ; il supporte vaillamment les plus affreuses misères sans se croire merveilleux. » Cette affirmation, croyons-nous, n'indiquait qu'un état d'esprit passager. Car il advint un moment où le peuple russe abandonna « la corvée de la guerre » sans l'avoir achevée, démontrant par cela même son manque de patience et de souffle.

artères de la ville, drapeaux en tête, portraits du tsar et de la tsarine portés comme des icones, arrêtant toute circulation, obligeant les gens par force à se découvrir ou à chanter l'hymne national, en attendant l'autre... «l'*Internationale* ». Car, évidemment, aucun vrai sentiment patriotique n'animait ces bandes de manifestants, types louches de la capitale et qui, portés en 1914 sur les listes des « Cent Noirs », furent travestis, trois ans plus tard, en gardes rouges. Entre temps, on pilla l'Ambassade d'Allemagne sous l'œil ahuri ou amusé des représentants des puissances étrangères, installés en face aux fenêtres de l'hôtel « Astoria » et qui trouvaient cela « extrêmement couleur locale ».

On ne peut dire où ni comment se serait arrêtée cette explosion de passion destructive et de bas anarchisme, si les autorités n'avaient enfin vu le danger de continuer d'attiser ce qu'un poète russe contemporain appelle « les sentiments innés d'un peuple chaotique ». Ordre fut donc donné de supprimer toute manifestation, tout cortège et toutes les réunions publiques. Alors un lourd silence s'abattit sur la ville, et on entendit bien distinctement, après les hourrahs victorieux de la Garde Impériale à Goumbinnen et à Allenstein, le canon maudit de Tannenberg.

La guerre ne fit naître dans la littérature russe aucun nom nouveau ni aucune œuvre remarquable. Cependant, aux débuts de la lutte, les poètes et les romanciers de ce pays firent quelques efforts pour se hausser au niveau des événements ou tout au moins pour les refléter dans leurs œuvres. Nous nous souvenons entre autres d'une poésie intitulée *Août* et qui fut publiée, en son temps, dans une grande revue littéraire de Saint-Pétersbourg. L'auteur dépeignait d'une façon saisissante la marche vers les frontières, sous un soleil de plomb, d'une multitude de gens armés. Et il demandait à cette masse d'hommes en tuniques kaki : « Russie qui marches, où vas-tu ? » Mais

pour toute réponse, il n'entendait que le pas cadencé de lourdes bottes. Ce qui était bien naturel, car cette Russie bottée et armée ne savait pas non plus où elle allait.

Cependant, on aurait pu et on aurait dû le lui expliquer. Mais selon une vieille et détestable habitude, on préféra ne souffler mot aux soldats de l'origine du conflit et des buts de la guerre. Du reste, la majorité des officiers n'entretenaient que des relations de pure forme avec leurs hommes, les laissant se débattre seuls au milieu des questions abruptes que faisait naître la guerre. Ceux d'entre eux qui parlaient aux soldats en dehors du service ne faisaient en général que de la propagande révolutionnaire. Au surplus, beaucoup d'entre les officiers ne savaient eux-mêmes que bien peu de chose sur les raisons qui les faisaient se battre et sur les buts qu'il fallait atteindre. Écoutez ce que dit le lieutenant de réserve Démianov, le héros d'un des récits militaires d'Alexis Tolstoï :

« Je ne suis pas parti en guerre pour obéir à un ordre (?), par haine des Autrichiens, par humeur belliqueuse. Je suis parti sans savoir pourquoi, c'est comme si le vent m'avait poussé. Je ne veux rien relier du passé au présent, je n'ai que faire de ce qui fut hier, je ne sais ce que sera demain, je constate seulement le trouble de mon âme. »

Ce trouble de leur âme, d'autres officiers russes l'expliquaient par des dissertations métaphysiques. « Nous ne faisons pas la guerre à la science allemande, mais aux démons qu'elle a engendrés, disaient-ils. Nous ne combattons pas l'Allemagne, nous combattons Bertha Krupp. » Enfin, « il y avait aussi ceux qui noyaient leur « vague à l'âme » dans l'alcool, ou bien le refoulaient par des sursauts brusques d'une témérité sans bornes et d'une bravoure aveugle qui, certes, n'avaient du patriotisme que le panache.

Et de fait, pendant toute la guerre, toujours et partout, le Russe s'étonne de la ténacité allemande, s'irrite

de la fureur sanguinaire de son ennemi et proteste contre l'implacable logique des faits. Il lui est difficile de comprendre par quel miracle la volonté a raison des sentiments et des instincts ; il ne peut concevoir le mécanisme intérieur qui transforme un long chaînon d'idées en une suite ininterrompue d'actes et de réalisations. Car lui, il passe sans cesse d'un sentiment à un autre, d'une idée à une autre idée ; car lui ne sait pas choisir, ne sait sur quoi s'arrêter et, dans sa détresse morale, agit par saccades, par des poussées violentes d'énergie entrecoupées de longs moments d'inertie et d'abattement. C'est pourquoi on eut toujours de la peine à savoir exactement ce que ferait dans des circonstances données l'armée russe : marcherait-elle à la victoire ou essuierait-elle une défaite ? Ainsi, à la fin de 1915, tout semblait perdu, quand tout à coup, au commencement de l'année suivante, l'armée du Caucase prenait aux Turcs, dans des circonstances particulièrement difficiles, la forteresse d'Erzeroum, et le front austro-hongrois était enfoncé une fois de plus.

Évidemment de pareils écarts dans le caractère russe, formé de contrastes et d'outrances, subjugué par les sentiments et les passions, ne permettent point de tabler d'une façon précise sur les paroles et les actes des Russes. C'est pour cette raison qu'on appelle la Russie « *le pays des possibilités infinies* ». Et c'est pour la même raison qu'on ne peut prévoir ce que sera la Russie de demain et ce qui adviendra de ses habitants dans un avenir prochain.

« Au cours de la journée tragique de notre histoire (le 2 août 1914), a écrit dernièrement un publiciste russe de grand talent (Aldanov), sur la place du Palais d'Hiver, à Saint-Pétersbourg, s'était agenouillée, en chantant devant le tsar de toutes les Russies, une foule imposante d'au moins cent mille ouvriers pétersbourgeois, la future avant-garde de la révolution. Le prélude à la *Zukunfts-*

musik de nos jours était alors l'hymne national : « Dieu sauve le tsar. » Mais il y a toujours la possibilité d'une finale (c'est-à-dire d'un prélude à un nouveau drame) identique. »

N. BRIAN CHANINOV.

(A suivre.)

LE PRINTEMPS DANS LA VALLÉE

Esprit de la vallée !
le soleil, le jeune astre de mai,
bombe au zénith sa poitrine musclée
et de sa chaleur d'or
pèse amoureusement sur tes prairies,
sur tes jardins, ton fleuve et ta forêt.

Esprit de la vallée !
sous le poids scintillant tu sors
du réseau vert et bleu des clairières,
du fleuve interrompant son sommeil de lumière
pour décocher soudain
de courbe en courbe un trait d'azur dans les jardins,
du lavoir cliquetant, des auberges foncées,
des lys, des yeux de jeunes filles balancées
au rythme du hamac sur qui, de temps en temps,
les fleurs d'un arbre de Judée
sèment déjà l'incarnat chaud de leurs printemps.

Et tu montes !
Odorant, subtil, immense,
entre terre et ciel suspendu,
ruminant les parfums, la clarté, le silence
de midi qui sonne au village
comme un choc d'abeilles puissantes
contre une cloche de cristal.

O perspective !
déroulement du sol où l'on puisa

le suc rouge et la force charnelle ;
mottes de terre grasse, onde active,
purins ambrés, noirs échalas
qu'enguirlande une vigne célèbre,
amalgame de corps aimés, de chanterelles,
de renards soyeux, de roses d'un jour,
de chênes dont la foudre
a projeté l'écorce où chatoyaient
trois siècles de soleil,
vous voici maintenant dans l'atmosphère,
songe aérien, haleine bleue, essor
de lumière à travers la lumière
qui vous nourrit sans fin de douleurs consolées.

Esprit de la vallée !
le printemps se dilate, il recommence
des jeux éternels
avec la souplesse et l'insouciance
d'une enfant nubile à qui n'est pas encor
venue cette odeur qu'ont bientôt les morts,
qui n'a point de brisure et dont les souvenirs
sont les premières feuilles,
la violette et la pervenche,
et qui par ses grands yeux jette sur l'avenir
le ciel du mois de mai, velours
d'azur tiède en rubans dans ses cheveux, contours
de brumes qui lui font comme une robe blanche.

Mais à danser
pollens, bourdons velus, chevreuils, prochains amants,
au rythme du nouveau soleil,
à danser, à palpiter, à caresser
comme si vous étiez dans la vallée
les premiers, vous ! vivants
des châteaux, des sous-bois, de l'herbe et des allées,
dans une extase chaude et sans mémoire,

avec les mouvements spontanés d'un bonheur
qui vient des ruisseaux, des sureaux en fleur,
et du prestige bleu des jours dont vos prunelles
s'agrandissent jusqu'à tenir toute la terre,
que faites-vous ? sinon
pourvoir d'éclairs dorés, de sève et de murmures
la mort génératrice où le mystère
du renouvellement se cache, par delà
vos touchers, vos regards, l'empreinte de vos pas,
et l'envergure
de votre ombre agile qui grandit
sur les gazons, sur les murs attiédis.

Qu'importe !
vous vivez du jour, le jour rapide
est en vous la couleur du sang, le plaisir
d'écouter, de voler, de saisir
une rose, une bouche,
d'être des respirants avides
où se prolonge
le souffle de la vie qui gonfle et pousse
vers l'azur
les bulles transparentes de vos songes...

O spectacle ! ô fantaisie
de quelques heures,
l'éternité ruisselle avec la poésie
d'une simple journée printanière
et le temps qui vous effleure
d'un doigt lumineux, d'une traîne de brise emmiellée,
O vivants ! vous souligne un rôle à voix légère.

Esprit de la vallée !

midi n'est plus qu'une résonance amortie
contre l'air tissé d'herbe et d'or aérien,

le soleil qui te prit des spongieuses prairies,
du fleuve où la clarté qui dort bondit soudain
avec le ventre blanc d'une truite happeuse de mouches,
de la forêt vert-tendre et des maisons qu'emplit
le passé dont l'odeur aux iris d'aujourd'hui
se mêle dans les draps qu'un rayon brusque touche,
le soleil va sa route à présent descendante
et te laisse gonflé de sucs terrestres pour
que tu vives toi-même un rêve et que tu sentes
dans ta joie immortelle une fuite de jour.

Ah ! l'enchantement commence !

la lumière
s'approfondit d'ombres mauves ;

On entend
comme des ailes qui frôlent
les cils d'une fée et le vent
de l'eau courante s'élève :

Les reflets
des feuillages penchés creusent
sous l'onde des criques bleues
de verts et mouvants palais
où luit soudain l'œil d'or d'un dieu ;

les présages
invisibles, cachés, raillés,
tournent maintenant leurs visages
de nénuphars, de marguerites,
vers les dormeurs à demi réveillés ;

le silence
mol et chaud sur qui glissent
un lézard, des pas de biches,

la roue mousseuse du moulin,
et la chanson d'Antoinette qui pense
à son ami le forgeron plein d'étincelles,

le silence
monte aux régions d'ambre et de saphir, s'allège
en montant des voix humaines,
des soupirs de la futaie, de l'eau,
même du vol soyeusement siffleur de mille oiseaux,
et là plane, aérant encor
ce qu'on nomme le vide espace,
— girations de planètes, cyclones d'astres,
on vous entend moins qu'une haleine d'enfant qui dort —
et permet à l'ouïe
des écouteurs divins, de chair et de désir
comme les autres hommes,
mais qui n'ont pas voulu se boucher les oreilles,
de saisir
et de comprendre mieux qu'un rêve
le chant des êtres
qui sont légers, consolés,
survivants diaphanes
à tous les printemps mêlés,
chœur de clarté musicale
où les morts de la vallée
s'élancent sans cesse à mesure
que pour eux brillent des larmes,
que sonnent les cloches graves,
que de leurs tombes mal closes
s'échappent de grandes roses,
et que dans la maison tiède
sur le lit de leurs amours
un jeune homme s'émerveille
à sentir contre sa bouche
se dresser la pointe folle
d'un sein moite de sommeil.

Ecoutez ! soyez l'air, la source et les feuillages
avec une âme de soleil et des échos ;
l'Esprit qui transsudait tout vaporeux des arbres
et du fleuve, et se dégageait des lilas chauds
tout odorant, n'est plus sur la belle vallée
une apparence d'or confuse, une mêlée
de parfums, de regards, toujours silencieux,
comme un achèvement sa voix, soudain transpire
fuse et vibre... écoutez ! la voix c'est la surprise
du cœur qui s'ouvre et se déverse, l'onctueux
contact de la pensée, ivre d'être sonore
et palpable enfin par le timbre velouté
qui pénètre la chair, la nuit, des cieux, comme une aurore
éveilleuse et pure,
écoutez !

L'ESPRIT DE LA VALLÉE

O chaleur mienne ! ô montée en lumière !
cet ondoiement d'azur immense
où gravite l'essaim doré, toujours plus dense,
de ceux qu'on ne voit plus par les yeux seuls,
c'est moi !

Légèreté colorée, enivrée,
tu es mon sang qui joue à fleur de ciel ;
âmes qu'en vain là-bas l'église a dénombrées,
vous avez beau vous accroître, je monte
et vous enlève, en moi vous ne pesez pas plus
que ce duvet de lune au jour, que les cirrus
de laine floconneuse, écheveaux d'Ariel.

Mais quel désir, — est-ce désir et regret tout ensemble, —
arrête ainsi vos spirales ensoleillées ?
vous planez, vous semblez attendre
comme une attraction charnelle au lieu des ondes

ascendantes de mon éther fluide qui vous lance
à quelque versant pourpre et chaud d'un autre monde !

Ah ! la terre où vous étiez cet enfant
qui dansait la Capucine,
ces amis qu'un vin rose illumine,
ces glissantes amoureuses
déroulant les sentiers d'avril ainsi
qu'une ceinture de feuillages pour celui
qui dans l'ombre attendait, dilaté jusqu'aux astres ;

la terre où, plus tard, vous avez dormi
dans le trèfle aux quatre cœurs frôlés de lièvres,
dans le tournesol qui regarde en face le soleil,
dans les lauriers dont on coupait des branches
pour les mettre en couronne aux tempes déjà blanches
d'un de vos fils, avant que vous soyez
ces ondulations de miel, ces milliers
de bulles d'or en mon azur poreux qui vous aspire ;

la terre où pourtant vous fûtes si las
d'être l'homme aux fardeaux, d'être l'amante en larmes,
vous possède encor, vous attire
de tout son printemps revenu
qui dans les chambres, les clairières,
laisse plus de clarté chaque jour, qui tempère
les nuits d'une douceur de chèvrefeuille,
d'étoile et de bras nus,
qui donne un rossignol sur chaque seuil
l'écho d'un sein gonflé d'adolescente, aux rêves
la luminosité chaude et verte des sèves,
et vous retient, malgré votre essor, anxieux
des chers vivants dont les lèvres sourient
au bonheur incertain qu'ébauchent les prairies
dévalant vers le ciel du suave horizon.

PAUL AESCHIMANN.

PODBÉDER

JOYEUX

—

Une petite pluie fine tomba pendant cinq minutes, puis s'arrêta ; le soleil ne reparut point. Le 3e Bataillon de Marche, en formation articulée sur la pente nord du ravin des Chaumettes, attendait. Il attendait un ordre d'attaque ou de contre-attaque qui ne venait pas. Les chasseurs, assis parmi l'herbe et les fougères, avaient mis leurs toiles de tente sur la tête pendant l'averse : ils les repliaient maintenant. Les officiers, groupés par compagnie, en tête, fumaient en bavardant.

Il y avait une heure que le Bataillon était là lorsque l'ordre arriva :

Le 2e Mixte a contre-attaqué. La situation est rétablie. Les premières lignes sont reprises. Le 3e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique stationnera sur place : installer les tentes sous les arbres. Pas de feux. Aucun bruit. Les cuisines roulantes sont en route ; elles arriveront après vingt heures, ce soir. Le 3e B. I. L. de Marche devient Réserve de Corps d'Armée.

— Ah ! mince ! fit le caporal Cattoli lorsqu'il entendit la lecture de l'ordre; Réserve de Corps d'Armée, tu parles si on se les roulera. Y n'reste plus qu'à retourner à Mailly, et qu'on fout' l'assaut au boxon.

Mais le sergent Dubard, un vieux de la vieille, sept ans d'Afrique, deux de front, cassé de sergent-major à Gabès pour désordre dans sa comptabilité, puis cassé d'adjudant au Maroc pour rixe dans les rues de Casablanca, quatre décorations, deux blessures, dont une sur l'Yser où il était resté deux jours au feu avec le bras traversé

et avait ramassé la Médaille, le sergent Dubard hocha la tête et dit :

— C'est quand on est en réserve qu'on ramasse le coup dur, et quand on croit qu'on va attaquer qu'on part en perm. Le tout est que la roulante arrive sans qu'un 105 y entre dedans, et que ces cochons ne nous envoient plus de leurs puanteurs qui foirent au lieu d'éclater et qui vous flanquent un mal à la tête comme si on avait bu onze Pernods au mois de juillet à Tataouine.

— Sergent, fit la voix sèche du lieutenant Peyroux, regardez-moi cette gaufre qui flanque son escouade à côté de ce pin, au lieu de l'y mettre dessous. On dirait qu'il en pince pour les bombes d'avion.

Le sergent Dubard se dirigea vers la dite gaufre, et l'on entendit une admonestation dans laquelle le mot d'enflé revint deux fois. La tente fut déplacée.

La gaufre, qui était un caporal, en bougonnant, commença à l'autre caporal, son voisin :

— Si c'est pas malheureux, tout de même...

— Tais-toi, cul d'âne, répondit le voisin sans doute mal luné, t'auras beau râler, c'est encore lui qu'a raison, d'abord parce qu'y t'emmerde, comme sergent et toi caperlot, ensuite parce que t'es une connasse de poser ta tente au plein vu des oiseaux boches, et que s'y t'collent une bombe sur la gueule, c'est toi qu'y viseront, mais c'est moi qui trinquera.

La gaufre se tut, puis proposa de faire une manille avec celui qui l'injuriait. Ce qui fut immédiatement accepté. Mais il fut entendu que l'on attendrait Blédaille, le caporal de la sixième escouade, en train de planter sa tente, et le caporal Ranson, de la sept, parti à l'eau dans le fond du ravin.

✱

Deux heures plus tard, les roulantes arrivées, les patates et la viande bouffées, les Joyeux tous rentrés sous

les tentes, on ne voyait plus dans la nuit que les galons blancs des sous-officiers de quart, surveillant les sentinelles, et les petits feux des cigarettes des officiers ayant fini de prendre leur café.

On avait découvert pour eux deux grands gourbis d'artilleurs, et ils s'y installèrent, avec leurs agents de liaison à leurs pieds, et les secrétaires derrière le commandant.

A la deuxième compagnie, au bord de la route qui joint la Maison Forestière au Bois Brisé, une sentinelle veillait. Debout, le fusil dans la main, crosse à terre, le chasseur Podbéder regardait à dix mètres devant lui la forêt profonde, où le vent promenait des ombres. Par moments, une odeur de pommes pourries venait de la droite, et le Joyeux faisait la grimace en songeant à la dégelée de lacrymogènes qui s'était hier abattue sur ce coin.

— Ah ! les salauds ! gronda-t-il.

Et il se rappelait la dernière attaque, où il en avait zigouillé quatre à coups de grenade en courant après eux dans le grand boyau, à Ransart.

« S'ils ont ma peau, pensa-t-il, rien que ce jour-là je la leur ai vendue son pesant de brème. Mais ça ne vaut tout de même pas les mitrailleuses sur l'Yser, quand on en a fauché une compagnie d'un coup. Et tant que ça bougeait, on a tiré dans le tas. Ah ! les vaches ! ça bêle quand c'est pris, et y vous assomment les blessés à coups de crosse. Et puis, les asphyxiants... » Et il serrait le fût de son Lebel, baissant la tête en avant. « Ils ont tout de la vache. Y ne sont braves que quand y sont vainqueurs. C'est des poisseux. Qu'on les crève et qu'on n'en parle plus ! »

— Rien de nouveau, Podbéder ?

Le chasseur, interpellé, se retourna.

— Non, mon lieutenant, mais le vent empêche d'entendre quand on vient derrière moi.

— Bah ! fit le lieutenant, quand on est à cinq kilomètres des lignes, cela n'a pas tant d'importance. Veillez bien tout de même, pour le principe.

Et le lieutenant Renaux s'en alla, poursuivant son quart avec l'indifférence d'un homme qui a tellement de fois fait le pied de grue sous la lune, que cela lui semble un exercice normal et qu'il ne s'en étonne plus.

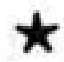
Mais sa venue avait changé le cours des idées de Podbéder. Il se demandait maintenant pourquoi l'on tardait tant à répondre à sa demande de passage dans un corps régulier, alors qu'il avait été cité trois fois et proposé pour la Médaille. Le commandant lui avait dit que sûrement il l'aurait : il l'avait proposé en tête, la dernière fois, après qu'il lui avait amené, au pas de parade, un lieutenant boche et deux artilleurs qu'il avait cueillis au pied d'un canon, les bras levés, à côté de quatre servants assommés cinq minutes auparavant par le même obus du barrage roulant. Pourquoi diable, puisqu'il était réhabilité par sa Croix de Guerre, s'obstinait-on à le maintenir aux Joyeux ? Il savait bien, parbleu, qu'il avait ramassé huit jours de prison, autrefois, pour avoir balancé un agent dans le bassin, un jour de grève, au Havre, puis un mois pour avoir brûlé le dur, puis deux ans pour un coup à la cambriole, le même hiver, dans la banlieue de Paris. Mais c'était vieux, tout ça, et il y avait eu la guerre, depuis, et l'Yser, et les gaz en avril, et sept, huit coups durs depuis. Il n'avait jamais flanché, quoi ! jamais blessé, malade, pas évacué ! On n'avait qu'à lui signer ses papiers à la Division, ou plus haut, et à l'envoyer dans la marsouille ou dans les zouaves. Puisque ça lui était dû. Il n'y en aurait donc jamais que pour les mêmes, les rupins, les fils à papa...

Là, cependant, dans sa rogne, Podbéder eut un retour en arrière. Il pensa : « Ils se font tout de même casser la gueule, les enfants de bourgeois, comme les autres et même un peu plus que les autres, puisqu'y ne sont pas

démobilisés dans les usines. Il faut dire qu'y ne sont pas aux Joyeux, non plus, sauf des fois comme le capitaine Lambert, des mitrailleuses, qu'a toujours l'air d'arriver pour le bal lorsqu'il met ses pièces en batterie, et qui parle si poliment aux « gaffes », qu'ils l'écoutent tous comme le Bon Dieu. Et il y a de quoi, car il porte des chemises de soie, mais il ne taffe pas un brin pour cela. Un type, quoi ! un chic mecqueton, à la redresse, et quand il regarde les potes dans les yeux, y a pas un Joyeux qui ne passerait pas dans un trou de souris.

« Mais ça fait rien, y a des gars tout de même qu'ont de la veine, de naître avec des chemises de soie sur le derrière. Et si moi, Podbéder, j'étais pas né fils de mariniers sur les canaux et les rivières, à côté d'un chargement de charbon qui descendait de l'Escaut à la Seine, peut-être que je ne serais pas devenu une frappe comme j'ai été de dix-huit à vingt ans, que je n'aurais pas ramassé les coups de pied dans le cul des gardiens de prison, chaque fois que je levais le nez pendant ces chiens de vingt-quatre mois à la Centrale, et que j'aurais pas vu El Maaziz, Agouraï et Oulmès avec les Joyeux, et que maintenant je ne traînerais pas mes grolles dans ce corps d'épreuve de malheur, bon pour les coups durs, mais où l'on est toujours prêt à ramasser des engueulades pour deux douzaines de louftingues dans chaque compagnie, qui ne ratent pas une connerie à faire ou à défaire... Ah ! chienne de garce de malheur de vie ! »

Le caporal de poste vint le tirer de ses réflexions en le priant de passer ses consignes à la sentinelle de relève. Podbéder rentra sa baïonnette et alla se coucher.



Le petit jour sale et gris des derniers jours de septembre commençait à peine de se lever, les hommes de liaison secouèrent les piquets :

— Debout ! pas de pétard !

— Quoi donc ?

— On les met ! Trottez-vous !

Grognant, renfrognés, les traits tirés, la mine longue, les Joyeux sortirent de leurs tentes. Ils s'étiraient les membres. Puis on les voyait s'éloigner dans la direction de la route, et pisser.

— Grouillez-vous, cria un sergent. Les tentes abattues et roulées dans cinq minutes. Rassemblement aux faisceaux.

— Mince, alors ! Et le jus ?

— Dans mon cul, dit le caporal Blédaille, voilà où il est le jus, ce matin d'aujourd'hui !

— C'est pas pour dire, caporal, mais on peut dire ce qu'on peut dire, et on peut bien rouscailler un peu, quand on a passé la nuit sans berlue sur les croquenots pointus de ces putains de pierre d'Argonne.

— Une berlue ? fiston, fit le caporal. Et pourquoi pas un éderdon, pendant que tu y es !

— C'est que je le prendrais bien, avec une belle poule dessous...

— Et qui t'allongerait le pèze ? gouailla la Crevette, un petit ressauteur de Panam, joli comme une caille, et qui était le favori de la section.

— Toi, mon petit...

— C'est prêt ? coupa le sergent. Sac au dos !

Les officiers étaient près des faisceaux.

— On va partir, dit le capitaine. Rompez les faisceaux !

Puis il ajouta :

— Les compagnies marchent à cent mètres l'une de l'autre. Chaque section à trente mètres de la précédente. Les hommes à trois pas l'un de l'autre. On va se rendre du côté de la Barricade. On a surpris un coup de téléphone : les Boches vont attaquer à 9 heures 15 sur 248. On les attendra sur la pente, en arrière. Et s'ils percent la première ligne, on les ramènera chez eux, à coups de

grenades et de pointe dans le lard. Nous aurons sans doute à traverser un tir de barrage, ou deux. Mais si l'on va vite, il n'y a pas de raison pour trinquer. On va tout de même tâcher de se presser pour arriver avant le déclanchement.

Il se pencha vers la droite.

— La première compagnie file déjà. Chaque chef de section démarrera à son intervalle. Je marche en tête de la première section.

Le départ se fit sans bruit. Le commandant, debout avec sa liaison, ses secrétaires, ses pionniers, regardait les chasseurs, au passage, à quatre pas de la route.

Quatre kilomètres furent abattus. Puis l'on stoppa sous bois. Le commandant monta le long des compagnies.

— On va continuer, dit-il en passant devant le capitaine.

Deux minutes plus tard, la marche reprenait. C'était le plein jour. Mais le brouillard était mou et dense. On en profita pour couper court à travers une prairie : un agent de liaison indiquait le chemin. Malgré l'humidité et la fraîcheur de l'air, les hommes étaient en sueur et ne disaient mot.

— Ce qu'on filoche ! fit la Crevette, trois pas en arrière de Podbéder.

Mais celui-ci, obstiné à suivre le caporal Blédaille, qui allongeait ses longs compas devant lui, haussa les épaules en marchant et ne dit mot.

La longue file des Joyeux s'était enfoncée dans le bois. On tournait une croupe et l'on piqua immédiatement derrière, vers le nord-est.

— Faites passer : serrez à deux pas.

Le commandant, se voyant à l'abri derrière les pentes de 248, commençait à masser son bataillon.

— Crédieu! fit le caporal, ça va rudement faire courir les derniers

Mais huit cents mètres plus loin, on s'arrêta, et l'ordre vint de grimper, à mi pente, jusqu'à la route.

Là, des trous étaient creusés dans le talus, les uns d'un mètre à peine, les autres profonds.

— Mettez-vous là, dit le capitaine, par un, par deux, par trois. On va distribuer des grenades qui sont dans le dépôt de munitions du secteur à cinquante mètres plus bas. Chaque homme touchera trois grenades-citron.

Par une chance remarquable, la distribution de grenades était terminée lorsque la préparation d'artillerie commença. D'abord deux, trois coups de 105, venant de la droite. Puis des 77, du 130. Enfin, les gros, et les *minen*, tout le saint sacrement. Le sol tremblait, secoué à chaque instant par les chocs, les éclatements. La route prenait peu, abritée par la pente raide qui la dominait : les obus lancés sur elle éclataient plus bas, et les *minen* étaient trop courts. Seulement, toutes les quarante-cinq secondes environ, un canon de 105 lui envoyait un obus qui éclatait fusant, percutant, on ne savait pas, avec un vilain déchirement métallique. On pouvait tout de même passer au travers, dans l'intervalle, en courant bon train de trou à trou.

C'est ce que fit l'agent de liaison Pinchot en portant un papier sur lequel il y avait écrit :

Pour tout le monde . Régler sa montre sur celle de l'agent de liaison. A 8 heures, baïonnette au canon. A 9 h. 5, tout le monde dehors. Monter la crête, en ligne, jusqu'au plateau où l'on est à 60 mètres de la première ligne française. On ne descendra pas dans les tranchées de seconde ligne française. On se couchera sur le parados, où l'on doit être placé à 9 h. 10. Partout où le Boche entrera dans la première ligne française, qui est visible de la seconde ligne, on bondira par-dessus la seconde ligne et l'on chassera le Boche. Des équipes de grenadiers de quatre chasseurs, désignés à l'avance par les chefs de section, progresseront par les boyaux. Arrivé à la première ligne française, on la dépassera pour ramener le Boche chez lui. Tout Boche entré dans nos lignes doit être tué ou fait prisonnier. Les chefs de section, de demi-section et les caporaux signeront en face de leur nom. Le commandant compte

sur tout le monde pour prendre des décisions audacieuses dans une occasion où l'initiative de chacun peut se donner libre cours. Le succès de la manœuvre dépend du sang-froid et du culot de tous.

Lorsque Pinchot fut sorti de l'entrée de sape dans le fond de laquelle s'étaient gîtés le sergent Dubard, le caporal Blédaille, Podbéder, la Crevette et Cartaux, les quatre premiers confrontèrent leurs montres.

— A huit heures vingt-deux, juste, je ferai : stop ! dit le sergent.

Et la petite cérémonie du règlement des montres se déroula suivant le rite.

— C'est pas pour dire, fit le sergent en montant son oignon,mais si ces farcis attaquent juste à l'heure, qu'est-ce qu'y vont rencontrer comme bec de gaz !

— Juste ils arriveront pour se faire piquer le mou !

— Faut dire que c'est bien monté, c'coup-là, dit Podbéder. Je me défie tout de même de quelque chose : on ne sait jamais, avec ces frappes-là.

— Bon ! dit Blédaille, on les a eus, on les aura !...

— Les croix de bois, ajouta la Crevette, qui en tenait pour les plaisanteries traditionnelles.

— Ben quoi ! le môme, tu préférerais la veuve, un matin, sur le trottoir de la Santé ?

— Ah ! la vache, sourit la Crevette. Y n'me rate jamais, et j'ai pas l'front d'me défendre.

— T'es beau, quoi ! tu râles que quand y t'faut travailler, creuser une tranchée, aller en corvée. Mais partir en perm, soi-disant à Rouen,fout'le camp à Panam, descendre des trains n'importe où, au Bourget, à Noisy, aller s'faire guincher par les poules, s'pagnoter avec elles, et revenir avec une montre en or, en vrai, et des fafiots pleins les poches, alors, ça, tu t'y connais.

— On fait c'qu'on peut, dans la vie. Voyez-vous, caporal, moi, j'suis pas miniss, j'suis dos, et j'emmerde la Sociale et tout l'saint tremblement.

— Crâne pas, fit Podbéder, si t'avais pas été libéré au

bout de six mois de Centrale par la guerre, si t'avais fait deux ans d'tôle, comme nous !..

— Parlez pour vous, coupa le sergent. Moi, je suis du cadre volontaire.

— Pardon, excuse, sergent, dit Podbéder. Mais y a si longtemps qu'on est ensemble, et vous êtes tellement j'menfoutisse, qu'y a des fois où l'on fait pas attention.

— Ça fait rien, concéda le sergent : à la guerre, comme dit le piston, ces bêtises ne comptent pas.

— Mais, dites donc, sergent, reprit Podbéder, est-ce qu'après ça on ne va pas fout' le camp au repos ?

— Si on te le demande, répondit l'interpellé, tu répondras que le sergent Dubard n'en sait rien, que le lieutenant, que le capitaine, que le commandant n'en savent rien : le général peut-être, et encore c'est pas sûr. Tout c'qu'on sait, c'est que les cochons d'obus de ces enfants de salauds tous fils de garce d'en face foutent dans ce trou une poussière de tonnerre de Dieu, et qu'un coup d'pinard ferait salement bien l'affaire.

— Moi, c'qui m'faudrait, c'est du brutal (1), dit la Crevette. Rien à s'fout' sous la dent. J'la pête.

— Tu parles que le caporal d'ordinaire va amener ses cuistots sous c'bombardement. Aujourd'hui, on fait ballon, voilà.

Et Blédaille fit le simulacre de serrer sa ceinture d'un cran.

Sous les chocs répétés, des parcelles de glaize se détachaient par moments de la voûte étançonnée.

— Avec un boisage comme ça, on ne craint rien, dit le sergent. Mais ceux qui ne sont pas tombés dans un trou comme le nôtre...

Cinq minutes plus tard, comme pour lui donner raison, deux Joyeux, blancs de terre et de pierraille, poudrés et blêmes, firent irruption dans la sape. L'un d'eux avait son fusil brisé.

(1) Du pain.

— Un mètre cube de terre qui nous a dégringolé sur la gueule, dirent-ils. Une torpille qu'a dû tomber par-dessus notre abri. Vous parlez d'un parpaing ! On s'est tiré tous les deux. Mais le bois de mon flingue est foutu.

— Pleure pas, dit le sergent, le gouvernement t'en fournira un autre !

— Un bon ! crâna Podbéder. Celui du premier de nous qui tournera à gauche.

— Merde ! dit la Crevette, j'aime pas ces gouailles-là.

— Moi non plus, fit Cartaux. D'abord ça fout la poisse. Et puis, c'est pas vrai. T'es comme nous : tu préférerais partir en perm que de sortir sous ce tremblement-là.

— Sûr, répondit Podbéder, mais c'est pas de pleurer qui sauve. S'il faut clamcer, autant rigoler avant. Les Boches, on les emmerde : on est des Joyeux.

Deux chasseurs déboulèrent dans la sape. Ils avaient l'air plutôt pressés.

— Crivelli ! s'exclamèrent les autres. Qu'est-ce que tu fous là ?... T'étais en perm.

— Vous avez choisi un beau jour pour rentrer, dit le sergent.

— Choisi ! J'ai pas choisi, sûr ! répondit le Niçois. Si j'avais pu rester où j'étais...

— Alors, qu'est-ce qui t'a envoyé ?

— Voilà : on débarque aux Islettes à trois heures du matin. On était sept. Deux fin plein, qui gueulaient que c'était un plaisir. On les tenait depuis la gare de l'Est : ils avaient déjà 24 heures de retard, et leur mère, leur môme, est-ce que je sais, toute la famille qui nous les confie. On les a gardés jusque devant chez l'officier de détails. Là, comme il dort toujours à cette heure, on espérait les pagnoter dans un coin. Ils se seraient dessaoulés. Mais v'là qu'en arrivant, on voit de la lumière chez lui. Et le lieutenant sort, tout habillé, pas en sabots comme il est toujours, mais en bottes, à trois heures du matin ! Et il dit, en nous flanquant une lanterne dans

l'nez : « Les poivrots, j'm'en fous : c'est le retour de permission. Qu'ils me foutent la paix, débrouillez-vous ! Ils partiront avec les autres à midi pour rejoindre le bataillon. Mais il me faut tout de suite deux débrouillards, deux as, pour aller aux cuisines. Toi, Crivelli, je te prends. Et toi, qui dit à un autre, t'as pas l'air gourde : tu vas aller avec Crivelli. Le sergent va vous donner vos équipements. Et puis vous viendrez me trouver. » Et il nous lance dans les bras du barbu, vous savez, le grand des territoriaux, qui râle toujours parce qu'on l'a foutu aux Joyeux. Ça n'a l'air bon qu'à tenir un porte-plume ; mais voilà qu'en une minute, il nous dégotte flingue, casque et masque, et l'équipement, et l'sac. « Pressez-vous, qu'il disait. Le lieutenant est très énervé. » On s'marrait de l'voir comme une nourrice. Y nous passait nos trucs. D'un peu d'plus, y nous habillait. Mais nous v'là chez le lieutenant. « Le lieutenant Larchevèque, qu'y dit, notre officier d'approvisionnement a été blessé hier au soir, par un obus, en traversant le Claon, et sa voiture, derrière lui, brisée aussi : le conducteur tué. Je ne l'ai su qu'à minuit. Depuis ce temps, je cours. Il est sérieusement touché, le bras brisé : je l'ai vu à l'ambulance. J'ai pris son carnet, sa comptabilité. J'ai prévenu l'Intendant. Tout marchera. Mais j'ai employé tous mes hommes, mes secrétaires, mon cycliste pour arranger les choses ici. Il me faut maintenant deux débrouillards pour rejoindre les cuisines d'abord, puis le commandant. Voilà une enveloppe pour le caporal d'ordinaire et une autre pour le commandant. Vous allez filer : vous trouverez des camions sur la route. Arrangez-vous. Faites vite. C'est sérieux. Voilà du pain, du fromage. » — « On a ses provisions », que je lui dis. — « Prenez toujours pour les copains. Et voilà du jus. Buvez. » — « Ça, c'est pas de refus », qu'je dis. On s'envoie ça. Et on file. Au premier angle de rue, on dégotte le gendarme de circulation. On s'explique.

— Avec un hareng ? s'exclaffa la Crevette.

— Et pourquoi pas ? Le frère nous a tout de même foutu dans l'premier camion qu'allait jusqu'à la Chalade. On y était à cinq heures. De là aux cuisines. Le caporal d'ordinaire savait pas encore que son lieutenant avait été escoffié. Y nous a dit : « Emportez quatre boules chacun, puisque vous allez chez le commandant. J'sais pas quand je pourrai ravitailler. Y a un ordre de la Division que personne bouge d'ici avant onze heures du matin, rapport aux bombardements. » Et il nous fout du brutal, du singe, du Camenbert. Le plus bath, c'est qu'arrivé au commandant (tu parles d'une course sous les marmites : heureusement qu'on nous avait indiqué un p'tit boyau ; mais c'que ça radinait autour !) le commandant nous a dit : « Vous êtes de chics types, voilà de la niaule. Vous apporterez ces provisions à votre compagnie. » On a salué, on a bu. Et nous v'là, après qu'on a vu l'piston et le lieutenant. Ça fait quatre fois qu'on raconte notre histoire. J'en ai marre de jasper !

— Et l'brutal ? demanda la Crevette.

— Tiens, le v'la ! Et Crivelli sortit une boule d'une musette. V'là aussi l'fromgi. J'ai laissé le reste au piston et au lieutenant, pour eux et les copains qui étaient avec eux. Ils avaient rien à s'fout' sous la dent.

— Ben, dit le compagnon de Crivelli, en se levant, maintenant qu'je suis reposé, j'vas les mettre pour retrouver ma compagnie.

— C'est la première après nous, j'pense, fit le sergent.

— Au revoir, dit Crivelli.

— A la revoyure, les pot's !

— Et fais attention aux shakos !

Pendant qu'ils mangeaient, le sergent expliqua les ordres à Crivelli.

— L'enfant de putain, tout de même, rouspéta celui-ci.

— De qui qu'tu parles ? demanda le sergent.

— Mais de l'officier de détails, nature ! Ah ! la vache ! s'il aurait pas pu...

— Ah ! toi ou un autre...

— Oui, conclut Crivelli, mais l'autre, c'est pas moi.

La Crevette éclata de rire et lui lança une bourrade dans le dos.

— Huit heures cinquante-huit, fit le sergent. Boutonnez vos musettes. Approvisionnez le réservoir de vot' flingue.

— C'est fait, dit la Crevette.

— Vérifie tout de même.

— Et puis baïonnette... on ! Regardez bien l'cran, pour pas la perdre.

Les Joyeux, debout, assuraient leurs musettes en secouant les épaules.

— Et moi, qu'as plus de flingue ? demanda l'enterré de tout à l'heure.

— T'as qu'à sortir avec nous et regarder par là : doit bien y avoir des Lebel qui traînent... Allons, fit le sergent au bout d'un instant, il est temps de sortir.

Et jaillissant de la sape, il courut aux trous à droite et à gauche en criant : Dehors !

Le lieutenant Peyroux était déjà sur la route, qui se garnit d'hommes en un instant.

— Allez ! A la crête !

Le revolver au poing, le lieutenant montrait le chemin. Il se retourna et cria : « Les sergents en serre-files ! »

Dans le matin humide et mou, au milieu du bruit et de la poussière des éclatements, le Bataillon montait les quatre-vingts mètres de pente. Deux hommes seulement furent touchés par un obus à quelques pas du commandant, qui, de la route, regardait le démarrage avec sa liaison tapie à ses pieds.

Le commandant hocha la tête et se mit à gravir la côte. Il arriva au moment où le tir s'allongeait subitement. Les Joyeux, près de qui les obus tombaient jusque-là

trop près, sentirent un poids de moins peser sur leurs épaules. Toute l'artillerie qui arrosait le plateau, pour allonger de cent mètres, dans ce pays de crêtes aiguës, dépassait le but de loin et envoyait ses obus sur la côte en arrière, à cinq cents mètres, ou dans le fond du ravin.

Seuls quelques *minen*, prenant lentement leur course et visibles, montaient en l'air comme de vacillants tuyaux de poêle et s'écrasaient sur le sol avec un souffle de tempête. En levant le nez en l'air, on les voyait venir. Le dernier qui s'éleva fut aperçu par Podbéder et la Crevette. Ils firent un bond à droite. Crivelli, distrait et occupé à regarder la première ligne, ne bougea point. Le *minen* tomba à un mètre devant lui, décocha un éclat large comme une poêle à frire, qui lui coupa le crâne en deux. Le souffle bouscula le corps qui s'aplatit en arrière.

— Mince ! dit la Crevette. Un retour de permission...

Le sergent Dubard fit un signe à l'homme dont le fusil avait été démoli :

— Vise donc ! dit-il. Son flingue a l'air bon !

Les Boches sortaient à ce moment. Les biffins de la seconde ligne, sur leurs parapets de tir, leur envoyaient des pruneaux.

En avant de la section Peyroux, il était évident que la première ligne française avait été bouleversée par le bombardement : on apercevait des boursouflures et des effondrements dans le parados de la tranchée. Le lieutenant s'était porté devant un boyau qui menait de la seconde à la première ligne.

— Allez ! dit-il à ses grenadiers. Balancez-leur en plein la gueule !

Puis, comme il apercevait des Boches dans la première ligne française, il se dressa complètement et cria :

— La deuxième section, en avant !

Le capitaine, à droite, faisait également démarrer la première section, puis venait en courant sur le parados

voir ses autres sections, qui foncèrent à quelques secondes à peine d'intervalle. Le reste du Bataillon, sauf une section à la compagnie de gauche, demeura immobile, les fantassins étant sortis à temps de leurs trous et tenant le coup.

Les Boches de la première vague, occupés à fouiller la tranchée française, ne virent pas venir ce renfort en khaki. Mais la seconde vague, en arrivant pour les dépasser, découvrit la ligne des Joyeux, qui commencèrent par leur tirer dessus en marchant, l'arme sous le bras, ainsi qu'il est prescrit pour les troupes d'assaut. Une douzaine de grenades avec ça sur la trogne, et surtout quand on croit bousculer de braves biffins en gris perle, la surprise de voir débouler, l'œil dur sous le casque, une ligne de ces terribles khakis, dont on sait jamais s'ils ne sont pas accompagnés de nègres ou d'arabes : l'attaque flageola. Le caporal Blédaille aperçut un officier, revolver en main.

— Merde ! j'aurai sa jumelle, dit-il. Et s'agenouillant, il lui envoya posément une balle dans le ventre.

Un fantassin boche, en voyant tomber son officier, se jeta à plat ventre et, en rampant, chercha à repartir vers chez lui. D'autres regardèrent, hésitèrent. Les Joyeux, arrivés derrière la tranchée française, lançaient des grenades sur les Boches qui y étaient dedans. Ahuris, ceux-ci criaient : « Kamarad ! » et dressaient les bras au ciel comme un troupeau d'affolés.

— Ranson, hurla le lieutenant Peyroux, avec trois chasseurs, empoignez donc ces cochons-là !

— Bien, mon lieutenant, on y va !

Et le caporal Ranson, visant toujours les Boches pour plus de sûreté, leur fit signe de se déséquiper.

Alors le lieutenant Peyroux sentit le vent de la victoire souffler sous les joues de son casque.

— En avant ! gueula-t-il. On va chez eux. En avant !

Et il sauta en trombe par-dessus la large tranchée.

Trente hommes bondirent à ses côtés. Les Boches devant eux reculaient, montrant leurs fesses.

— Au trot ! cria le lieutenant.

Podbéder avançait près de lui. Le lieutenant boche blessé leva les deux mains quand il les vit.

— Désarmez-le, dit le lieutenant. Qu'on ne le bouscule pas !

Blédaille dit à la Crevette :

— Occupe-toi de lui. Tu m'apporteras les jumelles.

Ils arrivèrent dans la première ligne boche presque en même temps que les fuyards. Cela fit leur succès. Et ils eurent tôt fait de s'y installer, tandis que les Boches couraient plus loin. Quelques sentinelles, laissées sur place par les troupes d'assaut, furent occies.

Le lieutenant se mit sur le parapet de tir et regarda.

— Quel drôle de coin, dit-il. La tranchée boche n'a de vues sur nulle part. Il n'y a que nous à être entrés chez le Boche.

Le capitaine avait, en effet, arrêté son monde dans la première ligne française, en la voyant si endommagée par le bombardement.

— Il n'y a rien à ramasser ici ? Pas de papiers ? Fouillez les morts ! commanda le lieutenant. On va partir... Blédaille, vous resterez en arrière, avec deux chasseurs, et vous couvrirez notre repli. Vous filerez quand vous nous verrez près de la première ligne. On enlèvera l'officier boche, en passant.

— Podbéder, et toi, Cartaux, vous restez avec moi, dit le caporal Blédaille.

La section se replia, c'est-à-dire que les Joyeux grimpèrent à nouveau sur le bled et filochèrent. Au même instant, par le boyau allant vers les Boches, une grenade arriva, qui éclata dix mètres en arrière.

— Ah ! les salauds ! Ils reviennent.

— Fous-leur une grenade, dit Blédaille à Cartaux.

Celui-ci, connu dans la compagnie pour son adresse

au lancement de la grenade, en sortit une et la balança trente mètres plus loin, dans le boyau.

— Ça va les calmer, fit Podbéder.

Mais non, une autre grenade éclata, plus courte.

Le caporal regarda, pendant que Cartaux en lançait une autre.

— Ce qu'il y a de poissant, dit Blédaille, c'est qu'les copains traînent avec eux le foutu officier boche : v'là qu'ils le portent, pour le rentrer.

— Passe-moi tes citrons, fit Cartaux.

— V'là, dit Blédaille.

Pan !...

Pan !...

Les deux citrons, habilement placés à une demi-minute d'intervalle, éclatèrent là-bas, dans le boyau...

— V'là qu'les nôtres rentrent, dit Blédaille. On va fout'le camp par le boyau. On n'aura qu'un barrage ou deux à enjamber. Et ils ne nous verront pas nous carapater.

— Mettez-les, dit Podbéder. J'vas leur vider ma carnassière.

Cartaux, puis Blédaille enfilèrent le boyau.

Podbéder, seul, attendit un instant, puis lança un citron. Il éclata sur la berme du boyau allant vers les Boches.

Podbéder, alors, entra dans l'autre partie du boyau. Il allait lentement, prêtant l'oreille.

« Ils ne viennent pas », dit-il.

Il s'arrêta au premier tournant. Il préparait son dernier citron lorsqu'il vit passer quelque chose par-dessus lui. Il voulut faire un bond. Mais, trop tard ! La grenade à manche éclata, lui criblant d'éclats les jambes et les reins. Il tomba la tête en avant, contre le pare-éclat.

Il voulut faire un mouvement. Il ne réussit qu'à se mettre sur le côté.

« Foutu ! dit-il, je suis foutu ! »

Il réfléchit. Les Boches allaient arriver. Ils mettraient

des minutes à se décider à entrer dans le boyau. Ils le trouveraient vivant. Si c'étaient des salauds, ils lui colleraient une balle dans le crâne. Sinon ils l'emporteraient pour l'envoyer crever dans une de leurs ambulances ou de leurs hôpitaux. Quant aux Français, personne ne viendrait le chercher. Il était le dernier. On le porterait disparu. On ne comprendrait pas. Bientôt on ne penserait plus à lui.

Alors, souffrant et comprenant que c'était fini de lui, que personne ne pourrait le sauver réellement et l'arracher autrement que comme une loque saignante à ce coin de boyau, Podbéder se résigna à mourir. Il revit la péniche de son père avec les gros chevaux du Boulonnais ou bien l'âne tirant à la cordelle, et l'Ardenne fraîche et verte, la Marne aux herbes glissant le long du bord, et la Sambre qui tourne entre ses rives herbues, et les longs canaux bordés de peupliers... Tout cela, c'était l'enfance, la jeunesse. Depuis, que n'avait-il pas vu et pas fait ? Mais se rappelant aussi tant de jours où il s'était dressé et avait tenu la tête haute pour partir à l'assaut, songeant à tant d'efforts, de sacrifices pour défendre des champs, des maisons qui n'étaient et ne seraient jamais à lui, Podbéder, chasseur de 1re classe au 3e Bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, sous son uniforme jaune de Joyeux, se sentit racheté, lavé, et plus blanchi par ce jugement intérieur que par toutes les amnisties du monde : il avait bien payé et se savait même supérieur aux saligauds honnêtes dans le privé, mais froussards à la guerre, qui se faisaient embusquer et arboraient des tenues de drap fin dans les villes.

Il leva les yeux vers le ciel. Il n'aurait pas été fichu de se rappeler une prière. Il n'y pensait d'ailleurs pas. Tirant son fusil à lui, Podbéder vérifia s'il y avait bien une cartouche dans la chambre, glissa dans sa bouche le canon, qu'il tint à deux mains et appuyant du pied surla gâchette, se fit sauter le caisson.

LOUIS THOMAS.

L'ALLEMAGNE
DEVANT LE PROBLÈME MONÉTAIRE

—

La mort du mark, depuis longtemps annoncée, est aujourd'hui un fait acquis. C'est seulement par une minutie, qui tient de l'arithmétique astronomique, que la devise allemande paraît à la cote des changes. Depuis plus longtemps encore, le mark a cessé pratiquement de remplir la mission économique dévolue à toute monnaie.

Nous n'avons pas à revenir sur les causes de cet effondrement que nous avons analysées ici même en d'autres occasions (1). Elles sont connues. L'industrie allemande, avec l'appui de gouvernements dociles, a déprécié systématiquement le mark, pour bénéficier de la prime à l'exportation qui accompagne le début de toutes les périodes d'inflation. A chaque fois que cette prime menaçait de disparaître par l'acheminement progressif des prix intérieurs vers les prix mondiaux, la manœuvre recommençait. Elle devait nécessairement prendre fin, par sa répétition même, le jour où le mark serait à fond de course. Cette échéance inévitable a été rapprochée par la folle politique de « résistance passive » dans la Ruhr, et les dépenses considérables qu'elle a exigées, lesquelles n'ont pu être couvertes que par de nouvelles émissions de papier-monnaie.

La décomposition du système monétaire allemand est devenue évidente, le jour où ont été émis les premiers emprunts « seigle » d'originale mémoire. L'apparition

(1) V. notamment le « Paradoxe du Change allemand », dans le *Mercure de France*, n° 583.

de ces nouveaux étalons de valeurs constituait un symptôme sur lequel il n'y avait pas à se tromper. Les contractants, en l'espèce certains petits Etats allemands et leurs souscripteurs, refusaient d'utiliser les billets de la banque d'Empire autrement que comme instruments de transfert immédiat de valeurs étalonnées sur d'autres bases, en l'espèce sur le cours des céréales au jour de l'échéance.

Telles sont aujourd'hui encore les données essentielles du problème monétaire outre-Rhin. Le mark conserve quelque usage pour les règlements, puisqu'il a un pouvoir libératoire légal, si faible soit-il, et que les billets de banque ont cours forcé, mais il a cessé d'être une mesure des valeurs, ce qui est la fonction essentielle d'une monnaie. Les prix, les salaires sont couramment déterminés en monnaie stable : le jour de la vente, de l'achat, du paiement, on se borne à exprimer en marks la valeur ainsi étalonnée, ce qui élimine dans une certaine mesure l'effet des variations trop brusques des changes.

Encore ce résultat n'est-il pas toujours atteint. N'en bénéficient absolument que ceux qui ont la possibilité de remettre sans délai en circulation pour leurs paiements personnels le papier ainsi reçu, avant qu'il ait à nouveau perdu de sa valeur. La conséquence nécessaire d'un semblable état de choses, c'est d'empêcher la constitution de l'épargne, sur laquelle repose en fin de compte la vie économique d'un pays. C'est d'ailleurs ce qui explique que la détresse des particuliers s'accompagne outre-Rhin de la prospérité des grandes entreprises : ces dernières trouvent aisément dans les mille rouages de leur fonctionnement le remploi immédiat des sommes qu'elles reçoivent en marks, au lieu que cette précaution élémentaire excède souvent les possibilités des particuliers.

Même en négligeant cette considération, en dépit de son extrême importance, l'habitude répandue en Allemagne d'étalonner les valeurs en monnaie stable, tout en

opérant les règlements en marks, soulève de grandes difficultés vu la variété des taux auxquels s'opère pratiquement la conversion de l'unité de monnaie stable en monnaie papier. Certaines factures sont établies en dollars à 4.20, d'autres en marks-or, d'autres en devises quelconques. L'industrie de la porcelaine a même inventé un nouveau mark, le « Produktions Gold Mark », qui vaut 1 m. 50 du temps de paix. A cet égard, l'anarchie est complète. On ne s'accorde que sur un point qui est la nécessité d'éviter le plus possible l'usage des marks-papier.

Cette situation ne peut qu'aller en s'aggravant ; on peut prévoir le moment où le mark ne pourra même plus servir de moyen de règlement. C'est en effet ce qui se produira, si le stock monétaire continue à perdre de la valeur par suite de l'inflation, tandis que les prix monteront. On a calculé que le stock monétaire allemand valait à peu près aujourd'hui 60 millions de marks-or, somme qui approche le total des salaires que paie quotidiennement l'industrie. Il est impossible, si cette situation se prolonge, qu'une crise décisive ne se produise pas.

Les financiers allemands qui, pendant de longs mois, ont réussi avec une extrême habileté à éluder la liquidation finale, se sont déterminés, vers la fin de l'été, les événements se précipitant, à attaquer le problème monétaire obliquement, d'abord, puis de front.

§

Attaquer le problème « obliquement », c'était essayer d'enrayer la chute du mark et de sauver par là même son rôle monétaire.

Pour cela, il fallait rompre entièrement avec la politique suivie jusqu'à ce jour, et notamment avec les folles dépenses de la résistance passive. Le chancelier Cuno avait tenté dans les premiers mois de 1923 de concilier les contraires, en s'efforçant de valoriser artificiellement

le mark, tout en faisant un appel continu à la planche à billets. La devise allemande ainsi « dopée » s'était de nouveau effondrée au bout de peu de temps, et le seul résultat tangible de l'entreprise avait été une forte diminution de l'encaisse métallique de la Reichsbank, sacrifiée dans cette aventure.

Le chancelier Stresemann, après avoir pris dans l'affaire de la Ruhr une position plus modérée, semble avoir fait de son mieux pour sortir de l'impasse où son prédécesseur l'avait engagé par avance. Il a tenté de procurer des fonds au Trésor, dont l'effroyable impécuniosité influe directement sur la situation monétaire, puisqu'elle entraîne la pratique constante de l'inflation. On a essayé tout d'abord de l'emprunt. Il a donné des résultats lamentables : 75 milliards de marks-or. Ensuite, un commissariat spécial a été constitué pour la récupération des devises étrangères existant en Allemagne. Cette collecte a fourni, dit-on, environ 10.000 dollars. On ne doit pas s'étonner de ce médiocre succès. Moins que jamais, les Allemands qui possèdent des devises sont disposés à les échanger contre des marks sans valeur appréciable. Les principaux détenteurs de ces biens précieux, et en particulier les industriels, les ont depuis longtemps mis en sûreté à l'étranger à toute éventualité ; il n'y a pas lieu de s'attendre à leur rapatriement.

Une ordonnance du 11 octobre a d'autre part tenté une fois de plus d'augmenter le rendement des impôts, en le soustrayant dans la mesure du possible aux effets de la dépréciation de l'argent. A cet effet tous les impôts échus postérieurement au 1er janvier 1923 seront valorisés. Pour la période s'arrêtant au 31 août, la valorisation sera en quelque sorte forfaitaire : on multipliera le principal de l'impôt par un coefficient déterminé applicable à chaque mois de l'exercice. A partir du 31 août, la valorisation sera effective sur la base de l'or, au jour de l'origine de la dette.

A un autre point de vue, le gouvernement Stresemann s'est efforcé d'agir sur la balance économique du Reich, en ranimant les exportations défaillantes, auxquelles l'inflation continue, nécessitée pour la « résistance passive », a porté un coup très grave. Suivant la loi constante que nous avons souvent rappelée ici, les prix intérieurs allemands, sollicités par l'émission intensive de papier-monnaie, se sont progressivement rapprochés des prix mondiaux, puis les ont dépassés. Dans le même temps, l'industrie, par suite de la baisse du mark et du blocus français au Rhin, éprouvait de sérieuses difficultés à se procurer certaines matières premières à des prix avantageux.

Le chancelier Stresemann a pris toute une série de mesures destinées à remédier à cet état de choses. La plupart des prohibitions de sortie ont été levées, et les taxes d'exportation supprimées, depuis la fin de septembre. Par contre, et pour compléter les dispositions précédentes, les interdictions d'importation ont été maintenues : les produits étrangers se sont vus frappés de taxes très élevées allant de 33 1/2 pour cent à cent pour cent, et même au delà, de leur valeur. On espère enfin que le jour où les mines de la Ruhr fourniront à l'industrie allemande du charbon en quantité suffisante pour la dispenser d'acheter du combustible étranger, elle pourra établir des prix de revient avantageux, qui lui permettront de reparaître avec succès sur les marchés du monde.

Cette politique reste malgré tout, sur le rétablissement du mark, d'un effet très problématique. Ce n'est pas la première fois que l'on a recours à des mesures de ce genre sans le moindre succès, et aujourd'hui le mal est plus grave qu'il ne fut jamais

C'est pourquoi le problème monétaire proprement dit, c'est-à-dire la question d'une substitution possible d'une nouvelle monnaie à l'instrument déchu, a retenu, en dernier lieu, l'attention des Allemands.

§

Dans cette préoccupation explicable, le gouvernement du Reich a été devancé par les organisations particulières. On vit dans le courant du mois d'août dernier, la Fédération de l'industrie se préparer à créer une banque privée d'émission. Ce projet n'était point absurde. Il n'est pas besoin qu'un billet ait cours légal pour circuler et ne pas se déprécier, pourvu qu'il repose sur une couverture stable et suffisante.

La presse protesta avec beaucoup de vigueur contre cette conception. Son argumentation était d'un effet sûr. Elle représenta à l'opinion allemande, qui n'eût pas manqué pour sa part d'adopter le nouveau papier, préférablement au mark, que le projet de la Fédération de l'Industrie aboutissait surtout à donner à ses membres, dont l'influence est déjà si grande sur les destinées de l'Allemagne, la puissance monétaire, qui est la plus exorbitante et la plus inadmissible de toutes.

Le gouvernement sentit lui-même la nécessité de prévenir une initiative qui pouvait être politiquement dangereuse, et déclara assumer le soin d'une réforme monétaire très prochaine. Le conseil économique d'Empire reçut mission de la préparer.

Le conseil écarta tout d'abord un projet présenté par Helfferich, lequel préconisait l'émission d'une monnaie-seigle, constituant des créances à valeur stable sur une banque émettrice. Il s'agissait donc bien là d'un changement d'étalon, mais qui laissait subsister le mark-papier concurremment avec la monnaie nouvelle. La réforme n'était qu'amorcée. Dès ce moment, on n'en pouvait pas moins élever contre elle toutes les objections inhérentes à la nature de l'étalon choisi. La valeur du seigle, comme celle du blé, est variable en fonction de la récolte mondiale, et d'un point à l'autre de l'Allemagne ; elle n'est donc qu'un « support monétaire » imparfait. En

outre, il paraît difficile, en l'état actuel des choses, d'utiliser une monnaie-seigle ou une monnaie-blé sur le marché international, dans l'ignorance de l'accueil que lui réserveraient les autres pays, et l'incertitude du rapport à établir entre cette monnaie nouvelle et les devises ordinaires. L'adoption quasi-universelle de l'étalon-or a précisément eu pour objet de supprimer ces difficultés. C'est donc à lui qu'il faut revenir de préférence, lorsqu'on vise à rétablir la stabilité monétaire.

Au début de septembre, le Conseil Economique d'Empire faisait connaître ses vues sur la question ; elles étaient assez incomplètes. On éliminait le projet Helfferich, pour les raisons que nous venons de donner, en même temps que celui de la Fédération de l'Industrie, motif pris de ce que le droit d'émettre de la monnaie revenait à l'Etat seul, ce qui est en effet un principe traditionnellement reconnu.

Passant à la tâche constructive, le Conseil en venait à la condition première de toute réforme monétaire basée sur l'étalon-or, qui est la constitution d'une réserve de ce métal. Pour cela on déclarait compter sur l'encaisse-or de la Reichsbank (actuellement 600à 600 millions 1/2 de marks-or), sur son portefeuille de devises, sur des fonds provenant d'emprunts émis à l'étranger.

En second lieu, et c'est là aussi un point important de toute réforme de ce genre, il appartenait au Conseil de fixer le rapport de la nouvelle monnaie avec l'ancienne, ou de supprimer complètement la question, en supprimant le mark-papier lui-même. Le Conseil d'Empire n'admit pas cette extrémité. Il proposa le maintien momentané de l'ancien mark pour ne pas interrompre les transactions, étant entendu que les billets actuels de la Reichsbank seraient déclarés remboursables en or à un cours fixé d'après leur valeur présente sur le marché des changes. On émettrait ensuite de nouveaux billets-or, qui deviendraient progressivement la monnaie usuelle.

Le principe de cette réforme était en somme assez simple : il s'agissait d'une « dévaluation » du mark. On sait que nombre d'économistes voient là le seul remède de la crise monétaire, même dans des pays beaucoup moins atteints que l'Allemagne. Il n'y avait donc pas d'objection dirimante contre cette façon de procéder.

Dans la pratique, les choses devaient nécessairement aller moins aisément.

La constitution de la réserve d'or nécessaire au bon fonctionnement du système apparaît comme une condition très difficile à remplir, dans l'état actuel du Reich. Pour soutenir la nouvelle monnaie, il aurait certainement fallu envoyer à l'étranger beaucoup d'or et de devises, en renouvelant, mais cette fois à bon escient et dans un but légitime, la méthode suivie par le chancelier Cuno au début de l'occupation de la Ruhr. Or, on ne voit guère où trouver cet or et ces devises. L'encaisse de la Reichsbank, nous avons déjà eu l'occasion de le noter, est extrêmement réduite. Il n'y a pas de raison pour que la nouvelle réquisition des devises, qui vient d'être ordonnée, réussisse mieux que les précédentes, et par conséquent fournisse un disponible important. La dernière ressource qui reste en pareil cas, le concours de l'étranger, lequel pouvait se manifester par la souscription d'actions-or, que la Reichsbank était autorisée à émettre, doit être manifestement vaine, vu la situation assez décourageante de l'Allemagne.

D'autre part, le projet du Conseil Economique d'Empire restait muet sur une condition primordiale de toute réforme monétaire, qui est la cessation de l'inflation et l'assainissement budgétaire. C'est bâtir sur le sable que de procéder autrement. Pour stabiliser le mark ancien et introduire la nouvelle monnaie, il fallait d'abord de toute nécessité mettre un terme à l'anarchie monétaire et s'ancrer dans la résolution de n'y point retomber si peu que ce fût. Une loi économique constante veut que

lorsque deux monnaies coexistent, celle qui vient à s'avarier, par l'inflation ou autrement, expulse l'autre de la circulation. C'est le danger permanent des projets comme celui dont nous venons d'exposer les grandes lignes.

§

Visiblement, le gouvernement de Berlin ne reçut pas tout apaisement par le travail du Conseil Economique. Dès la fin septembre, on entendit parler d'une combinaison assez différente, que nous avons vu depuis lors consacrer par des mesures officielles.

Ce nouveau système consistait à couvrir les émissions de la future banque d'Etat par une hypothèque générale sur les propriétés foncières, agricoles et industrielles du Reich. Pour ce motif, le nouveau mark ainsi couvert s'appellerait le « Bodenmark » ou mark foncier. L'idée n'était pas absolument nouvelle. Helfferich, dans son projet de monnaie-seigle, envisageait déjà une hypothèque sur la propriété agricole, qui en paierait les intérêts en céréales. Plus aventuré, Minoux, un des directeurs de Stinnes, préconisait, en vue de l'émission de billets-or, le prélèvement d'une hypothèque de 5 0/0 sur toute la fortune allemande.

Le chancelier Stresemann, dès son avènement, s'affirma résolu à agir dans le domaine qui nous occupe. Les 11 et 12 octobre, il obtint, dans les difficiles conditions que l'on sait, le vote par le Reichstag d'une loi dite des « pleins pouvoirs », qui lui donnait le droit de prendre par simples ordonnances diverses mesures de salut public. Parmi ces dernières, on indiquait expressément l'institution d'une nouvelle banque d'émission.

Ces projets devinrent effectifs le 15 octobre, sous la forme d'une combinaison qui représente une sorte de fusion des différents systèmes précédemment élaborés.

Le gouvernement d'Empire a décidé en effet la créa-

tion d'une banque chargée d'émettre des marks-rente (rentenmark). Ce mark-rente doit être garanti par moitié au moyen d'une hypothèque-or sur la totalité de la propriété foncière allemande, et pour l'autre moitié au moyen d'obligations-or émises par l'industrie, le commerce et les banques. Le mark-rente aura la même valeur que le mark-or et sera échangeable contre des titres spéciaux (rentenbrief) rapportant 5 0/0 d'intérêt.

L'émission prévue est de 1 milliard 200 millions de marks-rentes,qui seront mis en circulation dans quelques semaines. En attendant quoi et, disent les communiqués officieux, pour mettre en circulation le plus possible de moyens de paiement de valeur constante dans le plus bref délai, le gouvernement d'empire a décidé d'émettre de petites coupures de l'emprunt or (1, 2 et 5 dollars) jusqu'à concurrence de 200 millions de marks-or.

Concurremment avec ces coupures et avec le mark-rente, le mark-papier actuel reste monnaie légale. Cette multiplicité d'instruments monétaires ne paraît pas inquiéter les réformateurs, qui se bornent à stipuler qu'à partir de janvier 1924, les coupures de l'emprunt or seront échangeables, mais non obligatoirement, contre des marks-rentes.

Les statuts de la nouvelle banque d'émission ont été soigneusement établis. Son capital, fixé à 3.200 millions de marks-or, sera géré par 14 administrateurs (1) désignés, d'un conseil de surveillance de 36 membres, d'ores et déjà désignés. Sur les 3.200 millions de capital, 1.200 millions seront mis à la disposition de l'Etat et une somme égale pourra être affectée aux particuliers contre garanties. Le bénéfice de la banque doit résulter de la différence entre l'intérêt servi aux porteurs des « rentenbrief », qui est de 5 0/0 comme il a été dit plus haut, et l'intérêt de 6 0/0

(1) 5 agriculteurs, 3 délégués de l'Alliance industrielle, 2 financiers (MM. Wassermann, administrateur de la Deutsche Bank, et Urbig, de la Diskonto Gesellschaft), 2 commerçants et 2 fonctionnaires.

que devront payer les propriétaires des biens hypothéqués pour la couverture du « rentenmark ».

§

Le besoin d'une monnaie stable est désormais en Allemagne tellement impérieux, que l'opinion ne paraît pas encore avoir songé à apprécier l'exacte valeur de la réforme ainsi arrêtée.

Dans la masse, la satisfaction semble devoir être le sentiment dominant. Comme nous le disions en commençant, le salaire à valeur constante, calculé en monnaie fixe, n'est en fin de compte qu'une illusion, puisque les denrées de consommation et les dépenses journalières s'effectuent en marks-papier, seule monnaie légale jusqu'à ce jour, dont la valeur varie presque d'heure en heure en même temps que le prix de toutes choses. L'apparition d'une monnaie exempte de ces fâcheuses surprises ne peut donc qu'être la bienvenue.

La même observation s'applique aux fonctionnaires, aux rentiers et, d'une façon générale, aux personnes à revenus fixes, qui sont, comme toujours, les plus cruellement atteintes par la dépréciation de la monnaie.

La réforme est enfin destinée à être bien accueillie dans les milieux agricoles. Les producteurs des champs cessaient depuis quelque temps de ravitailler les villes, où ils n'étaient plus payés qu'en une monnaie sans valeur : toute amélioration de cette situation, qui leur permette de reprendre avec profit leur ancien trafic, ne peut que les trouver favorables.

Si l'on en croit certains renseignements, l'impression produite serait assez différente dans les milieux de la finance et de l'industrie. Les financiers se bornent, quant à présent, à prédire qu'à défaut d'un accord rapide avec la France, la réforme n'évitera pas l'inflation. Les industriels, qui partagent ce sentiment, voient sans déplaisir

se rouvrir par là même la possibilité de bénéfices fructueux, ainsi qu'en a permis depuis quelque deux ans « la folle aventure de l'industrie allemande ».

Il y a évidemment certaines chances pour que ces prévisions se vérifient. A défaut d'une politique résolue dont le premier objectif doit être, comme nous l'avons déjà dit, l'assainissement monétaire, l'inflation est fatale, tant sur le mark-rente, à peine né, que sur le mark-papier resté monnaie légale en même temps que son frère puîné.

L'inflation sur le mark-rente est possible en raison de ce fait que l'hypothèque prise sur la richesse allemande, et notamment sur les propriétés foncières, ne porte que sur 4 0/0 de leur valeur. On voit quelle marge reste à la disposition de gouvernements habiles dans la pratique du « tour de-vis », et qui, aggravant le taux de l'hypothèque, voudraient disposer par là d'une couverture plus importante, propre à de larges émissions.

L'inflation sur le mark-papier est encore plus prévisible pour toutes les raisons qui l'ont provoquée jusqu'ici et pour une autre encore. Tant que le mark-papier ne sera pas rigoureusement à zéro, il est probable qu'il jouera son rôle de mauvaise monnaie en expulsant la meilleure. Un exemple remarquable, celui de la Russie, vient confirmer ce pronostic.

Le 11 octobre 1922, les soviets ont décidé la création du « tchervonietz », valeur-or garantie par une encaisse égale au quart au moins de la somme émise. Comme en Allemagne le mark, l'ancien rouble russe conserve son pouvoir de règlement. A l'heure actuelle, le « tchervonietz » est confiné à Moscou, à Pétrograd et à d'autres grandes villes. Ceux qui ont pu se procurer une certaine somme de la monnaie nouvelle la gardent en réserve, en tant que seule valeur d'épargne, en sorte qu'elle ne parvient pas à la consommation. Quant aux paysans, qui constituent la grande masse russe, la valeur du tchervo-

vietz (10 roubles-or) fait que cette monnaie est sans aucun usage pour leurs transactions habituelles(1). Dans ces conditions, on a plus que jamais recours à la planche à billets. Au 1er janvier 1923, la circulation fiduciaire des soviets était d'environ 1,9 quatrillons ; dans le seul semestre suivant, elle passait à 9 quatrillons (2).

Evidemment, il y a à cela une limite : la monnaie papier finit par ne plus servir que d'un insignifiant billon ou même par disparaître complètement, faute de conserver la moindre valeur, car pour qu'une mauvaise monnaie chasse la bonne, il faut du moins qu'elle ait conservé une valeur quelconque. Mais pour que cette élimination naturelle se produise, la monnaie forte doit être extrêmement résistante et conserver obstinément une valeur qui finira par l'imposer et la contraindre à circuler, ce qui ne paraît pas être le cas du mark-rente, accessible, comme nous l'avons vu, à l'inflation et non gagé sur une réserve d'or suffisante.

Les commentaires officieux qui ont accompagné l'annonce du mark-rente indiquent que cette mesure ne constitue qu'une solution provisoire de la question monétaire, qui ne peut être résolue que par le retour au mark-or. On voit par les quelques observations qui précèdent que cette modestie est justifiée. Et comme l'histoire monétaire, ainsi que l'autre, n'est qu'un perpétuel recommencement, on voit la récente réforme allemande s'apparenter de fort près aux mesures arrêtées par le Directoire pour remédier à l'effondrement de nos assignats, avant qu'on se résolût, par des dispositions législatives rigoureuses, à rappeler l'or dissimulé par ses détenteurs au secours du système monétaire. Aux assignats avilis, le Directoire prétendit en effet substituer des « mandats territoriaux » fort semblables aux marks-rentes, et dont le destin fut encore plus précaire, puisqu'ils

(1) Viestnik finansow.
(2) Economicheskaia hizn.

ne résistèrent guère que trois mois, tandis que les assignats avaient végété six ans (1).

§

Par conséquent, en présence du problème monétaire, l'Allemagne tergiverse, et il est à craindre que par là même elle n'accroisse son désordre actuel, après une très courte accalmie. Cette situation tient essentiellement à ce que, jusqu'à présent du moins, aucune disposition qu'on puisse croire efficace n'a été prise pour l'assainissement budgétaire et l'arrêt total de l'inflation, qui sont la condition préjudicielle de toute réforme monétaire. Nous ne nous dissimulons pas tous les risques, toutes les épreuves que réserve à une nation ainsi désaxée ce coup de frein brutal, mais nécessaire. Il n'a pas dépendu de la politique française, qui depuis de longs mois réclame un contrôle efficace des finances allemandes, que le mal ne s'aggrave pas jusqu'à nécessiter une cure aussi périlleuse.

C.-J. GIGNOUX.

(1) V. Marion : Le retour à la saine monnaie, *Revue de Paris*, 1er octobre 1923

SUR GUILLAUME APOLLINAIRE

—

On a en réalité très peu écrit et rien d'important sur Guillaume Apollinaire depuis sa mort, alors qu'on a tant parlé de lui au cours de ces dix dernières années ! Tel est le destin, le plus souvent, des écrivains vraiment originaux. On peut dire qu'ils créent leur temps, mais parce qu'ils sont trop en avance sur leur époque, elle est ingrate pour eux. Apollinaire compte quelques amis très intimes, très ardents, et un certain nombre d'admirateurs convaincus (parmi les premiers, je citerai André Salmon et André Billy qui ont pour sa mémoire un véritable culte)(1), — mais il semble qu'après une espèce d'emballement, on sente un tassement se faire dans l'admiration et l'éloge qu'on lui a un moment prodigués et qu'une sorte d'indifférence injuste et horrible se prépare pour lui. Il ne faut pas trop s'en alarmer : Apollinaire est un grand artiste, un lyrique très vaste et brûlant ; il supportera les atteintes du temps. Son œuvre demeurera.

Guillaume Apollinaire était un être absolument charmant et délicieux, aimable même dans ses travers et qui aurait rendu le vice souriant et vertueux ! Il était pourtant merveilleusement ondoyant et divers et d'une attachante complexité, toujours vif, toujours sincère, même véhément dans ses contradictions et ses paradoxes. De sorte qu'on ne peut pas le saisir, ni le définir. Apollinaire, c'était du vif-argent; mais toujours sympathique, toujours attrayant. C'est l'homme qui n'a jamais été ennuyeux, qui était incapable d'être ennuyeux. Cela tient à son génie poétique. Nul vivant n'a donné plus

(1) Il serait injuste d'oublier André Rouveyre.



complètement l'impression d'être aussi naturellement, normalement poète. Poète, ou lyrique, il l'était en tout, dans la gourmandise, dans l'amour, dans tous les actes et les gestes quotidiens. Lorsque Apollinaire discutait, il donnait à son opinion un tour extrême et déconcertant, mais par son ton non moins passionné qu'enjoué, il démentait que ce fût là un paradoxe. Il y a une quinzaine d'années, je fis au Salon d'Automne une conférence sur les plus jeunes poètes du Symbolisme et parlai d'Apollinaire avec admiration, mais en indiquant son penchant pour l'étrange et son goût pour la mystification. Il en fut piqué et me dit après la conférence : « Croyez bien, mon cher ami, que je ne suis nullement mystificateur. Vous êtes, tous, des mystificateurs, sauf moi ! » Je lui répondis, — il m'en souvient : «.Cela revient au même. » Apollinaire, en effet, était toujours sincère, parce qu'il était toujours poète. Apollinaire, c'était un lyrisme perpétuellement jaillissant et, chez lui, l'hyperbole créait la pensée en la nuançant, en la *personnalisant*, comme chez tous les poètes véritables. Mais parce que la poésie est ainsi une création, Apollinaire se rendait compte que le poète doit inventer; il était donc enclin à de nouveaux aperçus en tout, pour, à tout moment, mettre en lumière ce qui sans lui fût demeuré caché. C'est ainsi qu'il entreprit, par exemple, de rendre célèbre le douanier Rousseau et qu'il y parvint. Il avait été dans cette voie, nous a-t-on appris récemment, précédé par Pissarro. Il y avait dans l'ingénuité ornée de ce « primitif » une ressemblance lointaine avec l'intelligence naïve et fraîche, l'imagination savamment puérile et la grâce expressive d'Apollinaire. Mais ce qui le poussait, c'était aussi la passion de la difficulté à vaincre. Heurter franchement et adroitement l'opinion, puis, peu à peu, par son obstination et ses ruses, sa sincérité et ses séductions, en surmonter les rocailles et la vaincre, telle fut toujours son ambition, en tout, et presque toujours il a réussi. Voilà pourquoi

Guillaume Apollinaire fut un animateur si puissant. D'abord il s'abandonnait à tous les courants, qui, çà et là, se dessinaient, et d'où qu'ils vinssent, pourvu qu'ils lui parussent gagner en avant. Sa grande originalité fut de ne jamais se roidir, se contracter, pour faire saillir sa propre personnalité, mais au contraire de s'ouvrir à tout et de tout comprendre pour tâcher de tout s'approprier. Il transformait vite ce qu'il adoptait et donnait à tout ce qu'il prenait un air de famille avec ses inventions à lui. Si bien qu'il avait enfin le droit de dire que tous ces fleuves n'avaient eu qu'une source, la sienne. C'est ainsi, ou à peu près, qu'il se comporta avec le *futurisme* de Marinetti, puis avec le *simultanéisme*, enfin avec le *cubisme*. S'il avait survécu, il aurait de la même façon féconde régenté *Dada* et le *néo-classicisme*. Le lyrisme pour ainsi dire congénital de Guillaume Apollinaire lui conférait un art d'infaillibilité et il était admirable pour dégager ce qui peut se dissimuler de sain et de solide sous la pire stupidité. Car il n'était pas dupe de ce qui n'est qu'enseigne, truc ou grimace et savait percer à jour toutes les hypocrisies. Il détestait même les élucubrations de tel ou tel qui pouvaient se croire, pour d'autres raisons, ses amis intimes et qui n'en ont jamais rien su. Mais il se gardait bien de le dire publiquement. Il ne disait pas toujours tout ce qu'il pensait, s'il pensait toujours tout ce qu'il disait *au moment où il le disait*. Apollinaire était adorablement jésuite et il avait horreur du rigorisme, de la tristesse, même d'une conviction trop franche. Des génies comme Pascal et Baudelaire lui étaient, je le jurerais, antipathiques et qu'il lui fallait de la réflexion et de la volonté pour les aimer. Il m'a souvent étonné par la façon dont il formulait en public des jugements diamétralement opposés à ce qu'il avait dit en particulier de celui-ci ou de celui-là et je me demandais comment le même écrivain pouvait être regardé par lui tantôt comme un des maîtres les moins contestables de la poésie contemporaine,

tantôt comme le plus banal des pisseurs d'encre. Je ne crois tout de même pas, quelle qu'aient été sa subtilité et sa souplesse, qu'il soit parvenu à concilier entièrement ces contradictoires, bien qu'il ne fût pas très éloigné d'un hégélianisme esthétique. Mais je me figure qu'il les eût conciliés dans une large mesure si on l'en eût sommé, et que, d'ailleurs, il pouvait considérer la stratégie littéraire comme un art légitime. Elle allait parfaitement avec son tempérament féminin. Et puis sa sincérité,— qu'il ne faut jamais mettre en doute, puisqu'elle est la flamme de son lyrisme, sa spontanéité et son génie,—cette sincérité était surtout la qualité de sa sensibilité qui n'éclipsait pas chez lui l'intelligence et n'en voilait nullement la lucidité.

Elle ne la voilait pas, mais elle la pénétrait. Il sentait tout ce qu'il pensait et sa façon de sentir donnait spontanément du corps à sa pensée. C'est par cette unité profonde de la sensibilité, de l'imagination et de l'intelligence qu'Apollinaire, artiste créateur et tempérament ultra-moderne, se relie pourtant à notre ancienne tradition française. Certains voient en lui un trouvère ; il est didactique à sa manière ; le lyrisme, chez lui, n'est qu'une fusée d'idées. C'est un lyrisme vivant, humain, satirique parfois, tendre, brûlant même, mais non mystique, incapable de se cristalliser ni de s'affadir en d'ambitieux symboles.

Apollinaire, par un recours constant à l'imagination et par un sursaut fréquent de la sensibilité, savait trouver *l'expression* qui renouvelle toute pensée, même banale, même flétrie, et lui redonne la fraîcheur et la vie. Son art est souvent une sorte de Mallarmisme renversé. Au lieu de chercher patiemment le tour rare, prestigieux. le terme qui luit, bref tout ce qui anéantit le cliché et de donner à sa prose, comme à ses vers, l'aspect d'un langage créé, à l'exemple du poète de *l'Après-midi d'un Faune,* Apollinaire affecte, dirait-on, tout au contraire

de n'employer que des tours courants, des épithètes usées, des mots dont même les journalistes ne se servent plus. Il ne dira pas un *poème*, mais une *poésie*. Les qualificatifs *joli*, *charmant*, *ravissant*, *beau*, etc... viennent sous sa plume prendre place en des phrases d'une ordonnance presque toujours simple et commune, et pourtant ces phrases vivent, palpitent, caressent ; son verbe se colore et brille ; l'idée se parfume de beauté verbale ; toutes les séductions du langage concret se lèvent les unes après les autres de ces humbles bosquets sonores que vous voyez grandir et s'assombrir au point de devenir la Forêt de Brocéliande ! Comment ? Par la magie du savoir poétique qui n'est en somme que l'art d'écrire, l'art de conter. Il n'y a pas qu'un procédé, il y en a vingt ; mais il faut savoir les mettre en œuvre. Apollinaire s'est aperçu que le parler journalistique affectionnant le néologisme avait rejeté du langage actuel les termes usuels, les mots simples et que ceux-ci d'être délaissés acquièrent un charme nouveau. Il les a donc employés de préférence aux vocables ambitieux et pédants et a su les sertir dans la phrase, les faire briller. C'est un de ses sortilèges ; mais il en a d'autres. Parfois il saute sur le rare et l'inconnu et fait de l'érudition. Il tire même de l'érudition ses plus sûrs effets poétiques, mais il ne le fait pas du tout pour épater. Seulement l'ignorance du public favorise le poète parce qu'elle est un terrain propice aux merveilles. Elle se prête à la surprise, à l'étonnement par lesquels passe toujours le plaisir esthétique. Plaire au lecteur, c'est le ravir en un lieu agréable où l'on ne l'avait jamais conduit ; c'est lui découvrir un trésor enfoui, lui révéler un aspect intéressant du monde ou de la pensée qui ne lui était pas encore connu.

Voilà pourquoi Apollinaire avait voulu tout voir et tout savoir ; voilà pourquoi il avait voyagé et fait des incursions dans toutes les littératures anciennes et modernes, occidentales et orientales. Il était avide d'érudi-

tion comme de nouveauté, et pour la même raison, car ce qu'on ne sait plus est à l'artiste aussi utile que ce qu'on ne sait pas encore pour lui permettre d'exercer sa profession de magicien, non de prestidigitateur, mais de mage !

Apollinaire est prosateur et poète et sa prose n'est pas moins excellente que ses vers. Qu'il s'exprime en vers ou en prose, c'est un auteur toujours objectif, bien que lyrique et tout ce qui sort de sa plume est animé et vivant comme ayant été modelé par l'imagination sagace d'un conteur. Ce n'est pas, certes ! diminuer Guillaume Apollinaire que de faire cette constatation. Baudelaire, Mallarmé, ne sont pas des conteurs ; mais Edgar Poe en est un. Quiconque a l'imagination et la sensibilité saturées d'intelligence est créé pour être un visuel et, s'il écrit, un conteur. Est-ce à dire qu'il soit peintre plus que musicien ? Je n'oserais l'affirmer, en pensant à Edgar Poe et à Nau si profondément musicaux. Encore qu'essentiellement visuel, Apollinaire n'était pas moins sensible à l'harmonie verbale et le souci du rythme l'a toujours absorbé. Mais il a compris, je crois, que l'harmonie et la couleur sont, en littérature, des aspects particuliers du rythme et de la pensée et il a poussé jusqu'à l'extrême même, pour varier ses rythmes, la recherche picturale. Il l'a même poursuivie jusqu'en des bizarreries graphiques auxquelles il attachait trop d'importance à mon avis, ainsi qu'on le voit dans *Calligrammes*. Loin de considérer comme de moindres poètes les artistes du langage, narrateurs, je les envie ! Ils arrivent, plus sûrement que les autres, au lyrisme essentiel, et avec plus d'aisance, plus de certitude et plus de joie. Ils n'ont jamais l'angoisse de l'impuissance, la terreur de la stérilité, que Mallarmé a su exprimer. Ils savent que si la poésie est un langage concret, elle est aussi une pensée verbale ou vitale et que le but de toutes nos démarches, la fin de notre ascension, est l'idée.

Apollinaire était extrêmement sensuel et assouvissait largement ses appétits ; il avait de grandes fringales et il lui fallait de vastes festins. Le boire et le manger agissaient avec lui comme l'eussent fait d'insatiables maîtresses et il les satisfaisait sans vergogne. Il se vantait d'être connaisseur en cuisine et avait conçu le projet, — en l'air, — de rédiger un manuel du parfait cuisinier. Il traitait Brillat-Savarin d'andouille, le considérant tout au moins comme un auteur surfait. Il composait fort bien un menu et savait surtout l'art de cuire les mets. Il était enclin à les choisir rares, mais sans parti pris, curieux seulement d'enrichir une table d'autres victuailles que celles qui traînent sur toutes et composent l'ordinaire de tous les ménages parisiens comme la carte des grands restaurants. En somme, il se comportait pour la nourriture du corps comme pour celle de l'esprit et cela d'autant plus naturellement qu'il ne distinguait pas plus qu'il ne faut entre les instincts et les inclinations, entre le physique et le moral. Aussi le choix d'un condiment lui paraissait ni plus, ni moins important que celui d'une épithète et suffisant pour relever, l'un un plat banal, l'autre une phrase clichée. En amour, il savait être tendre et passionné, mais il ne semble pas que son érotologie présente la mysticité de celle d'un Poe ou d'un Baudelaire ; il ne divinise nullement l'amante et n'a pas non plus l'âme d'un troubadour. Sa métaphysique sous ce rapport demeure assez simple. Tout au plus y retrouve-t-on le sentimentalisme gracieux et vague de *lieder* d'outre-Rhin. Pourtant, dans deux ou trois de ses plus beaux poèmes, éclatent de vrais accents de détresse amoureuse. Apollinaire a connu, certes ! des années de félicité sous ce rapport ; il a joui du bien et du mal d'être deux et ce fut au temps de sa jeunesse, de son plein épanouissement. Comment le bonheur ne s'est-il pas fixé sous son toit ? Je crois qu'il faut en accuser d'abord la vanité enfantine de Guillaume et un nigaud respect humain, puis son insouciance,

sa nonchalance. Dans sa certitude d'être aimé autant qu'il aimait lui-même, il ne croyait pas, quoi qu'il pût se permettre, qu'il laisserait jamais échapper l'Oiseau bleu ! Un jour, pourtant, Guillaume est tout étonné de se retrouver tout seul, et ce fut la grande douleur de sa vie, — peut-être la seule. Mais il sut souffrir sans exposer son orgueil. Dans *Zone*, dans *Le Mal aimé*, etc... ses plaintes touchantes restent pourtant discrètes et enveloppées. L'équilibre latin des facultés, la prédominance de l'intelligence qui laisse intacte sa sensibilité, mais *qui* la protège, s'oppose, chez Apollinaire, à toute exagération du sentiment et le défend contre l'obsession amoureuse. Mais il est toute suavité et toute grâce et dans son attachement aux êtres comme aux choses, il a cette forte tendresse que l'égoïsme naturel multiplie, la tendresse goulue de l'enfant. Voilà l'essentiel, à mon sens, chez ce beau lyrique : il a, par l'exercice, par sa haute érudition, par l'émulation et l'orgueil, favorisé sa nature et cultivé son talent, mais son génie réside dans le don d'émerveillement de l'enfance qui ne l'a jamais quitté! Le pouvoir qui rend cet âge avide, qui en fait un âge divin, la sensibilité souveraine, une faculté infinie de désirer, et l'inquiétude de l'esprit, sa tyrannique curiosité, sa passion de comprendre, voilà les secrets du tempérament d'Apollinaire, de sa jeunesse que rien n'altère, de sa fougue gracieuse, de sa fraîcheur et de son intensité. Pour ces dons si rares, il mérite d'être aimé autant qu'admiré et ce n'est pas du tout exagérer, — l'avenir sans contredit ratifiera ce jugement, — que de voir en lui un des plus grands parmi les nouveaux lyriques. Il est même celui qui concilie le mieux la tradition de notre poésie séculaire avec celle récente de poésie pure. Il ne faut donc pas craindre quand on parle d'Apollinaire de le mettre au même rang que les meilleurs poètes des générations antérieures, dont la réputation est dès maintenant consacrée. Je fais cette réflexion parce que je sais combien est hésitante, souvent, notre admira-

tion pour les poètes de notre âge, à plus forte raison pour de plus jeunes. Ceux qui nous ont précédés, au contraire, paraissent normalement nous dominer et à leur sujet les mots montent comme de l'encens.

Je chérissais Guillaume Apollinaire ; aussi en l'évoquant comme je viens de le tenter, j'ai voulu simplement fixer quelques souvenirs tremblotants, car rien ne passe plus vite que ce qui fut vivant ! Il ne reste dans nos mémoires qu'un peu de rosée brillante qui ne donne d'un visage que ce que des gouttelettes en pourraient refléter. Je ne me suis pas attaché à flatter cette faible esquisse, mais simplement à en raviver quelques traits. Un célèbre écrivain, dont je tairai le nom, me disait jadis : « Quand je lis ce que vous écrivez de X... j'ai chaque fois l'occasion d'admirer l'ingéniosité de votre amitié. » Il y avait là un de ces compliments à double détente dont cet auteur insinuant et perfide a le secret. Je lui répondis : « Monsieur, l'amitié ne rend pas un critique nécessairement élogieux, mais elle le rend toujours clairvoyant ».

JEAN ROYÈRE.

DU NOUVEAU SUR PASCAL

—

Le XIXe siècle, qui a vu naître tant de petites religions, s'est enrichi de la dévotion Pascalienne. Le livre des *Pensées* a groupé des fidèles venus d'un peu partout, croyants ou rationalistes. Ses éditions successives les ont multipliés; l'enthousiasme n'a cessé de croître. Pour exagérée que soit enfin devenue l'admiration pour Pascal, méconnaissant toute limite, elle est assurément légitime. Le héros est sympathique ; nous sommes attirés par une sincérité incontestable dans la recherche du Vrai, nous sommes émus par une angoisse fiévreuse devant l'Inconnu, et si des maux supportés avec une sainte patience engendrent notre pitié, des cris de joie, que d'aucuns n'entendent guère malgré leur sonorité, excitent notre envie. Enfin, Pascal gagne notre affection par cette générosité dont l'amas de notes constituant son ouvrage présente le témoignage. Le livre des *Pensées* ne manifeste-t-il pas un zèle ardent pour faire partager des certitudes, que son auteur avait péniblement acquises, aux égarés, aux indifférents, bref à ceux que l'on nommait les « libertins »?

Cependant si l'homme est séduisant, son œuvre, — que ses admirateurs forcenés me pardonnent! — ne peut être l'objet d'une idolâtrie sans partage. Je sais bien que l'on a raison de prétendre qu'il est difficile de séparer l'un de l'autre. Néanmoins, l'ouvrage fragmentaire de Pascal permet seulement, avouerai-je modestement, que nous devinions la richesse de son âme. En vérité, on a exprimé sur les *Pensées* des jugements emphatiques. Je n'oserais pas les reproduire. N'a-t-on pas surenchéri M. de Châteaubriand qui déjà s'écriait que les *Pensées* « tiennent autant du Dieu

que de l'homme ». « Les hommes », aurait-il mieux écrit. Montaigne, Raymond de Sebonde, Grotius, Raymond Martin, d'autres sans doute, et tout de même n'oublions pas Jansénius, chacun d'eux vient réclamer sa part de la louange. Il arrive que des maximes qui passent, d'après les fidèles, pour révéler éminemment le génie Pascalien, appartiennent à de notables devanciers. De lion, lorsqu'il s'agit du Maître, la griffe est alors d'essence moins royale aux yeux des enthousiastes, quand elle est simplement celle d'un prédécesseur moins habile en formule ou vulgairement ignoré.

Que l'on me comprenne! Il reste bien entendu que les auteurs que j'ai précédemment nommés sont plus ou moins ceux que Pascal a médités, reproduits, copiés ou traduits. Mais je n'entends pas restreindre son mérite, ni diminuer un homme qui fut la loyauté même dans son expérience mystique comme dans ses recherches érudites. Il n'est pas question, en un mot, d'imiter un Charles Nodier. Cet écrivain spirituel, par manière de passe-temps, eut la niaiserie, naturellement imitée depuis, de comparer un petit nombre de citations pour crier ensuite au plagiat, au plagiat « le plus évident peut-être, et le plus manifestement intentionnel dont les fastes de la littérature donnent l'exemple (1) ». Rien n'est moins exact. De tels jeux montrent plutôt la misère d'une érudition faussée. Ce qui importe, en effet, n'est pas de juxtaposer les extraits du « plagiaire » et du « plagié », mais d'analyser l'usage que Pascal a fait de ses lectures. D'autre part, s'il est nécessaire de protester contre des accusations trop légèrement portées, il ne faudrait pas que la dilection pour les *Pensées* soit à ce point exclusive que l'on méconnaisse la place qu'y occupent les devanciers.

§

Il était naturel que la critique voulût déterminer la famille d'esprits à laquelle le célèbre Janséniste appartient.

(1) *Questions de littérature légale*, 2e éd., 1828.

On a dit de fort bonnes choses à ce propos, bien que l'on n'ait pas situé Pascal à sa vraie place dans le mouvement universel de la pensée. La critique s'est également proposé d'observer l'influence qu'il avait eue. Les résultats de l'enquête laissent de grosses lacunes.

On a toujours trouvé, soit dans la vie de ce grand Chrétien, soit dans son œuvre, une justification d'opinions contradictoires. Pyrrhonien, fidéiste, traditionniste, janséniste et même catholique romain, les *Pensées* offrent suffisamment de preuves pour attribuer à l'auteur ces qualités variées. Mais en jugeant la théorie Pascalienne, il semble que l'on examine plutôt l'accessoire que l'essentiel. N'oublie-t-on pas que l'écrivain poursuivait un but, celui de développer une «démonstration évangélique», et que son analyse concernant l'homme, sa faiblesse ou même son néant, sa diversité, n'est que l'introduction à l'ouvrage principal d'apologie qu'il concevait, apologie dont les arguments, affirme-t-on vulgairement depuis Sainte-Beuve, seraient assez faibles, et démodés ajoute Lanson. Si l'on ambitionne de prouver, n'est-il pas juste, en effet, que l'on se serve d'arguments *fashionable*?

Toutefois, d'après Sainte-Beuve, l'accessoire dans les *Pensées* serait au fond le principal. Car, « même dans cet état d'ébauche et d'imperfection où est resté le plan, on peut sentir toute l'habileté et la conduite supérieure de Pascal. Il a si bien disposé les choses, qu'à partir de ce moment, et pour le reste de la démonstration, l'homme qu'il mène, comme par la main, est induit à désirer secrètement de croire, et à être, s'il n'y prend garde, de connivence avec son guide ». (*Port-Royal*, t. III, p. 374.) Prenons-y garde ; évitons, à l'exemple du prudent critique, les ruses pascaliennes en ne nous occupant que de ce qui devait être l'essentiel.

Personne ne l'ignore, Pascal déroula son plan d'apologie devant quelques personnes d'élite, je veux dire ses amis de Port-Royal. Arrivé à l'article des Prophéties, rapporte

Sainte-Beuve d'après les meilleures sources, « il acheva de se surpasser lui-même et ceux qui l'écoutaient si attentivement furent comme transportés. (*Port-Royal*, III, 375.) L'éminent critique justifie ce transport. Néanmoins il avoue rencontrer dans les vues de Pascal à propos des figures de l'ancienne Loi « nombre de pensées, qui pour la forme, non moins que pour le fond, en rappellent d'analogues chez M. de Saint-Cyran ». Cela ferait un inspirateur de plus, quoique l'on ajoute immédiatement que Pascal n'avait pas besoin de guide (III, 376). Tenons le fait pour certain. Car un critique estimé finit par déclarer que la partie de l'apologie concernant les Prophéties et les Miracles est « la partie la plus originale de la conception de Pascal ». (Lanson, *Grande Encyclopédie*.)

Quoi qu'il en soit, on s'est efforcé de rapprocher Pascal d'autres grands hommes. Un philosophe et non le moindre, Renouvier, l'assimile à Pic de la Mirandole (*Man. de phil. mod.*, p. 13.) Alfred Fouillée, après lui, prétend que « Pic de la Mirandole est le Pascal de son siècle » (*Phil. de Platon*, t. III, p. 335.) Cacherais-je ma surprise à l'énoncé d'une telle analogie? Les deux critiques, le dernier surtout, ne s'expliquent guère. Ils ont exprimé leur jugement par une formule dont nous avons à déchiffer le sens. Est-elle juste ? A vrai dire elle pourrait l'être si, n'établissant pas de rapprochements individuels, les doctes auteurs avaient seulement entendu signifier que Pascal continue, en quelque manière, la tradition inaugurée par l'Humanisme de Florence en matière d'apologie chrétienne. La question de l'originalité pascalienne se placerait ainsi sous un nouveau jour. Il faut se hâter d'ajouter, pour éviter que l'on croie à un paradoxe provocant, qu'un rapprochement entre les Humanistes italiens et Pascal ne serait justifiable que si l'on considère le genre d'érudition adopté par ces apologistes, et qu'il deviendrait inexact relativement aux principes qui les animent, et encore davantage concernant l'usage que l'auteur des *Pensées* fait de sa documentation,

et surtout l'esprit de ses vues générales et définitives sur le Christianisme.

Humanisme mis à part, la tentative de Pascal serait-elle aussi originale qu'on le proclame ? L'affirmative n'est possible qu'en négligeant l'œuvre de Philippe de Mornay, sieur du Plessis Marly, publiée sous ce titre : *De la vérité de la religion chrétienne contre les athées, Epicuriens, Payens, Juifs, Mahumédistes et autres infidèles* (1581). Le titre seul indique déjà que les rôles que veulent jouer Duplessis-Mornay et Pascal sont identiques. Si l'on estime un peu diffus le livre du célèbre protestant, que l'on parcourre la table des matières ; les titres de chapitres démontrent amplement que le fameux Janséniste eut des précurseurs en France comme en Italie. Il en eut en Belgique avec Grotius qui publia le *Traité de la Vérité de la religion chrétienne*, ouvrage qui servit énormément à Pascal. Par tout un côté, le livre des *Pensées* n'est que celui de Grotius, mais repensé (certains chapitres n'en sont que les résumés) et nourri d'une érudition nouvelle. D'ailleurs le phénix des Belges (Grotius) admirait Duplessis-Mornay et Raymond de Sebonde. Tout s'enchaîne.

La conception de l'apologie pascalienne est si peu vraiment originale que, ramenée à ses deux arguments fondamentaux, c'est-à-dire les Prophéties et les Miracles, elle a opéré un miracle que personne n'aurait jadis osé prophétiser. Progressivement, et rapidement en ces derniers temps, les théologiens ont rogné leurs ongles, et l'on a fini par imaginer que l'immortel Janséniste avait ramené la démonstration évangélique à des preuves qui sont, en définitive, celles de l'apologétique traditionnelle. Constatons que les Jésuites, n'écoutant plus les appréciations de leurs aînés, ceux d'hier encore, se joignent au clan des approbateurs. Je me demande si, à ce jeu, Cornelh fils de Jean (Cornélius Jansénius) n'aurait pas un motif d'espérer, pour une partie de son œuvre au moins, que la réhabilitation du disciple entraînera quelque jour celle du maître, même si le style

de sa pensée ne mérite pas une faveur réclamée par la logique, un jour où l'idée aura pris sa revanche sur la rhétorique. Nous imaginons implicitement que la différence des langues ne s'opposerait pas à la comparaison.

En suivant les indications énigmatiques de Renouvier et de Fouillée, c'est-à-dire en se plaçant à ce nouveau point de vue d'où l'on observe le courant de la tradition relative aux preuves du Christianisme, il faudrait faire le parallèle entre les doctrines des *Pensées* et celles d'un Pic ou d'un Ficin, noter leurs ressemblances et les différences. Quoique à l'insu de Pascal, il y a bien assurément un penchant identique pour une même sorte d'érudition chez ces auteurs (1).

S'il n'était pas déraisonnable que des hommes éminents évoquassent l'Humanisme florentin à propos de notre grand écrivain, il n'a pas été davantage impertinent de rappeler, à l'occasion des *Pensées*, le nom de Pierre-Daniel Huet, son illustre contemporain. Il est vrai qu'on le rappelle surtout comme auteur du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain*. Mais le savant évêque d'Avranches est également celui d'une *Démonstration évangélique* qui fut, neuf ans après la publication des *Pensées*, l'objet des suffrages les plus universellement enthousiastes, peu importe l'étonnement que nous en concevons aujourd'hui. Le docte prélat, en somme, a rempli le cadre pascalien en y introduisant malheureusement des excentricités qui font dériver de la Bible les traditions mythologiques. Décidément, s'il est permis d'affirmer que « Pascal est l'homme de l'avenir, qu'il le porte tout entier avec lui », s'il est encore permis d'ajouter qu'il est, comme le proclamait Neander, « le sage de tous les siècles », reconnaissons que Pascal reste bien aussi, par quelque endroit, l'homme de son temps, l'héritier des âges antérieurs. Tout cela serait de science vulgaire si quelque savant s'était avisé de composer une histoire de l'Apologétique chrétienne.

(1) Cf. le *De christiana relig.* de Ficin. Notamment les ch. XXX, XXXII, XXXIII.

Huet a donc réalisé l'apologie pascalienne. Il la présente appuyée du même genre d'érudition qui avait séduit l'auteur des *Pensées*, et qui leur paraissait à tous deux contenir des arguments puissants en faveur de leur théorie. Quelle est cette théorie ? Celle qui considère le peuple juif à titre de conservateur de la Tradition et d'organe de la Révélation, celle qui voit dans l'Ancien et le Nouveau Testament la figure et la réalité du Messianisme. Cette théorie, traditionnelle sans aucun doute, une fois établie, il était naturel d'en chercher, au gré de ses capacités personnelles, la justification dans la documentation juive. C'est ce que tentèrent Pascal et, presque en même temps que lui, l'évêque d'Avranches. C'est ce qu'avait accompli un Marcile Ficin avec succès, un Pic de la Mirandole avec prestige. Sous l'empire d'une même inspiration, poussé par les mêmes tendances, un Pascalisant de la première heure, le plus intime des Pascalisants, se mit à l'œuvre. Mais nous parlerons bientôt plus longuement de cet oublié qui mérite le moins d'être ignoré.

Il y a des raisons de soupçonner que Pascal a lu Nicolas de Cusa. Ce n'est pas la fameuse définition qu'il reproduit : « Dieu est une sphère infinie dont le cercle est partout et le centre nulle part », qui m'incite à émettre cette hypothèse. C'est plutôt l'analogie doctrinale concernant la déficience de la raison compensée par la foi. *Ubi ratio deficit, fides supplet*, énonce Cusa ; c'est plutôt encore celle du « Dieu caché » dont Jésus-Christ est la révélation (1). Ce

(1) Cf. *Exercitat.* Ex serm. : *Fides autem.* — Ex serm. : *Laquere et exhortare.* — Pascal parle également de la « docte ignorance qui se connait ». Mais je ne crois pas qu'il serait exact d'estimer qu'il en parle au même point de vue que le Cardinal de Cusa. L'auteur des *Pensées* n'a pas, à mon avis, compris le sens des expressions de nuance négative, comme celle de « Dieu caché », et d'autres. Autrement, il n'aurait pas écrit : « S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible ; nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. » En un mot, Pascal n'a jamais été initié à la science du mysticisme. Et si l'érudition dont il fait preuve le rattache aux apologistes de l'époque de la Renaissance, il s'en écarte complètement par une certaine ignorance qui n'a rien de savante, et que le Jansénisme, malgré qu'il posât son dogme sur le principe de la Foi, ne pouvait pas combler.

n'est pas pour trouver, avec une arrière-pensée mesquine, des ancêtres à Pascal que je rappelle des noms et des faits. Je ne ferais aucune difficulté pour avouer que rien n'indique qu'il ait eu connaissance du *De christiana religione* de Ficin, mais je voudrais que l'on se souvînt que la Renaissance a influencé, plus qu'on ne le croit, les apologistes chrétiens de France (1). Toutefois, bien qu'il ne semble pas que Pascal se soit directement inspiré des Platoniciens d'Italie, la filiation idéale s'explique aisément. Les uns et les autres ont puisé à des sources analogues, sinon identiques, relativement aux ouvrages consultés. L'auteur des *Pensées*, qui ne possédait pas l'érudition orientale de première main comme un Pic de la Mirandole, s'est initié à l'Hébraïsme théologique par l'intermédiaire du *Pugio fidei* (le Poignard de la foi) de Raymond Martin ou Martini.

D'ailleurs, il le dit. C'est pourquoi, à l'exemple des apologistes florentins qui avaient introduit les rabbins comme témoins de l'interprétation chrétienne de la Tradition, Pascal note que « l'Ecriture a deux sens que Jésus-Christ et les apôtres ont donnés, dont voici les preuves : 1° Preuve, par l'Ecriture même ; 2° Preuve, par les rabbins ; 3° Preuve, par la Cabale ; 4° Preuve, par l'interprétation mystique que les rabbins donnent à l'Ecriture ; 5° Preuve, par les principes des rabbins qu'il y a deux sens ; qu'il y a deux avènements, glorieux ou abject, du Messie, selon leur mérite ; que les prophètes n'ont prophétisé que du Messie ; — la loi n'est pas éternelle, mais doit changer au Messie ; — qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge ; — que les Juifs et les Gentils seront mêlés ! » (*Pensées*, éd. Gazier, p. 215.)

On le sait, le Pascalisme est un culte. Les adeptes se sont efforcés de placer leur idole de plus en plus haut. Homme de génie, il était donc nécessaire qu'il eût toutes les supériorités. L'un d'eux, plus généreux encore que ses coreligionnaires, a transformé l'auteur des *Pensées* en orienta-

(1) Cf. les œuvres de Paschal de Sainte-Rapine et celles de Beurrier.

liste familiarisé avec l'hébreu. Je crois même que ce critique est aussi libéral envers Le Maistre de Sacy. Port-Royal deviendrait une accadémie savante ! — Pascal, qui écrit, d'après ses éditeurs, *le* Mischna, *le* Gemara, Tosiptot (pour Tosiphtoth), semblera en hébraïsme un élève d'une classe bien enfantine (1).

(L'édition Gazier fait écrire par Pascal *Misdrach* ; nous supposons que l'erreur appartient à l'éditeur, car Pascal se montre trop respectueux des orthographes du *Pugio fidei* pour les changer. On sait que le mot exact est *Midrasch* (commentaire allégorique). Je m'étonne en passant que l'on prête à un auteur des mots qui ne signifient rien.)

Toute l'érudition rabbinique de Pascal est donc extraite du livre de Raymond Martini, paru en 1551, qu'il a étudié la plume à la main ; il en a, par endroits, traduit les fragments qui étaient nécessaires à sa thèse. Aussi n'est-on pas étonné de l'entendre affirmer que Moïse enseigne la Trinité, le Messie, de l'entendre parler du symbolisme du « *Mem* fermé », concernant la prophétie d'Isaïe, etc. (2).

Il ne s'agit pas, en ce moment, de lire à notre tour le *Pugio fidei*, quoique la chose serait instructive, en le comparant avec les *Pensées*. Il est préférable de connaître l'appréciation que jadis, avant que Pascal ne devînt un dieu, connaissant la langue sacrée, l'on donna sur son érudition. Car nous croyons que les observations de l'ancienne critique ont échappé aux recherches des érudits.

(1) On sait que Mischna, Gemara sont du genre féminin.

(2) D'après l'exégèse allégorique des Juifs, l'on attribuait une signification symbolique aux lettres pour exprimer, d'une manière connue des initiés, des mystères religieux. Il est remarquable que dans le texte prophétique d'Isaïe (IX, 6) le mot *lemarbé* (pour augmenter) est écrit avec la consonne M, telle qu'elle s'écrit à la fin des mots et jamais au milieu. Selon cette exégèse, Pascal signale que cette lettre signifie *600 ans*. (Cf. Ed. Gazier, p. 214 et p. 264.) On trouvera le texte du *Pugio fidei*, p. 531 (éd. 1687) : ... *in fine omnium posuit in medio dictionis* mem *literam clausam contra naturam scribendi Hebraicam, manifestum est, ipsum par hoc a prudentibus voluisse intelligi, et occultum ab impiis fieri, quod Verbum Dei... Porro per hoc, quod* mem *hujusmodi clausum in numero D C significat, etc.* — En réalité, ce symbole a d'autres sens ignorés de Pascal.

La tentative de Pascal, quoique ce grand homme ait heureusement choisi son oracle en Hébraïsme, a été jugée sévèrement par les gens d'une compétence authentique. Je fais allusion à Fourmont, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui étonna son siècle par son extraordinaire connaissance de toutes les langues d'Europe et d'Asie (1). Dissimulé sous le nom de Rabbi Ismaël ben Abraham, juif converti, il publia une vigoureuse censure des *Pensées*. L'occasion de rompre le silence lui fut donnée par un zélé disciple de Pascal, qui venait de composer un ouvrage dont la science et l'utilité étaient fort contestables (2). Cet auteur, l'abbé Houteville, de beaucoup inférieur à Pascal, avait prôné le savoir de son maître, et, montrant la sincérité de son admiration, adopté sa méthode rabbinisante.

Ismaël ben Abraham intervint. Il demanda ce que pouvait entreprendre un apologiste, comme Pascal, « sans érudition, sans aucune connaissance des textes originaux, ni de la critique ». Il reprocha à l'abbé de ne point parler « assez sensément, lorsqu'il nous a fait concevoir que ces travaux de Monsieur Pascal auraient été profonds ». Il critiqua également l'auteur des *Pensées* de « donner sur le champ des Mystagogies qui ne mènent à rien, de s'éblouir lui-même par ses propres lumières, et, à l'exemple de quelques commentateurs peu instruits, de marcher à des flambeaux plus séduisants, que capables de guider ».

La censure de Fourmont, assurément, n'est pas toujours judicieuse. Le docte académicien, qui paraît être un peu l'adversaire de ceux qu'on appelait à cette époque les « figuristes » (3), n'a point compris que, Pascal s'étant proposé de prouver que le Nouveau Testament est l'accomplissement des promesses contenues dans l'Ancien, il était logique d'invoquer le témoignage des rabbins, l'eussent-ils trans-

(1) Fourmont l'aîné se destinait à la prêtrise. Il fut chassé du séminaire... pour excès de travail. Tandis que ses camarades dormaient, il s'instruisait.

(2) *La religion chrétienne prouvée par les faits*, 4 vol. in 4.

(3) N'oublions pas que Pascal voulait parler contre les « trop grands figuristes ». C'était là une vue prophétique.

mis en des formules mystagogiques qui semblent aujourd'hui bizarres et qui étaient déjà, au temps de Fourmont, étonnantes. Pour savant en orientalisme que fût l'académicien, je veux dire habile en langue hébraïque, il révèle des tendances personnelles qui le rendaient incapable de sympathiser avec l'Hébraïsme allégorique. Aussi l'opinion qu'il exprime sur l'insuffisance de Pascal au point de vue rabbinique est-elle exacte, mais les reproches qu'il lui adresse concernant l'attrait des mystagogies sont beaucoup moins mérités.

A la décharge de Pascal, on doit même savoir qu'il était fondé à donner sa confiance à Raymond Martini. Car, bien que la science et l'honnêteté de ce dominicain aient été mises en doute, l'une et l'autre sont au-dessus de tout soupçon. Afin d'abréger une discussion qui n'a pas sa place ici, retenons seulement qu'un historien juif, Grœtz, avoue que Martini était plus fort en rabbinisme que saint Jérôme. Les connaisseurs n'y contrediront pas, et les commentateurs de Pascal auraient eu de l'avantage à connaître cet avis. Notamment Molinier. Celui-ci déclare, en effet, que Raymond Martini était fort savant pour son temps. Il l'est encore pour le nôtre. Molinier ajoute que l'auteur étale complaisamment dans son ouvrage sa connaissance des langues orientales et ne s'appuie que sur les passages du Talmud. — Il est vrai, le *Pugio fidei* manifeste des « complaisances » qui ne sont point permises à tous les académiciens. En tout cas, Martini ne visait d'autre but sinon celui que Pascal s'efforça d'atteindre en l'imitant, Jansénisme excepté. De plus, il n'est pas exact d'affirmer que le *Pugio fidei* ne s'appuie que sur des passages du Talmud. Molinier aurait dû étaler complaisamment ses connaissances en bibliographie.

Par son exaltation de Pascal, l'abbé Houteville avait donc amené la réplique. Le réquisitoire de Fourmont est dur. « Monsieur Pascal, écrit-il, avait médité sur les matières de Physique, avait sçu différentes parties des mathématiques,

avait fait mille expériences; tout cela est admirable, mais comme les autres, avant les dernières années de sa vie, il connaissait seulement les principes généraux de la Religion; et qu'on ne dise point, que, dès l'enfance, on la lui avait inculquée avec un soin particulier, il ne s'agit point ici de ces premières instructions, et ceux que M. Pascal fréquentait ne s'étaient jamais attachés à ce genre de critique qui enseigne la Religion chrétienne à fond et pour des savants... » Fourmont l'aîné continue; il veut montrer qu'il entend n'être point dupe, en érudit qu'il est, des éloges téméraires qui présentent Pascal comme un génie recommandable pour la *nouveauté* de ses pensées. « Mais, s'écrie-t-il, que contient donc ce trésor ? Est-il donc plein d'idées si neuves, qu'on ne les trouve que là, et que le seul génie de M. Pascal fût capable de les produire? C'est sous cette vue que les Auteurs ses amis nous le font envisager ; M. l'abbé Houteville, leur disciple, ne l'entend pas autrement : il est certain qu'il y a des pensées très vraies en elles-mêmes, admirables, divines ; mais doutez-vous que la plupart ne soient prises d'ailleurs, ou que si M. Pascal les a de lui-même enfantées, elles ne se trouvent encore en mille endroits ? Pour moi je dis qu'il faudrait n'avoir rien lu, pour ne les avoir pas rencontrées en son chemin dans les Auteurs qui ont traité les mêmes matières que lui; mais il s'en faut bien qu'elles s'approchent des livres, soit des Pères, soit de plusieurs grands théologiens... » Enfin le censeur conclut : « Ces écrivains n'ont admiré le projet de M. Pascal, que parce qu'ils n'étaient pas eux-mêmes en état d'en comprendre toute l'étendue, et on le voit, comme je l'ai dit, parce qu'ils croient neuves et admirables des réflexions souvent très usées et très communes. Que ceci soit dit sans diminuer la gloire de M. Pascal ; j'ai de lui l'idée du plus grand homme ; mais pour la Religion ses pensées ne sont pas un morceau considérable(1). »

Cette appréciation tourne à l'injustice. Elle contient une

(1) Cf. *Lettre de Rabbi Ismaël ben Abraham, juif converti.* Paris 1722. Préf. pp. XVIII, XIX, XX, 147-155.

part de vrai. Les Maîtres ont souvent le malheur d'avoir des admirateurs qui, par des louanges immodérées, engendrent des réactions qui, à leur tour, deviennent trop vives. Mais comment ne pas s'irriter que les adeptes de la religion pascalienne déprécient les auteurs auxquels Pascal a largement emprunté, comme s'il leur avait fait beaucoup d'honneur de s'en inspirer ou de les traduire? On croit malin de les qualifier de fastidieux; les disciples en extase, perdant le sens logique, méconnaissent la prédilection que leur maître portait à ces écrivains prétendûment fastidieux. Sainte-Beuve écrit que dans le chapitre des Prophéties comme dans celui des Miracles, Pascal est manifestement sur son Thabor (III,378). Complétons au moins l'analogie : il y est avec Elie et Moïse, c'est-à-dire Grotius et Martini.

Néanmoins, je ne saurais trop le redire, il ne s'agit pas d'établir ce que Pascal doit à ses devanciers. Je veux seulement connaître l'emploi de son savoir et constater le résultat de ses enquêtes érudites.

Le plan général des *Pensées* relativement à la « démonstration évangélique » étant reconnu orthodoxe, on a fini par négliger l'inspiration Janséniste de la conception pascalienne. La chose est compréhensible. M. de Saint-Cyran, en effet, croyait que l'*Augustinus* serait le livre de dévotion des derniers temps (Sainte-Beuve, II, 96) ; mais j'imagine que cet in-folio ne contribue pas au développement spirituel de beaucoup de personnes. Or les *Pensées*, malgré de sympathiques efforts à les soustraire à l'école de Jansénius, lui appartiennent en grande partie. Maintes réflexions de Pascal ne sont lumineuses qu'après avoir appris la terminologie Janséniste. Plusieurs d'entre elles semblent malsonnantes, extravagantes, et — veut-on bien ne pas s'exaspérer du mot juste ? — blasphématoires. A force de piété Pascal ne s'en est pas rendu compte. « Jésus-Christ, écrit-il, est venu aveugler ceux qui voyaient clair... On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres, etc... » Ce

sont là des vues fondamentales du Pascalisme. L'*Augustinus* ne tient pas d'autre langage, voir notamment les chapitres VIII et X du 3e livre (t. III, p. 119 et 124, éd. 1643) où l'évêque d'Ypres parle des Juifs, aveugles et endurcis, qui sont privés de la grâce suffisante par laquelle on voit et l'on est poussé vers le bien ; où il dit aussi que l'Ancien Testament, figuratif et prophétique, n'apportait pas aux Juifs la grâce suffisante mais plutôt s'y opposait. L'*Augustinus* revient sans cesse à l'idée Pascalienne du figurisme de l'Ancien Testament dont le Nouveau serait la réalité, mais il ajoute que cet Ancien Testament ne serait rien autre qu'une sorte de grande comédie jouée en vue du nouveau, de son chef et de l'Eglise son héritière, (t. III, l. 3, p. 116). Comme la chose en vaut la peine, on excusera le pédantisme d'une citation latine. « Cum igitur Testamentum Vetus proprie in illis præceptis vitæ, quatenus in tabulis scribebantur, et in illis externis ritibus divini cultus rerumque terrenarum prœmiis, earum observatione promissis constitutum sit, quæ omnia rerum futurarum essent præfigurativa documenta, profecto nihil aliud puisse Testamentum illud perspicuum est, nisi magnam quamdam quasi comœdiam, quæ non tam propter seipsam, quam proter id cui præfigurando serviebat, hoc est, propter Testamentum novum, ejusque principe et hœredem Ecclesiam, ab illa gente tanquam ad hoc idonea ageretur. »

Nous ne trouvons pas dans les *Pensées* de telles exagérations. Cependant, aux yeux de Pascal, la destinée et la fonction du peuple juif ne sont bien qu'un moyen pour l'accomplissement du plan divin (1). On collectionnerait maintes preuves de l'accord entre Jansénius et Pascal. Pour l'évêque d'Ypres, la philosophie a toujours été la mère des hérétiques; de même, employée à expliquer les divins mystères, elle est la mère des erreurs. (*Lib. prooemialis*, ch. III.) On se rap-

(1) Ce fait n'a pas échappé à l'observation du pasteur d'Amsterdam, Frédéric Chavannes. Cf. sa longue étude sur Pascal, insérée dans la *Revue de théologie de Strasbourg*, 1854, 8e vol. p. 221.

pelle l'opinion de Pascal sur la philosophie, on connaît sa boutade sur la « sotte raison ». Et c'est ainsi que l'on voit sous quelle impulsion ultra-chrétienne (car l'orthodoxie est plus libérale) il bannit les preuves métaphysiques de la Religion pour ne préférer que les preuves morales et historiques. Un travail n'a jamais été fait, même par les admirateurs de Pascal, à ma connaissance du moins, sur la comparaison des doctrines Jansénistes et des doctrines Pascaliennes en citant les textes de part et d'autre. L'analyse montrerait, je crois, que l'influence Janséniste a été assez profonde, même en quelques détails. Jansénius a l'horreur de la scolastique, Pascal ne devait pas moins la détester. L'auteur des *Pensées* déclare que « Platon dispose au Christianisme » (p. 447, éd. Gazier), Jansénius exprime à plusieurs reprises une opinion analogue. Pascal blâme certains titres d'ouvrages, tels que « *des principes des choses, des principes de la philosophie*, et autres semblables, aussi fastueux, en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *de omni scibili* ». Les commentateurs, qui ont des lettres, ne manquent pas de suggérer qu'il s'agit, dans l'esprit de Pascal, des thèses de Pic de la Mirandole. (V. *Pensées*, éd. Guthlin, p. 37.) Je supposerais qu'il est plutôt question des scolastiques et notamment des Scotistes. Duns Scot est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Du principe des choses*, et d'un autre : *Du premier principe*. Si ma présomption est vraisemblable, j'ajouterais qu'au lieu de suivre l'enseignement Janséniste, Pascal aurait amélioré son livre des *Pensées* en écoutant ce Duns Scot qui établit dans le prologue de son *Traité d'Oxford* (*opus Oxoniense*) un système d'apologétique assez pareil au sien, moins ce qui en est répréhensible pour la raison, la science et la foi (1).

Il me semble que je ne me suis pas égaré en remarquant à plusieurs reprises qu'il était vain d'énumérer les emprunts de Pascal à ses devanciers, mais qu'il ne l'était pas d'ana-

(1) Je ferais d'ailleurs observer qu'il n'existe pas d'ouvrage de Pic de la Mirandole, intitulé : *De omni scibili*.

lyser l'emploi de sa documentation. Sainte-Beuve affirme, d'ailleurs, que Pascal ne prenait pas ses notes comme tout le monde. (III. 360.) En effet, quelle satisfaction ne dut-il pas éprouver en découvrant dans le *Pugio fidei* que les Juifs enseignaient que l'homme était soumis aux influences du bon et du mauvais génie ? N'était-ce pas un solide appui de la Théorie sur les deux délectations, la concupiscence et la grâce (1)? Je crois qu'il ne fut pas moins content de lire le passage du même ouvrage où l'auteur signale que la méthode rabbinique poursuivait, au moyen des allégories, une double fin dont l'une était *d'aveugler* les impies (*Pug. fid.* p. 70, 2e col., éd. 1687). Pascal nota les articles de ce genre, il négligea les autres. Car la doctrine du double penchant est beaucoup plus riche dans la théologie rabbinique que dans le Pascalisme (2).

Bien loin de reprocher à Pascal ses emprunts, j'estimerais que l'auteur des *Pensées* avait eu, malgré les imperfections de son essai, une conception juste de ce que doit être une démonstration évangélique et qu'il est regrettable que ses recherches d'érudition rabbinique se soient bornées à un seul ouvrage. Mais enfin, il avait, en France, montré la voie à suivre, il était exemplaire qu'un homme de sa trempe s'y fût engagé. Nous ne connaissons aucun fidèle moderne de la dévotion pascalienne qui l'ait imité.

Avant de raconter quelle a été, dès le premier instant, la sympathie doctrinale entre Pascal et certain théologien qui lui fut contemporain, égayons-nous aux dépens des commentateurs qui négligent d'étudier les « sources » de Pascal et qui ont accepté tout son livre, sans distinguer, comme s'il était d'une génération spontanée. L'un d'eux, Stewart, supposait récemment avoir des indices selon les-

(1) Cf. *Pugio fidei*, 3 p., 6 ch. *De peccato originali*. Ce chapitre est un de ceux que Pascal a lus de très près.

(2) L'idée suivant laquelle Dieu a voulu aveugler les Juifs est classique dans le Jansénisme. On consultera avec intérêt l'*Avènement d'Elie* (2 vol. 1734). Cet ouvrage a été attribué au P. Boyer et à l'abbé Desessarts. C'étaient deux Jansénistes zélés. Dans ce livre, qui fut le début d'une vive polémique, on identifie « Judaïsme » et « Pélagianisme ».

quels Pascal se serait détaché de la stricte théorie janséniste. Il cite comme preuves des « pensées » parmi lesquelles nous lisons les suivantes : « Il y a deux natures en nous, l'une bonne et l'autre mauvaise. — Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise (1). » Les lecteurs de *Pugio fidei* savent que le prétendu « Jansénisme relâché » est de plusieurs siècles antérieur à Pascal. Ils le savent d'autant mieux que l'apologiste avertit entre parenthèses qu'il s'en réfère à ce propos aux rabbins (cf. éd. Gazier, p. 307).

§

Les *Pensées* ont eu immédiatement un extraordinaire destin ; il est encore plus extraordinaire que ce fait soit resté, depuis deux siècles et demi, inaperçu (2). Si les héritiers de Pascal ont publié un ouvrage où se trouvent de nombreux vestiges de ses lectures, il est l'auteur qui a été, à son tour, reproduit le plus longuement dans un même livre. Le nom du Père Beurrier, curé de Saint-Etienne du Mont, est célèbre en raison de ce qu'il assista le grand homme à ses derniers moments ; il est non moins fameux en raison de la polémique sur la « rétractation » de son pénitent. Personne que je sache, ne s'est avisé de lire les œuvres du P. Beurrier (3). L'une d'elles, la *Perpétuité de la Foi*, qui parut en 1680, mérite pourtant une attention privilégiée, puisque l'auteur y a fondu d'importants fragments des *Pensées*. En outre, comme cette *Perpétuité* est un recueil de sermons, nous assistons à un spectacle inattendu : nous voyons, quelques dimanches, Pascal monter en chaire. Il est étrange que ses amis ne s'en soient pas flattés.

(1) Cf. Stewart : *La Sainteté de Pascal*. — Quand on pense que les éditeurs des *Pensées* ont inséré jusqu'aux morceaux de la Bible que Pascal transcrivait !

(2) Personne n'a signalé également l'influence de Pascal chez dom Calmet.

(3) L'infortune s'est attachée à cet admirateur de Pascal. La Biographie de Michaud, ne mentionne pas son nom, le Larousse pas davantage, etc. Etant donné la méthode des critiques qui consiste à suivre un sentier, comme les chèvres, l'un après l'autre, il n'est pas surprenant que Beurrier ait été littérairement anéanti.

Les chercheurs de plagiat n'ont pas, là encore, à intervenir. La *Perpétuité de la foi* de Beurrier pose une énigme difficile à résoudre. Le mot de plagiat n'en dissiperait pas l'obscurité. Le confesseur de Pascal est, en effet, pour ainsi dire l'homme d'un seul livre. Sous ce titre de *Perpétuité de la foi*, il a reproduit un ouvrage précédent : le *Speculum christianæ religionis*, mais avec des modifications qui n'intéressent pas le thème général. Une première édition du *Speculum* parut en 1666, une seconde amplifiée en 1672. Cette seconde édition ayant eu la faveur du public, l'auteur explique qu'il le traduit presque complètement à la demande de plusieurs personnes. C'est à ce succès que nous devons l'édition de 1680. Beurrier est donc, je le répète, l'homme d'un seul livre. Et celui-ci remonte à 1666. Il l'a remanié et surtout augmenté par la suite. Ne nous illusionnons pas. Beurrier n'a pas le caractère d'un copiste. Un autre fait à observer : on retrouve souvent trait pour trait la pensée de Pascal dans l'œuvre de son admirateur; nous la retrouvons aussi en constatant qu'il lui a fait endosser — et quel traitement, grand Dieu ! — le travestissement de son style. Mais nous avons fréquemment l'impression, en lisant les *Pensées* et la *Perpétuité*, que les deux auteurs partageaient la même conception et que chacun l'exprimait en son langage.

Voici un exemple de citation « stylisée » par Beurrier.

La distance presque infinie qu'il y a des Corps aux Esprits, marque qu'il y en a bien encore des Esprits à la Charité ; et ainsi comme tout l'éclat des grandeurs du monde n'a point de lustre ni d'attraits pour les gens qui sont dans la poursuite des grandeurs de l'Esprit, quoique ces grandeurs étant spirituelles soient incapables de toucher ceux qui ne se gouvernent que par les sens et selon la chair ; aussi la grandeur de la Vertu et de la Charité est souvent inconnue aux gens d'Esprit, et aux Doctes, aussi bien qu'aux Charnels ; bien qu'elle soit la véritable grandeur des Saints, laquelle ils ne peuvent et ne doivent emprunter que de la vraie Religion ; ayant d'ailleurs leur Empire, leur grandeur et leur éclat, sans qu'ils aient besoin des grandeurs

du Monde, qui ne sont pas de leur ordre. (*Perp.*, t. I, p. 571.)

On connaît la sublimité de ce passage chez Pascal (éd. Gazier, p. 218).

Voici d'autres exemples de citations.

Beurrier (*Perp. de la foi*, t. 1, p. 549): « Ce peuple auquel les Ecritures de l'Ancien Testament ont été données en un peuple composé de plusieurs frères sortis d'un seul homme, qui a fait néanmoins une très puissante Monarchie d'une seule famille; qu'il est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; auquel partant il faut avoir recours, pour reconnaître les Traditions divines, et les communications particulières de Dieu avec les hommes, à qui assurément il s'est communiqué de tout temps; que ce peuple est singulier en sa durée, ayant toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; au lieu que les autres nations d'Assyrie, de Grèce, d'Italie, de Rome, et les autres peuples qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a longtemps; ceux-ci au contraire subsistent toujours, pour être encore aujourd'ui les Gardiens de cette divine Ecriture, même à leur propre confusion, depuis qu'ils ont refusé de recevoir le Messie qu'elle leur indiquait. »

Pascal: « Je vois d'abord que c'est un peuple (le peuple juif) tout composé de frères; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblée d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; et étant ainsi tous une même chair et membres les uns des autres, ils composent un puissant Etat d'une seule famille. Cela est unique.

Cette famille ou ce peuple est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en avoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité; mais il l'est encore en sa durée, qui a toujours continué depuis ses origines jusqu'à maintenant. Car, au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours, etc. »

Beurrier (T.I, p. 557) : « Dieu voulant former une Eglise sainte d'une sainteté invisible, et l'élever enfin à une gloire éternelle, a fait de grands miracles dans l'ordre de la Nature en faveur du peuple Juif auquel il a donné ses Ecritures ; pour montrer qu'il pouvait en faire d'aussi grands dans l'ordre de la grâce : et ainsi quand il a sauvé son peuple du déluge en la personne de Noé; quand il l'a fait naître d'Abraham, etc. »

Pascal : « Dieu voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles. Comme la nature est une image de la grâce, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible puisqu'il faisait bien le visible.

Il a donc sauvé ce peuple du déluge; il l'a fait naître d'Abraham etc. »

Reproduisons encore un texte de Beurrier sans donner, pour faire court, celui de Pascal, il est assez répandu :

Beurrier (p. 558) : « Les Juifs ont tant aimé les choses figuratives, et les ont si uniquement attendues, qu'ils ont méconnu la Réalité, quand elle est venue dans le temps, et en la manière prédite : mais c'est pour nous que Dieu a permis leur aveuglement et la dureté de leur cœur ; car étant ennemis du Christianisme, ils sont en même temps très fidèles gardiens des Ecritures, qui en sont le fondement, et la démonstration, par les Miracles, les Figures et les Prophéties que nous voyons toutes admirablement accomplies en cette Religion qu'ils combattent avec tant de fureur et ainsi, s'ils en étaient amis, ils seraient suspects aux Libertins et étant ennemis, nous pouvons dire, que nous tirons notre salut de ceux-là même qui sont nos plus irréconciliables adversaires. »

Je pourrais ainsi recueillir des brassées de citations analogues. Il n'est pas jusqu'à la célèbre prière de Pascal : « Je tends les bras vers mon Libérateur », qui ne se retrouve dans la *Perpétuité* (p. 574) de Beurrier, avec quelques légers changements. Les Pascalisants, qui s'amusent à chercher le « plan » des *Pensées*, devraient essayer de l'établir grâce à l'ouvrage de Beurrier. Il serait curieux de voir le résultat.

Une étude comparative, pour l'ensemble des doctrines, de ces deux auteurs — le confesseur et le pénitent — serait intéressante. Leur érudition est de même nature, celle de Beurrier plus étendue. Pascal a l'esprit infiniment plus critique, Beurrier est disposé à recevoir de toutes provenance ce qui lui convient. Aussi assistons-nous au défilé de tous les peuples qui viennent apporter les témoignages de leurs traditions en faveur du Christianisme : Chinois, Tonkinois, Perses, Arabes, Chaldéens, etc. C'est touchant. On se croirait déjà au XIXe siècle en plein Traditionisme Lamenaisien. Les Sybilles, Mercure Trismégiste se joignent au docte et pieux cortège. Pascal, à cette occasion, préfère, comme Grotius (L. I, ch. 8), s'en tenir aux histoires contemporaines.

L'auteur des *Pensées* kabbalise d'après les rabbins, de son côté Beurrier rabbinise passionnément (1). Il a même composé tout un chapitre sur la Kabbale juive, qu'il a supprimé dans l'édition française. Beurrier est une bibliothèque. Antiquité profane et sacrée, Pères de l'Eglise, Néo-Platoniciens, Scolastiques, Théosophes de la Renaissance, tout le monde est cité. Il n'y a guère que le nom de Pascal qui manque. Pourquoi ? L'auteur de la *Perpétuité* est un auteur honnête qui sait rendre hommage à ses contemporains lorsqu'il emprunte leur savoir. Je ne puis que reposer la question. Pourquoi ?

Je ne me proposais que de noter cette première manifestation de Pascalisme. On ne peut dire en quelques mots ce qui demande un long travail. Cependant je signalerai un fait qui me semble aussi curieux que la continuelle reproduction des *Pensées*. Il s'agit du Jansénisme *moral* qui nuance les théories de Beurrier. On connaît le portrait peu flatté de l'homme, que Pascal a exécuté ; le curé de sa paroisse n'en avait pas une meilleure opinion, il étale les

(1) Je ne me rappelle pas qu'il le fasse, comme Pascal, d'après le *Pugio fidei*. Cela s'explique par la rareté de l'ouvrage à cette époque. Mais Beurrier connaît des auteurs équivalents, notamment le *De Arcanis* de Galatino. On a longtemps supposé que ce livre était la copie du *Pugio*.

ombres avec cette exagération qui aurait dû plaire à cet ingrat de Joseph de Maistre (1).

Beurrier avait imaginé, lui aussi, une méthode pour enseigner les divins mystères aux athées, infidèles, hérétiques et les convaincre. Son ouvrage est dans son esprit, un manuel pour missionnaires (2). Lisons le chapitre II (*Specul.* p. 292). L'apologiste se pose la question : Comment discuter utilement avec les athées ou les philosophes ? On devra, répond-il, exciter à l'humilité, ramener à la crainte de Dieu..., on dissertera également sur la connaissance de soi-même, quant à l'âme, quant au corps, on exposera le néant de la créature, sa vanité, l'ignorance de l'âme, sa malice, sa faiblesse presque naturelle (*infirmitatem quasi naturalem*) (3). Puis, Beurrier recommande de ravaler l'orgueil de l'homme en lui rappelant, d'après saint Bernard, sa naissance, sa faute, le péché originel, et qu'après la mort, l'homme sera ver, après avoir été ver, il sera puanteur et horreur. Bref, qu'a-t-il été l'homme : fumier, ordure et néant, etc...

Outre les ouvrages que j'ai précédemment cités, le confesseur de Pascal a composé des *Homélies* (2 vol. in 4) dont le recueil parut avant les *Pensées* (1668). On y remarque déjà cette peinture de l'âme poussée au noir avec l'extravagance naturelle à beaucoup de prédicateurs, et que Pascal a imitée avec son génie amer. Nous ne serions qu'un « vaisseau d'ordure », un « fumier vivant » d'après Beurrier ; Pascal reprend : « Le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure. » (Ed. Gazier, p. 159 et *passim*). On trouve même dans les écrits du pasteur l'annonce du fameux « abêtissez-vous ». « Comme vous êtes un néant, de vous-mêmes, déclare Beurrier, aussi ne pouvez-vous rien de vous, sinon vous damner en offensant Dieu. Ne vous en faites donc

(1) On sait que la théorie du bourreau existe déjà chez Nicole. *Essai de morale*, t. III, second traité de la charité et de l'amour-propre, c. 2.

(2) On se rappelle que celui de Grotius est également un livre d'évangélisation.

(3) Pascal aurait-il inséré ce *quasi* ?

plus à croire, affermissez-vous dans ces vérités humiliantes et défiez-vous toujours de vous(1). »

Décidément, Verlaine aurait-il raison :

> ... Il fut Gallican, ce siècle, et Janséniste.

En tout cas, à lire Beurrier, on constate que le Jansénisme moral avait pénétré chez ceux qui doctrinalement le répudiaient. Et on ne peut s'empêcher de réfléchir que pour l'assister à l'heure de sa mort, Pascal avait bien choisi en désignant le curé de Saint-Etienne-du-Mont. Les deux hommes étaient faits pour se comprendre.

Je ne voudrais pas terminer sans révéler l'une des différences qui rendent chacun à sa personnalité. La mélancolie de Beurrier n'engendre pas forcément des impressions sérieuses, tout au moins aujourd'hui. Il fait plutôt sourire. Cela tient à ce qu'il s'est moins encore que Pascal détaché du passé. En maintes occasions, il prolonge — et combien tardivement ! — la tradition des prédicateurs burlesques. On se croirait encore au temps de P. de Besse, de Valladier, et pour tout dire de Du Bartas. Ainsi le jour où Adam pécha, ce fut les « obsèques de la lumière ». (*Perp.*, t. I, p. 461). Notre premier père avait été placé au Paradis « en qualité de concierge » (*id.*, p. 458.) Beurrier est rempli de ces expressions cocasses. Mais l'une des plus fortes joyeusetés de son sermonnaire est la suivante :

> La familiarité de nos premiers parents avec les Anges qui leur apparaissaient, comme ils ont fait depuis aux Saints Patriarches, et à d'autres, a rendu facile leur séduction par le serpent animé du Démon ; vu que leur vanité naturelle, leur oisiveté, et leur curiosité les y avait préparés : Joint que le vénérable Bède, et saint Bonaventure estiment que ce serpent s'appelait Phareas ; et était de l'espèce de ceux qui ressemblent aux filles, qui, selon Dion Chrysostome, ont la moitié du corps superbement élevé, une face riante et des mamelles si belles, qu'elles donnent l'amour... (*Perpét.*, t. I, p. 464).

(1) Cf. *Homél. évangél.*, p. 33 ; et *Perpétuité.*, t. I, p., 214.

Comme on le voit, si l'œuvre de Beurrier a des liens avec les *Pensées* de Pascal, elle n'en a aucun avec les *Lettres chrétiennes* de M. de Saint-Cyran, où ce réformateur donnait de bons conseils sur l'éloquence ecclésiastique. Peut-être Pascal eut-il le goût de les suivre. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve avait raison d'affirmer que le style est un sceptre d'or qui soumet tous les esprits.

Un homme spirituel demandait récemment si l'on connaissait l'auteur des *Pensées*. Pour le connaître vraiment, il faudrait d'abord résister à tout entraînement idolâtrique, l'étudier en critique libre, relire les ouvrages qu'il a lus, analyser le profit qu'il en a ou non tiré et le replacer dans l'atmosphère idéologique de son époque. Il sera toujours temps de vérifier s'il est notre contemporain. A cet effet, la connaissance des œuvres d'un Beurrier est importante. Il s'agit, après tout, du Révérendissime abbé de Sainte-Geneviève de Paris, supérieur général des Chanoines de la Congrégation de France. Une telle analyse sera féconde, si elle nous apprend pourquoi des conceptions de même nature, des arguments de même ordre peuvent avoir des résultats diamétralement opposés.

PAUL VULLIAUD.

ÉLODÉA[1]

OU

LA ROUE DE LA FORTUNE

—

XV

LE PÉDICURE OU LE SONGE DE TROIS CALENDARS

A l'oignon
de jade,
au Cor
de larre,
au Duril-
lon de Cris-
tal fumé,
à l'œil
de trago-
pan,
Yan Lang,
mandarin-
-es-sciences-
médicales,
Succursales
à Paris
et dans

Le Monde
entier.
Yan Lang
fait les
cors d'une
manière
céleste et
enlève les
autres im-
perfections
de la ligne
idéale
des Pieds.
Yan Lang
opère
lui-même
ici.

Ces longs placards bleu turquoise et vieux rose pendent à la porte de la troisième maison à droite de la rue des Frari, en venant de la Piazzetta. Ils doivent y être encore si la police n'a pas fait fermer ce lieu suspect. Marius arrête ses amis.

(1) Voyez *Mercure de France* n° 609.

— Nous entrons ?

Ils passent l'un après l'autre à travers le cliquetis d'un store épais en franges de perles multicolores où se silhouette le combat d'un monstre et d'un guerrier guibollant. La pièce est faiblement éclairée par des lanternes en forme de jonques et de paniers fleuris d'où pendent des glands de soie floche.

Deux autres Chinois se tiennent assis de chaque côté d'une sorte de comptoir en laque de coromandel. Ils sont camouflés en sacerdotes thibétains, vêtus, comme le grand Lama lui-même, d'une longue lévite rouge brique à plis longs et gras, recouverte d'un surtout jaune soufre et surmontés d'un beau chapeau pointu jonquille à mentonnière de soie noire. Sourcils levés aux tempes, yeux bridés, moustaches à six poils tombants et trois poils idem à la barbiche, longue queue tressée de cheveux noirs, allongée encore par du cordonnet.

— Bonjour, les amis ! C'est ici qu'on coupe les cors ? émet en français Giacometti, trop familier.

Les visages de cire restent empreints de gravité inexpressive et muette.

— Ou ils ne sont pas nos amis, ou ils ne me comprennent pas. Qu'en pensez-vous ?... Hé, les empotés ! Nous sommes trois hauts mandarins de l'Empire des Francs! affirme-t-il en élevant la voix.

Les potiches, en entendant ces mots impressionnants, tombent du comptoir par terre sans se casser, prosternées entre leurs mains peintes en blanc, aux ongles longs qui brillent comme de la nacre rose sur le tapis noir.

— Nous sommes la poussière du chemin sous vos pieds. Que désirez-vous, capitaines ? s'exprime en excellent français l'une des potiches.

Voilà nos boutons de cristal rétrogradés jusqu'à l'humble passementerie de capitaines !

— Relevez-vous, goujats d'armée, sinistres varlets, leur répond Marius qui connaît ses romantiques. Nous

avons mal aux pieds. Menez-nous dans l'officine où l'on opère. Où est ce purgatoire, antichambre du 7e ciel promis sur votre belle affiche aux couleurs du Vieux-Colombier ? Conduisez-nous sans tarder au jardin des futures délices !

Bastard et Marius rient bêtement. Les Chinois eux-mêmes ont dû s'apercevoir que ces messieurs ont un verre dans le nez. Tout mauvais qu'ils étaient, l'orvieto du *Vapore* et le raki du caboulot ont dégagé dans leur cerveau des fumées qui ne sont pas encore dissipées.

Les impassibles Chinois, après avoir tendu à leurs clients des tablettes en bois rouge aux caractères dorés, soulèvent chacun les pans d'une portière en satin noir et font signe aux visiteurs de passer.

Et c'est un cloître, un vieux petit cloître très vénitien, aux arceaux légers soutenus par des colonnettes accouplées, avec son puits central aux ferronneries en guirlandes et d'où sort une lueur douce. A sa corde pend un seau d'or blond.

L'éclairage du cloître, une surprise. Comme à la petite aube d'un jour de printemps, c'est encore la nuit, pas tout à fait le jour. Et pourtant, si on lève les yeux, on trouve tout naturel de contempler un extraordinaire firmament avec une grosse lune d'argent et des constellations où domine le dessin gigantesque de « l'ardente Croix du Sud ». Miroir d'argent poli, étoiles de diamant piquées sur un vélum noir.

Sur le sol, un tapis de velours vert s'ornemente de broderies étincelantes comme des paillettes amoncelées. De larges et basses vasques de terre cuite rose, de chaque côté du puits, sont remplies, à fleur de sol, d'une eau qui frissonne et où, réveillés par le déclanchement de cette féerie, et grimpés sur le rebord, des canards Setchouen, tout petits, blancs au bec jaune, lissent leurs plumes avec de courts glapissements de courlis.

A regarder de près, ce tapis vert n'est autre chose que

de la sagine, cette herbe fine, ronde, drue, fière au soleil et rustique à l'ombre. Une couche épaisse de déchet de perles figure les dessins en couleurs, chimères, fleurs de lotus et de pivoines, mosaïque cloisonnée par une petite haie vive d'*Evonimus Pucellus* taillé. (Mais oui ! mais oui ! vulgaire fusain !)

Cette chinoiserie italienne mystérieuse et funambulesque, prologue inattendu, avait impressionné nos amateurs de raki. Anxieux, ils attendaient le coup de gong de l'entrée du ballet.

Ils avaient oublié le pédicure lorsque apparut, au fond du cloître, un gros Chinois, gras, épais, fessu, pansu, et pourtant, dans sa démarche et ses gestes, léger et désinvolte comme un prestidigitateur. Autour de lui, flottant, un vaste manteau puce, bordé d'écureuil volant, laissait apercevoir le chatoiement soyeux d'une roble bleue, décorée d'arabesques oranges ; sur sa tête une sorte de calotte noire, à cornes du plus étrange effet et garnie d'une couronne de grosses plaques de corail rose. Aux pieds, des souliers de satin noir recourbés et montés sur hautes semelles de feutre blanc. Bref, un vrai poussah mandchou dans un costume stylisé Napoléon III qui l'eût sans doute, dans son pays, fait empaler. Un long collier d'or auquel étaient suspendus une bonne douzaine de bâtonnets à têtes de pierres précieuses roulait sur son gros ventre, au moindre mouvement.

Il se présenta lui-même dans un français correct, d'une voix de jeune homme maigre avec un accent d'une douceur sans gerçure :

— Je suis Yan Lang, Seigneurs ! Et il s'inclina profondément, sa longue queue respectueusement déroulée et ses deux mains protocolaires fourrées dans les larges manches de sa houppelande de magicien. Je suis celui qui fera disparaître vos soucis de voyageurs, à commencer par ceux des pieds, soucis-bases d'où proviennent tous les autres. En sorte que, ces soucis enlevés, vous

n'aurez plus à vous occuper que de ceux de la tête ou du cœur... Et vous tombez bien, messieurs. A cette heure-ci, après le dîner, j'ai des loisirs. C'est l'heure du cinéma où se rue le vulgaire et comme vous l'avez dit, messieurs, c'est le moment où viennent chez moi les hauts Seigneurs occidentaux, les fils de roi, et, quelquefois, les rois eux-mêmes...

Il prit un temps, se redressa.

— Voulez-vous, Seigneurs, me faire l'honneur de boire avec moi une tasse de thé ? Avant ou après la séance ? Après ? Merci, fit-il sans attendre la réponse, c'est plus flatteur...

Comment interprétait-il le mot flatteur ? Marius expliqua plus tard que le fait de boire avec *l'opérateur* après *l'opération* impliquait de la reconnaissance et l'affirmation tacite que tout s'était passé sans douleur.

— M'occuperai-je de ces trois messieurs isolément ou à la fois ? Oh, ne vous récriez pas ! Le rite des trois pieds est de tradition. Un bon peintre, un bon sculpteur doivent pouvoir entreprendre trois chefs-d'œuvre à la fois. Il n'y a que le chanteur qui ne puisse donner trois notes à la fois et encore ? Et que suis-je moi-même sinon un artiste ? Je puis opérer simultanément trois cors, trois oignons et trois œils-de-tragopan. C'est une affaire de dextérité, d'accord des aides et... — il passa ses doigts potelés à travers les bâtonnets comme dans une frange, — et d'instruments. J'ai tout cela ! Messeigneurs, daignez me suivre...

Yan Lang les conduit à travers le cloître jusque dans une petite salle.

Décor nouveau : tentures et cotonnades foncées, cinq panneaux peints représentant les cinq félicités dont l'une, la plus importante, regarde ses pieds nus et purs ; sur une planchette de bois sombre tout autour de la salle, une collection bien alignée de petits pots d'apothicairerie blancs, de ce blanc si pur de Chine et

qui brillent doucement à la lumière opalisée d'un plafonnier d'écaille cerise. A terre de gros coussins pansus, jaunes d'or comme des nèfles du Japon. D'un bassin à ras du sol, sourd, avec des bulles dansantes, une source d'eau parfumée à *la Nuit de Chine*, — vous l'avez dit, Madame !

— Messeigneurs, daignez vous asseoir !

Trois ombres de serviteurs, vêtus de robes couleur de nuit, déchaussent les visiteurs un peu hypnotisés, tout au moins résignés, leur lavent les pieds qu'ils enduisent d'une pâte verte, — la même que celle de Bastard-le-raffiné, — massent, poudrent, essuient. Après quoi, comme des ectoplasmes, ils s'évanouissent, se résorbent dans les tentures. Yang Lang alors s'assied en poussah dans ses graisses. Il allume et pose à terre une lampe électrique montée dans un vase de pur cristal de roche et coiffée d'un abat-jour épais sous lequel les trois pieds, vivement éclairés, ressemblent sur le velours noir, — c'est Giacometti, qui l'assura du moins plus tard, — à trois fleurs de lotus blanc ! Un bol de porcelaine à l'intérieur d'or vif contient un liquide transparent. Yan Lang, d'un geste, rapproche les trois lotus, saisit dans chaque main un des étuis de son collier d'or, en extrait deux scalpels à manche de nacre, au pommeau d'émeraude et d'améthyste... et la séance commence.

Un peu ivres, — est-ce de l'orvieto et du raki seuls ou de cette odeur singulière qui monte du bassin aux eaux parfumées, — les trois amis se laissent faire avec une confiance, un abandon qu'on n'éprouve jamais qu'avec son plus habituel, son plus estimé, son plus amical pédicure, mâle ou femelle.

Yan Lang n'est ni un pédicure, ni un chirurgien, c'est un illusionniste. Ses deux mains blanches, armées d'un mince éclair, volent d'un pied à l'autre avec un souple mouvement des poignets au bout des bras immobiles. Il jongle, ambidextre, avec des bâtonnets d'or, les étuis,

les scalpels, les canifs, les limes, les ciseaux, les pinceaux enduits d'eau de roses, tantôt avec des gestes maniérés de jeunes courtisanes bien instruites dans leur art, tantôt avec l'onction miraculeuse du plus saint des prêtres de Bouddah.

En quelques passes, en quelques tours de mains, la chose est faite. Ces messieurs, — Bastard regarde ses pieds, Marius ceux de Giacometti et Giacometti ne regarde plus que son rêve intérieur, il s'est endormi, — ces messieurs ont des pieds de nouveaux-nés, sans tares, sans vices.

Quam speciosi pedes... ! murmure tout souriant Bastard, Yan Lang vous êtes sorcier ?...

Yan Lang s'incline, sourit, se lève. Il est remplacé par les trois serviteurs aux robes couleur de nuit. Les chaussures, ces abominables instruments de tortures occidentales, nettoyées et comme cirées d'une laque jaune merveilleuse, sont remises aux pieds sur les chaussettes de soie.

Yan Lang reparaît sous une tenture soulevée. Une admirable dalmatique brodée a remplacé ses effets de travail. On dirait un gros arc-en-ciel. Justement, le jet d'eau du cloître fait entendre son bruit irisé de petite pluie lointaine...

— Seigneurs, demande-t-il, faites-moi la grâce de passer par ici...

« Par ici » était un salon de pur style chinois, tendu d'étoffes de soie mordorée, aux meubles en bois de fer d'un galbe roide, mais fouillé de sculptures compliquées. Ces meubles entouraient une table de cérémonie, longue, très basse, en laque noire et à purs dessins d'or, montée sur quatre pieds carrés et trapus. Des étagères d'angle renfermaient de nombreux bibelots disposés de façon à se faire valoir réciproquement, porcelaines rares, jades blancs, verts ou violets, rochers de cristal de roche ou d'améthyste, agathes et cornalines en forme de fruits,

de fleurs, d'animaux bizarres, malachites piquées de paillettes d'or, petits bronzes dorés, d'autres luisant d'une patine mystérieuse, tous objets merveilleux auxquels des lampes dissimulées donnaient des reflets de joie discrète.

Les panneaux de soie mordorée un peu foncée s'encadraient de colonnes torses de cristal qui répandaient dans la pièce une douce clarté bleu électrique.

Par la porte ouverte sur le cloître, la fraîcheur entrait ; une vague odeur d'opium flottait dans l'air ; des bruits furtifs craquaient dans la maison, et, sous la lumière de la lune artificielle, le jet d'eau bruissait.

— Vraiment, se dit l'homme sain qu'était Bastard, en s'asseyant sur le canapé d'honneur, lequel, comme chacun sait, est le plus éloigné de l'entrée, — vraiment, nous voilà dans une drôle de boîte ! Que fichons-nous au milieu de ces paradis artificiels ? Combien je serais mieux à la Casa, dans mon honnête lit à moustuiqaire !

Marius, en amateur d'art expert, jugeait chacune des merveilles exposées. Le grand Giacometti qui le suivait, ébaubi de cet ensemble mille-et-une-nuits chinoises, ne put s'empêcher de déclarer d'un ton pénétré :

— Ah ! quel malheur... de n'être comme moi qu'un pauvre superficiel, qu'un effleureur... Ah! pénétrer dans le fond des choses de l'art et en être fécondé moi-même..

Bastard se mit à rire. Yan Lang resta impassible. Marius, lui, pensait avec satisfaction que son magasin avait connu d'aussi beaux bibelots. Pheu ! les pièces en cristal de roche de Yan Lang... Ce dernier se méprit.

— Vous êtes amateur, Monsieur ?

Et ce disant, Yan Lang tira d'invisibles cordons. La soie mordorée s'écarta et, sur de simples rayons en bois noir, apparurent trois vases de moyenne grandeur, l'un rouge sang, les deux autres dits « aux trois couleurs » (jaune, violet et grand vert). Comme tout Chinois jaloux de ses collections et méprisant ses hôtes ignares et étran-

gers, Yan Lang n'avait jugé à propos de montrer ses pièces rares qu'une fois bien sûr qu'elles seraient appréciées par un admirateur digne de ce nom.

— Des *Khan Ghi* ? demanda Marius, d'un ton détaché.

— Oui, ces deux-là, des *Khan-Ghi*. Mais l'autre, le rouge, sang de dragon, c'est un *Lang*, une pièce admirable.

Lang, continua-t-il, est le chef de ma famille. Il vivait au XVIIe siècle de l'ère chrétienne. Une belle histoire, Monsieur, une histoire merveilleuse ! Vous voulez la connaître ? Eh bien, écoutez : Lang, mon tri-arrière-grand-père, était potier. L'Empereur le distingua et en fit son favori parce qu'il avait du goût ; dès lors Lang était célèbre. Il ne vécut que pour son art. Bernard Palissy lui-même, une scolopendre à côté de lui !... Lang fit mieux que de brûler son mobilier. Il sacrifia la vie de toute sa famille, et même la sienne propre, à ses recherches céramiques. Un jour, — écoutez bien ! — où il avait glacé deux vases avec des sels de sa composition, il alluma un feu infernal pour les cuire dans un nouveau four. Or le bois s'y étant consumé trop vite, Lang vit en pensée ses vases en péril, tous les espoirs de son génie réduits en poudre, car il savait que, si la température baissait, la porcelaine, n'ayant pas atteint une assez longue cuisson, allait s'effondrer... Que faire ? à tout prix prolonger de quelques instants l'intensité du feu... Lang, sans hésitation, appela sa femme et ses enfants, ouvrit la porte du foyer et se précipita avec eux dans les flammes. Quand le foyer fut refroidi, on retira du four deux admirables vases, les Lang rouge pourpre et comme rutilants d'un sang frais et généreux !

L'un d'eux, hélas ! fut accidentellement brisé par l'Empereur lui-même qui faillit en mourir de chagrin. L'autre, vous l'avez devant vos yeux. Prenez-le en mains.

Seigneur. Je serais heureux et honoré que vous caressiez le sang de mes ancêtres.

Ce disant, il remit à Marius la pièce unique ; et, tandis que celui-ci, avec un profond respect et de plus grandes précautions que l'Empereur lui-même n'en avait prises, le palpait de ses mains expertes, Giacometti, penché, lisait au culot : « *Rayon de Chine, Galeries Lafayette, Paris* ».

— Oh ! fit-il abasourdi. Il jugea pourtant qu'il valait mieux ici même ne pas faire d'esclandre ; mais quand, plus tard, il raconta la chose à ses camarades, ceux-ci le traitèrent d'ivrogne.

Yan Lang, tout en remettant en place le vase au précieux sang des Lang, s'excusa :

— Il est inconvenant, dit-il, de parler de sa famille et d'en tirer vanité, devant des hôtes de qualité dont les ancêtres devaient occuper un haut rang parmi les grands de l'ancien royaume franc. Pardonnez-moi mon outrecuidance, Messieurs, et permettez que je m'occupe moi-même du thé. Le préférez-vous à l'anglaise ? demanda-t-il en montrant sur une table un service d'argent Queen Ann et des tasses du plus joyeux *Chelsea*, — ou à la russe ?

Et là était un samovar de cuivre poli jaune, rouge et vert et les coupes garnies de filigranes d'argent niellé.

— Ou vous le servirai-je modestement à la chinoise ?

Les trois calendars, par politesse, réclamèrent le thé à la chinoise. Alors Yan Lang, avec dextérité, souffla sur un réchaud de bronze en forme de tortue au long col faisant cheminée, aligna quatre petites tasses à fond noir ornées à l'extérieur des fleurs particulières aux diverses saisons, versa du vin de roses dans des tasses plus petites encore... et inaugura la cérémonie par ce discours qu'il commença après avoir salué successivement chacun de ses trois hôtes par une profonde inclinaison.

— Je vous ferai donc, Messeigneurs, le thé à l'ancienne mode mandchoue. Vous en comprendrez mieux les rites, si vous voulez bien prêter attention à ce poème que je

traduis bien imparfaitement ; et Yan Lang scanda les phrases suivantes de son ton compassé et chantant de mandarin-bateleur tandis que ses yeux riaient sournoisement dans les plis gras des paupières :

Posez sur un feu modéré
un vase à trois pieds
dont la forme et la couleur
sont les témoins d'un long service.
Il est rempli d'une eau limpide
de neige fondue des montagnes.
Chauffez-la jusqu'au point qu'il faut
pour blanchir le poisson
ou rougir le crabe.
Sans perdre de temps,
rapide comme la pensée,
versez alors cette eau bouillonnante,
dans une tasse de *Yué*,
sur les feuilles tendres d'un thé choisi.
Lorsque les abondantes vapeurs
parfumées qui s'élèvent,
formant un nuage épais,
se seront affaiblies
jusqu'à ne figurer
qu'un brouillard, léger
comme sur le lac la brume
un beau matin d'été ;
Alors, humez lentement ce breuvage...
et vous serez aussitôt délivrés
des cinq sujets d'inquiétude
qui assaillent le commun des mortels
et qui sont :
un Dieu irrité, un tyran mal conseillé,
un cheval boiteux, une bourse percée,
une femme indisciplinée...
Mais si, croquant des pignons aromatiques
de pin des provinces du Nord-Est,
vous vous recueillez dans la méditation,
vous évoquerez le sage *Ou-Tsionan.*
Sa présence vous fera goûter
les sept béatitudes.
Ces sept béatitudes sont...

Mais à ce moment Yan Lang s'aperçut à des signes non équivoques que l'attention de ses hôtes menaçait de lui faire défaut. Aussi se hâta-t-il de terminer :

— Cette poésie chinoise fut écrite au cours d'une partie de chasse, de l'autre côté de la Grande Muraille en Tartarie, au petit printemps de la dixième lune de l'année *Ping-Yn,* par l'Empereur *Khian-loung* le Sage.

Les trois calendars poliment firent entendre un grognement admiratif. Cependant que le thé fumait dans les tasses « comme une brume au-dessus du lac », Yan Lang offrit les tomates sucrées, rouges sur des assiettes vertes, pièces de musée impérial (ah ! non ! ce n'était plus à Giacometti qu'il fallait en conter !) et des bananes jaunes et des oranges sanguines sur le blanc lilial des soucoupes minces.

— Avec tous ces apparats, gare à la note ! souffla Giacometti à l'oreille de Bastard... Méfie-toi, c'est un filou !

Cependant la conversation s'établissait à voix discrète entre le Chinois et les trois Français que, grâce au thé, quittaient peu à peu les fumées de l'orvieto et du raki. Ils avaient, fort heureusement, à peine trempé leurs lèvres dans l'écœurant vin de roses.

Yan Lang, disert et courtois, mentait effrontément en glorifiant les mœurs galantes de ses ancêtres et de ses contemporains sur lesquelles Marius et Giacometti tenaient absolument à se documenter. Bastard ne disait rien.

Parfois de petits silences embarrassés. On a beau ne pas être fier, avoir un verre de raki dans le nez, c'est tout de même un peu gênant, quand on a des ancêtres si qualifiés dans l'ancien royaume des Francs, d'accepter la tournée de son pédicure !

Alors à travers les trous de la conversation, on entendit les vagues bruits venus des profondeurs du cloître et de la maison, des pas feutrés, quelques soupirs ; la douce odeur moisie de la drogue interdite se précisait au moindre souffle d'air. Un des canards blancs, pris de peur sans doute, fit entendre un cri étouffé. Les trois amis sourirent. Yan Lang leur jeta un curieux regard

qu'il abaissa ensuite sur leurs mains avec une si étrange expression que Bastard rougit et eut envie de fermer son poing et de le lancer en direct sur la face du Chinois. Comme il se trompait, Bastard ! Si Yan Lang regardait ces trois paires de mains, c'est qu'il les trouvait laides et mal tenues. Professionnellement, il eût désiré les rendre belles.

Bastard, enfin, allait se lever, quand Yan Lang, dignement, le devança. Il tenait à annoncer lui-même que la comédie était finie.

— Seigneurs, dit-il, si vous êtes contents de mes services, vous me donnerez cinquante lires par personne. Si vous trouvez que j'ai mal travaillé, surtout si la moindre gêne vient attester que vos pieds existent, vous ne me donnerez rien du tout... D'ailleurs, revenez demain; je finirai vos pieds, car ils ne sont que préparés, je finirai vos pieds gratuitement. Et vos mains, je les ornerai comme les pattes précieuses des tourterelles de fiançailles ; vos ongles deviendront de la nacre burgotée ou, à votre choix, du corail purpurin... Comment, vous quittez Venise, dites-vous ? Hé bien, faites-moi, en tous cas, la grâce de prendre cette enveloppe. C'est un cadeau, un souvenir de moi dont vous tirerez honneur en toutes circonstances intimes.

Et tendant à chacun une enveloppe longue en papier de riz, tout gribouillée de lettres chinoises, il se retira avec de grandes révérences.

Pendant que Bastard, avec une moue de mauvaise humeur, cherchait une cheminée pour y déposer les 150 lires qu'il finit par laisser tomber sur un des plateaux de la table à thé, Marius et Giacometti ouvraient un papier ployé en triptyque qui portait en plusieurs langues le texte suivant. Nos amis préférèrent le déchiffrer en un français approximatif :

Recette pour la blancheur
des pieds et des mains
d'après
Kwo-Wat-tchin, chef des Eunuques
de l'Ex-Impératrice mère.

Il s'agissait d'un extrait de mouron rouge (celui qui fait mourir les perroquets), de suint fondu de lama mort-né et autres saletés.. Bien que cette recette garantît une peau « blanche comme le ventre tendu d'une fiancée de bonne famille », je crois inutile de la transcrire, nos pharmaciens occidentaux n'en possédant sans doute pas tous les éléments constitutifs. D'ailleurs, Yan Lang affirmait s'en être réservé « l'exclusivité ».

Le Chinois, pince sans rire, s'était peut-être moqué d'eux...

— Merci ! fit Marius ironique.

— Vous savez, je crois bien qu'il s'est payé nos têtes, assura Giacometti.

Et Bastard :

— Pour un pédicure !

Ils se trouvèrent dans la rue des Frari. La nuit était sombre. Aucune lune. Celle du cloître s'était éteinte derrière eux, des mains invisibles ayant posé les volets aux fenêtres de la maison de Yan Lang.

Nos trois amis, un peu abasourdis, regagnèrent en bâillant, mais *pede libero,* la Casa Pétrarca, chacun regrettant ses cinquante lires plus ou moins selon son degré de ladrerie et de goût pour le mystère et, tout compte fait, assez amusés par cette mystification qui valait bien le cinéma.

XVI

JOURNAL D'ÉLODÉA

30 avril 22. — On a beau avoir l'habitude de ne pas

s'ébaubir des événements de la vie, il y en a tout de même qu'on est forcé de trouver bien curieux.

Mes trois calendars de l'an passé, ceux de la terrasse du café de la Paix, les voilà à la Casa ! Le monde est-il... Chut ! à l'amende ! Eux, ne m'ont même pas regardée et moi je ne les avais pas reconnus. C'est la canne de Bastard, — celle cassée par mon coup de pied de daim, — qui m'a mise sur la voie.

Il n'y a pas, cette découverte m'a troublée, je me demande pourquoi. Si, je le sais ! C'est qu'elle a tout d'un coup précisé la vie de bagne que je mène ici. J'ai beau être libre en somme, bien payée, « considérée » et à Venise, je m'exècre ici, seule, loin de mes habitudes, de ma liberté, de mes souvenirs, de mes douloureux souvenirs... Et puis, comme la patrie est belle à l'étranger, et désirable. Paris vaut cent Venises, Allons ! ne disons pas de bêtises et ne procédons pas par comparaison comme au couvent dans une composition française.

J'avais le choix pour risquer ma chance, entre Londres et Venise. Si j'ai choisi Venise, ce n'était pas parce que je l'aimais davantage ; les pauvres ne choisissent pas parce qu'ils aiment, mais parce qu'ils sont mieux payés.

Mais pourquoi, diable, ces trois cocos-là sont-ils venus à Venise et précisément à la Casa Pétrarca ? Pour quoi mercanter ? Bastard, oui, je le comprends. Mais Marius qui aime les belles choses, que compte-t-il donc trouver ici où tout est en toc ? Quant à vous, Giacometti, au nom plutôt italien, vous êtes prédestiné à n'avoir que l'embarras du choix en fait de camelote...

Ah zut ! ces gens-là me font perdre mon temps. Allons surveiller l'arrivée de la barque aux légumes. Heureusement qu'elle est belle cette barque, et beau son Bellini de marinier...

XVII

Le royaume de ce monde est à ceux qui se lèvent de bonne heure. (Ozanam.)
Pour réussir dans ses entreprises, il faut savoir tout faire et surtout bien commander. (Maréchal Foch.)

A la lumière électrique, car il n'est pas six heures du matin, Élodéa termine sa toilette. Une fois enlevés les petits bigoudis qu'elle porte la nuit en macarons au-dessus des oreilles, elle fait, avec une brosse dure, le pansage de ses cheveux courts et, au peigne, bouffer les jolies mèches blondes qu'elle vient de dérouler. Prestement dans sa robe noire, elle entre comme une main dans un gant sans boutons. Une mince ceinture en cuir vert rassemble les fronces de sa jupe qui bâille un peu sur le côté, d'ou sort d'une grande poche, le bout d'un mouchoir de soie verte. Sa toilette est complétée par un long collier de perles en malachite dont elle entoure deux fois son cou nu et blanc.

Ses souples cheveux trop blonds donnent à sa figure un aspect septentrional,— une boule de neige,— un lilas blanc poussé en cave,— une asperge pas mûre,au choix... Tiens ! une Suédoise, eût on pu dire. Mais plutôt sympathique.

Elle éteint l'électricité et, avant de descendre l'escalier qui mène à son bureau, jette son habituel coup d'œil sur le Grand Canal, à la suite de quoi elle décide qu'il ferait beau.

Encore une description, parce que le Grand Canal n'est pas le même le matin que le soir, mais toute petite parce qu'Élodéa est pressée.

Le soleil allait apparaître. Tout était rose et léger ; des nuages s'étiraient vers le couchant et leur reflet rose mobile fardait en passant,les vieux palais et l'eau solitaire... Vous voyez, ce n'est pas long !

Et tout à coup, Élodéa entendit, dans le silence pur

du matin,les premiers cris des pêcheurs qui arrivaient, portant au marché leur pêche de la nuit. Elle poussa un soupir à soupape, de ceux qui viennent du cœur qu'ils ont entrebâillé...

— Ne nous attendrissons pas ! dit-elle.

Enfin, par le raide escalier de bois, elle gagna son bureau en passant par les offices où deux bonnes étaient déjà en train de cirer les chaussures des pensionnaires, — cirées à la pâte, bien entendu, jaune ou noire comme dans toute maison qui se respecte et polies à la flanelle.

Là, Élodea s'arrêta pour inspecter avec attention. La bonne tenue des chaussures est, en effet, la pierre de touche du bon hôtelier. Mais que de chaussures vilaines et déformées pour d'horribles pieds ! Il n'y a qu'un pas, nul ne l'ignore, de la graphologie à la croknologie, Élodéa l'avait franchi. Elle soupira encore, mais sans s'attarder à la laideur des extrémités humaines

— Frotte, Lucia ! Maddalena, placez donc la pâte sur l'escabeau près de vous, ça ira plus vite.

Taylorisme et économie sont les deux mamelles de l'industrie hôtelière. Élodéa ne se faisait pas faute de les traire... Puis elle passa à la lingerie afin de s'assurer si le linge sale de la veille avait été ficelé dans de vieux sacs en toile à matelas et celui du jour préparé sur une table et étiqueté, le tout ainsi qu'elle l'avait ordonné. Mais elle devait encore visiter la chambre dite de débarras, comme on est accoutumé à en voir dans les maisons vénitiennes,probablement parce que cette chambre donne sur un petit rio dans lequel on défenestre sans cérémonie toutes les saletés de la casa. Elodéa ne la traversait jamais avec indifférence, cette chambre. Elle y avait souffert au commencement de son séjour à la Casa.Dans ces temps, en effet, ce capharnaüm servait d'habitat diurne à deux vieilles chouettes de demoiselles, tantes des propriétaires, les Barroviere. De grosses lunettes de fer sur le nez, elles raccommodaient linge et rideaux,

penchées sur leur ouvrage, tassées dans la grisaille de leur robe, de leurs cheveux et de leur teint, les pieds en toutes saisons posés sur deux tabourets-chaufferettes recouverts de tapisserie noire. Elles parlaient peu, mais, gardiennes de mesquines traditions, savaient très bien dire ce qu'il fallait pour s'opposer à tout perfectionnement dans le sens du « confort moderne ». La vieille madame Barroviere venait aussi, et même un grand-père grinchu, s'asseoir autour de la table de travail où le vieil homme semblait alors présider les assises des Trois Parques. Il y avait encore un vieux perroquet. Dès le soleil levé, il criait : *Hanna ! Hanna !* Très vieux, vert et jaune, tout dépenaillé,chauve comme le vieux grand-père. Né au Brésil, son accent ne laissait aucun doute, il avait dû être élevé à Nuremberg.

Ce n'est pas que ces trois Moires et leur perroquet se fussent montrées méchantes gens, non, mais Elodéa n'avait pu trouver dans la contemplation de cette mythologie sinistre un réconfort à son chagrin d'avoir quitté Paris, des souvenirs chers, d'autres amers, une vie libre et jadis brillante, ni un adoucissement à son anxiété en face de cette tentative hasardeuse sur laquelle elle avait risqué sa dernière carte. Somme toute, ses débuts de gérance et le capharnaüm étaient pour elle des souvenirs assez pénibles.

Un beau jour, les vieilles personnes ôtèrent leurs lunettes, se levèrent et, laissant sur la table les dernières serviettes ourlées et marquées au point de croix d'une belle lettre gothique de coton rouge, s'en allèrent et ne reparurent plus. Chacune avait suivi une des deux filles Barroviere dans son jeune ménage, apportant au mari, en plus de la dot, une tante et des espérances.

Elodéa, soulagée, jeta un sérieux coup de sonde.

— Que diriez-vous, demanda-t-elle un jour à Mme Barroviere, qui déjà espaçait ses visites, que diriez-vous si, au lieu de ces vieux rideaux d'algérienne sombre, je fai-

sais remettre ceux en cotonnade nankin à franges en grelots, vous savez,les vieux du grenier. C'est si gai avec le soleil et si facile à tenir propre.

— Faites ce que vous voulez pour ceci et pour le reste, chère Madame, avait répondu la propriétaire. Vous réussissez trop bien avec vos idées neuves, pour que nous vous gênions avec nos vieilles habitudes.

Élodéa, ce jour-là, fut presque gaie.

Restait maintenant à conquérir le personnel. Pour être considérée des domestiques (et même des autres mortels), s'était-elle dit, il faut d'abord être admirée ; pour être admirée et en imposer, il faut d'abord être bien de sa personne, élégante, soignée, avoir du commandement. Ce dernier don est rare. Un peu de psychologie est aussi nécessaire. Essayez donc d'obtenir quelque chose d'un serviteur alsacien, par exemple, avec les mêmes moyens que vous emploieriez avec un gascon ! Ecoutez encore : Voulez-vous avoir un bon serviteur et le garder ? Payez-le bien, couchez-le bien, nourrissez-le bien. S'il est bien nourri, il est quatre fois content dans la journée, s'il a un bon lit, il dort bien et le lendemain matin le trouve frais et dispos. C'est son droit et votre intérêt. Enfin pourquoi vous quitterait-il si son salaire est généreux ? Élodéa donna tout cela à ses serviteurs et elle en obtint vite un fort rendement. Elle-même avait, heureusement, une santé qui s'accommodait de tout, à l'ouvrage une énergie de mule, à la direction une cervelle d'homme, avec cette finesse, ce goût, cette fantaisie rare chez les mâles et que les femmes prétendent toutes posséder, ce qui est une grosse exagération. Connaît-on beaucoup de femmes comme Élodéa ? Élodéa avait encore bien d'autres qualités, réserve, discrétion et prudence, entente pratique et ponctualité. Au contraire de Martin, quand elle perdait son âne, ce n'était vraiment pas sa faute. On pouvait lui reprocher quelques défauts. Ils étaient de ceux qui rendent les femmes particulièrement

séduisantes : connaissance trop critique de ses propres qualités, certitude d'avoir en contre-partie de ses cheveux courts et non à cause de cela,— ce serait trop commode, — l'intelligence longue,une pointe de coquetterie, le désir de plaire, un peu de vanité de ses jambes utiles, de ses genoux pointus, de ses seins bien placés et de sa démarche de canéphore ; au moral beaucoup d'orgueil genre Lenéru. Je vous le disais bien que ses défauts la rendent plus aimable !

La Casa, que voulez-vous qu'elle devînt avec une patronne si bien douée ? Confortable, élégante, adaptée à sa destination et cependant d'un goût et d'un arrangement très particuliers. Élodéa n'avait eu qu'à grouper, par styles, les meubles épars dans la Casa, les uns baroques, — hélas ! disait Élodéa, le rococo n'est déjà pas si plaisant ! — beaucoup d'autres de ce style qui a l'air hollandais et qui est vénitien et d'autres Louis XV laqués d'or et de diverses couleurs... Il y eut donc, comme dans un château, la chambre bleue Renaissance et toute la série des autres genres jusqu'au salon marron et bouton d'or, Victor Emmanuel, c'est-à-dire Napoléon III d'un goût plus appuyé. Quant au moderne, on ne le voyait qu'aux *Lavatories*, nouveau nom d'un vieux petit endroit.

XVIII

> **Bonne ou mauvaise santé**
> **Font notre philosophie.**

Venise ! Elodéa y était plusieurs fois venue, elle aussi, curieuse, en touriste, reconnaissante, en pèlerine, du temps où elle se croyait heureuse parce qu'aimée, riche, insoucieuse. Elle avait passionnément goûté la plupart des joies que se proposent, en ces fameuses noces spirituelles, toutes ces folles Adriatiques avides d'épouser le Doge en grand gala sur le Bucentaure. En fin de compte, elles se rabattent sur quelque galant coiffé non de la tiare

phrygienne, mais d'un simple tyrolien avec plume de buse ou de dindon.

C'était donc devant ses lèvres une petite coupe d'amertume quand, aux jours de pluie de printemps, elle trottait dans les rues étroites, —où es-tu rue de la Paix ? — jusqu'aux magasins et au marché pour y choisir elle-même les provisions de la Casa.

Quelquefois l'assaillaient de lourds paquets d'eau fouettés par le vent qui mouillaient son cou et ses jambes malgré son imperméable vert tendre et transparent qu'elle avait surnommé sa « laitue ». Tout ce qui lui appartenait en propre et qu'elle avait emporté avec elle, elle lui avait donné un nom, un nom français, le plus souvent un nom d'ami qu'il lui plaisait d'interpeller. Son parapluie, c'était Mémé, un ancien soupirant très fidèle, son porte-monnaie Ernest, en souvenir d'un cousin pauvre, mais généreux. Et ses chaussures étroites, bien cambrées, les Zingry, très vieux ménage élégant, fort uni. Quand elle disait à Maddalena : « Apportez-moi mes George Sand », il s'agissait de ses vieilles pantoufles, etc... Aujourd'hui, fatiguée, elle se souvenait avec peine de ses enthousiasmes d'antan. Ce Rialto où elle avait acheté jadis châles de soie aux franges folles, châles plus modestes de laine noire pendant aux éventaires, fichus de coton multicolores, mouchoirs à vignettes, sandales, rubans et colliers, objets quelconques de *merceria* qu'elle trouvait « bien vénitiens » et qui lui semblaient la matérialisation,— un peu atténuée tout de même, — des splendeurs des dogaresses, dont son cœur et son imagination se gonflaient. Maintenant, elle jugeait ses anciens mirages avec la gravité, la sévérité de sa vie présente.Tout cela n'était plus, à la vérité, que des hardes, des loques quelconques, du chrysocale, du toc, du misérable toc !... Ne s'était-elle pas exaltée pour tel coin de rue malpropre parce que la lèpre des murs en était rosâtre et verte ou pour tel petit pont

pourri au ras de l'eau qu'encombraient des saletés ménagères au milieu desquelles brillait quelque pelure d'orange: *une goutte d'or,* disait-elle. Une goutte d'or ! Avait-elle été bête, mon Dieu ! Elle savait maintenant et cela lui revenait en obsession comme un refrain : Venise, quelle abominable camelote !

Il en est ainsi dans tous les pays pour les personnes les mieux douées en bon caractère et en bel argent, les jours de mauvaise humeur, de pluie, de temps froid et maussade, les jours aussi où l'on commence à découvrir la vérité sur son amant. Mais tous mes lecteurs qui connaissent les soucis d'Élodéa savent que cette dernière préoccupation ne la tourmentait point, pour le moment, du moins.

XIX

Élodéa fait ses courses.

Elle parle à l'épicier, plonge ses mains dans le frais ruissellement à travers les doigts des grains de riz et des pois chiches. Autre bénéfice : elle en contrôle la propreté, le poids et la qualité.

— Six livres pour la Casa ! Et aussi des macaronis, tortelini, gnoccf et cela et ceci...

— Si, Signora !

Au marché aux légumes : finocci, cavoli, carcioli, faginoli... Elle sait maintenant tous les noms. Et les spinacci, — qui sont nos épinards, vous croyez, vous, lecteur, connaître ces légumes-là ? Erreur ! Les épinards vénitiens sont minces et maigres comme des feuilles de sauge. Et on les jette dans le beurre, sans les bouillir. Ils en sortent sous la forme de petits vers longs et forts en goût... Mais je n'écris pas ici un livre de cuisine. Pourtant, si j'avais le talent de Dodin-Bouffant, quel exquis dîner Elodéa vous ferait faire, — sur le papier, — avec tout ce qu'elle achète ce matin. Dans le lot des tutti quanti,

il y a un couffin d'oranges, un panier de figues et un gros sac d'amandes. Tout cela pour la Casa.

Maintenant, au marché aux poissons.

Les mains dans les poches de son imperméable, Elodéa regarde çà et là, comme si elle cherchait un poisson qu'elle aurait perdu. Ah ! non, elle n'en a pas perdu. Elle les a, au contraire, retrouvés tous plus magnifiques que jamais !

— Ma Venise, à moi, se dit-elle, la voilà sur le ventre de ces poissons. Amateurs de couleurs, je vous conseille, si vous ne voulez jamais être déçus, de vous en tenir à Venise, au marché aux poissons. C'est plus beau qu'un coucher de soleil ! C'est là que vous retrouverez le plus sûrement les « secrets des vieux maîtres », si tant est, — excusez-moi, — qu'ils vous intéressent ! C'est bien sur les ouïes de ces rougets qu'ils sont venus chercher leurs roses de nacre, sur le dos de ces crabes leur bleu de Prusse, dans le ventre de ces seiches leurs noirs si noirs qu'ils servent d'encre aux mareyeurs pour inscrire aux pancartes le cours du jour. Et ce bleu d'acier du maquereau ? « *Sgombro* »! me crie le marchand en me le mettant sous le nez ! — l'odeur n'en vaut pas la couleur ! — *Sgombro*, quel beau nom pour un maquereau ! Ces superbes maquereaux au dos vert, encore luisants d'humidité marine, je les aime. Et le jeu diapré, nacre et argent étincelants, des sardines, des harengs, du menu fretin ! Et là, l'éblouissement mouillé des piques d'oursins. Dites, mais dites-moi, voyez-vous tout cela autre part ? A l'Académie ? Et même au marché aux fleurs ? Pheu !

Elodéa, enchantée, va et vient sans se décider. Tout d'un coup, elle regarde son bracelet-montre. L'heure s'avance. « Allons, ouste ! » et des soles, des crabes, des merlans, des merluches, des *frutti di mare* disparaissent avec la commande dans le grand panier de l'hôtel.

Il est à peine 8 h. 1/2 et la voilà rentrée. A la cuisine,

elle goûte la sauce béchamel des œufs à l'aurore : *va bene !*... A l'office, à la salle à manger, rien à dire.

L'heure H, celle du repas des fauves, peut venir, tout est à point. Chance rare, elle va même avoir une heure pour son courrier. Espoir déçu : deux servantes se sont disputées ; l'une vient se plaindre :

— Ma fille, puisque vous vous plaignez, je ne vous retiens pas. Maddalena n'a rien dit, je la garde. Mais attendez jusqu'à ce soir avant de vous décider.

La fille pousse un sanglot, sort et, dès le corridor, Élodéa l'entend « rigoler » avec l'ennemie ! Élodéa sourit.

XX

— Mademoiselle Janson ?

— Au bureau, Signor !

— Mademoiselle, je m'excuse de vous déranger. Mais il m'arrive une aventure si désagréable ! J'ai perdu ce soir, entre six et sept, mon portefeuille en maroquin vert à coins d'or. Dedans, environ 5000 lires et, par-dessus le marché, mon passeport. 5000 lires, c'est une certaine somme, mais le passeport, voilà qui est ennuyeux.

— ......

— En sortant de chez ce maudit Florian. J'ai pris le vaporetto à San Zacchario...

— ....

— Oui, je sais bien, Mademoiselle. Ne m'accablez pas ! J'aurais dû remettre argent et passeport au bureau, comme m'y invitait cette superbe pancarte en six langues. Voulez-vous me permettre de m'asseoir ? Dites-moi, comment faire pour retrouver mon portefeuille dans ce pays le plus filou du monde ? La dernière fois, c'est ma montre qui a disparu dans un tram, à Milan !...

— ....

Je vous remercie de bien vouloir vous charger des démarches. La police, le commissariat, le consulat, l'annonce dans les journaux. Une bonne récompense... tout cela dans la langue d'Annunzio, je n'en sortirais pas tout seul ! Mais...,mais...,Mademoiselle...,il me semble... Où donc ais-je eu déjà l'honneur de vous voir ?

— ....

— N'étiez-vous pas à Paris, il y a quelques mois et ne vous occupiez-vous pas d'objets d'art ?

— ....

— Mais oui, mais oui ! Je ne vous avais pas reconnue, coiffure changée, un autre air ! C'est vous la dame en gris ? Un jour, sur le boulevard, ma canne a failli vous faire tomber. Vous souvenez-vous ?

— ....

— Si, parfaitement ! Chez moi et quels jolis objets vous m'avez proposés, flacons, boîtes, étuis, que sais-je !

— ....

— Bien malgré moi ! Voyez-vous, la saison était passée et puis, pas le genre de ma maison.

Et vous voilà ici ! Ma tante m'a dit, en effet, qu'une personne de Paris, dont elle m'a chanté les louanges, avait pris cette gérance. Compliments, Mademoiselle. D'une vieille bicoque, vous avez fait une charmante habitation. Vraiment, je ne crois pas qu'à Venise, du moins à mon goût...

— ....

— Si, si, Mademoiselle, je m'y connais. Et puis il n'y a pas ici que les meubles qui soient plaisants. Cette Casa a pris un air de comme il faut, de bonne humeur, de confort artistique... Cela ne ressemble pas à une pension, encore moins à un hôtel. Vous avez vraiment l'air de recevoir chez vous avec une aisance, une grâce...

— ....

— Non, ne vous défendez pas... Je vous assure que... enfin, chez moi, à Paris, ça sue l'ennui...

— ....

— Mais oui, malgré le confort du fameux home familial, malgré les fauteuils Maple et le bureau Gillow and Waering. Il est vrai qu'à la maison... depuis mon veuvage... et malgré les enfants ! Ce qu'ils doivent s'ennuyer chez moi, les pauvres petits !

— ....

— Comme tous les autres enfants, Mademoiselle..., des amours !

— ....

— Sept et dix ans.

— ....

— Oui, depuis quatre ans. Eux, ont presque oublié...

— ....

— Aucune indiscrétion, Mademoiselle. Chacun a ses chagrins dont le prochain se moque le plus souvent et, au contraire, je vous suis reconnaissant de bien vouloir vous y intéresser.

— ....

— En tous cas, nous comptons rester ici un bon mois.

— ....

— Oui, pour nos affaires. Pas mal de nouveautés cette année qui, transformées, mises au point, pourraient plaire à Paris. Mais j'hésite... Si vous vouliez me donner quelques conseils, vous qui avez tant de goût...

— ....

— Comme vous êtes bonne et moi indiscret puisque j'accepte avec plaisir.

— ....

— Vous avez raison, c'est encore dans les vieux musées qu'on puise les nouvelles idées. Bien entendu, je suis à vos ordres pour les jours et heures.

— ....

— Particulièrement des fruits en verre. J'en ai déjà acheté tout un...

— ....

— ...Jardin des Hespérides, dites-vous ? Il n'existe plus depuis qu'Hercule en a tué le terrible dragon gardien. Mais les cœurs courageux ont toujours quelque chose à conquérir... En tous cas, mille mercis et pour le portefeuille et pour votre future collaboration..., Mon Dieu, que le monde est petit !... Alors, demain au Musée Correr !

— ....

— Pourquoi riez-vous ? Oh ! le bel œillet bleu !

(*Exit* Bastard.)

Élodéa qui regarde son corsage :

— Il a dit : « Oh! le bel œillet *bleu* ! »

XXI

JOURNAL D'ÉLODÉA

10 mai 22. — C'est bien cela qui m'advint, un rêve.

Vous aviez de grandes ailes de plumes blanches qui battaient l'air ainsi que font les oies quand elles traînent leurs pattes à terre et croient voler.

Vous vîntes et vous vous mîtes à genoux devant moi comme devant une idole, idole peu au courant de son rôle, puisqu'au lieu de se montrer pour le moins indifférente, elle fut ravie en extase et le laissa voir ! Alors vos ailes se replièrent et tout simplement vous disparûtes, prrrr..., par une trappe !

Avec une modestie rare, je ne fis part de cette visite qu'à un cercle des plus restreints : une seule personne. Si son admiration fut moins dévote que la mienne, c'est qu'apparemment elle n'entrait pas avec assez de subtilité dans l'angélique laisser aller du procédé.

Et maintenant, il me plairait beaucoup de vous envoyer ce salut souriant, avec quelques bonnes vérités dures à entendre, même quand on est un ange. Salut et vérités que vous ne pourriez pas éviter, car je ne vous crois pas de force à ne pas lire ma lettre. Salut que vous

ne pourriez me rendre. Je vois : le monsieur qui passe indécis et gêné... Salut dont je vous fais cadeau, joyeusement, car je sais que vous ne pouvez plus me faire souffrir. On m'a dit que vous aviez une mauvaise figure. Celle des apaches, — sournoise, — et que votre joviale et jeune expression de jadis s'était envolée. Est-ce le reflet de votre mauvaise action ?

Pour moi, vous conserverez toujours, comme ceux qui sont morts, le cher visage que j'ai aimé...

XXII

JOURNAL D'ÉLODÉA

Le 19 mai. — J'AIME BASTARD ! En voilà une histoire ! Je l'écris en grosses lettres et, si j'avais son portrait, je le ferais agrandir aux dimensions d'une affiche monstre avec la légende : J'AIME BASTARD. Oh ! non point pour indiquer la grandeur de mon amour, mais simplement pour mieux me représenter à moi-même l'énormité du fait et, m'étant bien mise en face, y réfléchir un tout petit peu.

Pourquoi ce coup de foudre ? Sans doute la contrariété de le voir quitter mon bureau d'un air si indifférent malgré l'œillet bleu ! Une vraie jaunisse : je me suis sentie maigrir et j'ai fermé ma jaquette sur un cœur vide.

A mon âge, après mes expériences volontaires et involontaires !... C'est aussi, je l'avoue en rougissant, qu'il est beau, harmonieux, grave et qu'à cause de cela, je m'imagine qu'il a une belle âme ! Tourte incorrigible, éternelle tourte !

J'ai tant besoin de repos, pourtant et de calme... Ah ! Noailles, Noailles, vous me connaissiez donc pour avoir écrit ces vers si bien appropriés à mon histoire :

. . . .
Repliement de l'air et des prés
Laissez-moi ne rien désirer

Que je sois, comme vous, unie,
Longue, stable, sage, aplanie,
Captive sous les frais réseaux
Du vert parfum des bois, des eaux.
Oui, rien ne bouge, rien ne change
Dans le soir mollement étrange ;
On croirait que tout est dissous,
Qu'il n'est plus de temps, plus de nombre,
Qu'il ne fera plus jamais sombre,
Si, détournant son œil si doux,
Le mouvant soleil, tout à coup,
N'avait mis ce rosier dans l'ombre...

Oui. Rosier soudain aperçu, n'as-tu pas, naguères, grossièrement blessé ma main qui se tendait pour cueillir tes roses déjà couleur de sang ?

. . . .

Ah ! Ah ! Quel flux de paroles amoureuses et ces baisers au bord du balcon parfumé où les roses fougueuses nous assaillaient... Les beaux gestes de Lovelace aux mains blanches, minces, dont les grosses bagues anglaises alourdissaient les longs doigts qu'il s'amusait à poser en étrangleur autour de mon cou ! Et la douceur de sa voix si sincèrement fausse et son ardeur à me jurer qu'il m'aimait pour la vie ! Un peu plus, il m'en donnait sa parole d'honneur... Tout cela entouré d'un tel charme naturel, d'une telle naïveté, sous un ciel étoilé, au bruit perçant et ténu du chant des cigales, aux sourds grondements d'un orage lointain.

Eh bien, cette fois-ci, je me détournerai. Mais retrouverai-je le calme dont j'ai besoin ?

Après l'idylle de Capvern et le drame des Champs-Elysées (j'explique : une attente de dix minutes à un rendez-vous, simplement), je veux vivre en paix à Venise. Mon cœur s'y refait au régime de la solitude, hors de toute mouvance sentimentale et mon corps n'y subit aucune privation.

Car j'ai connu la faim. Une fois mon argent dispersé en créations de goût qui n'eurent jamais cours sur le

marché nouveau-riche, adieu Triomphe, et toi, Anatole et vous, mes derniers bijoux !

Parfois, en dînant d'une figue et d'un petit pain, je sondais le creux de mon estomac, comme on jette une pierre dans un puits qu'on s'étonne de trouver si vide et profond. Pour mon dessert et ma distraction, j'allais m'asseoir devant les Ambassadeurs où l'odeur des sauces, des magnolias et celle des petits bourgeois repus, l'éclat des projecteurs et la musique polynésienne se mariaient agréablement. Un complet : parfums, couleurs, sons ! Pourtant, je n'étais pas satisfaite, non, malgré ma bonne volonté, malgré les hautbois et le vert des pelouses.

Je ne souffrais pas seulement de l'estomac. Un mal plus ancien. Je m'en étais presque évadée. Et voilà que Bastard, avec son canotier, sa canne raccommodée, son air de ne pas y toucher, sa tête à gifles, vient me troubler dans ma pauvre casa ! Ça y est, je l'aime. Et pourtant j'hésite : j'ai peur de me tromper. Je suis si peu maligne, si grosse bête, comme devant un plat de champignons. Des champignons, il y en a de bons, de mauvais et de suspects et on a vu des familles entières... Quand j'étais petite, je croyais qu'on faisait manger les suspects aux forçats, en épreuve. Maintenant, grande et déjà deux fois empoisonnée, le forçat, c'est moi, car je n'ai à ma disposition ni galériens, ni condamnés à mort, ni familles entières. Vais-je courir la chance ?

XXIII

> « *E singolare como quel canto*
> *intenerisce e molto*
> *piu quando e piu ben cantato !*
> (Goethe : Voyage en Suisse et en Italie.)

GIACOMETTI

Chercher l'article de Paris
Au bord de la lagune,

Giacometti, quelle lacune
Dans tes matériaux gris !

Et chiper à la merceria
Tous ses en-tocs de Dame,
C'est prendre pour *Ave Maria*
Quelque couplet infâme !

Giaco répond : « Sors de mon aire !
Tu ne paieras pas, c'est connu,
Mon Impôt sur le Revenu
Et mon chiffre d'affaires ?

—

MARIUS

En pendentif, perle mâle
de Bienvenu Cellini,
Ou quelque bague royale
pour Haraucourt, à Cluny,

Bronze della Quercia,
Bijou rare de Marquise
Que donneras-tu, Venise,
Contre peu de mes ducats ?

—

ROBERT BASTARD

Tout le cristal de Murano
Vases et girandoles,
Et ces lustres comme de l'eau
Au plafond des coupoles.
Miroirs gravés sur les deux faces,
Bols à sorbet citrin,
Bibelots sortis des furnaces
Du Maestro Zaratrin ;
Perles si pures en tessons
De soleil et de neige...
Ritournelles de mes chansons
Vous abandonnerai-je ?
Ton arc-en-ciel adriatique
Sur tous ces oripeaux,
Tes paysages pour lunatique
Et la lèpre sur l'eau

Grise ou noire, malpropre, exquise...
Pfuitt !! L'amour souverain
Va-t-il rayer de mon refrain
Ton bazar, ô Venise ?

—

ÉLODÉA

Uber alle Gipfeln
Ist Ruh !
In allen Gipfeln
Spurest du
Kaum einen Hauch;
Die Vöglein schweigen.
Warte nur ! Balde
Ruhest du auch (1).

(*Ruh*, GOETHE.)

XXIV

Élodéa est à son bureau,—un solide bureau Renaissance un peu chargé,— je veux dire dans son ornementation,— un coude sur la table et, à la Winterhalter, la tête appuyée sur sa main, une belle main longue avec quelques veinules bleues, déjà, du côté du poignet... Comment cette main, de moyenne et intelligente grandeur, peut-elle soutenir une tête aussi solide ? La cervelle pèse lourd. Ses yeux si sérieusement clairs,si bleu pervenche, parcourent des colonnes de chiffres, puis des horaires de chemin de fer, puis des lettres ouvertes posées devant eux en éventail.

L'expression sévère, réfléchie de son visage, celle d'un homme d'affaires, — un pli vertical entre les sourcils froncés, un pli horizontal sous le menton ramené, — n'a rien de juvénile ni de gai. C'est la fin du mois, ou journées des résultats, dépenses, recettes, balance... Le men-

(1) Au-dessus de toutes les cimes — Est le repos — Sur tous les sommets — Tu sens à peine un souffle — Les oiseaux se taisent — Attends seulement ! — Bientôt — Tu te reposeras aussi.

ton se relève, la bouche, enfin, se détend un peu comme prête à chanter un air de victoire.

De la cuisine, monte l'odeur des « Petits Déjeuners » du matin, des Eaux chaudes. Les Thés-chambre s'évitent dans les corridors. Pas une tache sur les tapis.

— La note du 12-13-14, Signora ?

— Bien. C'est prêt.

La bonne emporte le papier. Ce sont les calendars qui s'en vont.

. . . .

Bastard sort du bureau. Il n'a pas payé sa note. Un gros bouquet d'œillets bleus est aux pieds d'Elodéa.

XXV

Il me faudrait maintenant suivre le souterrain travail de la passion qui chemine pour enfin sortir au grand jour de l'événement, telle une taupe, — oserais-je cette comparaison ? — métamorphosée en éblouissant oiseau du Paradis ! Mais ne lasserais-je pas l'attention déjà trop bienveillante du lecteur en entrant dans de plus grands détails ?

J'évoquerai, — surtout pas de littérature ! — l'image d'une déesse : légèreté, beauté, souplesse dans la force juvénile des membres et yeux bandés. Une écharpe molle, aujourd'hui rose, couleur de la joie, de ce tissu si transparent, si léger qu'il ne peut être qu'éphémère. Son pied, un seul, s'équilibre sur une roue détachée d'une vieille automobile, roue sans pneus, à vitesse variable, à direction folle et à marche arrière. *Fortuna dux et redux*, vous l'avez, naturellement, reconnue la célèbre marque. Aujourd'hui, elle marche-le-vent vers de joyeux horizons, sur une piste semée de poudre d'or et bordée de paysages fleuris d'œillets bleus.

Attention cyclistes, tournant dangereux !

XXVI

Baveno, fin Mai 1922.
Chez le marquis Casanova.

— Alors, Bastard ne part pas ?

— Non. Il a prétexté des retards de commandes.

— Prétexté... Voyons ! il ne t'a parlé de rien ?

— De rien, le cachottier !... Dis donc, si nous demandions au cocher comment il faut faire pour entrer dans ce jardin, là-haut ? Ah ! voilà la sonnette.

— *Signora... Bongiorno ! Per vedere* la villa ? Pouvons-nous visiter, *visitare* ! Elle ne comprend ni l'italien, ni le français la pauvre femme ! Ah ! un écriteau bilingue dont la nôtre *(sic)*. Merci, nation sœur ! l'autre est, *naturlich*, en allemand :

Les visiteurs sont admis à se promener dans le parc de la villa à condition de prendre la grand route et les allées principales, et qu'il est défendu de circuler dans les bois, de passer au travers des pelouses et ni de cueillir aucune fleur même si elle est sauvage.

Signé : Marquis Casanova.

— Méfie-toi, Marius, nous n'avons que 20 minutes pour grimper là-haut. C'est dur. Hein? Le bateau de Palenza est à 11 heures. Si nous le ratons, il faudra recoucher à Baveno. Et le Simplon passe à 14 heures. N'oublie pas !

— Allons-y tout de même, répond Giacometti qui tient décidément à faire les honneurs de l'Italie à cause de son nom.

— C'est beau, ici. Quelle vue ! C'est plus beau qu'à Saint-Marcilly. (La plus grande gloire, gloire tout à fait locale, de ce bourg pyrénéen est d'avoir donné le jour à Marius.) C'est plus beau que Saint-Marcilly, mais seulement parce qu'il y a de l'eau. J'aime ce lac. Et toi ? Tiens, le mont Rose ! Il fait bien dans ce creux !... (Un silence.) Quel imbécile ce Bastard !

— Dis donc, si tu étais amoureux, serais-tu là, aujourd'hui, chez le marquis Casanova, à contempler le mont Rose ?

— Sans doute pas. Mais, tout de même, le voilà pincé, à son âge, veuf demi-mûr et deux enfants ! Il va l'épouser, c'est couru !

— Couru ? Tu vas vite. Ce n'est pas encore fait. Il peut s'amuser un peu avec une jolie fille... Le *ratto d'Europa* !

— S'amuser, avec une jolie fille, lui, Bastard ! Tu ne parles pas sérieusement... Toi, comment la trouves-tu ?

— Bien, très bien... Seulement elle n'a plus vingt ans, ni même 25, ni 30, mais, par contre, un certain cerveau et belle, très belle... *incessu patuit*...

— Pourquoi fais-tu toujours des citations, c'est agaçant ! Fais-les en français si ça signifie quelque chose.

— Bon, bon... C'était pour te dire qu'elle marchait comme une impératrice. Tu l'avais reconnue ?

— Non et surtout pas à sa démarche ? Je suis juste allé au bureau pour acheter des timbres.

— Hé bien, figures-toi que c'est une femme du monde, ruinée par la guerre, tout à fait bien. J'ai su tout ça par les Barroviere qui lui ont donné une grosse situation dans la boîte. Ils disent aussi que Janson, ce n'est pas son vrai nom... Après tout, s'il l'épouse, ce sera peut-être la meilleure affaire qu'il aura faite à Venise cette année. Et toi, vieux ?

— Moi, je ne veux pas encore me marier. Je suis un type dans le genre de Casanova, — peut-être l'ancêtre du présent « marquis »?... J'aime les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté.

— O sage !

— Sage ou non, si on s'asseyait ?... C'est gentil ce jardin en coquillages. Et puis, ici, au moins, c'est tenu. Il a de l'argent le marquis. Il ne doit pas s'embêter... Ces statues, ces petits carrés en galets, ces bosquets tail-

lés, et ces vases, et ces camélias rouges... Bon Dieu ! Quelles couleurs !

— Epouse la fille aux Camélias !

— Oh ! encore ! Puisque je te dis que je ne veux pas me marier ! Un pressentiment... Es-tu content de tes affaires ? Moi, j'ai fait quelques petites choses...

— Oui, pour toi, Venise a encore du bon. Moi, ça devient trop cher. Les amateurs fouillent maintenant partout, achètent, paient et revendent, les bandits ! Tout de même, j'ai trouvé quelque argenterie, des flambeaux, une seule paire, mais exquise, deux ou trois statues de la bonne époque, et quelques tableaux intéressants. Je te montrerai une vue du Grand Canal avec le Rialto dans le fond... Un Canaletto 1820, des uniformes autrichiens dans les gondoles et c'est signé Boïto, un Espagnol ! Curieux, hein ?

— Rien ne m'étonne, mais je me méfie de tout et de ta trouvaille.

— Tu n'y connais rien ! Houf ! qu'il fait chaud !

— Que sera-ce au mois d'août ? Déjà cette montée est assez esquintante. Mais quel coup d'œil ! Oh ! la, la ! tourne-toi. Non ! Quelle bête de maison ! Rien de princier, ni même de marquisien. Elle est plate et benette comme une femme commune sans tétons...

— Fais comme moi, ne la regarde pas.

— Je ne la regarde pas... C'est elle qui...

Coups de sifflet sur le lac. Ça y est, le bateau est manqué ! Mais l'air est si doux, si amollissant et, juste à ce moment, une petite brise de lac, un petit *lecco* de Lombardie, survient qui s'embaume en passant sur les orangers en fleurs, — parfaitement, ils sont en pots, — et rafraîchit les voyageurs. Ils n'ont pas le courage de se fâcher.

Marius s'étire et propose :

— Si nous plantions ici deux tentes, au milieu de ces somptuosités de la nature ?

— Oui, jusqu'à l'heure du déjeuner, concède Giacometti. Et l'auberge ? Ya-t-il seulement une auberge ?

XXVIII

JOURNAL D'ÉLODÉA

2 juin. — Deux ans ! Ces souvenirs fermentent encore en bouillon de culture et pullulent. Quelle comparaison déplorable et difficile à suivre : je ne suis même pas P. C. N. (1) Je voulais dire simplement que me voilà encore à l'épreuve : regards vers le passé, vers l'avenir, trouble espoir, en somme vieille tunique de nouveau brûlante sur mon dos !

Il y a deux ans,— 16 mai,— lâche! pauvre cher lâche! deux longues et émouvantes années si remplies, si courtes, si tendres, si amères ! Il y a juste deux ans que nous entendîmes ensemble chanter les oiseaux derrière les vitres de nos fenêtres.

Cela signifiait ce matin-là que la nuit était finie. Finie notre nuit de chansons et de tendresses, fraîches tellement que j'ai de la peine à en compter une douzaine de semblables dans ma vie. La chanson cessa sur la plus passionnée, la plus amoureuse note qui soit, à ma connaissance du moins.

Sentîtes-vous que je commençais, dès ce moment-là, à vous aimer dans le fond du fond le plus intime de moi, d'un amour qui aurait fait n'importe quoi pour cacher son importance, sa dévotion sous un air de ne pas vouloir y toucher. Un amour reconnaissant et concentré.

Mais oui, ô couard, vous l'avez senti, et en avez pris peur. Quelle chair de poule, hein ? car vous n'étiez qu'un mesquin poulet, sans que je m'en doutasse. Vous avez pensé peut-être que cette fleur d'amour cultivée ensemble, d'abord en manière de badinage, profitait, comme

(1) P. C. N, *id est Petit Cochon Noir, id est* : Cours de première année de Physique, Chimie, Sciences Naturelles, Médecine.

disent les jardiniers, au point de devenir une sorte de baobab dont les rameaux enchevêtrés allaient couvrir d'affreuses ombres votre jeunesse égoïste !

Oui, oui, ce masque habituel d'insouciance que j'avais mis sur mon vrai visage dans la crainte où j'étais d'alarmer votre pragmatisme, — vous l'aviez tout le temps à la bouche ce mot ridicule ! — ce masque de *Lustige Witwe* vous rassurait. Mais quand vous vous aperçûtes que notre *ditty* changeait de ton et menaçait de finir en romance tragique, oh alors ! vous eûtes peur vraiment de vous sentir lié et, avec une saine tendresse pour vous-même, une admirable logique, vous avez filé à l'anglaise, en sifflotant, sans avoir l'air.

En tout ceci votre sagacité a trouvé en moi une admiratrice, bien que je fusse sa victime stupéfaite. Je dois ajouter que, pour rendre plus acceptable ce « Chant du Départ », vous avez introduit dans nos mélodies privées la note basse et classique des Pères et Mères.

Je me demande encore pourquoi cette lâcheté de m'avoir laissée là sans un « Au revoir », cette lâcheté si masculine, ce « pas d'explications ! » que je nommerai l'Evasion, ou encore mieux : la Fuite !

Fuite en espadrilles, — sur un piètre mensonge ! — le rendez-vous que vous me donniez aux Champs-Elysées et où vous étiez résolu à n'être pas !

Pourtant, deux mots de cœur à cœur, pour me sauver de deux ans d'amertume, ce n'était pas un trop cher marché !... Deux ans qui ont fait de moi une si drôle de femme, — drôle est une façon de parler, — que vous auriez de la peine à me comprendre aujourd'hui !

Je ne regrette rien. Ecoutez : un homme m'a offert sa main. Il me semble déjà y être blottie tout entière et qu'elle va se refermer sur mon passé : la confiance sans phrases.

Je vais reprendre le bateau, « mon enfant, ma sœur ! » par un temps calme avec le plus sûr des pilotes !

XXIX

AU CLOITRE SAINT-MERRY

L'ÉPOUSE

Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Sa main gauche sera sous ma tête et son bras droit m'embrassera...

L'ÉPOUX

Ma colombe, cachée dans les traces de la pierre, dans le creux des murs d'enclos, montre-moi ta face. Que ta voix bruisse à mes oreilles. Ta voix est douce, tes lèvres comme grenade mûre et toute ta personne comme un vase de délices !

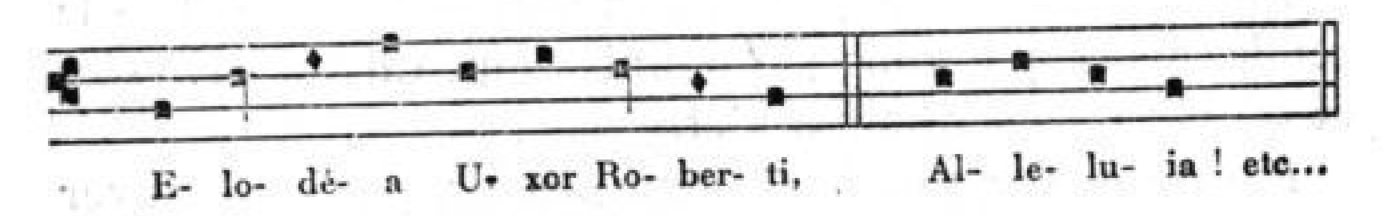
LA FOULE

Autos, Bedeaux, Cierges et Cloches
Instantanés, tapis, recloches !
Regard'la mariée avec ses gants blancs...
Voilà c'qu'on appelle une noce !

LES ANGES

Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé ?

LES GRANDES ORGUES



SAINT-MARCET.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges Maurevert : *Fisc et Blason ou l'impôt sur la vanité*, Ferenczi. — Maurice Wolff : *Un siècle d'amitié*, La Renaissance du Livre. — Francis Baumal : *Le Féminisme au temps de Molière*, La Renaissance du Livre. — Molière : *Les Femmes savantes*, avec une introduction historique et littéraire, des notes et un appendice par Maurice Levaillant, Delalain.

Dans cette revue même, M. Georges Maurevert, écrivain vivant, vibrant et pittoresque qui trempe parfois sa plume dans l'acide, avait, muni d'arguments et de preuves, dressé le bilan de la noblesse actuelle, établi son passif et son actif dérisoires, montré que tant de vaniteuses particules se sont, à la vérité, greffées sur des noms d'authentiques bourgeois, qu'elles ne signifient et ne confèrent rien, et que leurs détenteurs ressemblent à ces coqs de basses-cours glorieux de leur belle queue de plumes.

M. Georges Maurevert, dans **Fisc et Blason** revient, avec plus d'âpreté et une accumulation vraiment remarquable d'opinions et de textes, sur un sujet qui lui tient décidément, et non sans raison, à cœur. Il montre qu'à ses origines, en France, la noblesse naquit de la force, non de la vertu, qu'elle fut l'apanage de la violence et que si, à cette heure, elle se targue de soutenir la monarchie, elle combattit sans cesse dans le passé cette monarchie qui empiétait sur son pouvoir de domination. Réduite par la couronne, elle devint, non sans révolte parfois, toute servile. Elle accepta que les rois, pour emplir leurs coffres de guerre, vendissent les titres et que tant de financiers engraissés dans les « partis » lui fussent agrégés.

Cette caste oisive et frivole, vivant de gratifications, occupant des emplois ridicules, devint si outrecuidante qu'elle se crut d'essence quasi-divine. Au temps du roi surnommé le Grand, une Mme de Sévigné put écrire, après quelque bataille : « La victoire ne nous coûte que quelques soldats et pas un homme qui ait un nom. » N'est-ce pas délicieux ? Les moralistes, et, parmi les mala-

des de noblesse, Saint-Simon, ont écrit, le voulant ou sans le vouloir, d'accablants réquisitoires contre cette société stérile. M. Georges Maurevert accuse celle-ci d'avoir, au temps troubles de la Révolution, causé la perte de la monarchie. Il la stigmatise d'avoir pris les armes contre la France pendant l'émigration et d'avoir, sous l'Empire, caressé les bottes de l'usurpateur.

Il s'étonne qu'après tant d'abolitions de ses titres et privilèges elle subsiste encore, multipliée, grossie de toutes sortes de suspects, rendue plus puissante par l'or américain ou juif. Il précise, publie et commente les textes législatifs qui la suppriment, et, en définitive, la tolèrent. Puisqu'il paraît impossible de substituer la noblesse de caractère à l'autre noblesse vraie ou fausse (6000 titres à peine sur 100.000 présentent quelques chances d'authenticité) ; puisque les préjugés tenaces résistent à la raison même, M. Georges Maurevert propose, dans la misère du temps présent, de frapper d'un impôt la vanité nobiliaire. Cet impôt, d'après ses calculs, rapporterait au trésor dix milliards. Il semble improbable que le comte de Lasteyrie écoute M. Maurevert qui, dans une annexe de son très curieux volume, mettant en scène les nobles dames de la Croix-Rouge pendant la guerre, donne de tristes exemples de leur furieuse et dangereuse infatuation.

Il paraît reposant, au sortir de ce livre où l'humanité se présente sous un visage si peu sympathique, d'examiner le consciencieux travail que M. Maurice Wolff publie, sous le titre : **Un Siècle d'Amitié**. M. Maurice Wolff est un bon écrivain réfléchi, studieux, cultivé et que les questions sociales, les questions d'éducation surtout, préoccupèrent à travers le temps. Il peut être aussi, et il nous le prouve dans cette étude importante et de lecture agréable, un excellent historien.

Il y envisage les relations de la France avec la Belgique au point de vue politique et littéraire. Ces relations furent toutes, comme l'indique son titre, d'amitié pure. Avant la période révolutionnaire, les Belges avaient subi l'influence des encyclopédistes et l'esprit de liberté les avait stimulés. Les Liégeois furent les premiers à secouer le joug de leur prince-évêque et, démocrates fervents, à souffrir pour gagner leur indépendance. M. Maurice Wolff raconte avec quelle vaillance ils subirent l'assaut des Autrichiens et les représailles de leur despote. Dumouriez les délivra de leur joug. Le rôle de ce général en Belgique est fort

nettement mis en lumière par M. Maurice Wolff. On ne veut, à cette heure, retenir de ses actes que le plus répréhensible. Dumouriez fut un administrateur remarquable, se prodiguant partout, suscitant, dans les différentes villes de Belgique, des foyers de républicanisme, attirant à la France généreuse de ce temps des attachements ardents.

M. Maurice Wolff, dans des pages nourries de faits, nous retrace toute l'histoire, étroitement mêlée à la nôtre, du petit pays qui à la fin, et jusqu'à l'heure de l'indépendance totale due à notre soutien, tantôt de toute son âme et tantôt par la force des événements, se donna à nous ou fut annexé pour son bien. Il connaît surtout à merveille les annales de ses clubs politiques qui exercèrent une action si profonde sur l'esprit des populations.

La deuxième partie de son livre traite de l'hospitalité que les Belges offrirent aux proscrits volontaires ou non du Coup d'Etat du 2 décembre. Le séjour à Bruxelles de Victor Hugo est étudié avec soin dans ses détails même intimes. On sait que le poète publia en Belgique les *Misérables*, y connut une des journées les plus glorieuses de son existence et se souvint toujours avec gratitude des sympathies témoignées sur cette terre d'exil. Edgar Quinet, Alexandre Dumas en fuite devant ses créanciers, Emile Deschanel, David d'Angers, Lamoricière, Victor Considérant, Esquiros, tant d'autres, dont Maurice Wolff relate l'existence, les misères et les réussites, reçurent aussi un accueil charmant du peuple belge. Proudhon lui-même, malgré ses intempérances de plume, contribua à cimenter l'amitié qui s'est révélée si étroite au cours de la grande guerre. Des pages du volume de M. Wolff sont, avec raison, consacrées à exalter la mémoire de M. de Brouckère, bourgmestre de Bruxelles, et du poète Van Hasselt qui, de leur côté, montrèrent à la France, dans la personne de ses exilés, une sollicitude dont le souvenir ne doit point être oublié.

L'ouvrage de M. Wolff nous a conduit quasiment jusqu'au temps présent. Celui de M. Francis Baumal nous ramène vers le passé, non sans plaisir. M. Francis Baumal étudie, depuis longtemps déjà et avec une sagacité extrême, les alentours de Molière, tout ce qui, dans l'œuvre du poète, offre un intérêt d'ordre social et n'a point été jusqu'à l'heure entrevu par des commentateurs friands de variantes, de points et de virgules, mais complètement

ignorants de la société où naquit cette œuvre. Nous avons déjà signalé ses travaux si curieux sur la lutte que Molière soutint contre la Compagnie du Saint-Sacrement. **Le Féminisme au temps de Molière,** son nouveau volume, mérite une attention grande non seulement par la limpidité du style, mais encore par l'importance des idées.

M. Francis Baumal ne nous révèle point, mais nous confirme de façon nette et avec des faits précis, qu'à la base de la préciosité galante, dont on n'a voulu retenir que les ridicules, il y avait un mouvement violent d'émancipation féminine. Les héroïnes de ruelles ne rêvaient point seulement de créer un galimatias de paroles. Elles voulaient disposer d'elles-mêmes. Mises par des pères féroces, conservant avec énergie les droits d'aînesse, dans l'obligation ou de s'enfermer au couvent ou d'épouser un mari qu'on leur imposait sans consulter leurs goûts et leurs sentiments, elles suscitèrent, par l'entremise des bureaux d'esprit, contre ces coutumes intolérables, une action réprobatrice. Le R. P. Bourdaloue fut leur porte-parole en chaire. D'où la sympathie qu'elles lui témoignèrent. Leurs conversations, toutes leurs pensées intimes, M. Francis Baumal les emprunte à ce maître livre de l'abbé de Pure : *La Prétieuse ou le mystère des ruelles*. Elles nous édifient sur la gravité de leur revendication.

Des femmes de ce temps-là, comme Madeleine de Scudéry et son cercle, pour garder leur indépendance, préférèrent le célibat au mariage, cultivèrent un sentimentalisme idéaliste dont elles se satisfirent. D'autres tombèrent dans la dévotion. D'autres, mariées par force, se reconnurent le droit d'entretenir légitimement une affection ultra-conjugale. D'autres transformèrent les couvents, où on les avait enterrées vivantes, en maisons de gaieté où l'on donnait, sinon le bal, du moins la collation. Il y en eut, au temps de la Brinvilliers, qui supprimèrent le mari exécré.

Elles allèrent plus loin dans la volonté de disposer d'elles-mêmes. Elles réclamèrent égalité de devoirs et de droits. Elles rêvèrent de divorce. Elles furent malthusiennes avant Malthus. Accablées d'enfants, elles revendiquèrent le droit de n'en engendrer que selon leurs forces et à leur gré. Sur ce point particulier, M[me] de Sévigné les soutenait avec vigueur.

Molière les observait. M. Francis Baumal montre que le poète entendit les griefs des rebelles, que très souvent il porta ces griefs

à la scène, mais qu'en définitive, « modéré, opportuniste, homme de bon sens », il les combattit, au moins, dans leurs outrances. Considérant cette crise du mariage comme une question d'ordre individuel et non d'ordre social, il la résolut en honnête homme soucieux d'éviter une révolution, conseillant de rendre quelque liberté à la femme et de développer chez les conjoints le goût des concessions mutuelles.

Peut-être M. Francis Baumal a-t-il eu, à notre avis, le tort de ne s'inspirer que de l'abbé de Pure. Il y a, au XVIIe siècle, toute une littérature pour ou contre le mariage. Les poètes aussi ont traduit dans leurs vers la répugnance des précieuses pour ce qu'elles appelaient « l'amoureuse hydropisie ». Néanmoins son livre est d'une haute portée : il lui vaudra maintes nasardes de la part des gens bornés qui voient encore le grand siècle sous la forme d'une Salente pleine de héros et de saintes.

Les cercles d'esprit, en répandant le goût de l'instruction, contribuèrent-ils à donner aux femmes l'horreur de leur esclavage ? Sans doute. Molière vit surtout un danger, pour la tranquillité de la vie domestique, dans une culture trop élevée de l'épouse et la pratique constante par elle de l'étude. Il craignit que cette docte femme ne négligeât des devoirs impérieux d'intérieur et que le pédantisme ne remplaçât sa charmante spontanéité. Aussi vivement que le problème du mariage, le problème de la culture féminine attira sa sollicitude. On sait avec quelle chaleur il le résolut dans ses **Femmes savantes.**

M. Maurice Levaillant vient de donner une nouvelle édition de cette pièce, accompagnée d'une claire et agréable introduction, de notes précises et savantes, de commentaires et appendices variés et d'illustrations empruntées aux graveurs du temps. Cet ouvrage est à l'usage des étudiants. Nous le signalons parce qu'il nous semble apporter plus de précisions qu'on n'en trouve d'ordinaire dans ces travaux pédagogiques. Toutes les découvertes de l'érudition moderne y sont utilisées avec fruit. Il serait à souhaiter que les jeunes gens des universités eussent à leur disposition, sur toutes les matières, des volumes de cette qualité.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Albéric Cahuet : *Le missel d'amour*, Fasquelle. — J.-H. Rosny : *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, E. Flammarion. — Marcelle Tinayre : *Priscille Séverac*, Calmann-Lévy. — Lucie Delarue-Mardrus : *Le pain blanc*, Férenczi. — André Baillon : *En sabots* et *Zonzon Pépette*, Rieder et Férenczi. — Philippe Soupault : *Le bon apôtre*, Le Sagittaire. — Charles-Henry Hirsch : *Eva Tumarche, baronne. Le Tigre et Coquelicot*, E. Flammarion. — Gérard Gailly : *Le coin où le veau est mort*, E. Flammarion. — Marcel Roland : *Quand le phare s'alluma...* E. Flammarion. — Victor Gœdorp : *La rivière du huit*, Grasset. — Edmond Cazal : *Les nuits de l'Alhambra*, Ollendorff. — Théo Varlet : *Le dernier satyre*, Le Hérisson. — Claude Farrère : *Histoire de très loin ou d'assez près*, E. Flammarion.

Le Missel d'amour, par Albéric Cahuet. Cela se passe dans mon pays, le Périgord noir ! Mon pays a produit des femmes étranges, entre autres une arrière-cousine à moi qui s'appelait Mme Lafarge ! Je vois d'ici le petit mouvement d'inquiétude qui fait hausser les sourcils de l'auteur du *Missel d'amour*. Etre lu par une parente de la célèbre empoisonneuse... et une Périgourdine du Périgord noir ?.. Mais oui et ce m'est une raison de plus pour m'intéresser à ma lecture ! Voici donc un bon roman tragique, écrit avec mesure, une émotion contenue qui donne, justement, l'appétit du tragique événement qu'on fait pressentir dès le début de l'aventure bien moderne et bien située dans la vie de tous les jours. La pauvre Mme Verdier-Ferrand séquestrée, tuée par son mari, fou encore plus de jalousie que d'amour n'est pas un mythe, c'est un *accident* de la vie des hobereaux de mon cher pays.

Là-bas, on mange des truffes et on boit des vins très chauds, de ces vins qui sentent à la fois la violette et l'amadou brûlant, il en résulte des tempéraments singuliers. Là-bas on croit également au loup-garou et au vieux curé rebouteux et autour des amours ou des haines il y a toutes les herbes de la Saint-Jean dont quelques-unes procurent la démence ou le secret mystérieux de se faire aimer des fil es. De loin, mon pays que j'ai toujours redouté comme la toile de fond, le décor des crimes les plus étranges, me semble la patrie des névroses naturelles qui ne sont pas le résultat des exaspérations trop civilisées et c'est bien le plus formidable creuset que la nature mi au service de certaines puissances humaines. Les monstres qui sont sortis de là ne sont pas médicalement analysables.

L'auteur du *Missel d'amour* fait rechercher par un amateur de livres rares, le héros lui-même de l'aventure, ce missel où transparaît, sur les marges, le pauvre roman étouffé dès ses premiers soupirs, et le dernier s'exhale dans la chambre mystérieuse d'un vieux donjon. Avec une érudition très discrète, bien réelle, un tact de la meilleure compagnie, le vieux garçon qui relate ces choses tristes, sentant et la corruption et l'innocence des fleurs condamnées à sécher sur un squelette, y prend part avec son dévouement, son cœur, peut-être aussi un peu d'un amour mystique, d'une de ces affections qui sont comme le coin de ciel dans l'enfer des autres passions. Aussi arrive-t-il à sauver la jeune femme prise dans le piège sournois du vieux château périgourdin. Ce roman est d'une écriture attendrie et forte qui plaît, de ces écritures rassurantes qui permettent de tout dire, de tout bien dire. Moi je voudrais écrire comme ça, seulement... il y a les herbes de mon pays qui me montent à la tête... toutes les herbes de la Saint-Jean ?..

L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle, par J.-H. Rosny. Mon grand ami J.-H. Rosny, que j'appelle, dans le privé : *le Félin géant*, a tellement l'habitude de vivre dans la préhistoire qu'il ne s'inquiète pas du tout de situer le pays dont il nous parle. C'est quelque part sur la planète, mais quelle différence avec les environs de Clamart ! Or, le génie de l'auteur consiste, précisément, à prendre un individu par la peau des épaules ou le cou, comme on s'emparerait d'un chat récalcitrant et à vous le placer très normalement sur ses quatre ou deux pattes au plein milieu de son réel irréel. Et il faut bien marcher, malgré soi, à la suite du créateur de ces facétieuses merveilles, d'abord parce que c'est fort intéressant et ensuite... parce qu'on aurait peur de rester tout seul. La contrée où les redoutables *mimosées* exercent leur emprise n'est pas rassurante, je vous assure, malgré que l'on n'y puisse voir que du bleu, des fleurs bleues... Enfin tout s'arrange après de nombreuses guerres entre les trapus, les guerriers-fantômes et les lémuriens écailleux, la jeune fille est sauvée, rendue à l'amour de son fiancé, le papa le bénit et sans doute vivra-t-on tranquille au sein de l'abondance, entouré des trésors des mille et une nuits. J'appellerai cette nouvelle contrée de notre planète : le domaine de J.-H. Rosny, celui où il est évident qu'il règne sans aucune contestation.

Priscille Séverac, par Marcelle Tinayre. L'histoire très modeste, d'autant plus poignante, d'une hallucinée par les malheurs des tsars modernes massacrés par la révolution russe. Toujours ces sortes de grandes catastrophes ont déterminé, chez les cerveaux faibles, des troubles qui les font graviter autour d'elles comme ces atomes, ces poussières tenus en suspens par l'attirance farouche d'un coup de lumière trop crue. Priscille Séverac devient l'humble domestique de petits bourgeois qui subissent son emprise mystique jusqu'à l'excuser sans la comprendre. Elle offre ses gages à un grand-duc qui devra l'écouter poliment en s'épouvantant, peut-être, de la clairvoyance de la malheureuse, puis elle finit, dans ses courses à travers l'impossible, par apercevoir une sorte de Tsar mystérieux, Russe criminel ou malade, caché par un réfugié de cette même révolution qui continue à enfanter tous les prodiges dans le mauvais sens du mot. Alors elle s'imagine avoir terminé sa mission et s'en retourne, toujours pauvre et toujours modeste, dans son pays, à Aubeterre. Ce roman est certainement une histoire vraie, car il émane de lui un bon parfum de vérité pure.

Le pain blanc, par Lucie Delarue-Mardrus. Il s'agit encore d'une petite fille très malheureuse chez ses parents, un ménage absolument détraqué par la névrose de la jalousie. La petite Elysée n'a même pas la chance d'avoir des frères. Ces deux chenapans qui en ont le titre sont bien ce que l'on peut rencontrer de plus vil, de plus lâche et de plus odieusement stupide. La mère jalouse se tue, le père se remarie avec une espèce d'aventurière très intelligente, mais sans aucun souci de morale. Si le pain blanc avalé par cet enfant qui l'arrose de ses larmes n'est que l'avant-goût du pain noir que lui réserve la vie, on demande la suite, si ce n'est pas trop demander à l'auteur...

En sabots et **Zonzon-Pépète**, par André Baillon. Une étude de la vie rurale essayée par la noble bonne volonté d'un homme sensible et la vie, par petites tranches très salées, d'une fille française à Londres. C'est extrêmement pénible à lire pour ceux qui se souviennent de Zola et du mot de cinq lettres qu'il affectionnait. Il y a cependant un rêve macabre, où la fille, certainement devenue alcoolique (risques du métier), voit se dresser tous les morts d'un cimetière autour d'elle, vraiment grandiose dans son outrance. La victime de ce cauchemar ne peut pas se

laisser tomber par terre tellement elle est pressée dans la foule des squelettes.

Le bon apôtre, par Philippe Soupault. L'auteur a du talent et on regrette qu'il ait le souci d'étonner plus que celui de se laisser mener par l'intelligence de son inspiration souvent poétique et parfois émouvante. Mais pourquoi écrit-il : « Je suis fatigué, courageux, blond » ? Est-ce pour imiter M. Paul Morand qui a dit quelque part : « La langue du chien bleue d'avoir mangé des mûres ou des stylographes » ? Il faut que ce jeune écrivain se dégage des originalités voisines pour mieux affirmer la sienne.

Eva Tumarche baronne et *Le Tigre et Coquelicot,* par Charles-Henry Hirsch. Nous retrouvons Eva Tumarche mariée, châtelaine et dame patronesse. Elle a un coup de... cœur pour le curé de sa paroisse, lequel résiste assez pour pouvoir lui donner l'absolution sans rougir. Le baron meurt d'une façon inconvenante et le pasteur, qui se doit à toutes les brebis dont la laine a servi de couvertures aux toits de son église, le recouvre, en retour de ses bienfaits, de toute la puissance de son crédit religieux. On ne doute pas de la bonne fin dernière de Mme la baronne.

En l'honneur du succès dramatique du *Tigre et Coquelicot* au théâtre Laparcerie, on a réédité le roman, l'un des meilleurs, du romancier et du dramaturge.

Le coin où le veau est mort, par Gérard Gailly. De jolis souvenirs d'enfance, pas du tout grossis ou déformés par l'imagination de celui qui les a peut-être vécus. Il y a une scène de maison mise sens dessus-dessous par le souvenir excitant d'une soirée passée à entendre l'opéra de *Faust* qui est bien amusante, et tellement d'après nature !...

Quand le phare s'alluma..., par Marcel Roland. Grand roman d'aventures scientifiques où l'on voit toute la terre émigrée sur une autre planète. Mais on se lasse de tout... surtout du changement et on revient au berceau de l'autre humanité, tandis que l'ingénieux voleur du grand diamant, pacifié, moralisé, se retrouve avec femme et enfant, plus un loup bleu, ingénieur très sage, sans souvenir d'un règne... qui ne fut qu'un beau rêve, un conte de fées.

La rivière du huit, par Victor Goedorp. Ceci est un traité d'élevage pour les amateurs de courses. Et autour d'une petite

idylle conjugale, on voit s'agiter les principaux types de coureurs, de parieurs et de jockeys bien connus des amateurs de sports hippiques. Je crois ce roman très documenté, par cela même intéressant tout le monde des hippodromes, c'est-à-dire un monde immense.

Les nuits de l'Allhambra, par Edmond Cazals. Des nouvelles dramatiques, dont une, *la Pendule*, fait songer à Edgar Poe sans rien enlever de l'originalité du conteur. L'auteur est un esprit méridional, mais ne perd jamais dans ses exagérations voulues la jolie forme et le bon goût du Français du nord, c'est-à-dire du Parisien.

Le dernier Satyre, par Théo Varlet. Je ne recommande pas ce livre, savoureux entre tous, aux jeunes filles de quinze ans, mais il est bien écrit ; ses allures fantasques ne lui enlèvent pas le souci de la langue châtiée. Peut-être pourrait-on lui reprocher l'abus de visions d'opium et trop de paradis artificiels qui sont des enfers pour les gens de compréhension simple.

Histoire de très loin et d'assez près, par Claude Farrère. Très amusante, cette relation philosophique d'un voyage au puits de la Vérité. On dirait du Voltaire jeune et câlinement méprisant vis-à-vis des dames... Mais comme il les connaît !

RACHILDE.

THÉATRE

COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *La Journée des aveux*, pièce en 3 actes de M. Georges Duhamel (25 octobre). — THÉATRE MONTMARTRE (ATELIER) : *Les risques de la Vertu*, parabole pour les désabusés, de M. Jarl Priel (20 octobre). — L'affaire *Vertu, Vertu*. — Mémento.

Un peu avant que le machiniste levât le rideau, M. Georges Duhamel a, selon la mode, fait ses confidences au reporter de *Comœdia*. Je lis toujours, et soigneusement, ces paroles d'auteurs lancées entre deux praticables, dans l'ombre poudreuse des théâtres ; je tâche de me représenter le dramaturge et l'homme au stylo, celui-ci distrait et déférent, celui-là fébrile, hagard, éreinté. Il parle, puis s'en va par ces couloirs et ces foyers déserts qui, demain, aux heures des entr'actes et de la sortie, s'empliront de méchantes rumeurs et de soupirs haineux. Oui, je lis toujours ces confidences des victimes avant le sacrifice, et je regrette de ne les avoir point collectionnées. Elles remplacent la bonne vieille

préface, tout comme les conversations téléphoniques suppléent les entretiens de Port-Royal. Il arrive toutefois que l'« interviewé » ne s'appelle ni Veber, ni Wolff, ni Mouézy-Eon et qu'il soit un écrivain. C'est ce qui advint le 23 octobre, lorsque Duhamel se confia, devant la représentation de **La Journée des aveux**, à M. Léopold Lacour. Duhamel a dit : « Le cinéma s'applique à un ordre de phénomènes qu'on ne sera plus tenté de mettre à la scène : les phénomènes qui ont pour cadre le temps et l'espace. Le théâtre sera naturellement amené à ne développer que des conflits moraux et, ainsi allégé, il nous offrira un classicisme nouveau. » Cela ressemble à ceci, qui est de Max Jacob : « Le cinéma ayant pris pour lui l'action, les surprises, les péripéties, les anecdotes, il ne reste plus au théâtre que l'intérêt des caractères, des passions, et le style, c'est à-dire le meilleur. Le cinéma n'a pas tué le théâtre. Il le fait vivre enfin (1). » Cela revient à dire que, selon Duhamel et Jacob, le cinéma, faisant office d'exutoire, donne issue à tout ce que l'art dramatique contient de pernicieuse facilité. Entretenons donc l'ulcère-cinéma. Voilà l'argument. Je confesse qu'il est ingénieux. Il justifie malheureusement trop de choses et trop de gens pour que nous ne l'examinions point d'un peu près. Quoi ! le classicisme renaîtrait d'une invention mécanique et les lois éternelles de l'art seraient subordonnées au progrès ? Voilà une plaisante contradiction où l'on est bien étonné de trouver le ferme et lucide écrivain de la *Possession du Monde*. Duhamel croit-il vraiment que *cinéastes* et *écranistes* nous rendront Molière par un si singulier phénomène de réversion ? Ne voit-il pas, au surplus, lui, si soucieux des « procédés d'art qui ont fait la gloire de notre XVIIe siècle dramatique », que l'allègement du théâtre ne doit point commencer par le bris des ressorts dramatiques ? Qu'est-ce au bout du compte qu'une pièce, sinon une action principale, à laquelle on arrive et que l'on dénoue ? Abandonner au cinéma le temps et l'espace (ou même, comme le voudrait Max Jacob, « l'action, les surprises, les péripéties ») c'est renoncer à l'unique raison d'être du théâtre : l'enchaînement des situations. On conçoit que des auteurs sans invention — et cette engeance pullule maintenant au delà de toute vraisemblance — professent une doctrine qui est, à proprement

(1) Cité par M. A. Harlaire : *Le Théâtre d'Aujourd'hui* (Vie des Lettres, nº XIV).

parler et quoi qu'en pense mon éminent ami Paul Souday, la véritable doctrine de la facilité. Mais que Duhamel la fasse sienne, non ! Drames d'atmosphère, romans-essais, soties laborieuses, qu'il laisse cela aux puritains mous et aux inconsolables plaisantins qui, s'essuyant les yeux et reniflant leurs larmes, s'occupent de rénover la farce de nos pères. Duhamel vaut mieux que ce qu'il croit. Tout le place au-dessus des systèmes. C'est ce que de funestes louangeurs devront tôt ou tard comprendre.

Je vais vous raconter la **Journée des Aveux**. Dans une villa, il y a une famille : père, mère, deux filles un oncle général, deux parasites, un invité. Cet invité se nomme Héglin. C'est un psychologue de profession, riche et bienveillant à miracle. Il veut du bien à ses hôtes et se prépare à leur faire une donation. Mais bientôt il apprend, en même temps que nous — car, en dépit des rénovations, le théâtre a de ces nécessités, — que le père est un joueur, trousseur, dissipateur, que les deux filles sont, l'aînée une dévote agressive, la seconde une enfant du siècle révoltée. L'oncle est une baderne. Tout va mal dans la maison. Alors le psychologue refuse ses dons. Pourquoi ? On se l'explique mal. Sans doute parce que ce philanthrope n'est, en vérité, qu'un amateur de bonheur, et qu'il préfère la morale à l'humanité. Là-dessus commence le troisième et dernier acte. C'est le soir, sur la terrasse de la villa. La mère attend son mari, qui fait la noce, et sa fille cadette qui s'est mystérieusement absentée. Elle pleure. Mais elle espère. Elle espère parce qu'elle pleure. En effet, le mari revient, ainsi que la fille. Le philanthrope parle encore de sa donation : « A quoi bon, dit la mère, je gouverne mon royaume et le gouvernerais moins bien s'il était plus riche. » Le rideau tombe. Cet épisode domestique dure environ deux heures, d'un train fort lent à cause du principal interprète qui règle le mouvement. Le défaut de cette comédie, je l'ai fait connaître avant de la raconter. Il y a des thèmes : il n'y a pas de sujet. Ces thèmes, il faut en convenir, s'enchevêtrent ou se succèdent avec une admirable précision. La maîtrise de Duhamel s'accroît avec chacun de ses ouvrages, et, de ce point de vue, la *Journée des Aveux* est un ouvrage excellent. Dans une pièce où l'auteur se défend de rien céder aux nécessités dramatiques, il demeure, malgré qu'il en ait, l'auteur de l'*Œuvre des Athlètes*, c'est-à-dire écrivain de théâtre. Notre vœu est que Duhamel renonce à la gageure ; il

risque de s'y complaire, et cela n'arrive, d'ailleurs, qu'à des artistes assez sûrs de leurs moyens pour s'en montrer dédaigneux. M. Pitoeff a mis en scène la *Journée des Aveux* selon le procédé des plateaux superposés, qui lui est cher. Mais il en a fait, cette fois-ci, un usage heureux et plaisant. On n'imagine rien de plus ingénieux, de mieux établi et, tout ensemble, de plus réel et de plus chimérique. Mme Pitoeff joue avec un charme auquel on ne saurait résister. Jouvet demeure le comédien pénétrant, réfléchi, mesuré que l'on connaît. On a fort discuté Pitoeff, qui, du psychologue Heglin, fait une espèce de président Wilson, dents longues, ton prédicant et redingote funèbre. La compagnie, dans son ensemble, joue bien et juste, un peu lentement.

§

A l'Atelier, on joue une parodie biblique de M. Jarl Priel : **les Risques de la Vertu**, « parabole pour les désabusés ». Il s'agit du bon Samaritain qui, sur la route, ramasse un poète mis à mal par des mauvais garçons. Ce poète, qui ressemble au Beleuf de Duhamel, n'est qu'un parasite.

Il fait cocu son bienfaiteur et menace de lui enlever sa fille, tout en couchant avec la servante. C'est une farce. M. Priel en doit le meilleur à Laforgue et le pire à M. André Gide. Sa langue s'essaie aux sonorités mates de l'*Enfant prodigue*. C'est dire que l'on s'est bien amusé. Dullin est excellent. Mais il est entouré de faux Dullin et de sous Dullin, criards, ricaneurs, convulsifs. Au surplus, je fais aux bouffons de la place Dancourt le même reproche qu'à ceux du Vieux-Colombier : ils s'égarent dans la recherche d'une drôlerie fabriquée. Le rire ne se commande pas. On l'obtient et on l'accueille comme un bienfait, et il n'est rien au monde de plus lugubre que les gens capables d'écrire : la Joie, avec un grand J.

§

Une « histoire de théâtre » qui a fait couler beaucoup d'encre, c'est celle de MM. Alfred Savoir et Regis Gignoux. Ils ont fait une pièce : **Vertu, Vertu**, qui en vaut bien d'autres, mais qui fut assez mal jouée sur la scène des Mathurins. Il y eut, le soir de la générale, un flottement dans l'assistance. Bientôt il se communiqua de la salle à la scène. Les comédiens, dont le talent eût dû s'employer à parfaire des caractères légèrement indiqués, transformèrent en *sketch* une comédie de mœurs. Bref, la pièce déçut,

que l'on eût, sous la signature de MM. de Flers et Croisset, trouvée bonne. C'était comme un hommage rendu aux auteurs de *Vertu, Vertu*. Or, le lendemain, les choses prirent une autre tournure. La critique se montra cruelle, avec un ton satisfait. Au-dessus du boulevard on vit s'ériger la verte statue de la Rosserie, qui se frottait les mains. Gignoux et Savoir furent criblés d'échos et d'épigrammes. M. Clément Vautel en fit un papier assez méchant, mais courageusement signé. D'autres agirent avec une affligeante laideur... Pourquoi, grands dieux ! tant de rigueurs ? Les lecteurs du *Mercure*, du moins ceux qui m'honorent de leur attention, ne se demanderont pas longtemps les motifs de cette sévérité : MM. Savoir et Gignoux, critiques dramatiques, passent pour dire leur pensée sur les confrères.

A mainte reprise, ils ont fait preuve d'indépendance ou, ce qui est moins pardonnable, de jugement. Ah ! sous l'œil du lion Quinson tenant conseil, quel courroux chez les animaux pestiférés de la presse et du plateau ! Trahir à ce point la loi du clan !.. Rien que la mort !.. On le leur fit bien voir. Voilà qui remet en question ce problème des critiques auteurs, maintes fois abordé ici même. L'avilissement du théâtre n'a peut-être pas d'autre cause — d'autant que nos complaisants et doucereux trafiquants d'éloges se montrent jaloux de leur réputation au point de déchirer quiconque n'imite point leur bassesse et leur vénalité. Tout cela intéresse trop le théâtre pour que nous n'y revenions quelque jour. En attendant, disons qu'il est encore, dans Paris, quelques critiques qui n'ont pas de pièces à vendre : MM. Antoine, Paul Souday, Doumic, Henri Bidou, Fernand Gregh, André Rivoire, G. de Pavlowski, Lucien Dubech, Maurice Boissard, Gabriel Boissy, André Warnod, Emile Henriot, Eugène Marsan, Pierre Bonardi, Pierre Scize, André Beaunier... Il convient de féliciter leurs directeurs et de conseiller à chacun de les imiter.

Mémento. — Théatre du Vaudeville : *La Femme nue*, pièce en 4 actes de Henry Bataille (reprise). — Renaissance : *Le Prince Jean*, pièce en 4 actes de M. Charles Méré. — Théatre Marigny : *Beauté*, pièce en 3 actes de M. J. Deval. — Théatre des Champs-Elysées : spectacles de la troupe du Théâtre Artistique de Moscou. — Theatre Albert Ier : *L'Idiot*, pièce en 5 actes d'après Dostoïewsky, par M. Irénée Mauget. — Scala : *Faut réparer Sophie*, vaudeville en 3 actes de M. Mouézy-Eon. — Olympia : rentrée de M. Mayol. — Alhambra : rentrée de Little Tich.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

J. Lucas-Dubreton : *La petite Vie de Samuel Pepys, Londonien*, Payot. — Docteur Cabanès : *La Princesse de Lamballe intime*, d'après les confidences de son médecin, ill., Albin Michel. — Duc de La Force : *Curiosités historiques*, Emile-Paul. — Henri d'Alméras : *La Vie Parisienne sous la République de 1848.*, ill., Albin Michel. — Mémento.

Un lecteur insuffisamment averti, ou ne voulant rien faire pour obtenir son plaisir, pourrait dès l'abord trouver que cette **Petite Vie de Samuel Pepys, Londonien**, et mémorialiste de la Cour et de l'époque de Charles II, roi d'Angleterre, est un peu présentée sous double et triple couvercle. Philarète Chasles (1), nous rappelle M. J. Lucas-Dubreton, a pris Samuel Pepys pour un anecdotier ; mais, trouve M. Lucas-Dubreton, ce n'est pas suffisant : sa place est parmi les grands auteurs de Confessions, et voici Pepys en compagnie de saint Augustin, Pétrarque, Machiavel, Montaigne, Rousseau, Chateaubriand. Pepys, Pétrarque, Machiavel, Montaigne, Chateaubriand ? On ne voyait point Pepys en si grande société. On aurait pensé plutôt à Sterne, un Sterne plus pittoresque et échauffé, ou même, sous certains rapports, à Saint-Evremond. Mais, soit ! Et même l'on souscrit à l'opinion de M. Lucas-Drebreton. Seulement l'on trouve, vous déroutant un peu, des titres dont la fantaisie mythologique rappelle celle de Carlyle dans *French Revolution* : « Le Livre de Chiron » (ou... de l'Education de Pepys-Achilleus ?), « Le Livre d'Aphrodite », « Le Livre des Kères », d' « Athéna », des « Euménides », d'« Atropos ». Tant de mythologie décèle quelque intention humoristique. D'autres titres confirment cette impression : « Samuel prince de Danemark », « Perruques », « Cadences », « Esthétique Pepysienne », etc. Enfin, le style, qui va sans cesse du pittoresque outrancier des notations psycho-physiologiques (plus physio que psycho, et ce n'est point qu'on s'en plaigne !) à l'accent de l'humour, ou même de la plaisanterie, ou même de la calembredaine, laisse une certaine impression d'incertitude, en ce sens qu'on semble par ailleurs faire très grand cas de Pepys. Ce style-là,

(1) M. Lucas-Dubreton appelle Philarète Chasles, non probablement sans une sympathie amusée, « écrivain extravagant ». Les manières d'agir de Chasles, comme écrivain, étaient parfois inquiétantes. Il pille le *Cromwell* de Carlyle, en confectionne un abrégé ; là-dessus fait de haut la leçon à l'auteur, et — ce qui est un comble ! — sans jamais nommer ni Carlyle, ni son œuvre ! Et c'est daté de « l'Institut »!

étant donné le but qu'on se propose (placer Pepys au premier rang, avec les immenses Confessés nommés plus haut), n'est-il pas un peu enveloppé ? On tenait Samuel Pepys pour un esprit éminemment doué de curiosité et d'amusement, pour l'un des représentants les plus typiques et les plus vifs de cette Curiosité alors si répandue, et qu'une heureuse chance plaça dans un des milieux les mieux faits pour exercer son talent : cette Angleterre de Charles II, débarrassée du Puritanisme, à vau-l'eau dans ses physiologies soudain lâchées, emportée dans ces Saturnales des bords de la Tamise, où la volupté est sans brillant, mais non sans accent. Or, M. Lucas-Dubreton veut mieux encore pour Pepys. Il le prend tout à fait en grand et au sérieux, — mais en se jouant. En se jouant trop, peut-être ; de sorte que l'on s'égarerait un peu dans ce jeu, si l'on ne prenait le parti de se dire tout de suite que M. Lucas-Dubreton, en somme, est persuadé et s'est convaincu, — malgré l'humour, — de la valeur très éminente de son héros, dont la réputation est, en effet, considérable en Angleterre.

M. Lucas-Dubreton a, de ce style-là, qui ne manque pas de saveur, montré un des traits du caractère historique de Pepys, à savoir son puritanisme, d'abord professé, puis latent. Lorsque son cousin et protecteur, Lord Montagu, fit de lui son secrétaire, et lui ouvrit la carrière en lui donnant à entendre d'où le vent soufflait, Pepys, comme tant d'autres au jour de la Bienheureuse Restauration, se débarrassa de l'encombrant bagage de ses convictions de jeunesse. Dans son *Diary*, on trouve, à ce propos, ces lignes : « J'y rencontrai (à la Taverne de l'Ours, à Cambridge) le Dr Fairbrother. Il me dit que la chambre où nous nous trouvions était celle où Cromwell et les Officiers ses associés commencèrent à comploter et à fomenter leurs troubles dans ces comtés (1). » Mais on n'a pas été pour rien Puritain. Sous les Stuarts revenus, Pepys pratiqua de son mieux, comme beaucoup d'autres, avant qu'elle eût été formulée par Carlyle, la Philosophie des Cochons ; cependant il avait gardé, pour son usage intime, un Code puritain, un « Code intérieur », selon l'expression

(1) *Pepys' Diary*, éd. Wheatley, II, 362. Cité par S. C. Lomas, dans son édition des *Letters and Speeches of Oliver Cromwell*, t. I, p. 120, n. 1, London, Methuen, 1904. On nous permettra de rappeler, à ce propos, que nous avons publié, à la Librairie du « Mercure de France », une traduction des *Lettres et Discours d'Olivier Cromwell*, de Thomas Carlyle, 1909, 1911, 1914.

de M. Lucas-Dubreton ; un « Code intérieur », et qu'il s'appliquait même, par persistance de scrupule, à pourvoir de nouveaux développements. Pendant ce temps, on plantait sur le faîte de Whitehall la tête exhumée d'Olivier Cromwell et la maîtresse de Charles II montrait ses jambes. Pepys avait pour l'exhibition de la tête un œil de puritain, et pour l'exhibition des jambes un œil d'homme de cour. Ces deux regards s'accordaient mal. Toutefois, on ne peut pas dire que Pepys fût une conscience qui louchât. Réellement, il cherchait à développer son « code intérieur ». Mais ce n'était pas facile, cela finit même par se trouver impossible. Gardons-nous bien de nous en plaindre, car ces scandaleux obstacles intimes faisaient, en somme, partie intégrante de la curiosité vive, multiple, ingénue, qui était le don de Pepys. Nous lui devons le précieux livre que M. Lucas-Dubreton, très curieusement lui aussi, avec le grand talent que nous avons plusieurs fois eu l'occasion de louer, a commenté dans cette biographie.

M. le Dr Cabanès, élargissant son procédé, qui est toujours l'observation médicale, a groupé, autour de **La Princesse de Lamballe intime** (d'après les confidences de son médecin), quantité de gens et de choses de l'Ancien Régime finissant, comme aussi de la Révolution. M. Cabanès a principalement utilisé les mémoires du médecin saxon Saiffert, qui soigna la princesse. Les renseignements médicaux donnés par ces Mémoires sont des plus plus intéressants, et nous permettent de nous faire une idée très précise de cette charmante femme calomniée. Elle fut atteinte de troubles nerveux très violents et très pénibles dont le Dr Saiffert la guérit. Ce praticien, dont la physionomie, d'après le portrait en tête du volume, est pleine de fermeté, semble avoir acquis sur sa cliente une grande influence, de sorte qu'elle paraît, sur le chapitre médico-physiologique, n'avoir pas eu de secret pour lui. Certaines confessions, qui ne se font qu'au médecin, peuvent sembler d'un réalisme spécial, mais ceci même ne rend que plus digne de créance, par ailleurs, l'assertion de la princesse touchant son amitié avec la reine Marie-Antoinette, amitié absolument calomniée. L'« observation » du Dr Saiffert a fait, en ce qui concerne Mme de Lamballe, justice de ces mensonges.

J'ai dit que M. Cabanès, qui a composé un assez gros volume,

mais avec le goût attrayant qui caractérise ses érudites publications médico-historiques, a donné, en même temps que la biographie de la princesse de Lamballe, un peu aussi l'histoire d'une époque, et de quelle époque ! C'est d'abord, à la veille de la Révolution, la « religion nouvelle » dont Mesmer, avec son baquet pour autel, fut le grand-prêtre. On prend ici quelque idée du détraquement de la haute société sous Louis XVI. La névropathie de la princesse deLamballe est bien dans le milieu assorti. Puis, la révolution ayant éclaté, viennent des renseignements politiques, découverts chez Saiffert, sur maints acteurs du drame : le duc d'Orléans ; les chefs du parti jacobin, que ces renseignements (à tout le moins curieux) nous montrent tous, y compris Robespierre, en tractations avec la Cour. Il y a des choses aussi à lire sur la genèse des massacres de Septembre. Le volume se ferme par des pages, surtout compatissantes, relatives à Marie-Antoinette. Jamais, je crois, M. le Dr Cabanès n'avait encore mis dans la médecine autant d'histoire : mais il faut convenir que le sujet s'y prêtait.

Curiosités historiques, par le duc de La Force. — Pittoresques et descriptives dans « L'Ambassade extraordinaire du Duc de Mayenne en 1612 », où ce fils du fameux Mayenne vint à Madrid signer en grande pompe le contrat de mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII ; pittoresques aussi aux pages intitulées « La Prison du Bossu de la Fronde », lequel bossu était Armand de Bourbon, prince de Conti, joli visage sur une « taille gâtée », et frère du Grand Condé, du Grand Condé qui fut le principal captif de Mazarin au temps de la Fronde, mais qui laisse ici à son cadet le devant de la scène pour permettre à M. de la Force d'épingler un titre romanesquement coloré ; sobres dans le morceau sur la « Fin tragique de la domination napoléonienne en Hollande », avec les trois figures de *missi dominici* impériaux, — Lebrun, duc de Plaisance, gouverneur, Villiers du Terrage, directeur de la police, le Comte de Celles, préfet du Zuyderzée, — se profilant diversement dans le désastre mille fois mérité ; enfin précieusement documentées pour nous révéler des « Confidences de Princesses » de la Maison d'Orléans (1830) — telles sont ces curiosités historiques.

Dans **La Vie Parisienne sous la République de 1848**, par Henri d'Alméras, se lisent (page 16, en bas) des li-

gnes qui, au point de vue historique pur et simple, portent manifestement la date d'avant-guerre. La place me manque pour citer, mais j'indique la page. Ce volume, imprimé depuis la guerre, a-t-il été écrit avant la guerre? Je ne sais. Je peux dire seulement qu'il m'a été récemment envoyé. On y trouve toute une époque rendue sensible, selon le procédé du savant collectionneur de curiosités documentaires qu'est M. d'Alméras, par la restitution de ses *actualités*, surgies. L'effet est étonnamment typique, et l'impression quarante-huitarde à souhait! C'est de l'excellent journalisme rétrospectif.

Mémento. — *Revue Historique* (Janvier-Février 1923). Louis Halphen. La place de l'Asie dans l'histoire du monde. (M. Halphen souligne la nécessité de raccorder les études asiatiques aux études européennes. Les relations de l'Asie et de l'Europe deviennent très étroites; « mais l'histoire prouve que cette solidarité a été de tout temps beaucoup plus grande que nos livres ne le laissent supposer ». Il a paru récemment de nouvelles Histoires d'Asie: ce nous sera une occasion prochaine de revenir sur cette question.) Pierre Waltz. Les artisans et leur vie en Grèce, des temps homériques à l'époque classique, VIIe et VIe siècles. I. Les corps de métiers (*suite et fin*). Henri Sée. Remarques sur le caractère de l'industrie rurale en France et les causes de son extension au XVIIIe siècle. (Cette dernière partie de l'étude comporte un grand intérêt.) Bulletin historique: Histoire de l'Amérique latine. Publications des années 1904-1914 (*suite et fin*), par E. Martin-Chabot. Histoire de France, de 1660 à 1789, par G. Pagès. — *Id.* (Mars-Avril 1923). Georges Lizerand. Philippe le Bel et l'Empire au temps de Rodolphe de Habsbourg (1285-1291). (Etude d'une période particulièrement difficile à connaître). Fr. Brœsch. Les pétitions du Champ-de-Mars, 15, 16, 17 juillet) 1791 (*1er article*). (Ce sujet a été souvent étudié. M. Brœsch essaye, pour sa part, de « retracer la genèse et l'odyssée » de la pétition dont le texte, on le sait, a disparu.) Marcel Marion. Les fugitifs alsaciens sous la Révolution. Correspondance. Sur l'authenticité des Mémoires du cardinal de Richelieu. Lettres de M. Robert Lavollée et Réponse de M. Pierre Bertrand. Bulletin historique. Histoire de France. Epoque moderne jusqu'à 1660, par Henri Hauser. — *Id.* (Mai-Juin 1923). Fr. Brœsch. Les pétitions du Champ-de-Mars, 15, 16, 17 juillet 1791 (2e *article*). Marc Bloch. L'origine et la date du Capitulare de villis. (Les spécialistes de l'Histoire carolingienne se sont fort exercés sur ce document obscur, mais précieux surtout au point de vue économique. Résumé et discussion de ces travaux par M. Bloch.) Bulletin historique. Histoire de France, de 1800 à nos jours, et questions générales contemporaines, par R. Guyot. — *Id.* (Juillet-Août 1923). Abbé A. Degert.

Le mariage de Gaston d'Orléans et de Marguerite de Lorraine (*premier article*). (« Si l'historien peut, sans désavantage, passer rapidement sur les conditions de sa conclusion, — ce fut un mariage d'amour, — il n'étudiera pas sans profit les questions suscitées par le souci de sa rupture. » Louis XIII et Richelieu avaient évidemment grand intérêt à le rompre, car leur opposition fut irréductible. Leurs motifs, ne pouvant être que politiques, étaient intéressants à étudier.) Fr. Brœsch. Les pétitions du Champ-de-Mars, 15, 16, 17 juillet 1791 (*suite et fin*). J.-E. Gérock. Les lignes de Wissembourg ou de la Lauter et la frontière septentrionale de l'Alsace. Bulletin historique. Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis Halphen.

Vu le manque de place, nous continuerons la prochaine fois la liquidation de cette bibliographie des Revues d'Histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Pater : *Platon et le Platonisme*, trad. par le Dr S. Jankelévitch, Payot, 1923. — Louis de Launay : *Descartes*, Payot 1923 (les grands hommes de France). — A. Koyré : *Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes*, Leroux, 1922 (Bibl. Ec. des H. Etudes, Sc. relig. XXXIII). — Léon Chestov : *La nuit de Gethsémani. Essai sur la philosophie de Pascal*, Grasset 1923 (Les Cahiers verts, XXIII). — J. Vidgrain : *Le christianisme dans la philosophie de Malebranche*, Alcan (Grands philosophes) ; — *Malebranche, fragments philosophiques et correspondance*, ibid. — Proal : *La psychologie de J.-J. Rousseau* Alcan, 1923. — *Maine de Biran : Œuvres*, publiées avec le concours de l'Institut de France, par P. Tisserand, T. II (Influence de l'Habitude sur la faculté de penser), Alcan, 1922. — Ph. Méditch : *La théorie de l'intelligence chez Schopenhauer*, Alcan, 1923. — E. Leroux : *Le Pragmatisme américain et anglais, étude historique et critique, suivie d'une bibliographie critique*, Alcan, 1923. — R. Berthelot : *Un romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*, Alcan, 1922. — F. Abauzit : *L'énigme du monde et sa solution selon Ch. Secrétan*, Alcan 1922. — E. Durkheim : *Education et sociologie*, introd. de P. Fauconnet, Alcan, 1922. — Mémento.

Le roman psychologique et la critique de textes sont les deux pôles de l'histoire de la philosophie comme de toute histoire. Parmi les quelques livres dons nous allons rendre compte, nous en trouverons chez lesquels une curiosité en éveil, ou une puissante imagination a renouvelé des sujets qu'on pouvait tenir pour épuisés. Dans d'autres le respect du document, la patience de l'analyse promeuvent votre connaissance. Mais chaque objet d'étude implique l'infini et le problème de la méthode ne cesse pas de se poser.

Sans malveillance aucune, nous reconnaîtrons dans le **Platon** de W. Pater l'ancienne méthode, pour laquelle les « leçons »

étaient des « discours ». Les connexions de l'Académie avec les philosophies héraclitéenne du mouvement, éléate du repos, pythagoricienne du nombre, comme avec la dialectique des sophistes et la pensée conceptuelle de Socrate, sont esquissées à grands traits ainsi qu'en une fresque où le réel se simplifie par le schématisme du dessin et l'homogénéité des fonds. Ce livre, qui a précédé le travail de Burnet, Taine — cet autre doctrinaire de la formule et de l'idée maîtresse — ou Cousin eussent pu l'écrire.

L'opuscule de M. de Launay et la forte analyse de M. Koyré portent bien, par contre, la marque de l'époque actuelle. **Descartes** est toujours pour nous, comme pour les générations précédentes, le père de la philosophie moderne, mais nous faisons effort pour dissiper l'atmosphère de légende où baignent et sa biographie et l'interprétation courante de son rôle spéculatif. L'indépendance de son caractère n'excluait pas une extrême prudence ; pourtant, à l'âge de sa plus complète maturité, il devint presque le jouet de deux princesses. Il se donnait comme n'ayant voulu savoir que ce qu'Adam savait, et pourtant connaissait à fond et, en toute occasion, utilisait la scolastique, dont il se flattait de répudier les méthodes.

L'éminent géologue a tracé de l'homme que fut Descartes un portrait plein de vie, mais qui exagérerait plutôt ses faiblesses. L'appréciation du cartésianisme est insuffisante ; ainsi elle méconnaît que le *Discours de la Méthode* s'explique tout entier par le désir de fonder la physique mathématique ; elle taxe imprudemment de scolastique tout l'aspect déductif du système, comme si la science était un empirisme, à l'encontre de ce que pensait Descartes. — Guidé par plusieurs précédents, les travaux de Freudenthal et de Hertling, de Gilson et de Blanchet, M. Koyré s'est livré à une remarquable enquête critique. Il en résulte que la métaphysique cartésienne a jailli non de l'entendement pur ou, comme dira Malebranche, d'une « vision en Dieu », mais de l'inspiration très directe de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Bonaventure et de Suarez. Personne peut-être ne connaît mieux que l'auteur — auquel nous devons une **Etude sur l'idée de Dieu dans la philosophie de saint Anselme** (Leroux, 1923) — l'évolution du néoplatonisme en dogmes chrétiens à travers la pensée médiévale. L'interprétation du cartésianisme sort transformée d'une semblable recherche. Descartes apparaît non plus

comme le prophète de la pensée laïque, mais comme un philosophe éminemment chrétien, qui sans doute déclare rejeter la scolastique, mais ne la rejette que pour démontrer rationnellement, par analogie avec la synthèse mathématique et non plus par syllogisme, les vérités essentielles de la foi. Rien de plus juste que cette restitution d'un penseur dans son siècle, à la suite des systèmes qui l'ont précédé ; pourvu toutefois qu'on n'en vienne pas à oublier que Descartes se fit métaphysicien pour fonder la science, et que s'il a subi l'influence de ses devanciers, il n'a pas moins préparé des temps nouveaux.

Il faut savoir gré à M. Daniel Halévy et à M. Exempliarsky d'avoir le premier fait traduire, le second rendu en un français digne de l'original, le puissant essai de Léon Chestov. Ce Russe, auteur d'une méditation de la plus haute originalité sur Dostoiewsky (*les Révélations de la mort*, Plon), a su écrire sur **Pascal** des pages vraiment pascaliennes. L'opposition entre le rationalisme d'un Descartes et les intuitions du mystique de Port-Royal est fouillée dans toute sa profondeur à propos de ce débat capital : la raison sauve-t-elle, ou trompe-t-elle ? Les lois sont-elles l'illusion même ou l'intimité de l'être ? Un Dieu rationnel serait-il, selon une formule que risquerait Proudhon, le mal en personne ? Sur l'affinité entre le problème de Pascal et celui de Luther, celui encore de Nietzsche; plus abstraitement : sur les rapports entre la science et l'histoire, entre le salut et la vérité, Chestov jette à travers les tumultueuses ténèbres du mysticisme la lumière la plue crue, la plus incisive, son regard d'une prodigieuse acuité. Voilà une façon d'aborder l'histoire de la philosophie qui ne saurait s'apprendre, ni même être recommandée, puisqu'il y faut du génie. Méthode pleine d'arbitraire, mais qui peut rejoindre, même guider la froide positivité, car les vivantes profondeurs ne livrent quelque secret d'elles-mêmes qu'à de tels coups de sonde.

L'ardeur de M. Vidgrain à démêler les éléments de la **philosophie de Malebranche** apparaît, par contraste, pondérée. Après un examen attentif des rapports, chez l'Oratorien, entre la foi et la raison, il signale dans le dogme de la Trinité le centre du système. La démonstration est dirigée contre l'interprétation d'un analyste allemand, Lewin, qui a fait bon marché, en Malebranche, du théologien, pour ne voir en lui qu'un élève de Descartes. A dire vrai le système peut, sans contradiction, comporter

du point de vue humain une aspiration mystique doublée d'un effort rationnel, et du point de vue absolu l'apothéose du dogme. Une montagne apparaît sous un tout autre aspect, contemplée de son sommet ou regardée de sa base, au début de l'ascension. La thèse complémentaire de M. Vidgrain recueille fort à propos quelques fragments inédits et quelques lettres de ou à Malebranche, provenant du fonds Adry des Archives municipales de Honfleur. Contribution minime à notre connaissance du philosophe, mais besogne critique digne d'éloge.

Sur la **psychologie de J.-J. Rousseau**, M. Proal, documenté avec abondance, émet un jugement sans nouveauté, mais fort raisonnable. L'exaltation de sensibilité, la frénésie lyrique de Rousseau dans l'ordre religieux ou en matière politique comme dans la méditation solitaire, personne ne les ignore. Les avis se partagent quant à la folie qui fut la rançon de cette maladive émotivité. Mais dans l'incertitude qui règne encore sur la spécificité des psychoses, le mieux n'est-il pas, selon l'exemple du livre qui nous est soumis, d'accumuler les matériaux que fournissent les lettres de Rousseau et de ses correspondants, quitte à s'en tenir au diagnostic de Tronchin (1766) : orgueil et défiance? On ne dirait rien de plus précis en invoquant les délires de grandeur et de persécution. Regrettons l'excès de fautes typographiques dans les références et même dans le texte : la bonne tenue d'un ouvrage s'accommode mal de nombreuses imperfections telles que Nietché (292), Fitche (408) ou Lazarre Carnot (417).

M. P. Tisserand poursuit une tâche méritoire en continuant, avec le concours de l'Institut, sa publication des œuvres de **Maine de Biran**. Le tome II nous apporte avec le *Mémoire sur l'Habitude*, et le *Rapport* rédigé à son propos par Destutt de Tracy, une introduction fort importante. L'éditeur y analyse deux conceptions successives du sujet par Biran, partagé entre des convictions spiritualistes et une fervente adhésion à la physiologie de Cabanis. Il rappelle que James parvint aussi à un réalisme spiritualiste en traversant une phase d'enthousiasme pour les explications physiologiques. Lorsqu'il nous montre que pour Biran le cerveau n'est pas la cause, mais l'instrument de la pensée, comment ne penserions-nous pas à cet autre fils spirituel de Maine de Biran, Henri Bergson ? Cette réédition, cet effort critique ne contribueront pas moins à guider la réflexion con-

temporaine qu'à éclaircir un système qui appartient au passé.

L'analyse par M. Méditch de la théorie schopenhauérienne de l'intelligence présente le même caractère. En subordonnant l'intelligence à la volonté, l'auteur du *Monde comme Volonté et Représentation* anticipe le dessein des pragmatistes ; il est le chaînon qui relie Kant et Hegel à W. James. Le rôle de l'intelligence dans la connaissance, dans l'art, dans la morale, fait l'objet, en ce livre, d'un examen scrupuleux, mais dogmatique plutôt qu'historique ; nous regrettons de n'y pas trouver une genèse de la doctrine à travers les écrits du philosophe.

Le travail de M. E. Leroux, maître de conférences à la faculté des Lettres de Rennes, est la reprise et l'extension d'une étude couronnée en 1911 par l'Institut. Il vient à son heure pour répandre une juste notion de la récente pensée anglo-américaine, si mal connue de nous, en dépit de sa dépendance à l'égard de la réflexion de Renouvier comme de ses affinités avec le Bergsonisme. Il est l'œuvre longuement mûrie d'un esprit aussi attentif aux faits, que soucieux de repenser, de revivre les doctrines. C'est à tous égards un excellent livre. On y trouvera toute clarté sur le sens primitif, puis sur l'acception centrale et prépondérante du terme de pragmatisme, devenu d'usage courant, mais souvent mal compris. Ici comme toujours la plus sûre analyse dogmatique est une analyse historique : James ayant réagi contre Stuart Mill sous l'influence de l'idéalisme postkantien, a voulu sans abandonner l'empirisme présenter une définition immanentiste de la vérité : d'où son aversion pour la définition scolastique « adaequatio rei et intellectus », et son idée capitale : est vrai ce qui réussit ; en particulier ce qui promeut la connaissance. Voilà le thème essentiel qui se dégagea d'une réflexion sur Green, Royce, Bradley ; qui se confirma par une critique toute renouviériste du monisme ; et qui par contagion s'étendit de la métaphysique de Pierce et de la psychologie de James à l'humanisme de Schiller et au système logique de Dewey. Après avoir très finement discerné les nuances diverses de cette thèse générale, l'auteur fouille avec pénétration le drame interne de cette méthode vouée à osciller entre l'idéalisme absolu et le réalisme, entre la raison constructive et la pure expérience. Nous croyons, quant à nous, que cette crise méthodologique non pas ne se résoudrait, mais ne prendrait aux yeux du critique toute sa portée, qu'à la lumière

d'autres pragmatismes étrangers à la pensée européenne ou américaine, mais élaborés par d'autres races. On devra en tout cas savoir gré à M. Leroux de son vigoureux effort, et ne pas oublier que sa bibliographie nous assure la plus complète documentation qui soit, sur un mouvement d'idées de vaste envergure.

M. René Berthelot donne une suite à son enquête, naguère entreprise, sur ce **mouvement pragmatiste**. Il excelle à discerner les facteurs constitutifs d'une doctrine, c'est-à-dire ses sources historiques, puis à en doser l'importance relative. Ici c'est d'une part James, de l'autre Newman et Tyrrel qui fournissent le principal objet d'études. Maniée avec cette objectivité et cette richesse, cette précision dans la connaissance des courants de pensée, la critique est tout près de coïncider avec la science positive : le fait prouve qu'elle peut être aussi sûre pour des périodes récentes que pour un passé permettant le recul désirable.

L'énigme du monde et sa solution selon Ch. Secrétan est de la part de M. Abauzit un refuge en la foi de sa vie entière, une consolation dans les ténèbres et les douleurs du présent. Œuvre de religion, non de critique. Il arrive qu'elle rappelle Ravaisson repensant Aristote ; plus souvent on se remémore Ollé-Laprune exaltant Malebranche. Mais Secrétan fut assez grand pour mériter une étude de simple objectivité.

Telle est la sorte d'hommage que M. Fauconnet rend à la mémoire du maître toujours aussi vivant dans l'esprit de ses disciples ou élèves, E. Durkheim. Il montre que l'enseignement pédagogique ne fut point, pour le sociologue, une besogne universitaire extérieure à ses études de prédilection, mais une œuvre où il trouvait une invitation à la sociologie et une application de la sociologie. La science de l'**éducation** peut devenir tout autre chose qu'un empirisme ou qu'une culture aux principes arbitraires si elle se laisse guider par l'histoire et par la connaissance comparative des sociétés. D'où l'autorité, la sûreté avec lesquelles le maître abordait l'examen des problèmes que soulève la réorganisation de notre enseignement secondaire.

Mémento. — Julien Benda : *La Croix de roses,* Grasset 1923. L'auteur plaide en un dialogue la cause du roman philosophique : mais il s'avère plus sûrement encore et philosophe et romancier dans trois nouvelles consacrées à dépeindre la misère de l'homme capable de pen-

sée, mais victime de la sensualité ou simplement de la tyrannique faiblesse féminine. — Pierre Coromines : *La vie austère*, trad. du catalan par Ch. Romeu. Alcan, 1923. Ouvrage noble et délicat, d'un moraliste doué d'une sensibilité de poète, et qui pense comme Senèque : « mihi crede : res severa est verum gaudium. » Il ne constate ni ne prêche ; il élève et console. — Firmin Nicolardot : *Un pseudonyme bergsonien ? ou le présage inaperçu* Vrin, 1923. Titre énigmatique, ouvrage plus que singulier. L'auteur a cru découvrir dans *l'Univers, la force et la vie,* d'un inconnu, A. Laggrond (Alcan, 1884), un premier essai de H. Bergson. La question est tranchée dans le sens de la négative par des déclarations qu'a publiées *le Figaro*, les 27 et 28 avril 1923. Reste l'intérêt que mérite, à sa place dans l'histoire des idées, le livre exhumé de l'oubli. — Paul Lapie : *L'école et les écoliers.* Alcan, 1923. Ouvrage destiné à guider les instituteurs dans des études psychologiques, — avancés ou retardés, goûts et vocations, — ou sociologiques, — les professions, la criminalité juvénile, — qu'ils pourraient, avec de la méthode, rendre positives.

PAUL MASSON-OURSEL.

SCIENCES MÉDICALES

Récentes discussions médicales sur la psychoanalyse. — Vers 1890, le médecin autrichien Freud était venu en France étudier les maladies du système nerveux au service de Charcot, à la Salpêtrière. Le Maître et son élève Pierre Janet, s'intéressant particulièrement aux hystériques, avaient constaté chez ces malades le rôle important des émotions maintenues dans l'inconscient, et qui s'extériorisaient dans les états somnambuliques et dans les crises. Ils en avaient conclu que, quand un malade présentait certains accidents qui pouvaient être en rapport avec ces émotions traumatiques, il était bon de l'encourager à exprimer nettement les souvenirs des différentes époques de sa vie, afin d'y déceler les traces des émotions nocives dont la mise à jour diminuait ou supprimait la nocivité. Pour explorer le passé et découvrir les lacunes que pouvaient faire soupçonner les attitudes, les troubles, les réticences de l'hystérique, Charcot et Pierre Janet avaient pensé qu'il fallait aussi interroger les rêves, les somnambulismes et les écritures automatiques.

L'observation populaire de ce Monsieur « Tout-le-Monde », — qui a plus d'esprit et d'observation que le plus spirituel et le plus clairvoyant des hommes, — avait, depuis longtemps, pré-

cédé les savants sur cette voie ; elle connaissait les bienfaits de la confession qui soulage du poids des secrets (et l'histoire de Midas n'est pas d'hier), elle savait que le rêve réalise parfois les désirs impossibles, elle savait aussi que les lapsus peuvent révéler à notre insu certaines de nos pensées cachées.

S'emparant des idées médicales françaises et des suggestions de Monsieur Tout-le-Monde, Freud publia, avec son confrère J. Breuer, quelques observations d'hystériques accouchés et soulagés de leurs secrets émotionnels morbides et, de fil en aiguille, construisit une de ces méthodes à l'allemande, dont le retentissement est, aujourd'hui, kolossal.

Il emprunta sans vergogne et camoufla ses emprunts. C'est de bonne guerre, paraît-il. *L'analyse psychologique* pratiquée chez nous fut appelée par lui *psychoanalyse*, ce qui, on le conçoit, en faisait quelque chose de tout à fait neuf. L'ensemble à la fois affectif, moteur et intellectuel qui compose le souvenir traumatique, et que Pierre Janet nommait *système psychologique*, il le baptisa *complexus* ; il considéra enfin comme un *refoulement* dans l'inconscient ce que Pierre Janet rapportait à un *rétrécissement du champ de la conscience*, et trouva le joli mot de *catharsis* pour remplacer la *dissociation psychologique*, la « désinfection morale » du clinicien français.

Comment, dans ces conditions, douter de son originalité? Ainsi faisaient les Allemands pendant la guerre, qui ajoutaient une cheminée à un croiseur et le transformaient en inoffensif bateau.

Les bonnes graines cliniques et thérapeutiques gauloises transportées dans le sol allemand, y devinrent une forêt touffue et obscure où les mauvais champignons pullulèrent au pied de quelques vigoureuses plantes.

Des faits bien observés donnèrent naissance à un de ces systèmes à la Fichte et à la Hegel, dont le regretté Y. Delage a, — peut-être trop ironiquement, — rendu compte dans le *Mercure de France* du 1er septembre 1916, sous le titre : *Une psychose nouvelle*.

Généralisant avec cette facilité qui est l'écueil de toutes les philosophies, Freud pensa que tous les troubles psycho-nerveux provenaient d'un souvenir traumatique refoulé dans l'inconscient et qu'il fallait dénicher.

Il imagina d'abord son système et, bien entendu, comme beau-

coup de savants, le découvrit ensuite dans les faits. L'illusion est vérité et la vérité illusion lui aurait volontiers soufflé Remy de Gourmont. Il utilisa d'abord l'hypnose pour éclairer l'eimgeklemter Affect, l'affectivité emprisonnée. Elle lui révéla la fréquence, parmi les souvenirs traumatiques, des souvenirs sexuels remontant à la puberté et à la seconde enfance. Et ceci le poussa à étudier la *sexualité avant la puberté* dont l'influence n'était pas soupçonnée avant lui. Peu à peu, laissant de côté l'hypnose, il fut amené à compléter son exploration de l'inconscient par : a) *l'interrogatoire automatique des souvenirs* ; b) *l'interprétation des rêves et de leur symbolisme* ; c) *l'étude de la vie courante.*

Et tout ceci le confirma dans son opinion que la sexualité est la maîtresse absolue et déguisée de notre vie psychique morbide et normale.

L'hystérie, les *obsessions*, les *phobies* sont dues à l'effort fait par le sujet pour « refouler » dans l'inconscient les traumas émotionnels; ces malades cherchent ainsi à en effacer le souvenir pénible, leurs névroses sont des « névroses de défense ». La *neurasthénie* et la *névrose d'angoisse*, sont la conséquence d'un mauvais fonctionnement actuel de l'instinct sexuel. Les signes de l'angoisse avec ses troubles de la respiration, ses accélérations du pouls, ses spasmes, rappellent ceux de la volupté. On dirait que l'anxieux cherche ainsi inconsciemment par sa maladie (Fuite dansla maladie à réaliser un plaisir que la vie ne lui permet pas de goûter pleinement. Amant malheureux, il verra cesser sa névrose grâce à l'exercice sans entraves de sa fonction sexuelle.

... De plus en plus plongé dans l'étude de la sexualité, Freud finit par ne plus voir qu'elle, et lui accorde un rôle de plus en plus prédominant dans toutes les créations de l'esprit humain, religion, art, vie sociale, etc... Il oublie la clinique. Le voici père d'une théorie philosophique qu'on a appelée le *pansexualisme.*

Exposé de cette façon dogmatique qui possède le magnétisme des vigoureuses affirmations dénuées de preuves, bénéficiant du mystère dont s'entoure le Maître qui déclare les expériences publiques impossibles, elle a de suite un immense retentissement dans le monde. Freud a d'ailleurs le don de la parole et de la polémique. De nature, il possède la mentalité d'un Grand-Prêtre.

Il affirme, se moque. Il faut le croire genou à terre. Et voici, pressée, la troupe des disciples : scientifiques et extra-scientifiques, médecins, romanciers, pasteurs, musiciens, et hélas ! gens du monde. Toutes les nietzschéennes et les bergsonnettes sans emploi s'enrôlent sous sa sainte bannière. Et le système s'enfle, s'enfle toujours... si bien que, comme la grenouille, il menace d'en crever. Les freudistes sont heureux, car ils ont la foi. Le Maître leur dit : « La conversation qui constitue le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeurs ; elle ne se prête pas à la démonstration ;... vous pouvez seulement en entendre parler et, au sens le plus rigoureux du mot, vous ne pourrez connaître la psychanalyse que par ouï-dire... Tout dépend en grande partie du degré de confiance que vous inspire celui qui vous renseigne. » Et fidèles de s'agenouiller. Le Professeur viennois les arme chevaliers de la Foi nouvelle.

A celui qui n'a pas la grâce, les interprétations de Freud paraissent souvent abusives et le *Refoulement*, la *Censure*, la *Déformation*, la *condensation*, la *symbolique* font l'effet de dieux inventés par la Mythologie freudiste. Un rêve décrit en deux pages réclame soixante-dix-huit pages de commentaires, et le reste à l'avenant. Malgré les meilleures intentions du monde, comment ne pas sourire parfois, dussent le Dieu et les adorants crier au sacrilège ? Ecoutez donc l'explication psychanalytique qu'un certain A. Stocker, docent de psychiatrie à Jassy, a, fort sérieusement, donnée de *la Cruche cassée* de Greuze dans *l'Encéphale* de février 1921. Il croit, avec le patron, que l'inspiration artistique et l'œuvre d'art sont l'illustration des efforts inconscients pour réaliser des désirs « refoulés » et « censurés » (d'ailleurs, il y a belle lurette que Goethe disait : « Poésie est délivrance »). L'activité imaginative (Phantasietätigkeit), comme la crise d'angoisse, est le pis-aller d'un instinct sexuel contrarié. Les monographies de Freud sur Léonard de Vinci, d'Abraham sur Giovanni Segantini, de Pfister sur la « Kryptolalie » et la « Kryptographie », de Jones sur Hamlet, ont excité le docent Stocker qui nous apprend avec gravité comment nous devons comprendre le tableau peint par Greuze à cinquante-deux ans. La jeune fille, nous dit le subtil Roumain, « offre son bras droit à l'anse d'une cruche dont le petit goulot — érigé en l'air, sur un fond touffu d'arbre, surplombe le ventre percé de l'amphore, tandis que ses deux

mains réunies devant la région « honteuse » esquissent par l'arrangement de leurs doigts un espace triangulaire ». Hein ! Le docent continue : « L'artiste nous invite à voir un trait d'union entre ce triangle et la cruche cassée, trait d'union réalisé par l'avant-bras de la jeune fille. Pour le triangle toute explication semble superflue. » N'est-ce pas ? Suit cependant l'exposition de l'importance mythologique de la cruche, synonyme d'utérus. « Elle représente (dans le tableau de Greuze) en même temps la cavité utérine et l'hymen perforé de la vierge déflorée »(le typo de *l'Encéphale*, faisant un lapsus qu'un freudiste pourrait commenter en soixante et quelques pages, a écrit « verge » pour vierge). Les fleurs que la jeune fille tient dans son tablier sont fanées, donc « cueillies ». Vous saisissez ! « Elle arrête ses fleurs » oui ! oui ! « et on sait ce que signifie les fleurs d'une femme en langage populaire imagé », etc... Et puis, « le choix des fleurs n'est pas dû au hasard ». Songez donc ! des œillets ! cela signifie « percer », et « un bouton de rose ». Bouton de rose, ah ! cher docent. Le « lion est un animal phallique... et un jet d'eau s'échappe de sa gueule ». Mon Dieu ! Ce Greuze... qui l'aurait cru ? Tout cela signifie qu'à cinquante-deux ans, il rêvait de déflorer une jeune fille.

Et voilà où mène la psychoanalyse !

Parti d'un petit fait, comme dirait Papini, Freud a voulu en tirer un fil à faufiler le monde.

On comprend que si les fidèles se sont multipliés (l'épidémie sévit actuellement en Amérique), les critiques, en revanche, n'ont pas manqué. Le Professeur viennois les dédaigne et traite à peu près d'imbécile ou de perverti celui qui ne veut pas comprendre. Pierre Janet compare la psychoanalyse à un système de médecine religieuse comme cette *Christian science* qui fut fondée par une hystérique. Kroepelin l'appelle une *Métapsychiatrie*. La quasi-totalité des cliniciens français lui reprochent d'oublier les conditions anatomo-physiologiques des névroses. L'action pathologique d'une émotion sexuelle suppose la prédisposition. La psychoanalyse, poussant des névrosés qui souffrent d'une véritable maladie de l'analyse à s'étudier encore davantage, cultive l'obsession et l'idée fixe, etc..., etc...

Au Congrès de Besançon, qui s'est tenu au début d'août, cette année, le système a subi de fortes attaques. Les fidèles suisses

eux-mêmes ont dû admettre « la nécessité d'un travail d'épuration de la psychoanalyse dans le creuset de la clinique neuro-psychiatrique française » (Schnyder). M. Hartenberg lui dénie toute valeur scientifique : « Tissu de sottises, d'obscénités et d'erreurs. » M. Courbon l'appelle une « scolastique de la pornographie ». Les autres ne sont pas moins vifs, sauf MM. Claude et Jean Lépine.

En toute justice, je crois que la psychoanalyse ne mérite ni ces excès d'honneur, ni ces indignités. Le système de Freud est encore un amas où les champignons, le bois pourri et les branches vigoureuses sont mélangés. Une doctrine qui passionne ainsi le monde n'est pas cependant sans valeur et, pour mon compte, ayant à peu près tout lu des écrits de son Dieu, j'ai été séduit par sa vigoureuse originalité. Je lui suis reconnaissant de nous avoir révélé le domaine inconnu de la sexualité infantile, d'avoir montré l'utilité thérapeutique de la confession, d'avoir introduit dans la clinique psychologique la jolie notion de la fuite dans la maladie et du refoulement, et de m'avoir donné beaucoup de plaisir devant l'interprétation des actes manqués (die Fehleistungen), oublis, lapsus, etc... ; ses recherches dans le fatras des exagérations jettent par éclairs des lueurs sur notre inconscient...

Mais Freud, après avoir prouvé sa vigueur et son originalité, a trouvé sa loi de Némésis.

D'ailleurs, il est intéressant de noter combien sa doctrine évolue et perd sans cesse de sa force première, si bien que la plupart des fidèles, en retard aujourd'hui sur le Maître ondoyant, professent un culte qui n'est déjà plus orthodoxe.

Plusieurs élèves, — et des meilleurs, — sont devenus des adversaires. Adler, à la place du « principe du plaisir », met le « principe de puissance ». La névrose, due à la prédominance du sentiment personnel (Ichtrieb), est un moyen pour le malade de tyranniser les autres. Pour Jung, pour W. H. R. Rivers, la *Libido* de Freud, c'est-à-dire l'instinct sexuel, est toute l'activité vitale, l'instinct en général. Maeder retrouve dans l'inconscient l'expérience des ancêtres qui ressemble comme un frère à *l'a priori* de Kant. Jusqu'à Freud lui-même, dont la vieillesse fait ermite et pour qui l'instinct sexuel, baptisé Eros, est aujourd'hui le type même de l'instinct vital.

Pauvre Eros qui n'a plus de limites et, en se dissolvant dans la vie, cesse d'être.

Les faits cliniques et psychologiques demeurent. La théorie s'en va. Elle est cassée... comme la *Cruche* de Greuze.

PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Aimel : *La Politique et le Réel*, Grasset. — Paul Louis : *Le Déclin de la Société bourgeoise*, Monde nouveau. — Paul Laury : *La Vie ou la mort de la France*, Alliance nationale. — Fénelon Gibon : *La crise de la natalité et la croisade pour la repopulation*, chez l'auteur, 70 bis, rue Dutt. — Mémento.

En écrivant son livre, **La Politique et le Réel**, M. Georges Aimel semble avoir voulu répondre à ces journalistes qui, ne voyant partout qu'idéologie et nuées abstraites, reprochent âprement à la démocratie de ne tenir aucun compte de la réalité. M. Aimel n'a pas de peine à montrer que le fait démocratique s'impose à tous avec une puissance et une évidence croissantes, et que la récente guerre notamment a vu s'effondrer les dernières monarchies absolues dont les ennemis de notre régime tiraient plus ou moins argument. Que d'ailleurs ce régime et tous ceux qui sont organisés sur son modèle ne soient pas à l'abri de la critique, c'est ce que personne ne conteste, mais toute chose humaine est une création continue, et l'avantage justement de la démocratie est de provoquer bien des améliorations par son idéalisme, alors que les soi-disant réalistes antidémocratiques, tant d'extrême-gauche que d'extrême-droite, se complaisent dans une orgueilleuse conviction qu'elles sont la perfection même et que toute critique à leur égard est blasphème ou sacrilège. M. Aimel considérant la démocratie comme une espérance, c'est-à-dire un but à atteindre plus qu'une position à conserver, a raison de mettre au premier plan de ses préoccupations civiques l'éducation et de prôner l'école primaire unique, l'enseignement professionnel pour tous et l'organisation intelligente de la haute culture ; avec un corps de citoyens ainsi formés « l'immense question de l'ordre » qui le remplit d'anxiété se résoudra tout naturellement. Ce mot *ordre* est d'ailleurs amphibologique, et il a au moins deux sens nettement distincts de commandement et d'harmonie, comme on le voit dans la simple phrase : j'ai donné ordre de tout mettre en ordre, et je ne sais au juste dans quel sens le prend l'auteur. Si c'est dans le premier, ainsi que le suppose la préface

de M. Gillouin, directeur de la collection *Politeia*, dans laquelle paraît le volume, et qui reproche à M. Aimel de n'avoir pas donné une bonne théorie de l'autorité, je remarquerai que l'autorité est un art plus qu'une science comme auraient dit nos pères, que toute théorie a l'inconvénient de trop resserrer ou trop relâcher, et que ce qui importe, c'est seulement le bon sens, le doigté et l'énergie de ceux qui exercent cette autorité. Au surplus, même si on opposait la démocratie hypoautoritaire aux autres « craties » hyperautoritaires, il faudrait se prononcer pour elle, l'autorité n'étant qu'une condition préalable s'il s'agit de sécurité, ou un frein occasionnel s'il s'agit de moralité ; pour la vie normale d'une société, les vraies forces de progrès et de concorde sont la liberté, l'égalité et la fraternité, triple base naturelle de la démocratie.

A l'autre bout de l'horizon, M. Paul Louis dans son livre : **Le Déclin de la Société bourgeoise**, attaque non moins violemment la démocratie qu'il déclare en contradiction essentielle avec le socialisme. Il s'agit bien entendu de son socialisme à lui, c'est-à-dire du marxisme bolchéviste et communiste qui, en effet, est le contraire non seulement de la démocratie, mais encore du bon sens ; mais de même qu'il y a des monarchistes admettant le fait démocratique, il y a heureusement aussi des socialistes qui acceptent la souveraineté du peuple (dont la dictature du prolétariat est la négation), la représentation nationale (dont le soviétisme n'est que la parodie) et qui poursuivent la justice sociale (dont le communisme se moque) et la concorde sociale (qu'il détruit par sa lutte des classes). Mais est-il bien vrai qu'on puisse parler de déclin de la société bourgeoise, ce mot déclin signifiant ici ruine certaine et prochaine ? Assurément non, si le mot société bourgeoise est pris dans le sens de société fondée sur le droit de propriété. Que le nombre des bourgeois, si l'on entend par là les purs rentiers oisifs, aille en diminuant, c'est probable, mais que le nombre des petits propriétaires décroisse, c'est ce qui est inexact. D'autre part, ni l'importance de la propriété privée ne diminue dans le monde, ni celle de l'administration privée, ni celle de l'initiative privée, et au contraire tout ce qui est gestion ou appropriation collective est en forte baisse ; le temps de guerre a vu naître partout une foule d'industries d'Etat qui toutes ont fait faillite; d'ailleurs, même en temps de paix, une

exploitation de ce genre se clôt toujours en déficit ; et pour la gigantesque expérience dont la Russie a été le théâtre depuis cinq ans, on peut en voir les résultats : le bolchevisme n'a produit que misère, famine, peste et guerre civile, et la Russie soviétique ne survit que parce qu'elle cesse d'être communiste pour devenir de plus en plus le contraire. Quant au désir d'être propriétaire, on ne voit pas qu'il diminue ni là-bas, ni ici, tout ouvrier parisien cherche à avoir son pavillon en banlieue, et tout bourgeois cherche à devenir propriétaire de son appartement au lieu d'en être locataire. De telle façon que la société propriétariste et capitaliste est plus forte que jamais, que sa disparition catastrophique et fatale ne se fera pas, et que la seule façon de la renverser, c'est le coup de force, procédé cher à tous les partis extrêmes, de droite et de gauche, mais le succès dans ce genre de tentative n'est pas certain, et il serait trop long d'expliquer pourquoi le 2 décembre 1851 chez nous ou le 2 novembre 1917 en Russie ont réussi, et pourquoi leurs imitations ne réussiraient plus ; toute guerre même civile a ses aléas, et là où le Kaiser avec ses milliers de canons a échoué, la C. G. T. U. avec ses centaines de chaussettes à clous ne réussirait pas. M. Paul Louis est trop intelligent pour ne pas le comprendre, mais il devrait bien le faire comprendre à ses amis.

Même au point de vue rente et rentiers, il n'y a pas déclin non plus, puisque partout les dettes nationales ont formidablement grandi et que les industries ont dû pour se reconstituer faire appel à d'énormes capitaux. Sur 100 fr. d'impôts que nous payons, 50 fr. vont aux créanciers de l'Etat. Il n'y a que l'Allemagne où tout service de dette a disparu de par l'effondrement du mark, mais d'une part la banqueroute n'est tout de même pas une solution, et d'autre part la propriété privée, pour avoir été écorniflée en matière de chiffons de papier, n'a nullement disparu pour le reste, et là encore il serait faux de parler de déclin de la société bourgeoise.

§

L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française, 10, rue Vivienne, a dernièrement organisé le *Concours Michelin de la natalité* où M. Paul Haury, professeur agrégé, a remporté le grand prix de 50.000 fr. avec une brochure : **La Vie ou la Mort de la France**, très judicieusement rédigée :

formules graphiques, images et cartes tout y est frappant, et je n'y trouve à redire qu'un alinéa sur la réforme successorale qui demanderait plusieurs pages d'éclaircissements. La brochure a été tirée à 500.000 exemplaires et devrait avoir autant de convertis que de lecteurs.

Sur le même sujet, l'ouvrage beaucoup plus ample de M. Fénelon Gibon : **La Crise de la natalité et la croisade pour la repopulation**, est à louer aussi, bien que l'esprit très dévot dans lequel il est écrit puisse lui faire perdre un peu de son autorité auprès de certaines gens. Tous les remèdes qu'indique l'auteur sont à approuver, et à appliquer, mais avec un tour de faveur pour certains d'entre eux. A mon avis, les quatre mesures vraiment utiles et efficaces pour augmenter la natalité, je ne dis pas la récompenser, mais l'augmenter, sont les suivantes : 1° la répression minutieuse des avortements qui ne sont plus aujourd'hui des crimes, mais de simples délits, donc plus facilement punissables. 2° la concession de très fortes primes à la naissance. 3° l'augmentation des retraites ouvrières et paysannes proportionnellement au nombre des enfants élevés. 4° la réserve pour les enfants de familles nombreuses de petites propriétés terriennes à titre viager sur le modèle de Fort-Mardyk. Avec ces quatre mesures on peut espérer quelque chose de sérieux, mais avec les autres, même louables, on n'obtiendra pas de grands résultats et avec certaines on n'obtiendra rien du tout ; parmi ces dernières inutilités, je place tout ce qui est objurgation patriotique, religieuse ou morale et qui n'agira que sur les déjà convertis, et tout ce qui est réforme de notre Code Civil et qui peut avoir des contrecoups aussi imprévus que fâcheux ; le fameux droit d'exhérédation sur lequel se sont emballés tant de bonnes gens serait un vrai danger familial et social et n'augmenterait pas d'une seule unité notre contingent de naissances.

Nos compatriotes n'aiment pas trop qu'on leur rebatte les oreilles de cette question de la natalité ; ils en ont tant entendu parler ! Elle est pourtant la plus importante de toutes, et même *la seule* comme dit M. Charles Richet. Chair à canon, ricanent les niais. Plutôt chair à suppression de canon, car si la France avait eu la même population que l'Allemagne en 1914, celle-ci se serait bien gardée de nous attaquer. Or pour cela, il aurait suffi que la France, à partir de 1870, eût gardé le même taux de natalité que

ses voisins. Avec une moyenne de quatre enfants par ménage, nous eussions fait l'économie de 1.500.000 morts et de 200 milliards de francs, ça en aurait valu la peine! et la contre économie qu'ont fait tant de gens, en n'ayant qu'un seul enfant, a été pure sottise.

Mémento. — *La politique française en 1922*, Encyclopédie parlementaire, Dunod. Recueil précieux de documents donnant en XIII chapitres les principaux discours de nos hommes d'Etat au cours de cette année ; le livre est sinon à lire d'un trait, du moins à consulter. — P. Trisca : *Les médecins sociologues et hommes d'Etat*, Alcan. M. Charles Richet qui préface le volume préfère le médecin homme de science au médecin législateur, il a pleinement raison ; toutefois un parlement de médecins vaudrait-il mieux qu'un parlement de mathématiciens ? — *La Paix par le Droit* affirme dans un numéro un peu en retard que l'occupation de la Ruhr est au point de vue économique une absurdité ; du moins au point de vue politique ne l'est-elle pas, ce qui seul importe. — Dans la *Revue des études coopératives*, M. Bernard Lavergne étudie justement avec une sagesse différente et parfaite le problème des Réparations et la responsabilité de l'Angleterre. — A propos de la coopération, *l'Annuaire général des Sociétés coopératives de France et des Colonies* qui vient de paraître, 5, rue Joubert, pour 1923, donne la liste complète de ces sociétés dont quelques-unes sont très puissantes. *La Coopérative militaire* par exemple ayant 250.000 membres. Il n'en est que plus regrettable que la Fédération de ces Sociétés soit aux mains de politiciens socialistes et même communistes qui n'auraient rien de plus pressé que de les supprimer s'ils arrivaient au pouvoir. M. Ajam, dans un des derniers numéros de *l'Exportateur français*, réunissait quelques textes qui ne laissaient aucun doute sur les tentatives d'accaparement de ces sociétés par nos bolchevisants. Il est donc fâcheux que les membres sérieux de la Fédération, MM. Charles Gide, Bernard Lavergne, Daudé-Bancel, etc., n'aient pas encore donné suite à leur intention de poser la question de la séparation des deux groupes ; c'est là une affaire de moralité qui s'impose.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Achèvement de la deuxième édition de l'*Atlas universel*, Vivien Saint-Martin et Schrader, Hachette. — M. Fallex : *Atlas de géographie économique*, 70 cartes, Delagrave. — J. Rouch : *Pour comprendre la mer*, 1 vol. in-8, 200 dessins, 13 planches, Hachette. — E.-F Gautier : *Le Sahara*, avec 4 cartes dans le texte. 1 vol. in-18 de la Collection Payot, 1923. — Mémento.

Nous avons signalé dans le *Mercure*, en 1922, la deuxième édition, alors en cours de publication, du grand **Atlas univer-**

sel **Vivien Saint-Martin et Schrader**; nous devons aujourd'hui une mention à l'achèvement de cette œuvre monumentale, car la préface, la table des matières et surtout l'*Index alphabétique* avec ses 125.000 noms viennent de sortir des presses. Cet atlas n'est pas seulement ce que nous avons de mieux en ce genre; il peut soutenir la comparaison avec les travaux les plus parfaits publiés à l'étranger. Les modes de représentation adoptés pour la Géographie physique ne méritent que des éloges; ils révèlent, pour qui compare les cartes récentes avec les premières parues en 1882, un perfectionnement des procédés techniques qui a réussi à effacer de la topographie, notamment, à peu près tout ce qu'elle contenait d'arbitraire et de conventionnel. Les cartes de Géographie politique ont nécessité des soins particuliers : le bouleversement de 1914-1918 a fait surgir, en Europe surtout, une grande quantité de nouvelles frontières; des Etats nouveaux sont nés, et aussi des noms géographiques d'une phonie et d'une écriture étranges pour des oreilles et des yeux français.

Il a été impossible de tenir l'Atlas exactement au courant d'une situation politique qui se modifie encore de jour en jour : par exemple, *la liste résumée des traités et conventions* postérieurs à 1918, qui figure en tête du volume, a été arrêtée à janvier 1923, le traité de Lausanne n'y figure donc pas; toutefois, l'ingénieux mode de reliure adopté permettra d'insérer très aisément dans l'Atlas des cartes rectificatives, dès que le besoin impérieux s'en fera sentir. Les principes de transcription et de prononciation adoptés pour les langues scandinaves, slaves, roumaine et magyare paraissent très rationnels.

L'Atlas est une œuvre collective. Mais il faut rendre hommage au principal ouvrier, le vénérable cartographe Franz Schrader. C'est lui qui a été l'animateur de l'œuvre; c'est lui qui signe la préface, où l'on trouve, avec l'historique de la genèse de l'Atlas, une sorte d'écho des généreuses aspirations du grand Elisée Reclus, le géographe humanitaire. « Puisse l'étude synthétique du Globe, s'écrie Schrader, enseigner à l'humanité moderne, encore meurtrie de ses dernières luttes, l'inévitable solidarité de la Terre et des Hommes, condition primordiale de la civilisation universelle! » Hélas! nous ne saurions partager l'optimisme de Franz Schrader, même sous sa forme dubitative. La terre enseigne aux hommes la solidarité, si l'on veut; elle leur enseigne aussi, d'une

manière bien plus nette, que les forces de vie sont nécessairement conditionnées par les forces de destruction et de mort.

En entreprenant un **Atlas de géographie économique**, M. Fallex assumait une tâche d'une difficulté redoutable pour un géographe aussi consciencieux que lui. Il ne faut pas se faire d'illusion ; les cartes économiques sont, de toutes les cartes, les plus malaisées à faire; cependant, ce sont celles que le public recherche le plus, car il croit y trouver une foule de renseignements précis, d'un intérêt pratique et direct: aussi, les cartes économiques se sont multipliées depuis deux ou trois décades. Presque toutes sont insuffisantes ou ne valent rien; il n'y a pas de figuration plus propre que celle-là à répandre l'erreur.

Ces cartes sont difficiles, et dans leur principe, et dans leur exécution. Dans leur principe, ce ne sont pas des *représentations* comme les cartes ordinaires, car les faits qu'elles figurent sont soustraits, le plus souvent, à cette vision d'ensemble, réelle ou supposée, d'où les représentations pourraient sortir. Les cartes économiques sont des *interprétations* de faits qui échappent à la représentation. Pour rendre intelligible la localisation des faits sur la carte, il faut utiliser les signes conventionnels, les teintes plates, les pointillés et les indications écrites. Dès qu'il est question d'un pays d'une vie économique complexe, comme le sont les principaux Etats modernes, la cartographie économique devient presque impossible, même si l'on multiplie les cartes spéciales pour chaque forme de l'activité humaine. Ou l'on ne met pas assez d'indications conventionnelles, ou l'on en met trop. On n'échappe au Charybde de l'incomplet et de l'insuffisant que pour tomber dans le Scylla du fouillis.

M. Fallex ne pouvait éviter entièrement ces inconvénients, car ils sont inséparables de la cartographie économique. Plusieurs de ses feuilles sont trop chargées, difficiles à lire, et ne laissent pas une leçon nette dans l'esprit. La carte agricole de l'Allemagne est presque aussi bariolée qu'une carte géologique, et Dieu sait si les géologues abusent des bariolages! Pour l'Autriche, pour la Tchéco-Slovaquie, les notations sont un peu confuses. Le quadrillage des routes maritimes de l'Atlantique est trop enchevêtré. Bien plus satisfaisantes sont des cartes comme celles de la Scandinavie, de la Pologne, du Canada et des Etats-Unis, soit parce que l'économie des Etats étudiés est assez simple, comme

pour les premiers, soit parce que les faits de l'outillage et de la production se présentent par grandes masses, comme pour les derniers.

En résumé, le travail de M. Fallex, malgré des imperfections à peu près inévitables, est appelé à rendre les plus grands services, surtout à cause de la scrupuleuse probité scientifique de l'auteur.

Le joli volume du commandant Rouch, **Pour comprendre la mer**, a été fait, comme l'indique le titre, à l'usage des touristes, et non des géographes ; cependant, il mérite une place dans la présente rubrique de Géographie. Car, sur les vingt-cinq chapitres qu'il contient, tous remplis de renseignements utiles ou curieux et toujours exacts, il y en a au moins onze qui ne contiennent que de la Géographie, et de la meilleure. Que ce soit à propos de l'eau de mer et des mouvements de la mer, de la topographie littorale, de la flore et de la faune marines, de la pêche, des ports, et de la marine militaire ou commerciale, l'auteur, appuyé sur une illustration très variée et très attrayante, sait mettre à la portée de tous des notions scientifiques de bon aloi. Il n'a commis aucune méprise un peu importante, et c'était, dans un tel sujet, une chose bien difficile.

Je comprends et j'approuve les préoccupations de M. Rouch : il a remarqué que non seulement les Français qui ne vont pas à la mer s'en soucient fort peu, — ce qui serait à la rigueur excusable, — mais que la plupart de ceux qui vont tous les étés barboter sur les plages paraissent ne pas avoir d'yeux pour voir et d'oreilles pour entendre : ils demeurent d'une étonnante indifférence pour toutes les choses de la mer et pour la vie maritime. Chacun peut se convaincre que M. Rouch a raison. Je l'ai vu moi-même dernièrement. Je revenais d'Ouessant à Brest par un superbe après-midi d'automne commençant : saison où les paysages marins, comme les paysages terrestres, sont plus émouvants que dans toute autre. Sur le pont du bateau, il y avait non loin de moi deux dames. Pendant deux heures de traversée, elles n'eurent pas un coup d'œil, pas une parole, pas une pensée pour l'admirable paysage marin qui se développait devant elles, celui de l'Iroise, du Fromveur et de l'archipel de Molène. Elles jacassèrent tout le temps à propos de leurs *enfants* : entendez par là d'affreux petits chiens qu'elles caressaient avec tendresse. Je mau-

dissais presque mes sentiments ou plutôt mes instincts de civilisé qui m'empêchaient de les jeter à la mer, elles et leurs *enfants*.

Le petit volume sur **le Sahara**, par E.-F. Gautier, condense, en 174 pages, la géographie physique et humaine de l'immense espace désertique qui va de la mer Rouge à l'Atlantique, et du Maghreb au Soudan. On pourrait croire que l'étude d'un tel sujet, en si peu de pages, donne quelque chose de sec et d'aride comme un manuel, — ou comme le Sahara lui-même. Rien de moins exact. Ce petit livre est nourri de faits intéressants et d'observations personnelles, l'intérêt ne faiblit pas un instant. Quoi de plus dramatique que la lutte de l'eau et des sables, avec l'histoire de ce réseau fluvial dont la plus grande artère fut l'oued Igharghar, au Sahara touareg ? Quoi de plus curieux que l'expansion saharienne des nomades de race blanche qui, malgré leur petit nombre, ont dominé les Nigritiens ou les ont refoulés vers le Soudan ? Malgré la part d'incertitude, d'hypothèses et d'inconnu que contient encore la géographie physique et humaine du Sahara, on a toujours l'impression de la vérité et de la vie. Les régions sahariennes se classent d'elles-mêmes dans un ordre presque rationnel, que ce soient les *reg* de gravier, arides et infranchissables, — les *erg* de dunes en mouvement dont le plus vaste, le désert lybique, est la partie la plus inconnue de la planète, — les groupes d'oasis du Fezzan et du Sahara algéro-tunisien, — ou les massifs montagneux du Tibesti et du Hoggar. Gautier nomme au passage les vaillants explorateurs du Sahara. Je regrette qu'il oublie un des meilleurs pionniers du Sahara occidental, le capitaine Augiéras.

L'avenir politico-économique du Sahara s'imposait naturellement à l'examen du géographe. Je note avec plaisir que tout « Africain » qu'il est, il ne tombe pas dans les exagérations trop naïves ou trop intéressées dont nous sommes souvent témoins. Gautier se fait peu d'illusions sur les *possibilités* économiques du Sahara. Au point de vue de la production, elles sont nulles. Au point de vue commercial, elles sont très faibles. La grande voie commerciale du Sahara au Soudan, c'est la vallée du Nil qui n'est pas à nous, ou à la rigueur la grande route Tripoli-Tchad qui ne nous appartient pas davantage. Quant à la soi-disant nécessité *stratégique* et *politique* d'un chemin de fer transsaharien, elle nous paraît fortement diminuée, pour ne pas dire supprimée, par les

autochenilles et par les avions, moyens de transport plus faciles à adapter économiquement aux conditions précaires du milieu que le chemin de fer ne le sera jamais.

Dernièrement, à la Société de Géographie, le général Nivelle préconisait en termes chaleureux la construction d'un chemin de fer à travers le Sahara. On pouvait se demander quel crédit méritaient les conseils d'un homme que l'histoire jugera sans doute responsable de la sinistre tragédie du Chemin des Dames ; d'autre part, on pouvait admirer le curieux illogisme dont il faisait preuve, en recommandant la voie ferrée au cours d'une conférence consacrée au triomphe des autochenilles et de leurs pionniers.

Mémento. — *Revue scientifique* des 12, 26 mai et 23 juin 1923 : *Les Voyages d'exploration au Groenland*, par J. Rouch. — *La Géographie*, juin 1923 : *Les limites de végétation dans le Nord et l'Est de la France*, par André Guillaume. — *La Géographie*, juillet-août 1923 : *La Mésogée et le berceau de l'humanité*, par J. de Morgan ; *L'évolution des aménagements hydro-électriques en France*, par Raoul Blanchard. — *Annales de Géographie*, 15 juillet 1923 : *L'ancien delta du Var*, par E. de Martonne. — *Annales de Géographie*, 15 septembre 1923 : *Les routes nouvelles de l'Annam au Laos*, par J. Brunhes.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS COLONIALES

Pierre Daye : *L'Empire colonial belge*, Berger-Levrault, Paris.

J'ai pris connaissance, avec le plus vif intérêt, du gros volume de 675 pages que M. Pierre Daye, avec une compétence certaine, vient de consacrer à *l'Empire colonial belge* et il est de bon augure pour les relations de notre pays et de la Belgique, tant dans l'ordre politique général que dans l'ordre colonial, que cet ouvrage ait trouvé un éditeur français. M. Pierre Daye est allé effectuer un voyage d'études au Congo belge et ce sont les résultats de son enquête, publiée déjà en partie par le journal *le Soir* de Bruxelles, qui constituent la matière principale de son livre. Cela donne évidemment à celui-ci une apparence un peu décousue et lui enlève le caractère dogmatique que nous recherchons en France pour les travaux de ce genre. J'avoue personnellement m'accommoder fort bien de ce mode de composition qui laisse

aux impressions de l'auteur leur allure primesautière et leur garde un aspect vivant.

Dans son « avant-propos », M. Pierre Daye a précisé en termes excellents l'intérêt pratique de son œuvre, et ce qu'il en écrit pourrait, *mutatis mutandis*, s'appliquer exactement à un ouvrage de caractère général qui serait consacré aux colonies françaises.

La question coloniale, déclare-t-il, est devenue, pour notre pays, une question vitale. Et il faut que tout citoyen sache désormais ce qu'est la terre africaine dont nous sommes les maîtres. Il faut apprendre quelle est l'œuvre que les Belges ont réalisée là-bas. Il faut savoir quelle tâche leur reste à accomplir. Il faut examiner ce que le Congo leur offre aujourd'hui et étudier ce qu'il leur promet et pourra leur donner demain.

Les difficultés que la guerre a léguées aux pays d'Europe ont eu, tout au moins, pour résultat, en France et Belgique principalement, de tourner enfin les volontés vers l'exploitation des domaines coloniaux. Voilà un grand bienfait ! C'est pour notre pays, pour la Belgique, ce que le roi Léopold II avait admirablement pressenti. Il avait toujours craint l'invasion étrangère; il avait bataillé durant les quarante-quatre années de son règne pour fortifier notre établissement militaire, et, surtout, il avait prévu que, dans les années difficiles, quand la concurrence et la bataille économiques viendraient, dans une Europe appauvrie et surpeuplée, nous bloquer dans nos étroites frontières métropolitaines, nous pourrions nous sauver, et vivre, et prospérer encore, en ayant recours au grand réservoir congolais. « L'histoire enseigne, écrivait-il en 1889, que les pays à territoire restreint ont un intérêt moral et matériel à rayonner au delà de leurs frontières. » Elle est venue l'heure terrible que le vieux suzerain avait toujours prévue et redoutée. La Belgique est enserrée par la politique protectionniste de tous les pays qui l'environnent; elle étouffera si elle ne se découvre pas quelque large échappée qui lui permettra de trouver, grâce aux trésors de notre colonie, tous les éléments qui vont lui manquer... La prospérité future de la Belgique dépend de notre adaptation à cette « période coloniale ».

M. Pierre Daye qui, en 1919, dans la collection des *Cahiers belges* (1) avait déjà consacré une étude substantielle au grand rôle joué par Léopold II, a réservé, à bon droit, la première partie de son nouvel ouvrage à l'exposé de ce rôle dans la formation du Congo.

Bien avant de monter sur le trône, Léopold II avait l'intuition de l'importance qu'aurait un jour, pour les pays de la

(1) G. van Oest et Cie, éditeurs, Bruxelles.

vieille Europe, la possession de débouchés lointains. Successivement, on voit le duc de Brabant parcourir le Maroc, l'Egypte, où, en 1855, il est l'hôte du Khédive, l'Asie Mineure en 1860, l'Espagne, et, en 1864, l'Extrême-Orient, les Indes, l'Indo-Chine, Sumatra, la Chine. Il ne pense pas encore à doter son pays d'une colonie ; mais, déjà, il estime que

le commerce et l'industrie belges, les efforts des particuliers doivent tendre vers ce double but : l'augmentation de la marine marchande et la création de sociétés commerciales pour l'exploitation de la Côte d'Afrique, des Etats du Sud, de l'Amérique du Nord et de l'Australie.

Le 17 décembre 1865, Léopold II succède à son père et le baron Lambermont l'entend résumer ainsi en une phrase la pensée maîtresse du règne naissant : « Je n'ai d'autre désir que de laisser la Belgique plus grande, plus forte et plus belle. » Cette pensée ira se développant et vers 1889, note M. Pierre Daye,

sans s'arrêter à l'immensité de la conception, il décidera dans son cœur d'établir un vaste empire soudano-égyptien qui lui rendrait, en quelque sorte, la puissance des Pharaons.

Mais l'Angleterre veillait. Vers 1900, alors qu'il venait de fonder vraiment l'empire colonial belge et de sacrifier à cette fondation plus de vingt millions de sa fortune personnelle, alors qu'il avait solidement assis la prospérité économique et morale de la Belgique, des adversaires haineux lui reprochèrent d'avoir instauré au Centre Africain le régime du caoutchouc à n'importe quel prix, *red rubber*, d'avoir livré l'administration du Congo à des agents inhumains et sadiques qui mutilaient et massacraient les Noirs à plaisir et d'avoir construit une organisation politique entièrement bâtie sur l'arbitraire.

D'où venaient ces protestations vertueuses et indignées ? M. Daye le rappela, en 1919, dans les *Cahiers belges* en d'excellents termes :

Un organisme, écrivit-il alors, s'était principalement donné à cette mauvaise cause. C'était la *Congo Reform Association* qui avait à sa tête des gens comme sir Roger Casement pendu haut et court depuis lors pour haute trahison, et le défaitiste Edmund D. Morel, qui a été convaincu d'avoir reçu de l'argent allemand et qui fut condamné au cours de la guerre, en Angleterre, pour infraction à la loi sur la défense du Royaume. Voilà les hommes qui, sous le prétexte « humanité », servaient des intérêts dont les mobiles réels apparaissent aujourd'hui

clairement. Certes, l'Angleterre ne fit rien, bien au contraire, pour entraver une campagne qui, somme toute, servait ses désirs et menaçait fortement un dangereux concurrent ; mais il paraît évident à cette heure que l'Allemagne soigneusement dissimulée était derrière ces hommes qu'elle avait choisis à dessein parmi des étrangers ; l'Allemagne dont l'argent servit, sans nul doute, en toute cette affaire, par l'intermédiaire de Casement et Morel, l'Allemagne dont les ambitieuses visées sur toute l'Afrique centrale ont été, depuis lors, nettement établies...

Encore que la guerre ait fait s'évanouir, — du moins, je l'espère, — les filiales françaises de la *Congo Reform Association*, j'ai cru utile, à l'occasion de l'ouvrage de M. Pierre Daye, de rappeler ces faits, ne serait-ce que pour prévenir telles velléités de récidive toujours possibles de la part de gens qui savent habilement combiner intérêts personnels et préoccupations humanitaires.

Quand, au déclin de sa vie, Léopold II, par la « loi de donation », abandonna la plus grosse part de ses biens personnels à la Belgique, on le traita de « père dénaturé ». A l'égard de cet homme qui fit son pays riche et prospère, la jalousie ne désarma pas. Il est vrai, n'est pas impopulaire qui veut, et ce ne sera pas le moindre titre de Léopold II aux yeux de la postérité que l'impopularité de ce roi qui ne fut autant calomnié de son vivant que parce qu'il fut un Maître qui voyait haut et loin. Sur son lit d'agonie ne signa-t-il pas en décembre 1909 la nouvelle loi militaire qui permit aux Belges, aux premiers jours d'août 1914, de résister héroïquement à l'invasion allemande ?

Après cette première partie qui constitue un rappel historique d'incontestable intérêt, M. Pierre Daye étudie *le Congo tel qu'il est*. De façon discursive, je le répète, mais toujours vivante, il nous fait visiter avec lui Boma, la capitale qu'on abandonne, et Léopoldville-Kinshassa la future capitale, les huileries du Congo, les plantations de coton de l'Uele, les mines d'or de Moto et de Kilo, les mines de diamant du Kasaï, les chemins de fer des Grands Lacs et du Bas-Congo au Katanga. Entre temps, une petite incursion en Afrique équatoriale française. Poliment, M. Pierre Daye ne souligne pas trop la différence du développement de notre pauvre Brazzaville et de la riche Kinshassa. Il se rend aux écoles avec le lieutenant-gouverneur et apprenant que la connaissance

du français y est considérée comme la base de tout l'enseignement, il note :

Il n'en est point de même chez nous, où elle n'en est que le complément. Je crois cependant qu'en ceci ce sont les Français qui ont raison. Pour tout son développement ultérieur, un noir formé dans notre langue éprouvera des facilités que ne trouvera pas celui, aussi instruit soit-il par ailleurs, qui ne connaît que son idiome nègre.

M. Pierre Daye voit aussi avec une profonde admiration les laboratoires de l'Institut Pasteur où s'étudie la maladie du sommeil. Puis, il parcourt sur une locomotive les dix premiers kilomètres du chemin de fer entamé en 1922 et qui, presque parallèlement à la frontière belge, doit aller de Brazzaville à la mer. Avec une louable philosophie, il constate :

Ce chemin de fer s'exécutera. Nous devons en prendre notre parti. Ceux qui craignent (en Belgique) que cette concurrence nouvelle ne vienne un jour diminuer le trafic du Bas-Congo n'ont qu'à penser que notre colonie, qui se développe chaque jour, sera heureuse de profiter bientôt de l'entière capacité de transport de notre chemin de fer.

Très bien raisonné ! Avec le lieutenant-gouverneur Alfassa, il s'entretient de politique indigène et fort judicieusement M. Alfassa lui déclare :

Au surplus, toutes les théories les plus belles émises dans tous les congrès, dans toutes les réunions et dans toutes les études coloniales, ne sont qu'accessoires à côté de l'application pratique.

Fort bien dit! Très indulgemment, mais justement en somme, M. Pierre Daye retire de sa brève incursion dans notre Congo l'impression que

Brazzaville est incontestablement dans un stade beaucoup moins avancé que Kinshassa. Elle lui a cependant donné l'impression d'un effort nouveau. Le Congo, par les vicissitudes de la politique, a été, jusqu'à présent, la colonie sacrifiée de la France. Mais les circonstances ont changé depuis le néfaste accord Caillaux.

Espérons avec M. Daye que la France saura tirer parti des événements meilleurs.

En résumé, M. Pierre Daye, dans son copieux ouvrage, s'est efforcé de démontrer, — et il y a, à mon sens, pleinement réussi, — que le Congo belge était certainement un des plus riches pays du monde, un pays de prodigieuses, de fabuleuses possibilités.

Le tout est d'être capable de l'exploiter. A cet endroit de sa conclusion, l'auteur, faisant état de certaines conceptions économiques nouvelles que j'ai déjà signalées à diverses reprises, ajoute :

Nous ne devrons pas nous dissimuler que, dans l'actuelle situation du monde, aucune terre ne peut enfermer des produits sans que, pour le bénéfice de la communauté humaine, on ne s'efforce d'en tirer parti. Si nous-mêmes (Belges), nous ne sommes pas en état d'exploiter ces richesses, d'autres viendront tout naturellement le faire... Il nous faut voir en face notre devoir et les responsabilités que nous avons assumées.

Ce devoir et ces responsabilités dûment rappelées, M. Pierre Daye lance le cri d'appel classique : « Des hommes ! des capitaux ! » et il termine son remarquable exposé en proclamant que la Belgique doit garder les yeux sur son Congo « en qui elle trouvera peut-être un jour le sauveur qui lui permettra de recouvrer, après tant de heurts, l'apaisement dans la prospérité ».

Voici écrite l'histoire du Congo belge. Quand verrons-nous enfin retracée l'histoire non moins héroïque de notre Congo français ? On vient de publier (1), sous la signature du général Baratier, un des chapitres de notre épopée congolaise. Ce sont des *Souvenirs de la Mission Marchand*, souvenirs qui s'arrêtent à la veille de l'occupation de Fachoda. Alors, comme les Belges dans leur Congo, comme nous-mêmes à chaque tournant décisif de notre développement colonial, nous avons trouvé devant nous notre vieille et cordiale ennemie l'Angleterre. Ce n'est pas sans tristesse qu'on constate que cette inimitié persistante, lors même qu'elle prend le masque de l'amitié, s'est toujours déclarée à point nommé pour paralyser les efforts généreux de quelqu'un des nôtres. En 1898, ce fut aux rives lointaines du Nil; aujourd'hui, c'est aux rives prochaines du Rhin... Quel mal plus grand pourraient bien nous infliger des ennemis déclarés ?

CARL SIGER.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Le congrès international d'Histoire des Religions de Paris. — Alfred Loisy : *Essai historique sur le Sacrifice*, in-8°, Paris, Emile Nourry. — René Dussaud : *Les Origines cananéennes du Sacrifice israélite*, in-8°, Paris, Ernest Leroux.

Le Congrès International d'Histoire des Religions, organisé par la Société Ernest-Renan et qui s'est tenu à

(1) Arthème Fayard, éditeur.

la Sorbonne du 8 au 13 octobre, a été un vrai succès, à la fois par le nombre de ses membres (plus de 300), par leur qualité, et par celle des communications faites aux diverses sections. Pour ne citer que les principaux délégués : de Suisse nous sont venus MM. Naville, Oltramare, Bernouilli ; d'Italie, M. Pettazzoni ; de Pologne, MM. Zielinski et Czarnowski ; de Hollande, MM. Kruyt et Rassers ; de Belgique, MM. Goblet d'Alviella et le baron Descamps, d'Angleterre, MM. Burch et Braunholtz ; Sir James Frazer, M. Bugiel (Pologne) et M. Akamatsu (Japon) sont à peu près Parisiens. Maints chefs de file français, comme MM. Rébelliau, Guignebert, Salomon Reinach, De Faye, Toutain, Lods, et, *last but not least*, M. Alfred Loisy, ont collaboré activement, par des communications et aussi par des discussions.

Le comité d'organisation (MM. Guignebert et Alphandéry, avec leur secrétaire, Mlle Brunot) n'espérait pas un tel succès, car le nom et l'égide de Renan avaient dès le début des démarches éloigné toute une catégorie de savants, ceux qui gravitent dans et autour de l'Institut catholique. Celui-ci, et quelques autres groupements religieux, ont opposé à l'invitation un refus courtois, mais absolu. En outre, la date choisie convenait bien aux Français, mais coïncidait avec la rentrée universitaire dans plusieurs pays. Ces deux obstacles ont un peu gêné, surtout le second ; mais en définitive on s'est débrouillé, et les délégués officiels ont été assez nombreux pour marquer le succès. Les savants catholiques belges, suisses, autrichiens, anglais, etc., ont adopté partout la même attitude à notre égard, bien que la liberté des discussions dût être complète et bien qu'on eût poussé le scrupule jusqu'à ne plus mettre le nom de Renan sur les circulaires ni sur le livret du Congrès, afin de ne blesser aucune susceptibilité, justifiée ou non.

Les communications réellement faites et dont les manuscrits ont tous été déposés pour constituer le volume des Actes du Congrès ont été au nombre de 87, ce qui est un record, puisqu'au précédent congrès il n'avait été que de 66. Certaines sections ont été très animées comme la IIe (Primitifs), où le comte Begouen a interprété par la magie les découvertes récentes de statues préhistoriques d'ours, M. Czarnowski a étudié le rôle des limites, et où j'ai nié le totémisme préhistorique, puis proposé un classement nouveau des modes de la sépulture ; la IIIe, où M. Virolleaud a

donné un tableau d'ensemble des récentes découvertes en Syrie, M. Contenau a parlé des divinités hittites et M. Reinach du souper chez la sorcière ; la VII[e] avec M. Sartiaux qui a parlé des origines (sacerdotales) de la philosophie grecque ; la IX[e] avec M. Toutain (sacrifices humains et divinités fluviales) ; la VIII[e], où M. Bernouilli a discuté la personnalité divine de Dieu, père de Jésus, dans les synoptiques et où M. Loisy a développé sa nouvelle interprétation rythmique de la première aux Corinthiens (ce qui a suscité de vives et intéressantes discussions). Les autres sections aussi, notamment l'islamique présidée par M. Ferrand, ont apporté du nouveau comme documents et comme théories. Toutes auraient certes donné davantage encore sans l'abstention systématique d'un groupe de savants parisiens, — non catholiques, — que je ne veux pas nommer, et d'autant moins que je ne comprends pas leurs raisons, peu justifiables en un moment où, selon leur propre doctrine, tous les Français doivent s'entendre pour faire face aux difficultés politiques internationales et résister à une campagne encore forte de dénigrement universel de notre pays, de notre travail scientifique et de nos savants.

Que si le congrès a apporté des documents nouveaux et des analyses partielles de tels ou tels faits religieux, on n'y a pas entendu cependant de larges discussions sur quelques-uns de nos grands problèmes généraux, sauf un peu à propos de la communication de M. Pettazzoni sur le monothéisme primitif. Or, ce qu'on cherche depuis quelques années, c'est à définir, sur la base comparative la plus large (nous, comparatistes, après vingt ans de lutte, avons partie gagnée), les éléments dont l'existence a été reconnue comme fondamentale dans toutes les magies et religions, savoir le rite dit prière, le rite dit de passage, le rite dit tabou, le rite dit sacrifice, etc. d'une part ; et de l'autre la divination, le sacerdotalisme, le groupement des divinités en société spéciale, le mécanisme des syncrétismes, celui des trichotomies (triades, ennéades, etc.), la primitivité relative du monothéisme, du dualisme, du pluralisme, etc., le mécanisme et la fonction des mystères, etc. Je crois que de telles questions, générales, ne pourront guère être discutées en congrès que si on les met d'abord à l'ordre du jour, en demandant aux divers spécialistes des sortes de rapports. Ainsi, on pourrait fort bien consacrer la moitié du temps d'un congrès à des réunions générales où chaque spécialiste

viendrait dire à quoi il est arrivé en étudiant la prière, ou bien le sacrifice, dans les limites de sa spécialité.

§

Cette proposition m'est suggérée par la lecture récente de deux livres également consacrés au sacrifice et dont les auteurs partent de faits, sinon de méthodes, différents. **L'Essai historique sur le sacrifice**, d'Alfred Loisy, est le tableau de l'évolution de ce rite spécial dans toute l'humanité, des peuples les plus primitifs connus jusqu'à ceux qui ont adopté le christianisme. Si l'on essaie, en partant des faits mêmes, de définir le sens de ce terme tombé dans le langage courant (où il n'a guère plus que le sens d'immolation), on est très embarrassé. *Sacrum facio*, je rends sacré, ou je fais du sacré, signifie : j'introduis dans le monde religieux quelque chose ou quelqu'un de profane. Nous voilà donc en présence de la théorie générale du sacré, opposé au commun, au profane ; le sacrifice, sous quelque forme que ce soit, serait donc un rite, sinon toujours d'union directe, du moins d'agrégation. C'est l'interprétation que je préfère (en tant que fragment de ma théorie plus générale encore des *Rites* ou *Cérémonies de Passage*). Mais M. Loisy se place autrement et donne la définition suivante :

Le sacrifice est une action rituelle, la destruction d'un objet sensible, doué de vie, ou qui est censé contenir de la vie, moyennant laquelle on a pensé influencer les forces invisibles, soit pour se dérober à leur atteinte lorsqu'on les a supposées nuisibles ou dangereuses, soit afin de promouvoir leur œuvre, de leur procurer satisfaction et hommage, d'entrer en communication et même en communion avec elles.

Cette définition, que j'appellerais analytique, englobe donc les définitions antérieures de don, de communion et de destruction, ainsi que les sentiments de dévouement, de propitiation, enfin le mécanisme d'identification. Je crois que les faits, nombreux et fort bien analysés, sur lesquels l'auteur fonde cette définition, me donneraient autant d'arguments en faveur de ma formule, que pour la sienne. Quoi qu'il en soit, ce livre est fondamental. On y trouve des études détaillées sur l'action sacrée et la figuration rituelle, sur les sacrifices dans les rites funéraires et les rites de saison, puis sur les sacrifices d'alliance et de serment, de purification et d'expiation, de consécration, d'initiation, enfin sur la place du sacrifice dans le rituel des diverses religions.

Un contrôle partiel de cette théorie générale est possible grâce au livre de M. René Dussaud sur **Les origines cananéennes du Sacrifice israélite.** Tour à tour sont décrits l'holocauste, le sacrifice non sanglant, le sacrifice de communion, le sacrifice de rémission du péché, le sacrifice expiatoire. Le chapitre III montre les analogies entre les sacrifices israélites et les sacrifices carthaginois ; enfin deux chapitres traitent des rites israélites mus par le sacrifice et des mythes sacrificiels israélites ; un recueil de textes donne les moyens de contrôle. M. Dussaud a rejeté la plupart des interprétations fondées par les écoles bibliques critiques sur la date seule des textes, pour chercher l'essentiel des phénomènes décrits ; il applique modérément la méthode comparative, et rappelle que les Israélites primitifs étaient socialement proches des Arabes nomades modernes. Nous possédons donc, grâce à M. Dussaud, un catalogue local de formes du sacrifice qui rentre parfaitement dans le cadre général établi par M. Loisy, bien que sur certains points spéciaux il puisse y avoir des divergences d'interprétation, et surtout de datation (Voir un article de M. Loisy, *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, tome VIII, p. 338-369).

En fait, le rite spécial dit sacrifice n'existe pas à l'état isolé : il fait partie, toujours, d'un ensemble cérémoniel plus complexe, mais n'est pas situé de même dans les divers ensembles, et n'y est pas non plus toujours le point central, ou le point culminant. C'est depuis peu seulement qu'on commence à voir que les éléments cérémoniels fondamentaux peuvent être interchangeables. Je ne dirai pas que toute la théorie des religions et des magies est à refaire ; mais il faut en tout cas une attitude scientifique nouvelle, peut-être une méthode nouvelle, où l'on tiendra mieux compte de ces interactions. Le mieux, pour commencer, sera de consacrer des monographies, très étendues dans le temps et l'espace, à chacun de ces éléments interchangeables.

A. VAN GENNEP.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Solange Sand à Clésinger (Le Figaro, 8 octobre). — *Souvenirs sur Barbey d'Aurevilly* (Gaulois, 14 octobre). — *Stendhal-Club et Anti-Sthendhal Club* (L'Action Française, 17 octobre, Le Journal, 25 octobre, Les Nouvelles Littéraires, 20 octobre).

Dans le **Figaro,** M. Paul Fuchs nous donne une très inté-

ressante étude sur Auguste Clésinger, qu'il appelle : un romantique attardé. Après avoir résumé la vie tumultueuse du sculpteur, conté ses rapports avec la famille Sand, son mariage romantique avec Solange, et la séparation du ménage (1), M. Fuchs, d'après les lettres inédites de Solange Sand à Clésinger, nous montre l'amitié « compréhensive et compatissante » que Solange avait gardée pour l'espèce de grand enfant qu'était son mari.

La guerre de 1870 surprit Clésinger à Paris, où il était de retour depuis six ans. Après l'équipée de Besançon que nous avons racontée, il erre de Tours à Bordeaux, où siège le gouvernement, tâchant d'obtenir la commande d'une de ces œuvres colossales dont il rêve toujours. Il traîne la misère, comme d'habitude. Sa femme, réfugiée dans le Midi, apprend sa détresse. Depuis longtemps, les dissentiments de jadis étaient oubliés. Ils avaient, chacun de son côté, organisé leur vie ; mais Solange avait gardé, pour l'espèce de grand enfant qu'était son mari, une amitié compréhensive et compatissante. Les lettres, encore inédites, qu'elle lui envoie à ce moment de Cannes, et que nous devons à l'obligeance de M. Jean de Gourmont, sont un témoignage émouvant de la noblesse de ses sentiments. Il ne faut pas, en les lisant, oublier que la fille de George Sand avait puisé, dans le milieu où elle fut élevée, des convictions ardemment républicaines, et qu'elle haïssait l'Empire.

Cannes, 11 septembre 1870.

Mon cher Clésinger,

J'ai reçu vos deux lettres. J'avais répondu à votre première lettre. Mais il ne me surprend point qu'elle ne vous soit pas parvenue. C'est une désorganisation générale.

Ce que vous me dites de l'état de cette armée, de cette retraite et du patriotisme des paysans ne me surprend pas. Le patriotisme est un sentiment qui s'acquiert ou par l'éducation ou dans les grands malheurs. Le paysan ne connaît que sa vache et son champ, et ce n'est pas les vingt années d'Empire qui ont pu lui inculquer des pensées de dévouement. La tête a été aplatie, tandis que le ventre grossissait. Vingt années de gouvernement abrutissant ont énervé la France et ont dénaturé l'esprit national. Ne désespérons pas d'elle. Le sol n'est pas la nation. Il est sûr que le pays sera ruiné, écrasé d'exactions de toutes sortes, abreuvé de larmes et de sang, couvert de honte et de cadavres. Mais l'âme de la France ne périra point. Et nos enfants et nos neveux vengeront cette effroyable armée et feront encore pâlir nos ennemis. Mais l'heure de l'expiation est effroyable, et nous sommes

(1) Du « couple diabolique », écrivait George Sand.

trop vieux, nous autres, pour assister au châtiment de ces hordes barbares et avides qui nous écrasent et nous dépouillent.

Certainement, si vous venez à Cannes, je ferai ce qu'il me sera possible pour vous procurer le repos et vous réparer de tant de fatigue et de chagrins. J'habite toujours la très modeste pension Panant, et je vous y ferai préparer une chambre. Ce n'est pas brillant, mais vous ne serez plus sur la paille et sans pain. Le régime est sain et le climat plus doux qu'aux bords de la Loire. Venez donc : là où je serai, le nécessaire sans luxe ne vous manquera jamais. Après les dures journées que vous venez de traverser, j'espère que ma mesquine petite existence bourgeoise vous paraîtra moins insuffisante.

Ma mère est restée à Nohant et s'obstine, à mon grand chagrin, à ne pas le quitter. Sa présence n'empêchera pas les Prussiens de le piller. Et, de plus, elle sera rançonnée outre mesure, en mettant les choses au mieux.

Donnez-moi de vos nouvelles et croyez que je serai heureuse de vous serrer la main. J'étais très inquiète de vous, surtout depuis hier soir, qu'une lettre de Marie m'avait communiqué une partie de ses angoisses.

Au revoir, je l'espère, et courage.

SOLANGE.

8 février, Cannes.

Je conçois votre dessein de retrouver à Paris tout ce que vous y avez laissé ; mais personne n'y entre. Je m'étonne que vous soyez encore assez jeune pour vous livrer à de la sculpture non commandée et que vous puissiez attendre, dans la crise présente, autre chose que des compliments de la part des ministres et du conseil général. Je ne doute pas que votre œuvre ne soit fort belle et je serai très contente d'en avoir une photographie si vous en faites faire. Mais qu'attendez-vous de la France, au milieu de ces effroyables désastres, de ces déchirements et de cette curée démocratique ?

Les mobiles de Cannes sont partis ce matin. Maintenant qu'il n'est plus temps, il sont partis plein de fureur guerrière et de patriotisme. A la première étape où ils dormiront mal, leur enthousiasme tombera.

Mille amitiés.

Le moment n'est pas de perdre la tête. L'heure de la patience et de la résignation est venue pour tout le monde devant le malheur public ; pour chacun, en particulier, en présence de la misère et du chagrin personnel.

Ici, il y a encore de ce pain dont vous avez mangé, mais c'est tout.

Cet échec, je l'avais prévu. Je savais que vous mangeriez sans profit

à Bordeaux les quelques sous si désagréablement acquis ici, et *inrenouvelables*.

Sans les désastres de notre pauvre France, je vivrais bien tranquille et *toujours bonne* malgré les grignotements des rats et les piqûres des puces humaines. Faites comme moi. La vie est trop limitée pour qu'on puisse s'embarrasser et s'occuper de si méprisables détails. Toute personne humaine est attaquée. Tout être en évidence l'est davantage encore. On ne peut réunir tous les avantages : être quelqu'un et n'être point tourmenté.

Au revoir. Vous pouvez venir ici quand vous voudrez, même sans prévenir. Il y a de la place et Mme Penant sera charmée de vous revoir. Mille compliments de sa part et amitiés de la mienne.

SOLANGE.

Clésinger ne vint pas à Cannes. La paix signée, les époux n'eurent que des rapports espacés et corrects. Maurice Sand considérait encore le sculpteur comme faisant partie de la famille, car voici le texte du billet pour lui annoncer la mort de George Sand :

Clésinger,

Ma mère, qui était bien un peu la tienne aussi, est morte hier. C'est un grand malheur pour tous. Je crois de mon devoir de t'en faire part. Solange ne l'a pas quittée, elle a été méritante et s'est montrée la fille d'une telle mère. Je suis bien malheureux.

MAURICE.

Et voici la lettre, inédite aussi, que lui adressa Solange quelques jours plus tard :

13 juin 1876.

Mon cher Clésinger,

Je vous demande pardon de vous apprendre très tard la mort de ma mère. J'étais hors d'état d'écrire, 180 dépêches expédiées de La Châtre le même jour sont arrivées, les unes après l'enterrement, les autres pas du tout. Vous avez dû être du nombre.

J'ai eu la triste consolation de soigner ma pauvre mère pendant sa maladie. Elle a souffert sans répit jusqu'au dernier souffle et n'a cessé de s'agiter et de gémir que faute de vie. Nous sommes bien malheureux. Pour Maurice surtout, le vide de cette maison est affreux. Adieu, recevez mes bien tristes amitiés.

SOLANGE.

Après la mort de sa mère, Solange ouvrit, rue Taitbout, un salon littéraire qui eut une destinée brillante. Quant au sculpteur, une fois la guerre de 1870 terminée, il était revenu à Paris, reprenant son travail avec une fougue que les ans n'éteignaient pas. Mais les jeunes générations l'ignoraient ou ne goûtaient pas son talent. L'oubli succéda à la gloire tapageuse qui entourait son nom sous la monarchie de Juillet.

et sous l'Empire. Une mort subite, survenue le 6 janvier 1883, lui épargna une douloureuse vieillesse. Il venait de déjeuner avec le solide appétit qui était le sien, lorsqu'il fut frappé de congestion. Quarante-huit heures après, il était mort. Ses derniers mots furent : « L'atelier ! L'atelier ! »

Vingt-cinq personnes seulement suivirent les obsèques de ce grand irrégulier qui avait tenu tant de place dans la société d'alors. Il est vrai que Musset ne trouva que vingt-sept amis pour l'accompagner à sa dernière demeure.

§

Une plaque vient d'être apposée sur la maison de la rue Rousselet où mourut l'auteur des *Diaboliques*. A cette occasion M. Lucien Corpechot consacre à Barbey d'Aurevilly, dans le **Gaulois**, un article dont voici quelques fragments :

On s'est plu à recueillir quantité d'anecdotes où se trahit le romantisme inné de ce classique passionné ; mais celle-ci, qui me fut racontée par M. Bourget, est d'une autre qualité et mérite d'être conservée. M. Bourget, entrant un jour dans le modeste logis de la rue Rousselet, aperçut Barbey écroulé dans un fauteuil pleurant, un livre à la main. Il s'approcha du vieux maître et s'enquit de la cause d'un tel trouble. Barbey lui tendit le livre, un volume de Balzac, en murmurant : « Il me désespère... »

Il y a, dit Pascal, « des mots déterminants et qui éclairent toute l'âme ». Jugez par celui-là la vraie noblesse du *Connétable des Lettres!* « Il allait naturellement au grand », écrivait Sainte-Beuve, qui ajoutait que sa plume ressemblait à une épée. Il s'était voulu et s'était fait une nature d'aristocrate, et comme il estimait que la plus grande dignité d'un gentilhomme était de servir, ce chevalier d'aventures venait lui-même se placer sous le joug de la tradition et incliner devant la règle sa diabolique audace. « La passion le trouble et fait un peu trembler ses mains, disait son compatriote Remy de Gourmont, mais il se raidit, respire et achève l'expérience ! » Bel exemple, qu'on a bien raison de glorifier aujourd'hui.

Tout jeune, à peine échappé aux bancs du lycée, au hasard d'une rencontre, j'eus l'honneur d'être nommé à Barbey d'Aurevilly par une femme spirituelle, qui me glissa à l'oreille :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois !

Barbey sortait de chez la baronne de Poilly sanglé dans sa redingote à plis, si serrée à la taille qu'un jour, s'approchant d'un ami, durant une messe de mariage, il lui confessa : « Mon cher, je sens que si je communiais, j'éclaterais ! » Un bouton brillait au jabot de sa chemise, si

volumineux et si fulgurant que Coppée prétendait que, « même en strass, ce serait une fortune ». Sa main campée sur sa hanche semblait chercher le pommeau d'une épée. Il y avait dans son port de tête hautain, dans tout son abord quelque chose de souverain. Les gens du monde, qui le jugeaient sous son accoutrement, souriaient de son équipage de vieux dandy : pantalon de casimir clair à bande d'or ou d'argent, bottes vernies, cravate rose frangée de dentelle, cravache à pomme de jade ! Assurément, écrivain ou dandy, Barbey manque trop souvent ses effets par excès, surtout par trop de fièvre, trop de sincérité. Mais, comme l'affirme Robert de Montesquiou, « il nous apparaissait superbe parce que son génie et surtout son caractère servaient de magnifiques supports à ces oripeaux qu'ils réhabilitaient et transfiguraient »...

Mon unique rencontre m'a laissé une impression qui ne s'est jamais effacée. Comme le poète des *Hortensias*, j'eus le sentiment de me trouver en présence d'un « beau jardin fermé », et j'ai toujours interrogé avec émotion ceux que je savais avoir été les amis de cet homme rare, de ce poète dont les métaphores enflammaient mon imagination.

En ce temps-là, Barbey vivait beaucoup auprès d'une Espagnole assez insignifiante, et ses amis se désolaient de cette étrange liaison qui le retenait trop longtemps loin d'eux. Ils dépêchèrent auprès de lui une exquise jeune femme pour laquelle l'écrivain professait une tendresse d'aïeul. « Enfin, monsieur Barbey, lui demanda-t elle, qu'est-ce donc qui vous attache à cette femme ? — Mais, mon enfant, répondit-il, elle est BÊTE ! »

§

On parle beaucoup du Stendhal-Club qui, malgré les révélations d'André Billy dans l'*Œuvre* et d'Emile Henriot dans le *Temps*, demeure pour la plupart des journalistes une chose très mystérieuse : « L'on ne sait où frapper pour en être », écrit, dans l'**Action Française**, Orion, qui, d'ailleurs, ferait « des bassesses » pour être admis dans cette mystérieuse académie, et nous donne avec émotion les raisons de son enthousiasme stendhalien.

Mais voici qu'on parle aussi de fonder un *Anti-Stendhal-Club*, dont le président serait : « *Celui qui ne comprend pas* (*n*° 2) (1) », M. Clément Vautel. M. Clément Vautel et ses approbateurs, révélés ou silencieux, ont bien raison, écrit M. Maurice Boissard dans les **Nouvelles littéraires**. Et il ajoute :

Stendhal est un écrivain illisible, prétentieux et assommant. Il n'a ni idées, ni sensibilité, ni style, ni esprit. Aucun intérêt, un auteur insup-

(1) Le n° I de la dynastie fut Henry Fouquier, *dit Nestor*, pour les déjà bien pensants lecteurs de *l'Echo de Paris*.

portable, ses écrits un fatras sans nom, et c'est évidemment une pose que d'oser dire qu'on trouve de grands plaisirs à le lire. Ce n'est même pas assez, à mon avis, que de propager ces vérités. On devrait cesser d'éditer ses oeuvres et mettre au pilon celles qui sont en librairie. De cette façon, je serais seul à le connaître et à l'aimer, à posséder et à lire ses livres. Je n'aime pas beaucoup de monde autour de ce que j'aime. Je serais enchanté de cette solitude.

« Celui qui ne comprend pas (n° 2) » continue. Il imagine aujourd'hui même la visite d'un Brésilien qui serait venu lui avouer son désespoir de ne pouvoir comprendre les grands écrivains contemporains : Mallarmé, Rimbaud, Claudel, Valéry, etc...

— Vous ne comprenez pas ces chefs-d'oeuvre ? répondis-je... Rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul. *Nous sommes même, en France, à peu près tous dans votre cas.* Laissez donc tous ces auteurs à qui manque l'essentiel du génie français, — la clarté, — et relisez, tout bonnement, pour vous refaire un peu, quelques fables de La Fontaine ou quelques contes de Mérimée. Les cent premières pages des *Trois Mousquetaires* ne vous feront même pas de mal.

Tout de même (1) ! C'est vraiment médire de la France, qui n'est pas si bête que veut bien l'affirmer l'incompréhension du journaliste belge, qui prétend représenter l'esprit français. Mais c'est surtout injurieux pour l'Amérique latine, le pays où notre littérature est la mieux comprise et sentie. Il est même curieux de constater que nos faux grands hommes du Boulevard sont profondément méprisés dans cette France lointaine qui sait épouser nos vraies admirations littéraires.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Nausicaa,* opéra en 2 actes de M. René Fauchois, musique de M. Reynaldo Hahn ; *Pepita Jimenez,* comédie lyrique en 2 actes et 3 tableaux, musique d'Isaac Albeniz. — Editions Maurice Sénart : *L'Esthétique de l'Orgue,* de M. Jean Huré.

Tandis que notre Académie Nationale de Musique et de Danse s'évertue à renouveler son répertoire et y réussit, son concurrent de la Salle Favart demeure obstinément enlisé dans le

(1) J'écris cette expression, avec l'assentiment d'André Gide, malgré la désapprobation de Paul Souday (le dernier critique du *Temps*), (ou : « malgré que » M. Souday ait désapprouvé cette formule). André Gide est « *tout de même* » plus artiste que M. Souday, et possède une sensibilité plus instinctivement sûre de l'esthétique de notre langue.

vérisme italique encadré de *Manon*, *Carmen*, *Louise* et *les Noces de Jeannette*, ce qui fait désormais une collection de bien vieilles lunes. S'il y gagne encore de l'argent, nombre de ses abonnés lassés ont émigré pourtant à l'Opéra qui connaît aujourd'hui les joies du supermaximum. C'est un signe que notre Opéra-Comique a tort de négliger. L'éducation du grand public a chez nous notablement progressé et, si les niaiseries des Massenet et autres Puccini plongent sans doute aucun dans l'extase quelques quarterons de nouveaux et nouvelles riches, la clientèle est aussi bornée en quantité qu'en qualité, et il serait imprudent de trop compter dessus pour les recettes. Notre seconde scène lyrique a l'air d'ignorer totalement l'état actuel de l'art musical. Après *Fervaal* qui, du moins, l'honorait, elle laissa son rival lui enlever *l'Heure espagnole* pour un succès qu'elle doit amèrement déplorer de n'avoir su réaliser chez elle. M. Albert Carré jadis rachetait çà et là par du Gluck et du Mozart ses faiblesses pour la camelote industrielle. Il semble avoir perdu jusqu'au goût de ces repentirs. Il annonce depuis deux années *Tristan* et *Armide* sans pouvoir se résoudre à tenir ses promesses. Son activité, si justement vantée naguère, n'est plus qu'un vague souvenir. Les nouveautés sont rares à l'Opéra-Comique et plus rarement encore intéressantes. La dernière en fut le bouquet. **Nausicaa** a été cependant présentée avec une sollicitude extrême. On pouvait lire dans le programme :

Parmi les pages inédites laissées par le subtil et regretté auteur de *A la Recherche du Temps perdu*, nous avons retrouvé ces lignes pénétrantes et déjà anciennes sur le compositeur de *Nausicaa*.

Ce « nous avons retrouvé... parmi les pages inédites » induirait volontiers à prendre MM. Carré et Isola pour des exécuteurs testamentaires ayant mission d'inventorier les manuscrits de Marcel Proust, s'il n'était par hasard notoire que celui-ci fut de son vivant l'intimissime ami de M. Hahn. Après tout, on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Cet astucieux préambule enchapeautait un long laïus dithyrambique se terminant par ce couplet :

... Tandis que ces muses de Douleur et de Vérité conduisent Reynaldo Hahn à travers son œuvre mélodique par des sentiers de plus en plus difficiles et plus beaux, tandis qu'il arrive à rendre, comme dit Verlaine,

Tout ce que la parole humaine
Contient de grâce et d'amour,

son œuvre dramatique suit la même évolution...

Marcel Proust nourrissait évidemment pour M. Hahn une tendresse aussi « pénétrante » que « les lignes inédites qu'on retrouva » si à propos de lui et, s'il va un peu fort, une telle affection en peut offrir une valable excuse, d'autant qu'il n'était pas forcé de comprendre quelque chose en musique. En dépit de cet emberliproustificotage, *Nausicaa* est assurément la partition la plus nulle qu'ait publiée M. Reynaldo Hahn, et ce n'est pas peu dire. A l'audition, on somnolait bercé par un bourdonnement oiseux, réveillé soudain par instants du tressaillement de la rate à des vers désopilatifs de quoi M. René Fauchois exerce irrésistiblement la vertu homérique. A la lecture, on reste vraiment ahuri qu'un éditeur ait imprimé cela et que l'auteur de ce morne fatras soit assez implacablement dénué d'autocritique pour avoir osé le signer. Et non seulement il en eut l'inconscience, mais il paraît se mirer dans l'eau claire de sa vacuité à l'instar de Narcisse dans sa fontaine. Par la publicité des interviews, il signala l'originalité de la déclamation dont il use, expliqua gravement qu'il y mit les *e* muets sur les temps forts, se targuant ainsi fièrement d'opérer à l'envers des autres. C'est son droit : chacun sa manière ; mais ça ne change rien au résultat. Saint-Saëns, à la fin de sa vie, pondait des élucubrations inoffensives qui valaient bien moins que tripette, habituelle rançon de l'octogénariat. *Nausicaa* n'a même pas la tenue correctement branlante de ces sénilités insipides. Cela se classerait après, dans l'inexistant résidu de ce que le vieux maître vidé n'eût point latitude d'émettre. C'est, en somme, du Saint-Saëns à posteriori, sans que M. Hahn nonobstant y renonce à la vaseline émolliente de son professeur Massenet. Il en fut trop inoculé pour y pouvoir être infidèle. On se demande, en vérité, pour quelles raisons inscrutables l'Opéra-Comique a monté un ouvrage aussi pitoyable, qui lui rapportera indubitablement aussi peu de profit que d'honneur. Il n'y fit d'ailleurs pas grand frais : une interprétation insignifiante, des costumes quelconquissimes, des décors presque ridicules. A ce dernier égard, il est inconcevable que notre Opéra-Comique ne s'aperçoive pas que depuis bien longtemps il n'est plus à la page. Il n'a pourtant qu'à regarder autour de soi.

Pepita Jimenez, qui accompagnait ce néant, est une « comédie lyrique » dans laquelle les personnages conversent à peu près d'un bout à l'autre sur des airs de danse espagnole. La renommée d'Isaac Albeniz, qui ne fut guère jamais qu'un compositeur de salon catalan, n'eût point pâti à ce que cet ouvrage demeurât enseveli dans ses cartons. Il date, au surplus, de 1896 et vient trop tard pour l'éventuel talent qu'il pouvait attester peut-être alors. Le génie seul résiste à l'épreuve du temps. Albeniz n'était point un Moussorgsky, et lui-même en fournit ici la preuve.

§

Parmi l'avalanche des publications sans intérêt sur les choses de la musique, sans compter le tirage à la ligne ou le reportage des quotidiens et des revues spéciales, c'est un vrai réconfort de rencontrer un auteur qui possède à fond son sujet et l'expose avec autant de claire simplicité que de compétence. M. Jean Huré est organiste. Il aime et connaît son instrument, et son ouvrage témoigne éloquemment de cet amour et de cette connaissance approfondie. Son manuscrit, nous confie-t-il, « passa par bien des mains » avant de trouver un éditeur. On n'en doit que mieux féliciter celui qui l'accueillit enfin. S'il n'en récolte point la vente d'un roman libidineux ou d'un fox-trot germano-judéo-américain, il en épuisera sûrement la totalité des exemplaires qui ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques musicales publiques ou privées. **L'Esthétique de l'Orgue** est d'une lecture vraiment passionnante pour quelqu'un d'un peu averti sur l'art du XVIIIe et notament de Bach. Sans doute, en ce qui concerne la partie purement technique, bien des lecteurs seront autant que moi assez embarrassés de suivre M. Jean Huré dans sa description détaillée et sa minutieuse son analyse de nombreux instruments anciens et modernes. L'orgue est une sorte d'univers de sonorités. Tous ces registres et ces jeux, aux noms souvent charmants, parfois bizarres, il faut les avoir pratiqués en personne et longtemps, et être familier avec leurs combinaisons infinies pour se débrouiller congruement dans leur luxuriante nomenclature et avoir le droit d'en parler. C'est cependant une particularité toute technique de composition, presque de construction de l'orgue, qui dévoila soudain un jour à M. Jean Huré le véritable caractère de l'interprétation des maîtres anciens. Il faut noter d'abord que les *jeux de*

mutation de l'orgue accompagnent un son fondamental de certains de ses harmoniques jusqu'au septième, c'est-à-dire de l'octave, de la quinte, de la tierce et de la septième naturelle ou « mineure »; soit pour un *Do* (1) fondamental et en montant vers l'aigu : *Do* (2) — *Sol* (3) — *mi* (5) — **Sib** (7). Or M. Jean Huré avait été convié « à donner à l'étranger une série de concerts sur de très vieilles orgues » et il se défiait un peu de la caducité présumable de ces reliquats du passé. Il fut mis en présence d'un orgue à trois claviers et de 60 jeux dont 30, la moitié, étaient des jeux de mutation. Et il raconte ainsi son aventure :

... Je fus d'abord affolé. Comment pourrais-je jouer les œuvres de Bach sur cet instrument qui paraissait impraticable à mon ignorance d'alors ? On m'avait enseigné la registration des œuvres de Bach selon la formule habituelle : grand chœur à chaque clavier pour les *forte* ; quelques échos de Récit et de Positif ; parfois les fonds de 8 pieds, additionnés de quelques jeux de 4 pieds et c'est tout. Je trouvais bien cela ennuyeux et monotone, mais j'y étais résigné depuis mon enfance, pensant timidement, et sans le dire, que les œuvres de Jean-Sébastien Bach étaient plus belles à la lecture qu'à l'exécution. Quand nos maîtres les jouaient, je faisais comme tout le monde : je m'ennuyais respectueusement, et, lorsque je les lisais, j'entendais mentalement de belles sonorités carillonnantes,gaies et claires comme des colorations de vieux vitrail. Je remarquai que l'orgue sur lequel j'étais condamné à donner, quelques heures plus tard, mon premier récital, était en parfait état... Mais que faire de toutes ces mutations ?(On m'avait appris,jusqu'alors, à considérer les jeux de mutation comme des renforcements de timbre, qu'on ne pouvait employer qu'avec le grand chœur.) Au hasard je tirai tous les jeux, sauf la « *voix humaine* », et commençai la *toccata* en *ré* mineur. — Oh ! la belle fête sonore ! la magique féerie de timbres riches ! Ce fut comme un éblouissement, une sorte de miracle musical ; j'entendais une infinité de voix joyeuses, de voix lumineuses, de jeux d'anches innombrables, des 16 pieds, des 32 pieds : des clochettes et des cloches de cathédrale... Comme elle sonnait bien ainsi, la *toccata* de Bach ! Et combien je me sentais confus de n'y être personnellement pour rien du tout. Elle se révélait à moi, tout à coup, telle que je l'entendais mentalement et telle que ni moi, ni d'autres, à ma connaissance, n'avions pu la réaliser. Cet orgue, construit à l'époque du vieux maître et, depuis, entretenu pieusement, mais non restauré, me dictait la volonté de l'auteur ; il m'était impossible de ne pas lui obéir... En un instant j'avais appris, par la fortuite rencontre de cet instrument, bien plus que pendant des années d'étude.

Ce récit si vivant et sincère est instructif à plus d'un titre. On en déduit, non sans stupéfaction, que l'ignorance et le primarisme, qui ont envahi l'enseignement musical depuis l'institution des Conservatoires, n'ont manifestement pas épargné les organistes et les organiers. Ces derniers semblent avoir oublié jusqu'aux principes physiques mêmes sur lesquels est fondé leur art. Dans son fameux ouvrage intitulé *Théorie physiologique de la musique* (1863), Helmholtz avait remarqué que, « quand on joue sur le registre bouché de l'orgue, où le son fondamental résonne presque absolument pur, les dissonances les plus mordantes se distinguent à peine des consonances : l'absence des harmoniques rend l'harmonie incaractérisée et *l'auditeur perd le sentiment de la distinction des intervalles* ». William Preyer en 1879, soumit l'observation d'Helmholtz à une vérification rigoureuse. Il expérimenta, non sur des accords, mais sur des intervalles de deux sons qu'il produisait à l'aide de diapasons mis en branle par un archet et ne produisant aucun harmonique. Le résultat de ses multiples expériences fut que *des musiciens* interrogés confondirent avec des consonances (octave, quinte ou tierce) des intervalles d'octave augmentée ou diminuée, de neuvième majeure, de triton, de tierce diminuée et de seconde. C'est que les harmoniques ne renforcent pas seulement le son fondamental, ainsi que ses maîtres l'enseignaient à M. Jean Huré, ils constituent en réalité ce son, lui confèrent sa personnalité, son caractère et jusqu'à son timbre. Helmholtz a pareillement établi ce dernier point en reconstituant des timbres divers, entre autres celui de la clarinette, dû au défaut des harmoniques pairs, au moyen de diapasons vibrant à l'orifice de résonateurs. Un son dépourvu d'harmoniques est une ombre, un fantôme de son, un squelette sans chair sonore ; sa résonnance est équivoque et sa hauteur même, indécise. Et on s'explique que la plupart des orgues de nos églises, pauvres en jeux de mutation rarement employés, donnent généralement l'impression d'un instrument qui joue faux. On ne s'explique guère, en revanche, pourquoi, malgré Helmholtz et Preyer qu'ils avaient le devoir de connaître, les organiers du dernier siècle ont méprisé ces jeux de mutation que leurs ancêtres, ignorant jusqu'à l'existence même des harmoniques, avaient réalisés d'instinct. Et on conçoit aussi pourquoi, au lieu d'un ronronnement confus où

celui-là-même qui sait par cœur l'œuvre exécutée n'en entend pas le quart, M. Huré obtint, sur ces « très vieilles orgues » cette « féerie sonore » de sons pleins, lumineux, distincts, indispensables à l'interprétation d'une polyphonie géniale où nulle voix n'est subalterne. Et M. Jean Huré en « comprit, en même temps, que le grandiose continuel que l'on recherche dans l'exécution des œuvres anciennes et particulièrement des œuvres de Bach, va à l'encontre de leur caractère et des orgues dont Bach et ses prédécesseurs disposaient ». Combien cela est vrai! L'œuvre de Bach respire la joie et la puissance. Son génie ressemble à une force de la nature et de cette nature il a l'ingénuité, l'intarissable abondance, toutes les nuances délicates ou profondes, les impétuosités, la véhémence, mais jamais il ne pontifie, ne déclame ; le pathos lui est étranger. Grâces soient rendues à M. Jean Huré de l'avoir proclamé pour l'avoir éprouvé. Cela nous change des palabres gourmés teutons ou suisses, écrasant le vieux maître sous les pavés de leur pédanterie grandiloquente. M. Huré consacre des chapitres captivants à la littérature organistique, où il souligne le rôle novateur de Liszt qui fut universel ; à la transcription de l'orgue à d'autres instruments et *vice versa* ; à l'art de l'improvisation ; à l'office de l'orgue à l'église dont jadis, « aux siècles de foi, il était la fête » populaire alors « qu'il n'y est plus aujourd'hui qu'un accessoire » ancillaire dédaigné autant du bedeau que du vicaire ou du curé. Son ouvrage déborde d'érudition pratique, si on peut dire, et non stérilement livresque ; il est rempli de réflexions judicieuses, d'aperçus neufs. *L'Esthétique de l'Orgue* est un beau livre, d'un artiste enthousiaste et probe qui a foi dans son art, d'un vrai savant dont le rare mérite s'ennoblit par surcroît d'une modestie bien peu commune.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon d'Automne. — La particularité du Salon d'Automne de cette année c'est la présence d'Albert Besnard, d'Aman Jean, et de Le Sidaner. C'est comme une poignée de mains que se donnent en public le Salon d'Automne et le Salon des Tuileries, affirmant leur camaraderie, sans que cela implique un renoncement à leur autonomie.

Cela ne contribue pas à donner corps à l'idée d'un Salon unique, compartimenté par groupes sympathiques, à la même saison, au Grand Palais, sous un tourniquet fraternel et avec une affiche représentant MM. Corabeuf et André Lhote tombant dans les bras l'un de l'autre. Mais cela corrobore la possibilité d'une union, pour la présentation des œuvres, entre tous les éléments, si variés soient-ils, d'un beau Salon, réunion de tous les chercheurs de neuf et de tous ceux qui relèvent d'eux sans servilité.

L'individualisme actuel, l'individualisme esthétique qui fait les bonnes époques, les époques non grégaires, pousserait plutôt à la multiplication des Salons. Néanmoins le terrain d'entente est possible dans le domaine de la recherche des idées, et un bon classement d'œuvres évite le désordre et la cacophonie, encore que, très subtilement médité, il puisse être un peu rigoureux et sommaire à l'exécution.

La commission de placement du Salon d'Automne s'en est heureusement tirée, cette année comme les autres. En appliquant les termes politiques pour se faire comprendre, il y a certainement au Salon d'Automne une gauche et une droite. L'équilibre est parfaitement tenu entre les deux nuances. Le Salon d'Automne a appris beaucoup de choses aux organisateurs de Salons. C'est lui qui a apporté dans le classement l'air et la vie, par l'heureux mélange des matières, la dispersion, dans les salles de peinture de la petite sculpture, créant la séparation des couleurs, le blanc, l'intervalle entre les tableaux qui se gêneraient, obtenu par le blanc et le noir ou le bistre des gravures et dessins répandus parmi les salles. De plus, les panneaux sont groupés avec une rare habileté et un bon esprit de camaraderie, d'effort vers le meilleur effet et la mise en valeur la plus favorable pour tous. Des soins tout particuliers ont été donnés, cette année, au pourtour toujours sacrifié, encore que ce soit une excellente place, avec la plus belle clarté de ce sombre palais. Quand le préjugé contre le pourtour sera détruit, ce sera une excellente place à mettre de la belle peinture.

§

Besnard n'a envoyé qu'un petit paysage, un paysage consacré à décrire la joie de peindre le paysage animé de personnages encadrés de verdures claires et ensoleillées. Aman-Jean trace de son art délicat, épris de nuances fines et de tons à la fois chan-

tants et assourdis, de jolis portraits de femmes, avec un don de méditation affleurant au regard. Le Sidaner note le miroitement d'or au crépuscule des fenêtres fleuries, touchées par le soleil couchant au fond d'avenues de roses. Non loin d'eux, deux vastes bouquets florés de Victor Charreton apportent la multiplicité de leurs reflets et cette traduction exacte de l'opulence lumineuse de l'été à laquelle excelle Victor Charreton. Un grand paysage de Balande arrête dans la plaine d'été, jaunie de moissons, une automobile et ses passagères, sous de hauts arbres verts, peut-être un peu sommaires, sous le beau ciel. Personne ne serait plus capable que Balande d'insister sur le détail de ces arbres; il préfère en donner la synthèse structurale. Les scènes mauresques d'André Suréda gardent leur originalité ; ce sont parmi des pages familières de la vie des femmes dans l'Oasis, de leur flânerie sous le soleil, qu'il a choisis ses envois, cette année de format très restreint. A côté de l'imagerie de Mlle Dufau, élégante, séduisante et simplement décorative, des notations veloutées de Gropéano; Rupert Bunny nous montre une méditation d'Héraklès entourée de nuances chatoyantes, d'une très belle tenue et d'un joli charme de tons rares. Widhopff, dont l'exposition, galerie Weill, contient de très beaux paysages du Centre, expose une femme au bain, d'un tour très élégant, le corps comme flottant et allégé dans la transparence de l'eau, sertie de l'émail et des nickels de la baignoire moderne, gageure que gagne sa virtuosité, puis une somptueuse nature morte, ramassant en bel ordre des éléments très variés, dourgue touchée de reflets, langoustes, poissons aux cambrures très justes. De Synave un joli épisode : la femme au divan; Boutet de Monvel montre un portrait très vivant, bien encadré de paysage ; Raymond Dufrenne deux bons portraits.

§

Parmi les artistes dont l'art novateur fixe le sens du Salon d'Automne, Othon Friesz expose un large paysage du midi, le Coudon, vision des environs de Toulon, avec en belle étude des plis de terrain, en concordance avec la vibration du ciel et les passages de nuages, d'une très belle impression, en forte synthèse de la lumière; puis une nature morte très vivante, de disposition neuve et ingénieuse. De Charles Guérin, une bonne étude de femme très nette et de puissant relief.

D'Espagnat nous montre une jolie *Maternité*, très éclatante de

tons, avec une draperie rouge chantant fort et juste devant un horizon bleuté. Les gestes des personnages sont harmonieux, l'enfant animé du mouvement le plus naturel. Une nature morte de Valtat donne un éblouissement floral à la fois adouci et renforcé par un fond de fenêtre ouverte sur le paysage très large. Un groupe de personnages de Valtat vit comme surpris dans un geste d'attention, dans une allure méditative. Rarement portraits furent présentés avec un tel naturel et une si jolie sobriété; d'Urbain, un bon portrait de femme; de Jules Flandrin, un des bons tableaux du salon, une sorte d'églogue, de vision d'Arcadie, abondante, heureuse, avec de belles figures féminines drapées simplement et douées de gestes nobles.

De Mme Marval l'heureux tumulte d'une plage d'été. La toile, de vastes dimensions, encadre une foule où les costumes clairs des enfants jettent les plus jolies taches et indique, par les longs flocons blancs cernant les lames vertes, l'impression du large. Laprade rapporte d'Italie d'agréables visions de terrasses aux îles Borromées et dispose des fleurs dans des poteries de robuste carrure et de ton blanc précieux.

Suzanne Valadon expose une femme étendue sur un divan, vêtue d'un pyjama, d'un bon accent réaliste, avec sa curieuse science du reflet noté méticuleusement parmi le sertissement appuyé de la figure. De Maurire Asselin, une *Maternité*, où l'enfant sur les genoux de la mère joue bien dans la lumière; d'Albert André, une belle vision quasi pastorale de deux femmes nues entrevues dans un beau décor de parc.

Van Dongen a deux bons portraits. Cette année il ne se livre à aucune excentricité, ni d'ailleurs à aucune de ses recherches de lumière difficile à rendre en sa complexité nouvelle d'éclat. Ce sont simplement des portraits qu'il expose et celui de Romain Coolus, cherché dans une vision familière et une allure de farniente heureux, donne toute l'apparence du modèle et quelque peu de sa psychologie.

De Charlot, une figure de pastourelle, sérieuse et réfléchie. De Deltombe, un grand nu, très adroit, sans les polyphonies coutumières. Six nus de William Malherbe se décorent de mille reflets finement orchestrés de toute une nature verte, rosée, dorée qui s'irise sur les colorations délicates de la chair avec de jolies tonalités, et les fonds présentent comme des averses florales sur

la beauté féminine. De Vallotton, un paysage un peu dur. Picard le Doux donne une composition de mouvement heureux et simple, sorte de vision d'Arcadie, dans un coin de campagne française, verte et de lignes sobres, avec, au premier plan, le repos harmonieux et de ligne juste d'un beau corps féminin ; les figures d'hommes sont de lignes moins souples. Verhoeven se plaît toujours à évoquer dans des harmonies variées, cette année, bleues et blanches, des aspects de javanaises et de romanichelles. Mlle Pierrette Verhoeven transpose au batik des compositions de son père.

Henri Matisse et Bonnard ne sont point réguliers aux expositions collectives. Ils ont collaboré à celle-ci : Matisse avec une délicieuse vision de femme couchée, d'une allure à la fois si calme et si libre que rien n'approche mieux de la palpitation même de la vie ; Bonnard avec un grand paysage à fonds successifs saisis avec la plus souple prestesse et ornant de bouquets foisonnants et variés, d'harmonies très diaprées, une rieuse figure d'enfant ; de Lebasque, le *Hamac*, excellent tableau.

Des paysages de Warocquier, dont l'un, synthétique et curieux, transposé en matière précieuse sur un paravent de Dunand : de très agréables petits paysages de Jeanès, harmonie bleu vert et rose sombre ; de Camoin une femme couchée, de jolie ligne d'harmonie molle; un nu d'Olttman d'une grâce un peu affectée. De Jeaulmes, des jeunes filles au piano, d'une élégance sobre, juste, presque tendre. Un beau morceau sévère qu'un rayon de grâce touche ; de Girieud, un nu de femme blonde d'une exécution serrée et patiente, de geste naturel ; de bonnes études de Baignières, des koubas et des brousses de ton très juste de Mainssieux. Guindet est également un Orientaliste, un Tunisianisant d'excellent aloi. Encore un remarquable Orientaliste, exilé au pourtour, par les dimensions de sa toile, Colucci, avec un groupe de femmes arabes très vigoureux, mais ne valant peut-être pas certaines processions illuminées de soleil que nous a déjà montrées le même artiste ; de Favory, un nu de belle allure; de Dorignac, un très beau portrait; des intérieurs de Borgeaud.

§

Barat-Levraux donne une belle nature morte. Laboureur expose ses scènes de port d'un goût si âprement personnel. Il me semble qu'avec tout son talent, André Lhote se trompe à décou-

per ses personnages en carrés lumineux. Les notations d'Alcide Lebeau gardent leur bel aspect de recherches personnelles. Ramey expose un nu d'une facture souple et harmonieuse; Mme Ghy Lemm excelle à de spirituelles notations de terrasses de casinos, de foules aimables, coquettes, caquetantes et pittoresques; Ceria est un peu lourd. Victor Dupont est très en progrès dans un Christ en croix, étude de musculature qu'il s'est gardé d'exposer à la section d'art religieux, et une pastorale, soit une figure de pâtre appuyée à un arbre, d'un joli mouvement ; de Peské de bons paysages et un beau dessin.

De Lucey Caradek une claire entrée de village. Zanon nous fait voir une sortie de messe aux Dolomites, parmi la neige, avec l'éparpillement coloré de fichus jaunes, écarlate, vert clair. C'est fort bien construit. Simon Lévy a une belle série de paysages d'Avignon, vus avec simplicité, émouvants par cela même, un portrait de femme très bien peint, un peu engoncé; Lotiron, des régates très animées d'un joli rythme ; Bouche, une excellente figure d'homme, Fraye des marines, Kars, en vif progrès, un joli paysage peuplé de bétail guidé par un berger très harmonieux. Savreux un portrait très vigoureux, Tristan Klingsor un paysage très agréable, Laforcade un étincellement coloré, paysage urbain, Mme Wiera des natures mortes non dénuées de fraîcheur. Mme Reno-Hassemberg un grand labour et le portrait de Jean de Gourmont ; un nu de Demeurisse, bien construit, de jolies impressions de Krémègne, des visions claires de Mlle Andrée Fontainas, un bon nu de Marcel Roche, des matelots de Pierre Charbonnier, familièrement traités dans une atmosphère grise, un mouvement de danseuses à l'étroit dans un dancing très vivant de Capon, des notations de Mlle Heudebert, de Raoul Thomsen une charmante étude de jeune fille au chapeau de paille de Mlle Jeka Kemp qui pour cette année a déserté l'Orient, qu'elle peint si bien, les pages pleines de goût de Mlle Geneviève Callebert, un joli portrait par une débutante, Mlle Marialise Jeanès, une nature morte de Carlègle.

Tobeen nous montre, dans un style abrégé et sa science des attitudes, un épisode de fête rurale et une plage ; c'est précis, bien peint, encore théorique.

Le Scouezec, à côté de nus féminins rêches, âpres, mais d'une étonnante vigueur, écroule sur une banquette un bourgeois somnolent, trapu, et très largement traité ; c'est large et puissant, en

pleine indication de maîtrise. Le portrait de l'artiste par lui-même est moins satisfaisant dans sa nuance de romantisme.

§

Une petite salle met en face les unes des autres, par un hasard de classement, les danseuses d'Orient de René Piot, dans les savantes recherches de leurs attitudes, de leurs hiératismes dansants, des enrubannements de leur parure, et une vision de Parisiennes nues du Japonais Foujita, et il y a quelque curiosité à voir, près de cette mobilité du peintre parisien, en vision d'Extrême-Orient, le hiératisme familier dont Foujita a imprégné ses nus élancés, élégants, et chastes. Il n'y a point de composition dans cette toile. Le peu qu'il y en a gênerait plutôt. Mais les cinq corps en eux-mêmes sont charmants.

§

La section d'art religieux est maigre, pour ne pas dire plus. Maurice Denis et Desvallières sauvent la face, avec des œuvres qui portent la marque de leur talent, mais moins que d'autres qui ont assuré leurs gloires.

Citons encore Jean Saint-Paul, avec un coin de Paris plus humoristiqueemnt que picturalement noté. Mme Jelinkova qui a voulu synthétiser les courbes et les raideurs de clientes et d'essayeuses en un magasin de chaussures, tentative assez difficile.

Paul Émile Pissarro, des arbres; Durey, des paysages robustes; Villard, un coin de ligne de chemin de fer sous la neige, parmi les hautes maisons sombres, d'un bel accent; de très bonnes pages de Jean Hecht; des paysages de Claude Rameau; l'excellente nature morte de Martin-Ferrières d'un bel équilibre et d'un beau jeu de reflets. Les cavaliers de Georges Daret, notoire comme peintre de chevaux, sont une belle et large évocation de rêve antique. Que M. Sabbagh n'y met-il la même simplicité! Il est impossible de ne pas lui dire que sa modernisation humoristique de l'histoire du jugement de Pâris nuit singulièrement aux nus bien étudiés et au gracieux paysage de son fond. Notons aussi un beau bouquet de M. Gernez, les parisianismes souriants de M. Gerber. MM. Quizet, Malançon, Marthe Walter, H. Olive, O. Conor, Alcorta, Autral, avec un joli Ville-d'Avray. Lagar, un Arlequin preste, Feder avec un remarquable portrait d'André Spire, Assus, Bagarry, un vigoureux portrait de Magallon, Astoy avec une *Maternité* très gracieuse. Astoy comptera

parmi les maîtres de demain ; Jeanne Baraduc, Bissière, Taquoy : des beaux tableaux sobres et puissants ; Cyr avec une toile de belle inspiration baudelairienne ; Brabo, Cardona, Raoul Carré, Zak et sa pittoresque diseuse de bonne aventure, Mela Muter, Voguet, Fauchet, Verdhilhan plus plein et souple dans son beau port de Marseille, Verdilhan-Mathieu, un cabaret provençal très curieux, Chériane René-Juste, Contel : de vieilles églises de jolie tonalité. Le portrait très savoureux d'Angèle Delasalle, les types basques de Délétang, Mme Crissay, Roland Chavenon, Mlle Suzanne Dinkes, Dignemont, les visions du Bengale, hommes et paysages, d'une si jolie intensité de notations, d'Andrée Karpelès, les montagnes de Dourouze, la jeune femme d'Eberl, le troupeau de Duhem, les natures mortes de Jean Dufy, les nus d'Ekegardh libres et bien construits, la *Favorite* de Fargeot, des nus très bien peints de Fragnaud, le *Hangar* de Charlemagne. Louis Bouquet avec un solide portrait, le nu de Charlotte Gardelle d'exécution serrée, la belle étude d'homme de Thomas-Jean, les décorations de Mlle Théophylactos, l'*Atelier* de Gimmi, libéré, il semble, des raideurs théoriques, le *Bar* de Goerg, les excellentes natures mortes de Gonzalès, le Marseille de Grass-Mick et le nu de Roger Grillon, les joueurs de cartes de Guéroult, la fillette lisant d'André Hellé, l'*Heure d'été* d'Hermann-Paul, le soir de juin sur l'étang et le beau Martigues de Fernand Olivier, la rue pittoresque de Gromaire, un bon portrait de Louis Bouquet, le *Groupe* et l'*Intérieur* d'André Chapuy, artiste très divers, aussi apte à décrire les grandes scènes de la vie ouvrière que les élégances parisiennes, les automnes lorrains de Peccatte, les évocations féminines, un peu perverses, très menues d'Hélène Perdriat, l'*Ariane abandonnée* de Quelvée, d'une jolie noblesse, d'excellentes *Baigneuses* de Maurice Retif, d'une remarquable exécution, nourrie et serrée, Riou, Gaspard-Maillol, Hodé avec une excellente toile, les *Remorqueurs*, Marie Howett ; c'est la première fois que Mme Marie Howett expose à Paris son tableau : *en Ardenne*, par sa précision et l'émotion simple et réaliste dont elle grandit son sujet, — un repos, devant la maison basse, d'un couple paysan, travail achevé, à l'approche du soir, — constitue une très belle promesse. Jacob-Hians avec un paysage de Saint-Paul, remarquablement étudié, Jodelet avec des Fortifs très pittoresques, Jacquemot : une savoureuse marchande de poteries, et encore

Mlle Sealy, Kikoine Kyapil, Ladureau, Kozebrodsky, Grumweigh, Mlle Lanoa avec de très intéressants paysages animés, Marcelle Legrand, Léopold Lévy avec cinq remarquables portraits, Leprin, vigoureux et un peu sommaire, Manzana-Pissarro qui fait trêve à ses beaux travaux d'art décoratif pour nous montrer une très délicate *Cueillette d'oranges*, Medgyès, Marcel Gaillard, Olive. De Georges Migot l'*Ennui* et la *Pêche*, très décoratifs, d'une vision claire et symphonique ; de Zingg, après tant de beaux tableaux de montagnes, de puissantes évocations d'horizons marins.

§

Une rétrospective de Georgette Agutte (Mme Marcel Sembat) résume en une douzaine de toiles ou d'aquarelles, cette carrière d'artiste si prématurément et dramatiquement interrompue. Georgette Agutte était un bon peintre de montagnes neigeuses, d'eaux miroitantes, de jardins touffus, comme ceux de Bonnières, où souvent passait la silhouette de Marcel Sembat, près des arbres de Judée aux belles floraisons roses. Elle a créé sur des plaques de fibro-ciment, sa matière favorite, sorte de substrat portatif pour la fresque, de beaux ensembles décoratifs où, sur des harmonies très cherchées, d'une netteté de céramique, s'enlevaient des mouvements de danseuses ou des jeux d'harmonies florales. Elle a donné d'excellents portraits, des statues de ligne harmonieuse, et au long de toute son œuvre foisonne précieusement une série d'aquarelles, de notations rapides, enlevées au hasard du voyage aux Alpes, au Tegernsee, en Cornouailles, en Normandie, dans la France du Sud-Ouest, partout où la menait sa passion du voyage et du décor.

Ces notations cursives constituent un des intérêts principaux de son œuvre nombreuse.

§

La sculpture est toujours très remarquable au Salon d'Automne, encore que les monuments y soient rares, et je ne vois guère en ce sens que le monument aux morts, de bon style calme, de Robert Carrière, et la rieuse et élégante statue de Guénot, *la Danse*, où une jeune mère guide les premiers pas rythmés d'un bel enfant. Guénot est dans la bonne ligne de la sculpture décorative, harmonieux et fin.

Les bustes de Despiau émeuvent par la profondeur de vie, la force d'une modèle patient et complet qui donne le grain de la

peau, comme la vie du regard. Camille Lefèvre expose un beau bas-relief : Jeanne d'Arc ; Louis Dejean un excellent buste très vivant, d'un caractère très souligné du peintre Albert Laurent ; Pionienta une statue de femme à mi-corps, d'un modelé tourmenté, très expressif avec une recherche de caractère plus accentué qu'un désir d'unité dans les lignes ; Halou, les fragments d'un remarquable monument aux morts. James Vibert appelle *le Chant de la plaine* un grand buste de femme désolée, fragment d'un de ces larges ensembles qu'il crée avec tant d'ampleur et dans des dimensions qui en interdisent le transport à nos salons de son atelier de Genève ; il expose aussi un buste de femme frémissant de vie.

Anna Bass réalise pour une coupe d'aviation le beau jaillissement d'un corps féminin tenant haut dans le ciel la palme de la victoire ; grandie, cette statuette donnerait une belle statue de la gloire. Anna Bass continue très heureusement sa résurrection de la polychromie, en cette *Danse bouddhique*, bleu, pourpre et or, d'un si grand charme de mouvement hiératique avec la beauté mouvementée du masque ; dans sa parure de joyau, l'allégresse religieuse de la danseuse, la souplesse du mouvement, la séduction de toute l'œuvre affirme une incontestable maîtrise du sculpteur. Marque, à côté d'un joli buste d'enfant en marbre, montre une charmante terre cuite où une bacchante, d'un joli geste maternel et admiratif, soulève en jouant le corps potelé d'un petit faune. C'est d'une émotion très pure et d'un mouvement très gracieux. Notons un bon bas-relief très ornemental de Blanchet, le buste pittoresque d'Auguste Perret, de Chana Orloff, la tête de vieillard qu'expose cet artiste très intéressant, Drivier, l'enfant, très heureusement traité, de Dunach, les robustes animaux de Hernandez, le torse bien établi de Bouraine, la Phryné de Marius Cladel, le joli buste de pierre de Mlle Valmy-Baysse par Le Faguays, le buste de pierre de Quilivic, de Droucker ; une jolie étude de femme nue, en bois ; de Camille Pautot, une figure de femme laissant tomber son peignoir, solide et nette et un joli groupe de jeunes filles se coiffant, en plâtre doré ; d'Yvonne Serruys, un bon buste de Geneviève Granger, un joli buste de Mme Hélène Regismanset, un beau buste d'Henry Arnold, la *Danseuse* de Paul Bor.

A l'exposition du Livre, un portrait de Diderot très curieux de Bernard Naudin, les spirituelles interprétations de

Siméon, les coins de vieilles villes de Constant le Breton, les belles images, toujours d'un goût si sûr et si puissant, de Maxime Dethomas, les lithographies de vénerie de Boussingault, l'édition des *Heures claires* de Verhaeren, que Perrichon accompagne d'un très beau portrait du poète et d'une belle suite ornementale ; de bonnes pages d'Hermann-Paul, Latour, les jolies vignettes où Charles Guérin retrouve la légèreté du bois romantique avec une pointe de saveur moderniste très curieuse, une belle série de portraits d'écrivains d'Ouvré, dont une George Sand jeune, d'un joli charme de Kieffer, de belles reliures. La section de dessin et de gravure est riche et nombreuse, M. Maurice de Becque nous apporte une très luxueuse et ingénieuse interprétation de la *Satire sur les Femmes* de Juvénal; de P.-E. Colin deux très belles planches.

A l'art décoratif, on regrette l'absence de Lenoble. Mais voici Lalique, avec un ensemble très harmonieux, Marinot, avec une très belle série de verreries, où il s'est plu à ne rien devoir aux décorations colorées où il réussit si bien, mais simplement au volume, à la forme, à l'irisation de la matière ; les faïences de Mme Cazin sont d'un joli galbe ; M. Serrière est inventif dans ses émaux et dans des vases très curieux et variés. Notons Jouhaud, Rumèbe Mayodon. Brindeau est notre meilleur ferronnier et son lustre d'une belle exécution est un modèle d'art décoratif aux nobles contours et d'excellente appropriation.

Pour une évocation scénique du beau roman de Raphaël Petrucci, la *Porte de l'Amour et de la Mort*, le peintre Anto Carte a dessiné de belles images. Les décors d'André Boll comportent de belles harmonies ingénieusement disposées.

§

Voici la deuxième année que le Salon d'Automne livre sa rotonde et son rez-de-chaussée à l'Art Urbain. M. Marcel Temporal y reprend l'idée du maître d'œuvre secondé par de bons artistes créant le chef-d'œuvre collectif. Ainsi Rodin pensait ériger son monument au Travail. La recherche du chef-d'œuvre collectif semble assez vaine ; l'originalité et l'individualité étant la marque du grand artiste et l'efflorescence de l'art ; esthétiquement cela ramènerait au canon byzantin. D'ailleurs le canon n'est que la stagnation d'après les modèles donnés par des artistes créateurs.

Mais une association d'artistes peut avoir lieu en vue de

réalisations pratiques d'art décoratif ou d'art urbain et M. Temporal pourra aboutir à des ensembles intéressants.

Convenons donc de l'agrément de la rotonde aménagée au rez-de-chaussée, en parc, avec une jolie installation lumineuse, les bancs élégants et pratiques de Francis Jourdain, comme de la netteté de cette auberge relai d'automobilistes créée par Alfred Agache, avec son décor sobre, ses chaises lourdes de modèle archaïque.

La rotonde est ornée de bas reliefs représentant les heures avec d'intéressantes compositions de Chassaing, de Mme Céline Lepage, de Gourmont, de Simone Tallichet, et d'un monument à Debussy des frères Martel ; un oiseau de Pompon y met un accent vigoureux de belle sculpture. Il y a une intéressante série de boutiques. MM. Mallet-Stevens, Perillard, Jeanneret ont bien mérité de l'art collectif.

Et tout cela donne quelque amusement esthétique, en attendant des réalisations pratiques, qui seraient les bien venues, car il est vraiment fâcheux que tout ce travail et cette ingéniosité ne vivent que l'espace d'un salon, sans aboutir à une réalisation utile.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos d'une édition nouvelle de la correspondance de Flaubert. — Il existe un Stendhal-club. Un Flaubert-club pourrait exister, également secret, et non moins agissant. Et bien que l'esthétique de Flaubert paraisse aux antipodes de l'esthétique stendhalienne, on trouverait sans aucun doute une bonne demi-douzaine de noms figurant à la fois sur les deux listes : MM. Paul Bourget, Emile Henriot, André Billy, par exemple. C'est que, chez Flaubert comme chez Beyle, pour des raisons d'ailleurs fort différentes, la personnalité de l'homme n'est pas moins attachante que l'œuvre de l'écrivain.

Et s'il s'agissait de pourvoir d'un titulaire l'emploi de cet imaginaire Flaubert-club, il est bien certain que le nom de M. René Descharmes obtiendrait tous les suffrages. La publication de la *Correspondance* de Flaubert dans l'édition du Centenaire (dont le tome II vient de paraître à la Librairie de France) lui vaudrait

en tous cas de nouveaux titres. Elle lui acquiert la reconnaissance et l'admiration des flaubertistes, car elle leur apporte, entre autres satisfactions, la solution de plusieurs énigmes proposées depuis longtemps à leur érudition et à leur sagacité.

C'est ainsi que le 10 août 1888, l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* publiait une lettre portant le timbre de la poste du 23 août 1862, et datée par Flaubert : Vichy, samedi, mais sans aucune indication relative au destinataire. Les précédents éditeurs de Flaubert avaient négligé de réunir cette lettre à la *Correspondance*, mais M. F.-A. Blossom l'avait citée à la page 95 de son ouvrage sur *la Composition de Salammbô* (E. Champion, 1914). La lettre est en effet intéressante :

J'attendais toujours pour vous écrire, mon cher vieux, que j'eusse quelque chose de neuf à vous narrer. Or, ce matin, en même temps que votre lettre, j'en recevais une autre de Bouilhet où il me dit que Lévy accepte *toutes* mes conditions : C'est-à-dire que j'ai :

1° Une édition in-8 ;

2° Pas d'illustrations ;

Et 3° la somme de dix mille francs net, sans que le *ms.* ait été lu.

Maintenant, je vous prie de garder pour vous l'énoncé de ce chiffre, parce que le dit Lévy se propose de faire avec *Salammbô* un boucan infernal et de répandre dans les feuilles qu'il me l'a achetée trente-mille francs, ce qui lui donne les gants d'un homme généreux. Voilà, donc *motus*, dites seulement que j'ai vendu à des conditions très avantageuses.

Dans quelques jours on m'envoie la copie du traité et je n'aurai plus qu'à le signer à Paris.

J'y arriverai probablement d'aujourd'hui en quinze ; il me faudrait encore une huitaine pour relire entièrement le *ms*. Dès le 15 ou le 18, je commencerai à imprimer, afin de paraître vers le 20 octobre.

Donc, je ne reviendrai pas à Croisset cette année.

Ma mère se trouve très bien des eaux de Vichy... Quant au pays, mon cher vieux, il est stupide et peuplé de figures pauvres à faire peur ; voilà tout ce que j'en puis dire.

Je lis toujours le *Cabinet des Fées*, lecture peu amusante.

Adieu, je vous embrasse. *Vestrissimo*.

Se demandant à qui Flaubert avait adressé cette lettre, M. Blossom déjà, remarquait que ce ne pouvait être ni à Ernest Feydeau, ni à Jules Duplan avec lesquels l'écrivain usait du tutoiement. Quant à Bouilhet, que Flaubert tutoyait aussi, il est question de

lui dans la lettre ; et pourtant le destinataire était un ami assez intime, et presque certainement un ami de Rouen (« je ne reviendrai pas à Croisset cette année »). Or, M. René Descharmes a su découvrir dans le *Bulletin de l'Association des Anciens Elèves du Lycée de Rouen*, où le docteur Merry Delabost les avait publiées en 1911, une série de lettres de Flaubert à Alfred Baudry (frère de Frédéric Baudry qui fut bibliothécaire de l'Arsenal, puis de la Mazarine), un rouennais érudit et collectionneur, que Flaubert chargeait parfois d'entreprendre des recherches bibliographiques. Et précisément dans une de ces lettres, datée du 7 février 1862, Flaubert demandait à A. Baudry de prendre à la bibliothèque de Rouen ces volumes du *Cabinet des Fées* dont il est question dans la lettre qu'on vient de lire, et qui lui étaient nécessaires pour préparer le *Château des Cœurs*, la féerie qu'il écrivit en collaboration avec Bouilhet et d'Osmoy. Il semble donc bien que la lettre publiée par l'*Intermédiaire* ait été, ainsi que M. Descharmes se déclare tenté de le croire après avoir rapproché ces textes, adressée par Flaubert à son ami Alfred Baudry.

Cet exemple, et on en pourrait citer quantité d'autres tout aussi probants, montre avec quel soin minutieux M. René Descharmes accomplit la tâche qu'il s'était proposée : rechercher les nombreuses lettres de Flaubert éparses dans les périodiques (il lui était malheureusement interdit d'une manière formelle de publier les inédits qu'il a pu réunir), déterminer les dates, corriger sur les autographes (quand leurs possesseurs ont bien voulu lui en permettre l'examen) les erreurs de lecture dont les précédentes éditions fourmillent. Ainsi, est-il parvenu à rétablir dans son texte intégral, comme il l'avait fait précédemment pour plusieurs lettres à Louise Colet, une lettre du 11 juillet 1858 à Mlle Le Royer de Chantepie, qui avait été auparavant publiée, on ne sait pourquoi, en deux fois, en deux endroits séparés, et sous deux dates différentes.

Les notes de l'Edition du Centenaire cachent sous leur laconisme voulu un travail formidable. On ne se doute pas des recherches patientes que cette besogne assez simple à première vue : le classement d'une correspondance, impose à qui l'entreprend. C'est parfois une allusion aux intempéries, un nom inconnu cité par l'épistolier, une citation d'un article, qui mettent sur la voie. Mais, pour aboutir, il faut compulser les bulletins météorologi-

ques, lire les « faits-divers » contemporains, et jusqu'aux avis de décès publiés dans quelque journal de province.

Le résultat de tant d'efforts peut paraître mince à certains esprits superficiels. Mais sait on jamais à quelle erreur plus grave une erreur qui semble en apparence insignifiante peut conduire ?

Et puis, est-il donc jamais indifférent de bien servir la vérité?

RENÉ DUMESNIL.

LETTRES CATALANES

La Catalogne et le Coup d'Etat. — L'Annuaire historique de l'Institut d'Etudes catalanes. — Le *Lucrèce* de la Fondation Pernat Metge. — Les *Vint Cançons* de T. Garcés et les réflexions de J.-M. de Sagarra sur la *Discreció*. — *L'Emotivitat Popular en el Cançoner de Catalunya*, de J. Fornell. — Quelques articles de la *Revista* de López-Picó. — Mort de J.-L. Estelrich.

Il serait malaisé de ne pas toucher un mot, au commencement de cette chronique, de la « Révolution de septembre », qui, partie de la Catalogne et approuvée à l'origine par les éléments directeurs de ce pays, risque fort, au train où vont les choses, de se retourner contre les aspirations les plus chères de cette région. Mais, comme la matière de nos articles doit rester littéraire, et comme, d'autre part, quelques revues et nos feuilles quotidiennes — et même jusqu'au *Provençal de Paris*, le 14 octobre dernier — n'ont pas laissé de gloser à leur manière le pronunciamiento du Marquis d'Estella, nous nous bornerons ici à renvoyer les intéressés aux commentaires des deux organes représentant, l'un le vieux parti de la *Lliga Regionalista*, cette *Veu de Catalunya* dont les modifications purement matérielles, à partir du 2 octobre dernier, n'ont rien changé à l'esprit traditionnel ; l'autre le jeune parti de l'*Acció Catalana* et ses tendances républicaines, cette *Publicitat* qui, comptant 45 ans d'existence, est apparue le 1er avril dernier, sous sa forme nouvelle, véritablement à la hauteur des meilleurs journaux du monde. Les dits commentaires se ressentent, c'est certain, de la suspension des garanties constitutionnelles et de la censure préalable, qui s'exerce avec une sévérité beaucoup plus considérable à l'endroit de ces organes qu'envers ceux de Madrid. Et il reste, aussi bien, indiscutable que la tâche est ardue, de prétendre exprimer l'impression de la Catalogne en face du Coup d'Etat. Trop complexes en sont, en effet, les éléments d'opinion, dont on trouvera le détail dans un excellent article d'Eusebio Diaz dans l'*A B C* madrilène

du 13 octobre : « *Temas de Cataluna : El nuevo régimen* ». L'essentiel est que — contrairement aux craintes de certain grand journal de Londres relevées par le correspondant à Madrid du vieux « Brusi » : voir le *Diario de Barcelona* du 13 octobre, page 6654 — « les lugubres bûchers de l'Inquisition » ne seront pas, quoi qu'il advienne, de nouveau allumés et que la Catalogne ne sera pas, comme, le 10 octobre, dut l'affirmer solennellement le représentant à Barcelone du Directoire militaire, amputée de deux de ses provinces. Que la qualité d'Andalou crée en Primo de Rivera une façon d'amour infus à l'endroit de ces régions, c'est là, cependant, une autre affaire et Mario Aguilar, qui émet cette hypothèse dans *La Libertad* du 11 octobre, risque fort d'en être pour ses frais d'ingéniosité. Souhaitons, quant à nous, que Dieu — invoqué par le clergé de toute l'Espagne à cette fin, de Bilbao à Cadix — accorde à l'ex-chef de corps de Barcelone assez de sagesse pour correspondre aux immenses espoirs d'un peuple trop longtemps dupe de vendeurs d'orviétan politique et qui n'attend, pour étonner le monde de nouveau par ses qualités admirables, qu'une chose — mais combien ardue ! — à savoir : que l'on remette sa maison en ordre. Car nous partageons absolument la conviction de cette dame hispanophile dont parle le rédacteur en chef de *Diario Universal* au numéro du 15 octobre de ce journal : « L'Espagne est mal administrée, mais elle n'est ni pauvre, ni misérable : trouvant toujours dans sa propre force des remèdes pour tout. » Mais, s'il faut en croire l'article de tête du *Diario de Barcelona* du 25 octobre, le « Problème Espagnol », qui n'a jamais été résolu depuis... Philippe II, en est venu à sa crise aiguë et l'opportunité qui se présente de le résoudre enfin est peut-être la dernière, pour la Monarchie, du moins...

L'*Institut d'Estudis Catalans* a publié cette année, sur LXII et 958 pages, le volume VI de la Section Historico-Archéologique de son *Anuari*. Ce gros et luxueux recueil — il compte 892 gravures et 8 trichromies à part — comprend les années 1915-1920, soit donc la période de la Grande Guerre, ou à peu près. Nous n'avons pas besoin de recommander aux historiens cette encyclopédie historico-catalane, ni, non plus, les *Estudis Universitaris Catalans* — malheureusement l'une des rares revues catalanes s'occupant d'Histoire qui semble avoir une vie autre qu'é-

phémère, et dont le volume IX, comprenant les années 1915-1916, a également vu le jour cette année, mais seulement sur 192 pages, dont toutes ne sont pas inédites. Signalons, parmi la masse des travaux de l'*Anuari*, ceux de L.-N. d'Olwer sur l'école poétique de Ripoll du xe au xiiie siècle et d'A. Rubió i Lluch sur la Grèce catalane, de la mort de Frédéric III à l'invasion navarraise, au xive siècle. Quant à la *Chronique*, qui occupe toute la seconde moitié du volume, elle est, comme de coutume, d'une richesse capitale.

La *Fundació Bernat Metge*, dont nous avons annoncé en son temps la création, a inauguré cette année sa collection de volumes anciens par un *Lucrèce*, dû aux soins du professeur Balcells. Il est certain que nos textes classiques de la *Collection Guillaume Budé* et ceux, italiens, du *Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum* — où nous venons de relire avec infiniment de profit cette première tentative de donner à l'Histoire un sens nouveau que représente le *De Mortibus Persecutorum* de Lactance, dans l'édition de G. Presenti — rendent relativement aisée leur tâche aux éditeurs catalans. Ainsi voyons-nous que M. Balcells, qui n'avait que l'embarras du choix entre Bailey, Merrill et Ernout, d'une part, Lachmann, Munro et Bernays, de l'autre, a su fort habilement tirer profit de l'immense labeur de ses devanciers. Mais comme il y a ajouté opportunément le fruit de ses propres veilles et que sa traduction catalane du *De Rerum Natura* est parfaite, il mérite les louanges, sans restrictions, de tous les amis de la culture classique. Pour les éditions consécutives de la *Fundació Bernat Metge*, nous ne pouvons que renvoyer ceux qu'intéresserait la question aux quatre excellentes suites de réflexions de Cr. de Domenec dans la *Veu*. Le dernier article surtout — sur l'édition des *Vies* de Cornelius Nepos, au numéro du 2 octobre 1923, — mérite de retenir l'attention. Malheureusement, combien sont peu nombreux ceux qui, en France, connaissent et suivent la production des savants de la Catalogne ! Il suffit de parcourir les relevés bibliographiques que donne périodiquement — sous le titre : *L'expansio catalana* — la *Veu*, pour se convaincre que si, à la rigueur, l'on s'occupe parfois, chez nous, du mouvement littéraire catalan, en revanche la science catalane y reste, à peu près, lettre morte. Et c'est tout à fait dommage.....

Bien que parues en 1922 — à l'*Editorial Catalana*, — nous

revenons sur les *Vint Cançons* du Benjamin des poètes catalans, En Tomás Garcés, parce qu'elles suscitèrent un ample débat, lors de leur apparition, sur le thème, si éminemment actuel là-bas, de la « simplicité littéraire » et du « contact avec le peuple ». Ces 20 chansons, en y regardant d'un peu près, il n'eût peut-être point été trop malaisé d'y découvrir la trace de maintes influences conscientes, pour ne pas dire d'imitations, allant de Verlaine à Carner en passant par Maragall. Cependant elles manifestaient une si parfaite concordance entre leur cadre, aussi bien psychique que physique, et le langage discrètement choisi de leur auteur, que l'on ne pouvait ne pas accorder à cet amoureux chantre du paysage méditerranéen l'admiration qu'arrache toujours aux délicats la sereine émotivité de rimes simples à la fois et savantes. Pourquoi faut-il qu'à relire certains adroits démarquages de Léopardi, de Pétrarque et même du Goethe des ballades, nous ayons songé à ce qu'écrit le poète de la sérénité physiologique, Josep-María de Sagarra, sur le trop de sagesse de la jeunesse littéraire de la Catalogne actuelle ? Voyez, de grâce, son article de la *Publicitat* du 7 octobre sur *La discreció*. Mais, aussi bien, n'est-ce point là aussi le vice que censure López-Picó chez nos jeunes poètes, à propos de l'*Enquête sur les maîtres de la jeune Littérature* de MM. P. Varillon et H. Rambaud ? « Excès de bon goût et d'intelligence », dit-il dans sa *Revista* de septembre, p. 160. Et cela les rend « plus lucides », certes, mais « diminue d'autant leur puissance créatrice ». Quant à M. J.-M. de Sagarra, nous ne savons si sa « sagesse » à lui n'a pas fait fausse route, dans ce poème en quatre actes : *Les Veus de la Terra*, qu'il vient de faire jouer au *Teatre Català Romea*. A en croire Pr. Bertrana, qui analyse finement cette œuvre manquée (dans la *Veu* du 16 octobre), ce serait « plutôt qu'une copie des coutumes et des sentiments raciaux de la Catalogne, une transcription du fatalisme slave ». Avec, en plus, un érotisme assez chargé et une ingénuité de débutant.

M. J. Fornell a derrière lui déjà plusieurs bons travaux de critique et de folk-lore poétiques : un essai sur l'*Atlantide* de Verdaguer — dont le poète philologue Carles Riba vient de donner un choix de poésies à l'*Editorial Catalana*, avec un précieux commentaire à l'*Introduction* — paru à Barcelone en 1912 et deux études, l'une sur le *Comte Arnau* de Maragall, l'autre sur

la personnalité poétique de ce poète, datant de 1917 et de 1921. Le livre qu'il publie aux éditions de la *Revista* sous le titre : *L'Emotivitat popular en el Cançoner de Catalunya*, ne représente qu'une partie de ses travaux sur un thème aussi intéressant que l'étude des chansons populaires catalanes. Une telle étude demande de grandes connaissances et d'histoire et de philosophie. L'auteur ne se donne pas, croyons-nous, pour autre chose que ce qu'il est : un homme d'expérience et de lecture, ayant approfondi sa matière. Sa philosophie est, certes, théiste, mais d'une largeur de vues suffisante. Ses connaissances du passé de son peuple sont certaines. C'en est assez pour que ces 214 pages soient dignes d'être chaleureusement recommandées à qui possède déjà dans sa bibliothèque le *Romancerillo* de Milá i Fontanals, le *Romancer Popular* d'Aguiló, les *Cançons de la Terra* de Briz et les *Cançons i Follies* de Bertran i Bros.

López-Picó continue, malgré les difficultés du temps présent, à éditer chaque mois, sinon les deux fascicules d'antan, un cahier de sa *Revista*. Concurremment avec la *Página Literaria* de la *Veu* — où le soin d'analyser les nouveautés littéraires françaises a été confié au littérateur montpelliérain M. Adolphe Falgairolle — et avec la *Página Literaria* de la *Publicitat*, la *Revista* s'efforce de préciser divers points de doctrine littéraire en des articles variés, dont plusieurs sont animés d'une réelle largeur de vues. Nous avions regretté, naguère, que l'on s'y tût systématiquement sur le mouvement littéraire espagnol. En revanche, on y suit d'un œil attentif, parfois partial, celui de France et, accidentellement, d'Allemagne et d'Angleterre. La bibliographie de chacun de ces cahiers mensuels est particulièrement remarquable, encore qu'inégale en étendue. On aimerait que la Revue des Revues y fût un peu moins systématique. Mais, encore une fois, les temps sont durs et l'effort de l'éditeur tout à fait méritoire. De son effort poétique, nous croyons avoir parlé comme il convenait, ainsi que de son effort éditorial. Les lecteurs étrangers de la « Revista » n'ouvrent jamais sans une petite fièvre ces fascicules dont l'immaculée blancheur est un symbole de la pureté des dogmes et de la spiritualité des credos. Et il n'est que juste d'ajouter que les *Quaderns d'Estudi* — dont nous avons eu précédemment l'occasion de signaler le remaniement en un organe d'érudition historique et littéraire trimestriel — sont, eux aussi, dignes de toute la

louange et de tout l'intérêt des catalanistes. Nous attirons surtout l'attention de ces derniers sur l'étude, en cours de publication, de J. Massó Torrents sur l'ancienne Ecole Poétique de Barcelone. Actuellement, ces *Cahiers* en sont à leur XVe volume et au n° 56 (juillet-septembre 1923).

Nous avons appris la mort, à Palma de Majorque, de l'avocat et professeur Joan Lluis Estelrich, dont toute la carrière fut remplie par la tâche de divulguer en Espagne les poètes d'Italie. Grâce à lui, Carducci, Stecchetti, Pascoli et beaucoup d'autres chantres inspirés, tant anciens que modernes, d'au delà des Alpes furent connus de l'Espagne. Son œuvre capitale est l'*Antología de Poetas Líricos Italianos traducidos en verso castellano*, publiée en 1889 par le Parlement Provincial des Baléares. Ce gros volume de 884 pages va de l'an 1200 à l'an 1889. La mort a surpris Estelrich à 67 ans, alors qu'il procédait à une révision de ce livre. Il s'était aussi attelé à la composition d'une bibliographie hispano-italienne, qu'il n'aura pu mener à bonne fin. Notre ami, le professeur milanais C. Boselli, qui tient avec tant de distinction la rubrique hispanique à la Revue mensuelle des frères Treves : *I Libri del Giorno*, annonce, d'ailleurs, qu'il dédiera une étude spéciale à Estelrich au numéro de novembre de cet organe. Sans doute, de par la nature de ses travaux et la langue qu'il y employa, n'appartenait-il pas directement à cette chronique. Mais nous n'en avons pas moins cru devoir signaler ce méritoire artisan de fraternité latine, comme, précédemment, nous fîmes pour le poète Maristany. Qui nous en voudrait sérieusement de cette légère irrégularité ? Ainsi que l'écrit, avec infiniment de justesse, l'érudit M. de Montoliu au troisième de ses articles sur le cas d'Eugeni d'Ors — *Veu* des 20, 21 et 29 octobre 1923 — « le bilinguisme pourra être regrettable, mais ce n'est pas seulement en castillan, mais en chinois, que l'esprit catalan peut se faire entendre et triompher. L'unique ruine irréparable et définitive est celle de l'écrivain qui perd l'âme de sa terre et de son peuple. Alors c'est un déraciné, un homme sans classification possible et ne signifiant plus rien dans la culture universelle. »

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES SUÉDOISES

Verner de Heidenstam : *Les Carolins*, traduits par Jacques de Coussange, Perrin. — Ola Hansson : *Samlade Skrifter* (*Œuvres Complètes*), I-XVII, Tiden, Stockholm.

Les Carolins, par Verner de Heidenstam, viennent d'être traduits en français, honneur très grand pour un livre suédois et dû, sans doute, à la célébrité conférée à l'auteur par le Prix Nobel. La traduction mérite des éloges pour une fidélité très rare et qui doit avoir coûté beaucoup de travail. La version anglaise (des Anglais me l'ont dit) n'a pas été aussi heureuse, et la faute n'en est peut-être pas au traducteur seulement. Le style de M. de Heidenstam est très particulier, on pourrait dire un peu maniéré. Ce style a contribué au succès en Suède, où l'on n'aime point la simplicité dans la forme littéraire. Tant mieux, si Jacques de Coussange a réussi à faire du livre de Heidenstam un livre français clair et bon (un peu raccourci) et à conserver néanmoins l'originalité de l'auteur.

L'œuvre est assez importante pour que l'on consacre quelques mots à la caractériser, bien qu'elle ne soit pas nouvelle (elle a été publiée en 1897-1898), et Jacques de Coussange a précédé son livre d'une préface fort aimable. Le livre français qui se prête le mieux à une comparaison me paraît être *La Légende de l'Aigle* de M. d'Esparbès. Les intentions artistiques sont congénères. Ces deux auteurs exaltent l'héroïsme du vaincu aussi bien que celui du vainqueur. Je suppose que M. d'Esparbès a eu des intentions purement artistiques et qu'il n'a pas pensé un seul moment à une opposition quelconque. Heidenstam, selon son traducteur, et aussi selon ses propres déclarations, a voulu réformer la littérature et, par la littérature, sa nation, que le mouvement naturaliste eût fourvoyée.

Ce mouvement, qui comptait des auteurs comme Strindberg, Geijerstam, Ola Hansson, Lundegard, Ernst Ahlgren, Charlotte Edgren, Bondeson Baath, etc., n'était point antinationaliste. Mais il faisait presque toujours porter son intérêt sur les contemporains, sur la psychologie et les conditions morales et économiques des masses et des individus modernes. Il ne se souciait guère des grands exploits et des grandes personnalités du temps passé, et il n'aimait pas la vanité de gloire. S'il arrivait à quelque au-

teur d'être rétrospectif, comme à Strindberg dans ses drames et romans nationaux, il traitait les anciens comme des modernes, cherchait les conditions économiques et la culture du peuple, faisait des œuvres presque scientifiques, et non pas de la légende ou du lyrisme. Aussi a-t-il critiqué ses héros, il les a analysés comme des objets d'étude. Le résultat n'a pas été toujours assez flatteur, et parfois il a été injuste. La science aussi peut se tromper. Pour le naturalisme, Charles XII était ou un fou ou un criminel. Mais dès 1800, ce roi avait été le héros national et presque un saint. Il est naturel que l'on ait souhaité l'homme, le poète, qui pourrait le réhabiliter. Cet homme, ce poète, fut Verner de Heidenstam.

Heidenstam a-t-il pu réhabiliter Charles XII ? Pas du tout, et il ne l'a pas essayé. *Les Carolins*, ce n'est pas l'épopée d'un héros, mais d'une génération héroïque. Le Charles XII de Heidenstam n'est qu'une ombre, l'ombre du prince Hamlet. Les scènes où il est le centre ne sont pas les plus admirables, peut-être avec l'exception de « La Maison Fortifiée ». Ce qu'a essayé M. de Heidenstam, c'est de réhabiliter la génération d'un roi fou. Il a montré que la fidélité, le courage stoïque de cette génération, la patience et la confiance de la nation suédoise en son roi, en son Dieu, en son droit assez bon, voilà le vrai héroïsme de ces temps-là, et l'exemple à imiter pour les temps à venir. Le poème en prose de Heidenstam est vraiment un sermon de châtiment et d'encouragement pour ses contemporains mécontents et rebelles. Dans le genre historique, ce poème est original en ce qu'il ne donne pas de belles aventures, mais de la philosophie et des discussions placées dans la bouche de ces graves Carolins. Philosophie très amère et discussions un peu mélancoliques. Mais que veut-on ? L'affaire était perdue, et les guerriers du roi fou le sentaient. Ces pauvres gentilhommes ou pauvres paysans ressemblaient aux Lacédémoniens des Thermopyles, ils étaient là pour mourir, et en mourant donner un bon exemple à la postérité. Dans cette situation on ne fait pas des bons mots, et ce ne sont pas les exploits qui offrent de l'intérêt, mais l'endurance et la philosophie stoïque.

Les critiques n'ont pas manqué pour ce poème, en Suède. Du point de vue scientifique la conception du sujet a été critiquée par M. Harald Hiarne, déjà professeur d'histoire à Upsal au mo-

ment de la publication. Et dès ces temps-là les documents publiés ont montré que Charles XII n'était ni si fou ni si criminel qu'on se l'était imaginé. On pourrait le faire le héros d'une Iliade et d'une Odyssée. Et la génération de ce héros n'a pas été si mélancolique. Les lettres des guerriers suédois souvent montrent la gaieté traditionnelle du soldat. La religiosité de ces luthériens n'avait rien, non plus, du pessimisme d'un disciple de Schopenhauer ou de Hartmann. Leur foi fut très simple et confiante; aussi, comme prisonniers en Sibérie, ne perdirent-ils ni leur bonne humeur, ni leur courage. Ils instruisaient le peuple russe dans l'art de lire, et le plus illustre de tous les Carolins, le général Stenbock, était poète et compositeur, l'armée chantait ses chansons de marche, et dans la cruelle prison danoise, ce brave guerrier artiste se fit tourneur très habile. Un trait suédois caractéristique est l' « humour » et Charles XII n'en était pas dénué.

La vanité de gloire n'existe pas dans l'épopée de Heidenstam. Certes, le poète n'éprouve pas, pour les héros du passé, le sentiment des naturalistes, qui est le mépris ; le sentiment qu'il éprouve, c'est la compassion, presque la pitié. Si l'admiration s'y mêle, c'est pour l'endurance et la patience dans l'infortune. Heidenstam oublie que Charles XII et ses guerriers se sont maintenus victorieux de 1700 jusqu'à 1709 et que les Suédois ont gagné des batailles encore en 1710 et en 1712. Son Charles XII est toujours l'homme de Pultava, actuel ou prédestiné. On pourrait avec autant de justice regarder Louis XIV comme l'homme de Malplaquet ou Napoléon Ier comme l'homme de Waterloo.

Malgré tout cela le livre de Heidenstam a été très admiré en Suède, et il tient encore sa place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature suédoise. Il le mérite comme document très personnel de son auteur et de son temps. Jamais il n'a été populaire à la manière de *Gösta Berling* et de certains livres de Strindberg, mais pour la classe supérieure il est devenu presque l'évangile du patriotisme suédois. Et certaines des nouvelles qui le composent sont considérées par la critique nationaliste comme ce qu'il existe de plus sublime en prose dans notre pays...

De la première génération naturaliste en Suède, Ola Hansson est aujourd'hui presque le dernier survivant. Ses **Œuvres complètes** ont paru depuis 1920 et jusqu'à présent. Vie et travail, qui, après des dizaines d'années de luttes vaines, se termi-

nent en triomphe. Le prix Nobel ne lui sera pas accordé, mais son prestige, en ce moment, est des plus grands dans sa patrie. Toujours il a eu sa clique et sa claque, mais, depuis 1920, à l'âge de soixante ans, Ola Hansson a enfin trouvé son public.

Il est presque en tout l'antipode de Heidenstam. Né, en 1860, de paysans de la province de Scanie, il représente le peuple comme Heidenstam l'aristocratie. Si Heidenstam est indigène des anciennes provinces suédoises, Hansson est natif d'une contrée conquise, autrefois province du Danemark, province qui aujourd'hui est aussi suédoise que toute autre, mais où le dialecte des paysans conserve encore des réminiscenses de la période danoise. La vie littéraire de cette province est plus jeune que celle du reste de notre pays. Baath, qui débuta en 1879, fut le premier poète scanois; Hansson, dont les *Dikter* (*Poèmes*) parurent en 1884, fut le second. D'un naturel disposé à l'opposition, Hansson a argumenté contre presque tout idéal suédois, et a outré un peu son amour du dialecte provincial. Malgré cela, il n'est pas un antinationaliste, car aucun chauvin n'a pu aimer sa patrie plus chaleureusement que Hansson sa Scanie. Du reste il s'est fait bon Suédois en ces dernières années.

Dès son début grand admirateur de Strindberg, il s'est mêlé aux guerres littéraires de son idole, mais, plus oppositionnel que belliqueux, il s'est retiré dès 1889 dans un exil volontaire. Se déplaisant en Suède, il a cherché la vie cosmopolite de l'Allemagne, de la Suisse et de la France. Il a écrit plusieurs de ses livres en allemand ou en norvégien ou en danois, et il a dû les traduire ensuite en suédois. Pendant de nombreuses années il a gagné sa vie et celle de sa famille en écrivant des essais littéraires pour les journaux et périodiques de l'Allemagne et des pays scandinaves. Longtemps il a lutté contre la misère, en déplacement perpétuel comme un sans-patrie, cherchant partout un nid et trouvant partout l'ombre et l'image de sa Scanie, pays qui s'est transformé pour lui en idée, en poésie, en religion. Sa femme, compagne bien-aimée d'extraction danoise, écrivain, elle aussi, a partagé tout, et il lui a adressé des poèmes touchants en reconnaissance de « sa bonne, superbe et belle haine » pour la bureaucratie et le militarisme. Dès la seconde décade du nouveau siècle, il n'a pu se plaindre de la patrie suédoise, qui lui a accordé des bourses relativement généreuses, et l'édition des œuvres com-

plètes a été un grand succès. La critique, autrefois un peu aigre et injuste, s'est convertie et corrigée, et plusieurs voix ont proclamé notre auteur égal et pareil à un Strindberg et à un Fröding. *Per aspera ad astra !*

Ola Hansson a été un auteur très fécond. Il s'est produit dans tous les genres littéraires, excepté le drame. Il a écrit des vers tendancieux et sans tendance, satiriques, élégiaques, lyriques. Il a cultivé la prose lyrique, la nouvelle, le roman, et il a trouvé le temps de faire aussi son métier de journaliste. On l'a appelé le premier essayiste de son pays, et certainement il est un des meilleurs. Toute une masse de correspondances le montrent habile et spirituel causeur, très subjectif, pas trop sérieux, un peu doctrinaire, mais toujours styliste élégant. Il paraît que c'est l'essayiste qui intéresse le plus la critique d'aujourd'hui, intérêt qui déguise peut-être un peu d'amour-propre, car — pour dire la vérité — cette partie de l'œuvre de M. Hansson a déjà vieilli considérablement, et la cause n'est pas difficile à trouver. Le style le plus admirable ne peut pas conserver des objets oubliés à jamais.

Le Ola Hansson de l'avenir doit être le nouvelliste et le lyrique. Dans ces deux genres il est l'improvisateur inspiré, à la fois sublime et intime, très sensible — il est un peu de l'école de Jean-Jacques, — pathétique aux bornes de la pathologie, touchant pour les âmes congénères, monotone pour les autres, prédicateur plus qu'artiste. Son plus beau livre de poèmes sans comparaison est *Notturno* (1885), où déjà il révèle toutes les qualités de sa lyre, le toucher mou et ondulant, le clair-obscur, la mélancolie de l'isolement et de la désolation. Il a le cauchemar de la fin du siècle. Les rêves sociaux de ce temps l'attirent et l'effraient, mais ce n'est pas tout : ce qu'il appelle l'angoisse de vivre, c'est la sensation psycho-physique, presque cosmique de l'individu isolé, c'est la peur sans cause, la panique d'une âme hypersensible, qui sent et suit le vague procès de vie de l'univers. Et le véhicule de ses sensations obscures et mystiques et semi-agréables lui fut le paysage de sa province, la plaine scanoise au crépuscule et dans la nuit. Mais il n'est pas rêveur seulement, il est peintre aussi, et déjà on a dans ces poèmes de jeunesse (qu'il n'a jamais surpassés), le corps du pays natal aussi bien que l'âme... C'est encore dans ses œuvres de jeunesse que l'on trouve les perles de son art de conteur : *Madame Ester Bruce* (1893), *Avant le mariage*

(1894), *Le retour chez soi* (1894) et *Un pédagogue* (1895). Dans ces petits romans ou ces amples nouvelles, il est un peintre et un conteur admirable sans grands gestes, il donne ici pour la première fois ces figures d'une galerie peu riche, mais caractéristique : les étudiants bohèmes d'origine paysanne et les femmes hypersensibles, sensuelles et hystériques... Voilà sa production *in nuce* avec les motifs et les états d'âme qui la dominent toujours.

On a appelé Ola Hansson un naturaliste, et bientôt il a protesté lui-même contre cette dénomination. Il se nomme un mystique, il a cherché, pour un temps très court, un refuge dans l'Eglise de Rome, et il a tonné contre M. Georges Brandès, le capitaine de la phalange naturaliste. Beaucoup dépend du sens que l'on donne au mot naturaliste. Pour l'un, le naturalisme n'est qu'une manière de peindre, de décrire, de raconter. Pour l'autre, c'est une religion ou plutôt une irréligion — c'est le matérialisme littéraire ou artiste... Mais tout homme doit être jugé sur ses actes et non sur ses protestations. Je n'ai pu trouver que des actes littéraires naturalistes dans la production de M. Hansson. Le mysticisme vague et impersonnel de ses poèmes ou de ses *Causeries en Mystique* ne me semble qu'un matérialisme un peu poétisé. Il est scientifiquement très correct et bien documenté, il n'a rien de nouveau, pour nous autres contemporains de la science psychique, et je ne vois, dans les livres de notre mystique, rien que M. Hæckel n'ait pu approuver. Du point de vue de la forme littéraire, la question change. Certains des livres de la maturité de Ola Hansson ont abandonné le chemin droit du naturalisme (ou réalisme) pour s'amuser dans des sentiers agréables et capricieux dont l'un nous mène au pré des allégories et caricatures (*Esquisses d'hommes et d'animaux,* 1897-1900), un autre nous égare parmi des « visionnaires » (*Causeries en Mystique,* 1891) et un troisième nous entraîne dans les montagnes de Nietzsche-Zarathustra (*Les chansons en prose du jeune Sans-Peur*, 1892, édition anglaise 1895). Mais avec tout cela on peut être un très bon naturaliste et matérialiste. Ola Hansson n'est ni romantique, ni supra-naturaliste, et sa manière de regarder les hommes (et les femmes et tout le monde) doit fort bien concorder avec Georges Brandès (qui a découvert et créé le Nietzschéisme) et tous ses admirateurs de la religion naturaliste-matérialiste.

L'art et la force de Hansson est l'intimité de l'analyse d'un paysage ou des états d'âme. Certes il n'aime qu'un type de paysage, et c'est la plaine, bien qu'il fasse quelque légère mention de la montagne, suisse ou française, quand il est devant. Il s'enfuit toujours vers les plaines, surtout vers la plaine scanoise dont il connaît les soirs et les nuits comme personne. Il n'oublie aucun détail ; sous un ciel grisâtre et pluvieux, il nous dépeint souvent la lumière humide, presque fumante, avec les silhouettes des saules qui y nagent et s'effacent. Il peut rappeler des poèmes de Verhaeren, mais Hansson n'est jamais si objectif, et il n'a ni la plasticité, ni les vues du poète flamand. En compensation, Hansson est plus intime. Ces poèmes de sa patrie sont d'un charme qui émane d'un amour sincère, et qui les distingue, même dans l'exil, du reste de sa production lyrique. Jamais il ne trouve les mots aussi facilement que quand il chante cette patrie incomparable. Ce sera peut-être le trésor qui survivra parmi ses vers lyriques très abondants, mais inégaux. Le mélancolique et l'intime lui réussit toujours, mais non la gaîté qui devient trop robuste et rarement la satire qu'il a cultivée sans cesse et souvent très gauchement.

Comme prosateur Hansson est un grand maître de style, il paraît presque prendre l'art de la prose plus au sérieux que le vers. Il raconte avec une grâce, une souplesse et avec une abondance de mots très rare dans sa patrie. Parfois il entraîne son lecteur sans résistance, et cela par un récit sans aventures, et bien que la vie de ses « héros » souvent soit dénuée d'événements de quelque intérêt. Sa maîtrise du style est d'autant plus remarquable que sa langue, son idiome personnel, est très incorrect et peu propre à servir de modèle. La langue danoise lui a prêté beaucoup de mots pour lesquels nous avons de très bons synonymes en suédois, l'allemand lui a donné des flexions et conjugaisons, et le français des constructions — voilà donc ce miracle : on peut être un grand styliste avec un vocabulaire impur et une grammaire vicieuse. C'est grâce à une personnalité dont l'énergie, la fièvre presque se communique au lecteur, qu'on oublie pour un moment les offenses au langage national, et on se laisse volontairement gagner et entraîner. Il n'est pas impossible que cet « internationalisme » de l'idiome lui procure la bienveillance des traducteurs, car il facilite l'entendement et l'interprétation d'une langue autrement très sévère et difficile.

En prose, son talent d'analyse triomphe complètement. Il repaît ses yeux de la vie intérieure et dérobée aux regards. Il nous fait comprendre ses hommes, mais il nous fait presque détester ses femmes qu'il recherche parmi les hystériques, les victimes de sexualité altérée ou déçue, et qu'il nous dévoile et démasque sans peur ni pitié. Cette lecture n'est pas toujours amusante et édifiante. L'auteur souvent aime la vérité plus que le grand art. Souvent il se présente à nous en médecin ou en pathologue sans déguisement. Mais c'est selon l'usage des naturalistes, et il n'y a pas une ligne où l'art du style lui fasse défaut. Un de ses livres les plus discutés, *Sensitiva Amorosa*, donne, en périodes admirables, tout un cours de psychologie sexuelle qui ferait honneur à un savant professionnel. En Suède, ce livre fut quelque chose d'inouï lorsqu'il parut. La caractéristique de Ola Hansson est son intérêt pour des sensations malades et son indifférence, avec de rares exceptions, pour le normal et le sain. Ce goût le caractérise aussi dans d'autres genres. Il n'aime point « les sentiments communs », les sentiments du plein jour et de la santé. Dans la littérature, il n'aime point « les classiques », ses favoris littéraires le sont à cause de quelque maladie.

Cela surprend chez un fils de paysan, et cela surprend aussi parce que Ola Hansson toujours a rêvé d'une culture paysanne. Chez plusieurs des écrivains dont il parle, il relève et souligne leur origine paysanne. Espère-t il peut-être que le salut et la santé viendront d'une culture paysanne ? Un poème de jeunesse, dédié à August Strindberg, l'indique, mais n'y a-t-il pas contradiction à espérer la santé du sang des paysans, lorsqu'on méprise cette même santé et lorsqu'on ne croit pas possible de créer la vraie culture, et la beauté littéraire, ni d'en jouir, sinon par des nerfs malades ? La moule saine ne produit point des perles, et un public fruste ne comprend pas les beautés de l'hôpital. La vérité souvent paraît très énigmatique. Mais peut-être devinera-t on que ce qu'il y a de meilleur et de plus vrai chez notre auteur est d'origine paysanne, son amour pour la patrie et pour le sol natal, sa sympathie instinctive pour les joies simples, un peu robustes du peuple, — quand il ne raisonne pas, — et son aversion pour la guerre, la diplomatie et l'histoire. Tout cela est très paysan. Et ce paysan naïf et sensible a été jeté hors de son milieu, jeté parmi des étudiants, des bohémiens, et ensuite dans le fouillis de

Cosmopolis. Le paysan est moins immunisé que tout autre contre les maladies de la civilisation. Et il est un étranger dans ce monde des cités. Quand l'étranger est un génie, il analyse tout ce monde singulier, mais il ne le comprend qu'avec les yeux et avec l'intelligence, jamais avec le cœur. Il ne l'assimile pas, il ne devient pas citoyen de Babylone, qu'il déteste au fond avec tous ses héros, rois, généraux, poètes « représentatifs ». Hélas, il s'y est mêlé, et déjà il sent dans son âme la fièvre de la culture, le feu de l'enfer mondial et ce feu qui reste chez les autres un feu modeste, presque une étincelle, chez le citoyen tout nouveau devient une flamme, un incendie...

Ola Hansson a été le pionnier et colon d'un pays autrefois très paysan, mais qui devient de plus en plus un pays d'industries, de cités comme les autres. Il nous a raconté parmi les premiers tout ce qu'on faisait et disait et péchait là-bas dans le monde. Maintenant nous le savons par expérience aussi bien que lui, mais nous estimons encore le pionnier et prophète et surtout le styliste comme peu d'autres. Et en même temps, peut-être, nous déplorons que ce bon paysan scanois ne soit pas resté indigène et habitant de sa Scanie et ne nous ait pas analysé beaucoup plus de notre propre pays et de nos propres mœurs. Certainement un prophète en exil peut être un grand prophète, mais sa vie est une tragédie: le Français Allemand Chamisso l'a dit dans un beau livre qu'il appelait « l'homme sans ombre ». Ce livre ne concerne pas Ola Hansson, qui a une ombre très belle : ses poèmes et nouvelles de Scanie. Mais cette ombre aurait pu être plus grande encore.

K.-G. OSSIANNILSSON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Bertrand Barcilles : *Le drame oriental ; d'Athènes à Angora*, Bossard. — Albert Mousset : *L'Espagne dans la politique mondiale*, Bossard. — Raoul Labry : *Autour du Moujik*, Payot.

La guerre de 1914, entre autres catastrophes, a permis le massacre et l'expulsion des Chrétiens d'Asie Mineure où ils formaient *un tiers* de la population. Ce désastre commença par l'extermination des Arméniens (où les Allemands et les Soviets ont été les seuls coupables). Il s'est continué par l'expulsion des Grecs. Le gouvernement de ceux-ci, pour les sauver, avait entrepris une

expédition qui, faute du concours espéré de l'Angleterre et de la France, a échoué. Il faut reconnaître que c'est notre gouvernement qui s'était dégagé le premier. Au lendemain de la victoire d'octobre 1918, au lieu d'engager les Italiens en Asie Mineure comme l'avait conseillé *si sagement* M. Hanotaux en 1911, M. Clemenceau y avait engagé la France et on s'était aperçu de son imprudence. *On* imagina alors (d'après M. Poincaré) de créer une situation où la Turquie et la Grèce se feraient équilibre pendant que la France serait bien tranquille en Syrie. M. Franklin-Bouillon a été le négociateur de cette combinaison. On alla jusqu'à fournir des armes aux Turcs « pour maintenir l'ordre dans les pays évacués par nous ». Puis vint la catastrophe d'Eski-Cher. M. L. George crut que la France allait se ressaisir et sonna la fanfare pour réunir tous les Alliés pour la défense des Détroits. On put espérer que l'alliance franco-anglaise allait se reconstituer. Mais c'était compter sans MM. Poincaré et Foch. Ils tenaient à ne pas être détournés de leur politique *catastrophique* dans la Ruhr. Le maréchal Foch émit l'avis qu'on ne pouvait défendre les Détroits, les ayant à dos (c'est cependant ainsi qu'il faut défendre la Ruhr dans des conditions incomparablement plus désavantageuses, sinon son occupation n'a aucun sens). De là l'évacuation de Tchanak par les Français. Nous imposâmes ensuite l'évacuation de la Thrace par les Grecs.

Nous espérions ainsi gagner la *reconnaissance* (!!) des Turcs. Ils en profitèrent pour nous refuser de prendre aucun engagement sur le terrain économique. Maintenant que nous avons évacué la Chersonèse (qu'ils n'eussent jamais pu reprendre aux Alliés), ils ne se donnent pas la peine de proclamer la faillite, mais ils la pratiquent. Le prêteur français, peut-être par la faute de ses gouvernants, est traité par les Turcs comme par les Russes. Moustafa Kemal n'a d'ailleurs nullement dissimulé qu'il entend nous enlever la Syrie, et comme nous n'avons plus l'appui de l'Angleterre et de la Grèce depuis la signature du traité de Lausanne, il lui sera facile d'exécuter son plan dès que nous aurons des embarras sur la Ruhr et au Maroc. *Væ soli!*

C'est cette triste histoire que raconte en partie M. Bareilles dans son livre **D'Athènes à Angora**. Il la mène jusqu'au traité de Lausanne. M. B. Bareilles, grécophile impénitent; connaît admirablement son sujet et est un témoin dont la déposition sera

consultée avec fruit par les historiens. Son livre est intéressant et facile à lire d'un bout à l'autre.

Le rôle de **l'Espagne dans la politique mondiale** de 1874 à 1923 n'a pas été de premier plan, mais il n'en a pas été moins important et il méritait d'être mis en lumière. C'est ce que vient de faire M. A. Mousset. Son livre, d'une richesse de documentation remarquable, conduit les événements jusqu'au pronunciamento qui a amené au pouvoir Primo di Rivera. C'est un des plus intéressants publiés dans ces derniers temps; il tient, et au delà, les promesses de son titre. C'est une véritable histoire de l'Espagne pendant 50 ans pour le côté qui nous intéresse le plus.

ÉMILE LALOY.

§

L'éditeur Payot a publié dans sa collection « Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale » le livre de M. Labry : **Autour du Moujik**, et c'est bien là, en effet, un ouvrage de documentation que liront avec fruit tous ceux, qui désirent approcher le paysan russe, le suivre dans ses aspirations et ses révoltes depuis le servage jusqu'aux troubles agraires de 1905, prodromes de la révolution de 1917. Avec une profonde connaissance de tout ce qui touche la Russie, M. Labry a su utiliser les mémoires du serf Bobkov publiés dans la célèbre revue russe *Le Messager de l'Europe*, mémoires dans lesquels ce serf se révéla écrivain remarquable en même temps qu'homme supérieurement doué. Il donne aussi des extraits des mémoires de P.-A. Polovtzev, pour la période allant de 1859 à 1861, c'est-à-dire celle des troubles qui ont précédé l'acte d'émancipation des paysans. C'est ensuite l'étude de M. Ossipov, publiée par *Le Messager historique* sous le titre : « Comment je suis allé au peuple. » On sait que cette expression, « aller au peuple », lancée par Herzen, désigne ce grand mouvement de la jeunesse russe des années 60 qui, sous l'influence de la littérature populiste de cette époque, — qui idéalisait, déifiait le peuple, — émigre dans les campagnes pour partager la vie des paysans afin d'y pouvoir apporter dans la suite quelque amélioration. On vit alors des jeunes gens, garçons et filles, appartenant à des familles riches et nobles, renoncer à une existence agréable et facile pour travailler avec les moujiks et peiner avec eux et en même temps faire avec plus d'efficacité leur propagande révolutionnaire. C'es

cet élan, et les désillusions qui suivirent, que décrit M. Ossipov dans l'étude donnée par M. Labry dans son livre. Nous y trouvons encore le récit détaillé, très dramatique, des troubles agraires de 1902 dans le gouvernement de Pultava, sorte de prélude aux troubles agraires de 1905, et enfin le récit de ceux-ci publié par *Le Messager historique* en 1913. Ces études et documents composent la deuxième partie du livre de M. Labry. La première partie, qui plus logiquement peut-être devrait être la seconde, est l'analyse des documents et mémoires contenus dans la deuxième.

A travers tous ses récits et souvenirs, M. Labry étudie la mentalité, la psychologie du paysan russe. Il nous fait pénétrer dans l'obscur taillis de ses croyances façonnées par son histoire serve ou par la propagande révolutionnaire.

Indiscutablement ce livre permet de mieux comprendre ce qu'est le moujik et nous donne de lui une conception plus nette qu'on ne l'avait jusqu'ici.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Karl Rosner : *Der König : Au Quartier Général du Kaiser pendant la seconde bataille de la Marne*, trad. de l'allemand par H. Massoul et le lieutenant J. Massoul, Plon-Nourrit et Cie. — Michel Farnaise : *L'Aventure du Gœben*, Renaissance du Livre. — Général *** : *Plutarque n'a pas menti*, Renaissance du Livre. — Reginald Kann : *Le plan de Campagne allemand de 1914 et son exécution*, in-8, Payot — Maurice Genevoix : *Les Eparges*, Flammarion. — Henri Dutheil, *De Sauret-la-honte à Mangin-le-Boucher*, Nouvelle Librairie nationale. — Commandant Perreau : *Victoire chère et paix de dupes*, Paul Cotin.

Ceux qui, pendant la guerre, ont eu l'occasion de lire le *Berliner Lokal-Anzeiger*, n'auront sans doute pas plus oublié que nous les correspondances des fronts sud-est et occidental allemands qu'y signait l'auteur du présent volume. Elles ont, d'ailleurs, été réunies en volumes, avec *Wir tragen das Schwert* (1914) ; *Der graue Ritter* (1916) ; *Vor dem Drahtverhau* (1916) ; *Mit der Armee von Falkenhayn gegen die Rumänen* (1917). Devenu, depuis, haut employé de la maison berlinoise d'éditions qui publia le texte original de *Der König*, M. Karl Rosner, qui fut naguère romancier et même poète, né à Vienne en 1873, fut d'abord libraire, puis dirigea les *Gartenlaube* et, de 1913 à 1915, le *Greif* — semble bien avoir voulu, en donnant le présent

livre là où *Dichtung* est manifestement fort inférieure à la *Wahrheit*, réhabiliter le triste Seigneur de la Guerre que prétendit être Guillaume II, en le repeignant en héros aux yeux de ses sujets désillusionnés. Mais ses intentions apologétiques n'ont pu résister à la netteté de vision de l'écrivain et il se trouve que son œuvre constitue le plus écrasant témoignage que la plume d'un Allemand loyal au *Deutschtum* et témoin oculaire de la plupart au moins des faits tragiques qu'il relate, — la *Kaiserschlacht* de juillet 1918, qui devait être pour nous la « bataille de libération » — ait jamais apporté au tribunal de l'impartiale Histoire.

En lisant *Der König* dans cette sobre et nette version de deux hommes dont l'un, professeur d'allemand dans un de nos grands lycées parisiens, a depuis longtemps formé l'autre, son fils, aux bonnes méthodes de traduction en usage dans l'Université, l'on ne peut s'empêcher de se remémorer ces ouvrages d'avant-guerre où le triste Kaiser était donné comme un dégénéré pur. Car c'est bien un dégénéré que le héros de ce récit vécu et son titre devrait plutôt être, au lieu du *Roi*, la *Peur*. *Die Angst*: cela correspondrait infiniment mieux à l'atmosphère morale d'un livre où règne cette « panophobie » que les psychiatres diagnostiquent comme l'un des plus manifestes signes de la dégénérescence.

Et dire que tel est l'homme qui, tant d'années, aura fait trembler l'Univers par ses rodomontades sur le thème de la « poudre sèche » et de « l'épée aiguisée »! Ce n'était donc que cela : un capitaine Fracasse. Louis Dumur, en en traçant l'image que l'on sait dans *les Défaitistes*, reste encore au-dessous du vrai, et il a fallu Karl Rosner pour que l'on se convainquît que ce « Roi » représentait en vérité l'un des plus chétifs exemplaires d'humanité que l'on pût rêver, même après ses piteux avatars ultérieurs et la fuite en Hollande. Quoi! Voici un souverain sexagénaire qui n'a pas même cette élémentaire piété filiale qui lui permettrait de voir sa mère d'autre sorte que sous les traits d'une ennemie! Renan a dit quelque part, si nous n'errons, que la valeur d'un être humain était en relation du respect manifesté pour la mémoire de celle qui lui donna le jour. Qu'on juge, après cela, de l'exposant moral du dernier des Hohenzollern. Et son entourage de guerre ne valait pas mieux...

Tel est le livre qui ajoute à sa valeur, suprême, de document psychologique, celle d'un récit d'histoire. Rosner semble, d'ailleurs,

avoir eu un don spécial pour reconstruire l'étrange psychologie de Guillaume II, qui, parfois, est un peu celle de Hamlet dont l'écrivain viennois tâchait, dans une conférence faite à Munich en 1895, d'expliquer le mystère à la lumière de la névropathologie. Et qui, parmi les Parisiens non mobilisés, ne se souvient pas toujours de cette extraordinaire canonnade de la nuit du 14 au 15 juillet 1918 ? C'était la plus grande lutte de la Grande Guerre qui s'engageait. On en trouvera les phases diverses décrites, dans le présent volume, par un observateur de l'autre côté de la barricade. Le 18 juillet 1918, l'Univers entier pouvait applaudir à la victoire alliée, à celle, — pourquoi ne pas le redire, aujourd'hui encore ? — du Droit sur la Barbarie civilisée. Les poilus français, en compagnie de leurs alliés en kaki, tous ces rudes et héroïques artisans de la Victoire, avaient enfoncé le mur d'airain boche. On voudra certainement entendre Karl Rosner raconter comment se produisit cette formidable rescousse, vue de face... Le succès, déjà avéré, de *Der König* en France, rend aussi bien dès aujourd'hui ce pronostic une certitude.

CAMILLE PITOLLET.

§

L'Aventure du Gœben, de M. Michel Farnaise, est un livre extrêmement attachant. Son titre lui donne l'allure d'un roman ; il convient parfaitement au sujet traité, qui relève plutôt de l'opérette que de la stratégie. Son auteur y poursuit cependant, avec un sérieux imperturbable et, reconnaissons-le, avec une grande conscience, l'étude des opérations de notre Armée navale et de la Division des Croiseurs anglais du V. A. Milne, en Méditerranée, au mois d'août 1914. Il s'agissait de poursuivre les croiseurs allemands *Gœben* et *Breslau* et de couvrir le passage du XIXe corps. M. le Vice-Amiral Bienaimé, dans une étude qui souleva des polémiques, en 1920, —l'opinion publique avait encore quelques réactions à cette époque, — avait déjà dénoncé les singuliers agissements du chef de notre armée navale. Mais ses affirmations avaient éveillé quelque défiance ; on soupçonnait l'ancien député de Paris de chercher à atteindre, derrière le grand chef, M. Augagneur lui-même, ex-ministre de la Marine, son adversaire politique. M. Michel Farnaise n'a pas d'intentions aussi noires. Il prend fait et cause pour notre amiralissime ; il le déclare un entraîneur d'hommes tout comme l'inénarrable M. Gau-

thier, ministre de la Marine, à la veille de la guerre, l'avait pris pour Suffren. Le livre de M. Michel Farnaise n'en prend que plus d'intérêt, car non seulement il aboutit aux mêmes conclusions que M. le Vice Amiral Bienaimé, mais il renchérit encore sur ce dernier. Sa documentation est d'ailleurs plus nombreuse. Il entre davantage dans le détail des opérations ; il établit même certaines responsabilités de second plan, ce qu'on n'avait pas fait avant lui. M. Farnaise n'est pas un technicien, nous dit-il, dans sa préface. Cela se voit un peu. Il n'est pas non plus un logicien, car après nous avoir présenté le *Gœben* comme un adversaire imbattable, il écrit p. 139 :

> On voit que nous avions dans notre Armée navale tous les éléments nécessaires pour la recherche et la destruction des croiseurs allemands.

N'étant pas homme de mer, M. Michel Farnaise gobe sans difficulté les théories de nos marins de cabinet sur la maîtrise de la mer. Faisons-lui remarquer qu'en appliquant strictement ces théories, le XIXe corps eût passé la mer tout juste après l'armistice. Enfin, disons-lui, ce qu'il semble ignorer, que ce fut un marin qui, après les grandes manœuvres de 1910, proposa dans une note, adressée directement à l'Etat-major de l'armée, de rendre toute liberté de manœuvre à nos escadres et de faire partir nos bâtiments de transport, séparément, sans convois, à toute allure, en longeant la côte d'Espagne. C'était la solution qui comportait le moins de risques, en assurant à notre armée navale l'initiative des opérations. Mais une telle solution ne convenait pas à toutes les ambitions. On l'a bien vu.

Un général Trois-Etoiles répond à M. Jean de Pierrefeu : **Plutarque n'a pas menti.** Nous avons dit, dans une récente chronique, ce que nous pensions de la seconde partie du livre *Plutarque a menti*. Nous l'avons jugée injuste, et nous l'aurions déclarée sans portée s'il ne fallait pas compter avec le talent littéraire de son auteur. Que par la voix de Plutarque nous soient arrivés quelques bobards, cela est de tous les temps. M. Jean de Pierrefeu n'a pas découvert une chose bien neuve. Malheureusement, le Général Trois-Etoiles, en lui donnant la réplique, n'a pas fait preuve, non plus, d'une grande fertilité d'invention. Son livre se ressent de la hâte avec laquelle il a été écrit afin de fournir la riposte avant que l'attention du public

ne se soit détournée du bonhomme Plutarque. C'est un panégyrique, rédigé tambour battant, de notre armée, de son haut commandement, de ses états-majors, de ses corps de troupes, de nos généraux, de nos hommes politiques. Tous sont portés au pinacle, au même rang, et comme on oubliait M. Poincaré, l'auteur le repêche pour le placer sur la même étagère. Cela est d'un excellent opportunisme. Le général Trois-Etoiles a du vent dans les voiles. Il ira loin. Mais tout ce qu'on peut conclure de son livre, c'est que, par son ministère, une fois de plus Plutarque a menti. Ce qui n'est pas pour nous surprendre.

M. Reginald Kann nous donne un commentaire, d'une parfaite clarté, du **Plan de Campagne allemand en 1914 et de son exécution**. On insiste sur ce point que le Grand Etat-major allemand en 1914 avait une doctrine stratégique, une doctrine tactique, dont tous les termes étaient parfaitement arrêtés, et un plan d'opérations absolument sain, tout à fait remarquable. L'armée allemande, l'instrument chargé de mettre ce plan en œuvre, approchait de la perfection. Elle offrait, souligne M. Reginald Kann, un spectacle merveilleux de puissance, de cohésion et d'endurance. Certainement aucune autre armée ne pouvait lui être comparée par l'élan, la foi en la victoire, la discipline, la puissance de l'armement. Et cependant tout cet appareil formidable s'est écroulé, a été ruiné par des fautes de commandement. Ce n'est ni le Destin, ni le Hasard, ni le Déterminisme des choses, cher à M. Jean de Pierrefeu, qui ont causé cet effondrement, mais bien des fautes concrètes, que l'on peut relever et étudier chez les chefs des armées allemandes.

JEAN NOREL.

§

Les Éparges, dont le nom est si souvent revenu durant la guerre dans les litanies du communiqué, se trouvent en contrebas et au large de Verdun, dans la plaine de la Woëvre. Quand le récit de M. Maurice Genevoix commence (1914), les troupes sont dans les tranchées depuis quatre ou cinq mois, sous la pluie et dans la pourriture de l'hiver, descendant et remontant aux tranchées, — face à l'ennemi qui tiraille, mais ne bouge guère. Les officiers, parmi lesquels se trouve l'auteur, se rencontrent à table dans les villages de l'arrière, ayant pris déjà l'habitude de

cette existence monotone, et menaçant d'ailleurs de ne jamais finir.

C'est la vie du front et il relate les incidents ordinaires, la veillée dans les postes, le bombardement, les pertes, — toujours trop nombreuses, — en même temps que le paysage, les incidents journaliers, les menus faits de cette existence dangereuse, mais, en somme d'un intérêt minime pour ceux qui n'avaient pas à intervenir.

Il y a, d'ailleurs, les hasards de la guerre. Un des hommes se fait raser, la serviette au col, à la porte d'un gourbi ; un obus tombe et le tue net ; il n'y eut que l'autre, faisant l'office de barbier, qui n'eut pas une égratignure. Il est toujours question d'attaquer en face, mais le temps passe, et l'on continue à se canarder à distance. Le narrateur part en permission, mais à son retour retrouve les choses en l'état. Une grande attaque se prépare bientôt, — une de ces attaques longuement combinées et inutiles, qui furent si nombreuses au cours de la guerre, et par lesquelles on espérait toujours bousculer l'ennemi (17 février). Les sections jetées à l'assaut des positions allemandes, se trouvent bientôt prises sous le feu de notre propre artillerie et doivent se terrer en attendant une accalmie. Minées, les positions allemandes ont sauté déjà en grande partie et les premières tranchées sont occupées sans peine. Des prisonniers arrivent de différents côtés et sont dirigés vers l'arrière.

Mais l'artillerie adverse commence à bombarder les tranchées conquises et son feu dure toute la nuit. — Le bombardement continue, rageur, toute la journée du 18 février, nos propres canons ne tirant plus, car les munitions manquent. Les Français, cependant, ont envoyé de nouvelles troupes, les Allemands aussi ; la bataille continue interminable, avec des alternatives et des péripéties diverses.

Les combats se poursuivent longuement, sous un bombardement effroyable, etc.

Mais j'abrège ce récit. Dans la tranchée, les entonnoirs, occupés par le bataillon, il reste à peine quelques hommes avec l'officier, et qui regagnent péniblement l'arrière. Tous les autres ont été tués ou blessés et sont dirigés sur les ambulances (22 février).

Le récit de ces combats se trouve la partie la plus importante du volume qui continue longuement encore. A la fin, l'auteur, le

lieutenant Maurice Genevoix, se trouve blessé dans un combat, évacué, — et reste invalide.

Son livre, malgré quelques longueurs, est une curieuse narration.

Il a de la verve, de l'entrain, de l'émotion, — et, aussi bien, c'est un épisode des plus curieux de la lutte livrée aux Eparges, qui virent de si sanglants combats. Comme curiosité, on peut montrer, au début de la longue bataille qu'il relate, l'histoire d'un sergent qui se fait remettre par ses hommes trois ou quatre prisonniers qu'il conduit au colonel qui le félicite et lui demande son nom, — en suite de quoi, le sergent « sort dehors », tend les fesses et reçoit une balle dans le bas du dos, — « fout le camp », et regagne Marseille. Il fut porté, dit-on, pour la médaille militaire. — Mais il n'y a peut-être là qu'un racontar de caserne.

On lira avec intérêt encore, — mais avec un peu de circonspection — l'ouvrage de M. Henri Dutheil : **De Sauret-la-honte à Mangin-le Boucher**, — volume au titre de pamphlet, mais dont bien des allégations en somme se trouvent à retenir. L'auteur, quasi invalide, mais qui a son franc parler, revit avec amertume les circonstances du grand drame qui devait nous coûter si cher.

Il était à Rouen où il faisait son service dans l'administration militaire quand se produisit le conflit. Ce fut le départ, — mouvementé, — puis l'arrivée en Belgique parmi les fleurs et les ovations. Mais le revers était proche. L'incapacité du haut-commandement, les sottes prétentions de l'état-major venant rendre inutiles les efforts de nos troupes sur lesquelles les Allemands bien abrités tiraient comme à la cible lors des combats de Charleroi. Ce fut bien une hécatombe inutile et après laquelle il fallut battre en retraite. Le lamentable désarroi qui suivit devait se prolonger jusqu'à la Marne. C'est alors aussi que plusieurs généraux, dont celui de Charleroi, eurent l'oreille fendue. L'auteur se prodigue en exclamations véhémentes sur les officiers, de véritables mazettes, boursiers dans le civil ou auteurs dramatiques, dont l'impéritie avait causé le désastre.

Le général Mangin prit enfin le commandement des troupes. M. Henri Dutheil en trace un curieux et intéressant portrait. Dur aux autres comme à lui-même, payant de sa personne en toutes circonstances, mais exigeant beaucoup de ceux qui servaient sous

ses ordres, le général Mangin, — que ses ennemis ont surnommé Mangin-le-Boucher, — a ses partisans comme ses détracteurs. Comme chef, il sut rendre à ses troupes la confiance et le mordant dont nous avions besoin. Après divers bavardages, — et de nombreux souvenirs sur le général et sa suite, — nous arrivons enfin à la Marne. L'auteur ne raconte pas la bataille, — où le général Mangin fit le coup de feu avec ses troupes, — mais donne seulement, avec des proclamations, l'aspect du champ de carnage de son côté, après la retraite allemande. Les Boches en effet s'étaient retirés, poursuivis, l'épée dans les reins, par les nôtres. Ainsi fut repris Reims qu'ils occupaient et d'ailleurs se hâtèrent d'abandonner ; — mais ils restèrent aux environs, tenant la ville sous le feu de leurs pièces, qui finirent par atteindre et incendier la cathédrale. Aux environs, les nôtres étaient à Saint-Thierry, à Dormans, à Chenay, parmi les jardins des villas qui appartenaient aux gros négociants de la ville et les caves à plusieurs étages qui creusent les collines. L'ennemi s'était installé tout proche et commençant cette longue guerre de siège qu'il nous fallut subir jusqu'à «sa fin finale», en 1918.

Nous passerons sur divers détails et sur l'organisation du front durant cette période.

M. Henri Dutheil donne encore diverses histoires et anecdotes sur le général Mangin.

En mai 1915, on retrouve l'auteur à Fismes et en divers lieux, attendant son départ pour l'Artois (20 mai). Ce fut le début de nouvelles pérégrinations. En Artois, où il raconte, avec l'organisation des services de l'arrière, les combats fameux qui parvinrent, même, à percer les lignes allemandes. Un moment, il se trouve employé, bien malgré lui, comme agent de liaison, près de Neuville-Saint-Waast et, à son retour, est blessé par l'explosion d'un des nombreux obus qui tombaient sur la route; il avait été atteint dans l'aine et la hanche. Mais ces blessures ne furent avouées qu'au bout de quelque temps. Il traîna d'hôpital en hôpital, reparut sur le front, — il raconte le déplacement des troupes du général Mangin, — et de nouveau se retrouve parmi les services de l'arrière. Un moment, il revient, boitant, béquillant, à Vaux même, du côté de Verdun, lorsque se dispute la bataille du bois de la Caillette. Il assiste à l'attaque de Douaumont (22 mai 1916).

Après diverses péripéties, le général Mangin prend le commandement du XIe corps d'armée.

Enfin, après divers épisodes qui se jouent en des décors divers, l'auteur est évacué du camp de Gondrecourt (20 février 1917).

Impotent, depuis sa rencontre avec l'obus allemand qui l'a caressé, lui causant des blessures dont il n'a jamais pu se remettre, malgré de nombreux séjours dans les hôpitaux de l'arrière, M. Henri Dutheil garde une certaine bonne humeur qui se manifeste au cours de ses récits qui valent mieux, malgré quelques longueurs, que son titre à tapage. Son héros reste toujours le général Mangin, qu'il a suivi longuement, et malgré tout ce qu'on en a pu dire, mais ce n'est pas le lieu d'examiner ses raisons. Son volume, toujours est-il, se lit avec intérêt et tiendra une place honorable dans la série des récits qui nous ont été donnés sur la guerre. — Dernier détail, peu ragoûtant, mais curieux, sur la vermine qui pullule dans les deux camps : celle du boche est la plus mauvaise ; elle porte la croix de fer sur le dos.

Le Commandant Perreau publie un second volume de son histoire de la grande guerre de 1914 : **Victoire chère et paix de dupes**. C'est un travail abondant et de dimensions serrées qui expose les faits, les causes, discute les événements et la responsabilité, — ce qui est une ample matière, on peut le croire... Il y a toutefois une remarque à faire. Le premier volume de l'ouvrage conduit seulement jusqu'à la bataille de la Marne et le développement du front jusqu'à la mer ; le second, d'une large enjambée, nous mène jusqu'à la fin de la guerre. On nous parle dès lors des deux batailles de Picardie et d'Artois ; de la retraite belge depuis Anvers, de la bataille de l'Yser et de celle d'Ypres. On nous raconte l'attaque des forteresses : Saint-Mihiel, Maubeuge, Lille, les combats de Chauvoncourt, des Eparges, du Bois-le-Prêtre. C'est ensuite la guerre de tranchées, l'intervention navale sur les côtes d'Allemagne.

On arrive à la deuxième bataille d'Ypres, aux nouvelles batailles d'Artois et de Champagne ; c'est l'Argonne et Vauquois. On parvient en 1916, l'année de Verdun, avec des ripostes et diversions sur la Somme ; c'est bientôt la bataille de Craonne, la défection des Russes et la guerre dans les Balkans, l'intervention des Etats-Unis, etc.

Toute cette fin de l'ouvrage est en somme écourtée. Après le

premier chapitre du volume, le récit tourne court, peut-être par considération d'éditeur craignant une trop vaste entreprise, — et il n'est demeuré qu'un résumé, un schéma. Ce travail, cependant, mérite d'être discuté et nous nous réservons de le faire dès que les circonstances seront favorables.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

EMIETTEMENT OU DICTATURE ? — Jamais depuis l'armistice l'Allemagne ne traversa de crise aussi grave que celle qui la secoue en ce moment et qui coïncide avec la fin de la résistance passive. En vérité, ce n'est pas la conclusion de la lutte qui en est la cause déterminante, car elle est latente depuis longtemps, c'est la faiblesse même du gouvernement Stresemann qui en a provoqué l'explosion, explosion qui a encore été favorisée par la terrible catastrophe financière qui a frappé le pays.

La Rhénanie et la Bavière sont devenues deux grands foyers séparatistes, le premier à tendances démocratiques, le second à tendances nettement réactionnaires. L'un et l'autre préoccupent grandement le gouvernement central du Reich, qui est pour ainsi dire impuissant à les combattre avec des armes efficaces.

D'ores et déjà, il est permis d'affirmer que la Bavière s'est détachée du Reich et que des liens purement fictifs l'unissent à la Prusse. Son dictateur, von Kahr, l'ancien président du conseil nationaliste, a été désigné par le président actuel von Knilling à l'insu du gouvernement berlinois, qui n'a su la nouvelle que par l'indiscrétion du correspondant berlinois d'une feuille de Munich. Toutefois, ce séparatisme n'est pas, ce que nous avons propension à croire, en conformité de nos vœux : il n'est pas définitif, et a pour fin principale de préparer le retour de la monarchie en Allemagne ou du moins l'instauration d'une dictature nationaliste.

Du reste le premier acte de von Kahr est significatif : il suspend en Bavière l'application de la loi dite de protection de la République. Cette *Schutzgesetz* a pour but de réprimer énergiquement toutes les menées nationalistes et d'empêcher les préparatifs de « putsch », c'est-à-dire de coup d'Etat venant de la

droite. Il va de soi que M. von Kahr a pris cette mesure radicale sans consulter ou même avertir Berlin où sa résolution jette le désarroi.

Par surcroît, il interdit les manifestations de la gauche en tolérant ouvertement les agissements des réactionnaires de tout crin.

On avait prétendu qu'il s'était brouillé avec Hitler, le chef de la Ligue de combat. Or, il n'en est rien et si brouille il y eut, la réconciliation n'a pas tardé.

Le gouvernement du Reich paraît déterminé à faire exécuter ses ordonnances en Bavière. Mais par quels moyens? Va-t-on déclarer la guerre à la Bavière ? Et au surplus les réactionnaires qui fourmillent autour de Stresemann et de Gessler, le ministre de la Reichswehr, voient-ils d'un si mauvais œil le triomphe de leurs idées en Bavière ? Hormis le danger séparatiste, ne croient-ils pas que le salut pour le Reich viendra de la Bavière ?

La proclamation de l'état de siège caractérise suffisamment la mentalité de l'entourage du cabinet. C'est ainsi que la Saxe socialiste et républicaine a été dotée d'un dictateur farouchement nationaliste, le général Müller, qui a pour mission d'étouffer dans l'œuf tout mouvement démocratique.

Quoi qu'il en soit, on ne se dissimule pas que la fronde bavaroise comporte les plus grands périls pour l'existence du Reich et qu'elle paralyse même le gouvernement central dans sa politique extérieure. On se rend très bien compte à Berlin que l'attitude de la Rhénanie se calque sur celle de la Bavière et que les séparatistes rhénans n'ont attendu pour proclamer la République rhénane que le détachement de la Bavière du Reich.

Le changement d'attitude du Parti Socialiste Unifié à l'égard du gouvernement complique la situation en mettant en danger les jours du cabinet Stresemann. Plusieurs députés socialistes bavarois, Auer, Unterleithner et le syndicaliste Schiefer, sont accourus à Berlin pour se plaindre des persécutions et des chicanes auxquelles les socialistes sont en butte à Munich, et naturellement le ressentiment des socialistes retombe sur le ministre Stresemann qui n'a pas su prévoir les événements et qui demeure inactif en face de Munich. Une crise de ce ministère va-t-elle en résulter ? Et qu'en sortira-t-il ? Un troisième ministère Stresemann foncièrement droitier ou une coalition de toutes les forces

de gauche ? Nous pencherions plutôt vers la première alternative...

Cette menace de crise est aggravée par la différence de procédés à l'égard de la Saxe et de la Bavière. Autant il est intransigeant pour les Saxons, autant il est ondoyant, indécis, indulgent même pour les Bavarois. Il est probable que ce manque de logique, ou plutôt cette partialité flagrante pour la droite, va pousser les socialistes à sortir du cabinet.

Cependant les ultra-nationalistes bavarois se sentent assez forts pour organiser des fêtes militaires qui dégénèrent en manifestations monarchistes. Témoin l'inauguration d'une plaque commémorative qui a eu lieu dernièrement à l'ancienne caserne des gardes du corps et à laquelle assistaient, outre le président du conseil von Knilling et le commissaire général von Kahr, le prince Rupprecht de Bavière, héritier présomptif de la couronne des Wittelsbach. Pendant le défilé on cria à tue tête « Vive le roi ». Le prince Rupprecht assista également à une fête de la *Schupo* (1) où le ministre de l'Intérieur Schweyer prit la parole. Là encore il fut salué par des cris enthousiastes de « Vive le roi » !

L'alliance de Kahr, Knilling, Schweyer et du kronprinz Rupprecht est symptomatique et nous croyons que le rétablissement de la monarchie en Bavière ne saurait tarder longtemps. Il n'y a que le veto des puissances alliées qui puisse encore l'arrêter.

La presse de la coalition, qui comprend les populistes, le centre catholique, les démocrates et les socialdémocrates, a salué avec enthousiasme la victoire remportée par le chancelier Stresemann. La loi lui octroyant pleins pouvoirs a été votée en effet par l'indispensable majorité des deux tiers de l'Assemblée plus dix voix.

L'alliance des ultra-nationalistes, des nationalistes, des communistes, la défection de quelques socialistes et de certains populistes groupés autour de Stinnes n'ont pas réussi à faire échouer la loi. Aussi les partis du bloc n'ignoraient-ils pas ce qu'il serait advenu du Reichstag en cas d'échec : Gustav Stresemann avait en poche un décret de dissolution et n'aurait pas hésité à s'attribuer d'emblée les prérogatives qu'on lui eût déniées.

Mais il est de plus en plus établi que les partis radicaux de droite, comme on les appelle de ce côté du Rhin, espéraient faire

(1) Ou *Schutzpolizei* : police de protection ou de sûreté.

avorter la loi, briser le bloc de la coalition et instaurer sur le pays une dictature extra-parlementaire des droites.

Ludendorff qui, bien qu'il demeure prudemment à la cantonade, est le grand animateur du mouvement réactionnaire, séjournait la semaine dernière à Berlin, attendant fébrilement la décision du Reichstag et préparant jusque dans ses moindres détails le nouveau « putsch » avec d'autres conspirateurs de marque.

Les adversaires de la coalition et du parlementarisme se croyaient certains du succès et le redoublement d'activité des organisations occultes qui pullulent en Prusse aussi bien qu'en Bavière n'est qu'un indice particulièrement significatif de leur toute puissance.

Pourquoi le ministre de l'Intérieur prussien, le socialiste Severing, dont les sentiments républicains ne font aucun doute, est-il impuissant en face de ce déploiement de forces anti-républicaines ? Pourquoi n'intervient-il pas plus énergiquement pour réprimer les menées des ligues et des corps réactionnaires, voire les dissoudre sans plus tarder ?

En réalité, depuis la cessation de la résistance passive, ce n'est ni le gouvernement central, ni ceux des divers Etats, y compris la Prusse, qui exercent l'autorité en Allemagne : l'état de siège (1) y a été proclamé et ce sont des militaires qui sont chargés de l'appliquer rigoureusement, et cela depuis le 27 septembre.

Il va de soi que cette application est tout à fait arbitraire et que les généraux de l'ancien régime, mués en dictateurs du nouveau, s'emploient à rendre la vie dure à tous les partisans de la République. Leur mot d'ordre « guerre au marxisme » est fort élastique, car sous « marxistes » ils entendent aussi bien les communistes que les socialistes, les démocrates et les pacifistes.

Se souciant ni peu ni prou des ordonnances du Reich, la Bavière a opéré ce que l'on a appelé un « putsch sec », c'est-à-dire un coup d'Etat escamoté, sec parce qu'il n'y a pas eu effusion de sang. Von Kahr frappe d'estoc et de taille, sans discernement, sur la presse socialiste aussi bien que sur les journaux démocratiques. De la presse communiste il vaut mieux ne pas parler car il y a beau jour qu'elle a cessé d'exister en Bavière. Rappelons

(1) *Ausnahmezustand*, littéralement : état d'exception qui n'est que le premier degré de l'état de siège.

la suspension de la démocratique *Morgenpresse* de Nuremberg et l'interdiction du congrès du *Reichsbund* républicain. Le général von Lossow, qui avait reçu l'ordre strict de faire appliquer aussi en Bavière les mesures du gouvernement du Reich, a passé avec armes et bagages dans le camp adverse ! Ce qui pis est, la *Reichswehr* bavaroise qu'il commandait l'a suivi en bloc, de sorte que pratiquement la Bavière ne dépend plus du Reich.

Mais ce n'est pas seulement dans la « cellule d'ordre » bavaroise que triomphe l'élément ultranationaliste ; un peu partout les autorités militaires interviennent dans la vie politique du pays toujours aux dépens des parties de gauche. C'est ainsi qu'à Berlin le *Wehrkreiskommando* (l'Allemagne est divisée en un certain nombre de ces *kommandos* ou régions militaires) a interdit à la Fédération des abstinents socialistes la distribution de bulletins en faveur de la prohibition de l'alcool et de l'organisation d'une puissante ligue anti-alcoolique.

Le général Müller, en Saxe, entend sa dictature à sa façon en l'exploitant non seulement contre les communistes, mais aussi contre les centuries communistes-socialistes dont le gouvernement du Dr Zeigner avait favorisé la création, en prévision d'une marche sur Berlin des corps bavarois. Lorsque ce dernier rempart de l'Allemagne centrale sera détruit, Hitler et Ludendorff pourront sans peine envahir la Prusse et se saisir du pouvoir. D'ores et déjà des régiments de la Reichswehr sont venus étayer les arguments et l'arrogance de Müller, le gouvernement saxon — coalition des socialistes et des communistes — a été destitué et on l'a remplacé par un commissaire général franchement réactionnaire en la personne du populiste Heinze, ancien vice-chancelier.

Presque tous les pays du Reich demandent l'abrogation de l'ordonnance du 27 septembre : la Saxe et la Thuringe, où les partis d'extrême-gauche forment bloc, le Bade, la Hesse, Hambourg, la Prusse, le Meklembourg-Strelitz et le Würtemberg. Seule la Bavière se complaît dans sa dictature et ne désire aucun changement.

Le *Vorwaerts* déclare dans un long article que puisque l'état de siège est appliqué unilatéralement contre les républicains, qui en sont exaspérés, il convient de le supprimer au plus tôt.

Ce point de vue des membres de la gauche, qui est aussi, paraît-il, celui de quelques membres du cabinet, sera-t-il adopté

par Gustav Stresemann ? Aura-t-il l'énergie suffisante pour substituer sa dictature à celles des militaires ? Et ceux-ci renonceront-ils si facilement à exercer cette autorité illimitée dont ils usent et abusent depuis bientôt un mois ? L'abrogation de la fameuse ordonnance ne sera-t-elle pas la source de nouveaux troubles partant de l'extrême gauche aussi bien que de l'extrême droite ? Et ces troubles ne seront-ils pas pour les *putschistes* l'occasion tant désirée de s'immiscer brutalement dans les affaires de l'État ?... Il est hors de contrôle que les progrès de la réaction marchent de pair avec la désorganisation du pays et qu'une dictature nationaliste point menaçante à l'horizon.

AMBROISE GOT.

Strasbourg, 3 novembre.

§

Russie.

La Russie et la Pologne. — Quelques faits nouveaux qui se sont produits depuis la publication de ma dernière chronique confirment complètement les prévisions que je me suis permis de formuler. Plus la situation intérieure en Allemagne devient tendue, plus les Soviets se préparent à une action politique et militaire qui pourrait leur assurer un contact immédiat avec l'Allemagne. Le gouvernement des Soviets a envoyé dans les pays baltes et en Pologne un délégué spécial, M. V. Kopp (ancien représentant bolchevik en Allemagne), dont la mission a fait naître des bruits sensationnels. Suivant le correspondant du *Times* à Varsovie (v. le *Times* du 29 octobre), M. Kopp aurait posé au gouvernement letton cette question. La Lettonie est-elle disposée à assurer un libre « transit des marchandises » de la Russie rouge vers l'Allemagne ? Le camarade Kopp aurait eu l'amabilité (toujours d'après le *Times*) de prévenir le gouvernement letton qu'une réponse négative à cette question serait considérée par les Soviets comme un *casus belli*.

D'après d'autres renseignements d'une source très sûre, les milieux dirigeants des Soviets tiennent actuellement d'importantes conférences au sujet des mesures pratiques à prendre au cas d'un soulèvement communiste en Allemagne.

Tout récemment, le gouvernement soviétique a nommé au poste de haut commissaire politique auprès de l'armée rouge un certain Unschlicht, dont le nom est moins connu à l'étranger que ceux

d'autres chefs bolcheviks, mais qui joue un rôle très important dans le parti communiste russe ou plutôt dans son noyau central. Ce noyau central est composé surtout de ces agents allemands qui se sont compromis, en 1917, par leurs relations non désintéressées avec l'ennemi. Unschlicht est de ce nombre. En juillet 1917, il a été impliqué dans une affaire retentissante d'intelligences avec l'ennemi et de haute trahison. Sa nomination au poste de haut commissaire politique près de l'armée rouge a donc une signification particulière au moment où le problème allemand hante les cerveaux des dirigeants soviétiques.

Le premier acte de Unschlicht, après sa nomination, fut de convoquer un conseil militaire extraordinaire où prirent part environ cinquante représentants de différents services et unités de l'armée. Parmi eux : MM. Skliansky, remplaçant de Trotzky au conseil militaire révolutionnaire de la République des Soviets; Kamenev, commandant en chef de l'armée rouge; Lebedev, chef d'état-major ; Schiemann, commandant de l'artillerie, Boudenny, commandant de la cavalerie ; Rozenholz, commandant de la flotte militaire aérienne ; Seeboth, chef du service de l'espionnage militaire ; Menjinesky, chef de la Tché-ka militaire, etc.

A cette importante réunion a été présenté un rapport du Bureau politique du comité central du parti communiste, au sujet de l'attitude à prendre devant les événements d'Allemagne. Le Bureau politique, qui est le vrai gouvernement de la Russie rouge, trouve nécessaire une intervention directe des Soviets dans les affaires allemandes, mais seulement au cas où les bolcheviks allemands se trouveraient en présence d'un ennemi supérieur en forces et dont l'action les menacerait d'écrasement. En attendant le développement des événements révolutionnaires en Allemagne, le Bureau politique préconise : 1° une mobilisation graduelle des réserves de l'armée rouge et 2° une concentration des troupes soviétiques sur la frontière polonaise pour prévenir toute action de la Pologne du côté allemand.

Au cours de la discussion du rapport du Bureau politique par le Conseil militaire extraordinaire, les opinions de ses membres se sont divisées. Certains se sont prononcés en faveur de la tactique proposée par le Bureau politique. D'autres ont été d'avis que cette tactique était trop expectative et qu'il faudrait agir plus rapidement. Rozenholz, commandant en chef de l'aviation mili-

taire (à laquelle, d'après certains bruits, plusieurs industriels alliés fourniraient des appareils), a émis l'avis qu'une action immédiate pourrait changer le cours des événements en faveur du communisme. Boudenny, chef de la cavalerie, étant du même avis, aurait proposé d'attaquer immédiatement la Lettonie pour liquider l'indépendance des pays baltes et s'établir à Riga, d'où l'armée rouge pourrait entrer en liaison avec les forces allemandes. Cette proposition a été combattue par d'autres chefs bolcheviks qui croient que l'on peut être presque sûr de la neutralité des pays baltes. Mais en ce qui concerne la Pologne, les auteurs du rapport du Bureau politique et tous les autres participants au Conseil militaire extraordinaire ont été d'avis que la Pologne devait être classée parmi les *ennemis actifs* du bolchevisme et qu'il fallait continuer des préparatifs militaires du côté polonais.

Dans une autre réunion des éléments militaires qui a eu lieu récemment à Moscou, Trotzky a prononcé un discours où il a dit que la Pologne ne pouvait être que de deux choses l'une, un pont par lequel la Russie rouge communiquera avec l'Allemagne ou une barrière qui séparera ces deux pays. Si la Pologne consent à servir de pont, les bolcheviks paieront ce service ; si elle veut être barrière, les bolcheviks (« je veux parler franchement » a dit Trotzky) lui feront la guerre.

Personne ne peut dire si ces menaces doivent être prises au sérieux, parce que, malgré tout ce que racontent M. de Monzie et d'autres admirateurs bourgeois de la Russie communiste, la situation économique et financière reste déplorable et les moyens matériels pour mener une action militaire sont très limités. Mais d'autre part il ne faut pas oublier que si les événements en Allemagne ne prennent pas une tournure désirable pour les bolcheviks, la situation de ceux-ci deviendra extrêmement précaire. Isolés de tous côtés et devant abandonner tout rêve de « révolution mondiale », ils n'auront qu'à attendre l'heure inévitable de leur chute. Les événements d'Allemagne sont donc pour eux la dernière occasion d'élargir leur champ d'action. Et comme la Pologne antibolcheviste et antiallemande y fait obstacle, il est bien naturel qu'ils veuillent l'écarter de leur chemin.

Pour atteindre ce but, ils combinent les menaces de guerre avec une « offensive morale » à l'intérieur de la Pologne. Une

vague gigantesque de grèves vient de secouer la Pologne toute entière, de Kattowice à Varsovie et de Lodz à Cracovie. Ces grèves tendent à frapper les parties vitales de l'Etat polonais, les chemins de fer, les postes et télégraphes, les mines de charbon. L'explosion d'un fort à Varsovie et une tentative encore plus récente d'explosion à la poudrerie de Cracovie, l'expansion de nouvelles alarmantes, la spéculation sur la baisse du mark, la propagande souterraine en vue de provoquer des conflits sociaux, nationaux et religieux, tout est mis en œuvre pour saper et ébranler les fondements mêmes de l'indépendance polonaise.

Le gouvernement de la République polonaise a répondu à cette activité destructive par un important remaniement ministériel. Deux personnalités bien connues sont entrées dans le cabinet ; M. Korfanty, patriote silésien connu comme adversaire farouche du germanisme, et M. Dmowski, chef des nationaux démocrates, antibolchevik résolu. On peut dire qu'après leur arrivée au pouvoir, le gouvernement polonais est devenu particulièrement anti-allemand et bolchevikophobe. Et comme ce changement ministériel coïncide avec les tentatives de réalisation de la grande conspiration bolcheviko-allemande, la situation peut être considérée comme très grave.

Mais si l'entrée au ministère de M. Dmowski donne au cabinet actuel un caractère antibolchevick prononcé, elle facilite en même temps l'établissement de bons rapports entre la Pologne et la Russie nationale. L'accord entre elles est non seulement une *conditio sine qua non* du succès de la lutte polonaise contre tout danger d'invasion russe, mais aussi un gage pour l'avenir des relations polono-russes. M. Dmowski, ancien député à la Douma, s'est fait, pendant la guerre, une réputation de francophile et de russophile. Connaissant bien la Russie et étant en relations personnelles avec beaucoup de Russes du camp antibolchevik, il est tout indiqué pour inaugurer une nouvelle politique polonaise à l'égard de la Russie. Il est hors de doute que du côté des patriotes et antibolcheviks russes, il rencontrera un sincère désir de s'entendre pour délivrer la Russie du joug bolcheviko-allemand et pour délivrer la Pologne de cette menace perpétuelle que le bolchevisme présente pour elle.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

J.-H. Rosny aîné : *Les origines* (*La préhistoire*) ; Crès. 6 »

Art

Le Corbusier-Saugnier : *Vers une architecture*. Avec de nomb. illust. ; Crès. 20 »

Publications d'art

Cornélis Veth : *L'œuvre norvégien du peintre américain W.-H. Singer Jr*. Avec 32 planches ; Buffa et fils, Amsterdam. » »

Finance

Paul Weiss et Jacques Weiss : *Principes sommaires de finances publiques* ; Presses universitaires. 6 »

Géographie

André Guillaume : *Etudes sur les limites de végétation dans le nord et l'est de la France* ; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 20 »

Histoire

Docteur Cabanès : *Mœurs intimes du passé*, 8e série : *Education de princes*. Avec de nomb. illust. ; Albin Michel. 7 50

Joseph Faurey : *La monarchie française et le protestantisme français* ; Boccard. 6 75

Comte de Gobineau : *La fleur d'or*. (Cahiers verts, n° 27) ; Grasset. 6 50

Pierre de La Gorce : *Histoire religieuse de la Révolution française*. Tome V ; Plon. 12 »

Littérature

Jacques Boulanger : *Monsieur ou le Professeur de Snobisme* ; Le Divan. » »

Pierre Champion : *Histoire poétique du XVe siècle*. Tome I : *Maître Alain Chartier, Pierre de Nesson, Noble Homme, Jean Régnier, Michault Taillevent, Pierre Chastellain*. Avec 36 phototypies hors texte. Tome II : *Charles d'Orléans, le pauvre Villon, Arnoul Gréban, Jean Meschinot, Me Henri Baude, Jean Molinet*. Avec 24 phototypies hors texte ; Champion, les deux volumes. 75 »

Charles Conrardy : *Gaston Denys Périer*, monographie ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 2 »

Jean Desbois : *Biographie du Cardinal de la Rochefoucauld*, publiée avec une introduction par le Comte Gabriel de la Rochefoucauld ; Figuière. 40 »

James George Frazer : *Sur Ernest Renan*, précédé d'un buste de l'auteur par Antoine Bourdelle ; Aveline. » »

Francis Jammes : *Les caprices du poète* (Mémoires, III) ; Plon. 7 »

Henri Periot : *Les voyageuses de l'île fermée* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Paul Régnier : *Paul Dronot* ; le Divan. » »

Servais Etienne : *Les sources de Bug-Jargal* ; Imp. Vaillant-Carmanne, Liège. » »

Dom Willibrord Verkade : *Le tourment de Dieu*, étapes d'un moine peintre, traduction de Marguerite Faure revue par l'auteur ; Rouart et Watelin. » »

Musique

Jean Bonnerot : *C. Saint-Saëns. 1835-1921, sa vie et son œuvre* ; Durand. 4 »

Alfred Bruneau : *Le jardin du paradis*, conte lyrique en 4 actes, d'après Andersen, poème de Robert de Flers et G. de Caillavet ; le Ménestrel. 20 »

Louis de Fourcaud : *Richard Wagner, les étapes de sa vie, de sa pensée et de son art, 1813-1883* ; Hachette. 40 »

Serge Prokofieff : *Troisième sonate pour piano* ; Dépôt de musique russe. 8 75

Igor Strawinsky : *Trois mouvements de Pétrouchka* ; Dépôt de musique russe. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome XIV : *Traités de 1919 (mars 1919-janvier 1920)* ; Bossard. 18 »

Pédagogie

Marguerite Bodin : *Contes bleus et roses*. Illust par Albert Muhlemann ; Bibl. d'éducation. 2 85

Albert Thierry : *Réflexions sur l'éducation* suivies des *Nouvelles de Vosves*. Préface de Marcel Martinet. Biographie de Louis Clavel ; libr. du Travail. 10 »

Philosophie

Anonyme : *La philosophie et la religion de demain* ; Giard. 20 »

L. Bardonnet : *L'univers organisme (néo-monisme)*. Tome III : *L'homme (l'homme, individu). Psychologie* ; libr. philos. Vrin. 25 »

André Cresson : *La position actuelle des problèmes philosophiques* ; Stock. 1 50

Poésie

André Corbier : *A travers les Evangiles* ; Arts et lettres. » »

Franc-Nohain : *Le jardin des bêtes et des plantes* ; le livre. 10 »

S. Frantz : *Echos et lumières* ; Houlet. 1 50

Georges Lionel : *Poèmes 1918-1922* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Léo Loups : *Les déesses*. Illustré d'après les bois de S. E. Bonetto ; Images de Paris. 10 »

Victor Mardrus : *Prémices* ; Pensée française. 5 »

Paul Souchon : *Dans le domaine des cigales* suivi de *l'Elégie du retour*. Dessins de Valère Bernard ; Chiberre. 10 »

André Veidaux : *Fables* ; Lechevalier. 6 »

Politique

Bertrand Bareilles : *D'Athènes à Angora* ; Bossard. 7 50

Marcel Cey : *Nouvelles Catilinaires pour servir à l'histoire véridique des temps présents*. (1912-1922 : la Décade honteuse) ; Clarté. 6 75

E. Charton : *L'Angleterre et M. Poincaré* ; Edit. d'actualités. 3 50

Homem Christo : *Mussolini, bâtisseur d'avenir* ; Fast. » »

Albert Mousset : *L'Espagne dans la politique mondiale* ; Bossard. 15 »

Aloïs Rasin : *Les finances de la Tchécoslovaquie jusqu'à la fin de 1921*. Préface de M. Alfred Fichelle ; Bossard. 12 »

Simone Téry : *En Irlande, de la guerre d'indépendance à la guerre civile, 1914-1923* ; Flammarion. 7 »

Alexandre Zévaès : *Le parti socialiste de 1904 à 1923* ; Rivière. 5 »

Questions médicales

Louis Billon : *La grossesse et l'accouchement hors l'hôpital* ; Maloine. 12 »

Questions militaires et maritimes

Comm. Marcel Janneaud : *L'aviation militaire et la guerre aérienne*. Avec 16 fig. ; Flammarion. 7 50

Questions religieuses

A. Thomas : *Histoire de la mission de Pékin depuis les origines jusqu'à l'arrivée des Lazaristes* ; Michaud. 15 »

Roman

Jean Balde : *La survivante;* Plon. 7 »
Maurice Betz : *Rouge et blanc ;* Albin Michel. 6 75
V. Blasco Ibañez : *La tentatrice,* traduit de l'espagnol par Jean Carayon ; Calmann-Lévy. 6 75
Pierre Bonardi : *La mer et le maquis;* Crès. 6 50
C.-M. Chenu : *Jacqueline émerveillée ;* Albin Michel. 6 75
A. Chollier et H. Lesbros : *La mer des Sargasses.* Préface de J. des Gachons ; Baudinière. 10 »
Jean Cocteau : *Thomas l'imposteur ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Comte de Comminges : *La comtesse Panier ;* le Divan. 6 »
Henri Decoin : *Dudule, Nénesse et Laripette ;* Ollendorff. 4 »
Georges A. Denis : *Quand je m'éveillerai ;* Floréal. 6 75
Carlos d'Eschevannes : *Fille d'Ouessant ;* Méricant. » »
Raymond Eschollier : *La nuit ;* Férenczi. 7 50
Léon Frapié : *La virginité ;* Flammarion. 7 »
Georges Gabory : *Les enfants perdus ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Jeanne Galzy : *Les allongés ;* Rieder. 6 75
Jean Gaumont et Camille Cé : *La grand'route des hommes ;* Grasset. 6 »
Gustave Geffroy : *Cécile Pommier.* Tome I : *L'éducation spirituelle.* Tome II : *La lutte de classe ;* Fasquelle. Chaque vol. 6 75
Gérard Gailly : *Le coin où le veau est mort ;* Flammarion, 7 »
Mireille Havet : *Carnaval ;* Albin Michel. 3 75
Charles-Henry Hirsch : *Le Tigre et Coquelicot ;* Flammarion. 7 »
Edmond Jaloux : *L'amour de Cécile Fougères.* Avec 51 bois originaux de C. Serveau ; Férenczi. 2 50
A. Kouprine : *Le mal de mer ;* Stock. 1 50
L. Lecoq et C. Hagel : *Sid Ghorab Surcorbeau ;* Albin Michel. 6 75
Ignace Legrand : *Le disciple du feu ;* Fasquelle. 6 75
Claude Lemaître : *L'ingénue avertie ;* Albin Michel. 3 75
Lucie Paul-Margueritte : *La chèvre folle ;* Flammarion. 7 »
Jean Mauclère : *L'infernale ;* Plon. 7 »
Gabriel Maurière : *Le bel âge ;* Férenczi. 7 50
Hélène Picard : *Sabbat.* Préface de Colette ; Ferenczi, 7 50
Pirandello : *Le livret rouge ;* Stock. 1 50
Albert de Pouvourville : *L'heure silencieuse ;* Monde nouveau. 7 »
André Reuze : *La première image ;* Fayard. 6 50
Rainer Maria Rilke : *Les cahiers de Malte Laurids Bridge ;* Stock. 1 50
Gabrielle Rosenthal : *L'initiation ;* Monde nouveau. 6 75
Louis Frédéric Rouquette : *La bête errante ;* Férenczi. 7 50
Jean Toussaint Samat : *Sangar, taureau ;* Renaissance du livre. 7 »
Isabelle Sandy : *Andorra ou les hommes d'airain ;* Plon. 7 »
André Sernay : *Le marchand de masques ;* Jouve. 7 »
André Sernay : *La sagesse de Pierrot ;* Berger-Levrault. 6 »
Hélène du Taillis : *Enterrons l'adultère ;* Flammarion. 6 »
P.-J. Toulet : *Les demoiselles de la Mortagne ;* le Divan. 10 »
X. : *Ma vie,* récit dicté par une paysanne à Tatiana Kouzninskaia, revue et corrigé par Léon Tolstoï. Traduction, notes et introduction de Charles Salomon. (Cahiers verts, n° 28) ; Grasset. 6 50

Sciences

René Brocart : *L'électricité au foyer ;* Edit. la Science et la Vie. 6 »
V. Jarre : *Dualité de la matière.* Avec 34 croquis ; Alcan. 10 »
Henri Le Wita : *La guerre chimique et les usines des matières colorantes ;* Revue des produits chimiques. 5 »

Sociologie

Georges M. Crivelli et Pierre Louvet : *L'Australie et le Pacifique ;* Crès. 6 50
Abbé Ferdinand Renaud : *Les Associations diocésaines ;* Dunod. 7 50

Théâtre

Lehardy : *Les pédagogues*, comédie en 4 actes ; la Pensée française. 2 75

Varia

Société des Nations : *Memorandum sur les finances publiques, 1922* ; Berger-Levrault. 25 »

Voyages

F. Maurette : *Pour comprendre les paysages de la France*. Avec 421 photographies dans le texte ; Hachette. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les origines de Ronsard. — La machine à écrire vue par Edmond de Goncourt. — La révolution du Gotha. — « Yourods » et faqyrs. — Tartuffe. — Deux pactes avec le démon. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

Les origines de Ronsard. — Ronsard, qui se qualifiait de « gentilhomme vendômois », se prétendait issu d'un marquis roumain ou bulgare qui, au XIVe siècle, serait venu servir le Roi de France.

> ... quant à mon ancestre, il a tiré sa race
> D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.

Cette déclaration du poète des *Sonnets pour Hélène*, acceptée par ses contemporains et jusqu'à la fin du siècle dernier, a été contestée il y a quelques années par des érudits qui ont voulu y voir une prétention nobiliaire injustifiée. Si aucun document ne permet de donner raison à Ronsard, aucun, non plus, n'autorise à lui donner tort et en l'absence de texte précis on peut supposer que Ronsard était mieux placé que nous pour recueillir la tradition concernant ses origines. Au surplus, on ne voit pas très bien en quoi le fait de se dire issu d'un gentilhomme roumain constitue une « prétention nobiliaire ». Par ailleurs, on ne conteste pas que le poète ait été noble, cela nul ne le met en doute. En effet, le premier ancêtre qu'on assigne authentiquement à Ronsard est un certain Gervais Ronsard qui vivait en 1406 et qui était qualifié alors d'*écuyer*.

Le grand-père du poète fut Olivier Ronsard, écuyer, seigneur de la Poissonnière, échanson du roi, capitaine et châtelain de Monthonnot en Dauphiné et possesseur d'autres charges encore, qui épousa Jeanne d'Illiers, d'une illustre famille noble, dont il eut cinq enfants, notamment Louis qui, le 2 février 1515, épousa Jeanne Chaudrier, dame de la Basme et de Serrières, alors veuve de Guy des Roches. Dans son contrat, il est qualifié de chevalier, seigneur de la Poissonnière, la Chapelle-Gaugain et des Espineaux.

C'est de ce mariage qu'est issu le poète Pierre Ronsard, qui pouvait, sans se vanter, se qualifier de « gentilhomme vendômois » et qui était

fondé à se réclamer d'illustres parentés. Sa maison était alliée, en effet, aux meilleures de France : aux La Tremoille, par exemple, aux du Bellay — qui fournirent à la Pléiade un poète illustre, — aux Chasteigaier.

Ses armes étaient, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale : *d'azur à trois rosses d'argent posées en fasce l'une sur l'autre, escaillées et ombrées de sable*. Armes parlantes, le nom de « rosse » ou « rousse » désignait un poisson, et le nom de Ronsard était prononcé vulgairement : « Roussart ».

L'écu des Ronsard était surmonté d'une couronne de marquis avec, pour cimier, une tête de cheval. — A. C. C.

§

La machine à écrire vue par Edmond de Goncourt. — On va célébrer prochainement, aux Etats-Unis, le cinquantenaire des premières machines à écrire de type vraiment utilisable : celles que créa, en 1873, Christopher Latham Sholes en s'inspirant de différents appareils antérieurs dont l'emploi était exclusivement théorique.

Mais c'est seulement une dizaine d'années plus tard que les machines à écrire commencèrent à être mises en usage à Paris. Edmond de Goncourt vit la première de ces machines chez un avocat américain. M. Kelly, avenue de l'Opéra; il s'était rendu le samedi 18 décembre 1886 chez cet avocat accompagné de M. Henry Céard, adaptateur au théâtre de *Renée Mauperin*, pour y apprendre, nous dit-il dans son *journal*:

Cette nouvelle invraisemblable que la pièce est achetée 1800 francs, par la nièce du chargé d'affaires d'Amérique, qui arrive bientôt — ma foi une fort charmante personne — nous baragouinant qu'après avoir fait gagner beaucoup d'argent aux pauvres, en jouant pour eux, elle veut en gagner beaucoup pour elle en jouant *Renée Mauperin*.

C'est ici qu'apparaît la machine à écrire ; mais Goncourt ne semble pas avoir été autrement surpris par cet objet, car il se contente d'écrire pour terminer le récit de cette journée :

... Et par un nouveau procédé, le traité est aussitôt imprimé sur une espèce de piano, et l'avocat nous verse l'argent et nous aide très aimablement à passer nos paletots. — L. DX.

§

La Révolution du Gotha. — On nous a envoyé, pour en dire un mot au *Mercure*, l'*Almanach de Gotha, Annuaire généalogique, diplomatique et statistique*, qui en est, dans ce tome de 1923, à sa cent soixantième année et qu'édite toujours la Maison Justus Perthes. Bismarck, dit-on, avait un jour conseillé à un jeune diplomate d'apprendre par cœur ce fameux « Almanach », dont l'aspect extérieur — rouge et or — est resté le même, mais dont la matière a été soumise aux ca-

prices du Destin. Le Gotha, en effet, est une mine historique de tout premier ordre et ne devrait pas plus manquer sur la table du philosophe que sur celle du snob. Que si nous avons intitulé cet écho : *La Révolution du Gotha*, c'est, cependant, que l'ordonnance traditionnelle du volume apparaît fondamentalement bouleversée.

Jusqu'ici, sa 1re partie, comme on sait, était uniquement réservée aux familles régnantes et aux dynasties ayant exercé le pouvoir souverain en Europe depuis le Congrès de Vienne, en 1815. De l'hémisphère occidental, on ne connaissait que les Empereurs du Mexique et du Brésil. Le Japon en était exclu, comme les anciens Empereurs de Corée et de Chine, le Roi de Siam, l'ex-Reine de Madagascar, le Shah de Perse, etc., relégués à la troisième division du volume. Il serait curieux de retracer les phases de l'état de guerre entre le Japon et le Gotha. Il dura plus d'un demi-siècle. Ce n'est qu'en 1921 qu'il cessa. On trouvera dans la préface de l'édition de 1922 l'aveu de défaite des éditeurs. Le Japon figure donc à la 1re partie, désormais, comme Napoléon y figura, à partir de 1808. Mais, pour se venger de cette concession forcée, on a admis également dans le Saint des Saints l'Impératrice Waizerou, d'Abyssinie — ne prétend-elle pas descendre en ligne droite de Salomon et de la Reine de Saba ? — le Roi de Siam, le Shah de Perse, le Sultan du Maroc et jusqu'au Roi Fuad, d'Egypte ! On ne laisse pas, aussi bien, d'être surpris de trouver à la place d'honneur ce Guillaume de Wied donné pour le souverain régnant de l'Albanie, bien que détrôné il y a beau temps. Il est clair qu'il eût fallu le ranger parmi les « ci-devant » — car telle a été l'expression adoptée pour classer la multitude des victimes des derniers bouleversements européens. Le Gotha, sans doute, n'a pas oublié que les premiers « ci-devant » ne le furent que provisoirement et que les révolutions ont, comme toutes les choses humaines, leurs hauts et leurs bas !

Tel quel, ce volume de 1923 mériterait plutôt d'être appelé un Gol... Gotha, tant la collection de nobles victimes, voire de nobles crânes, y est imposante. — C. P.

§

« Yourods » et faqyrs. — Dans sa remarquable étude, *la Maisonnette d'Ania* (1), Mme Z. Hippius note :

Le mot « Yourod » n'existe en aucune langue européenne, et il est difficile d'en donner le vrai sens : « Yourod », — c'est un bouffon de Dieu. Il s'est fait tel à la gloire de Dieu. On cherche dans ses paroles vagues, obscures et grotesques, un sens profond : « N'est-ce pas Dieu qui les lui inspira ? »

On permet à un « yourod » ce qu'on ne souffrirait pas de la part des autres, il est au-dessus des lois humaines, il ne fait qu'obéir à la volonté secrète de

(1) *Mercure de France* du 1-VIII-23, p. 618-9.

Dieu. Il y a des « yourods » sincères ; ceux-ci se rapprochent un peu des « innocents » : ils n'ont pas de domicile, ne se lavent jamais, ne se couvrent que d'une longue chemise et vont pieds nus, même pendant les gelées les plus terribles. Les autres adoptent la « sainte bouffonnerie » par malice, par calcul, et jouent leur rôle plus ou moins adroitement...

Il existe en langue arabe un mot qui, désignant un état identique, traduit exactement « yourod », — ce mot est faqyr.

Faqyr, commente J.-J. Marcel (1), signifie « pauvre », en général, soit celui qui l'est par nécessité, soit celui qui l'est par choix et par profession »... Les *faqyrs* sont des mendiants, le plus souvent affligés de folie ou d'idiotisme, qui vaguent dans les rues [du Kaire], implorant la charité publique par la répétition continuelle des deux mots turcs *boufakyr !* (ce pauvre !) ou de la phrase arabe *faqyr-oullah !* (pauvre de Dieu), qu'ils articulent avec une espèce de cri, poussé du fond du gosier et véritablement lamentable.

Cette pauvreté, volontaire ou non, principalement si elle est accompagnée de la folie ou de l'idiotisme, leur assure les égards, même le respect et la vénération, mais surtout, et c'est là le but le plus important pour eux, les aumônes toujours abondantes des Musulmans, et plus fréquemment encore des Musulmanes... Les faqyrs du Kaire sont tous d'une malpropreté insigne, couverts de haillons et des livrées les plus dégoûtantes de la misère; la plupart des faqyrs, que le peuple appelait saints, avaient [au temps de l'Expédition française] l'habitude plus que singulière de vaquer à la profession de mendiants en parcourant les rues de la ville entièrement nus, sans même le plus petit des voiles réclamés par la pudeur. Les femmes du Kaire, en allant par les rues, ne se trouvaient aucunement scandalisées de rencontrer ces *saints* absolument dans l'état de pure nature... Bien plus, ces femmes, souvent jeunes et jolies, honnêtes d'ailleurs et pudiques, autant que femme égyptienne peut l'être, suivant les mœurs les plus sévères du pays, car leur visage était scrupuleusement couvert, s'arrêtaient sans rougir pour faire l'aumône à ces *saints indécents*, et même pour baiser dévotement les mains sales et rebutantes de ces *idoles animées*.

Voici, maintenant, une page du chroniqueur égyptien Cheikh Hassan Abdel Rhaman El Djabarti qui illustre la note de l'Orientaliste français.

[Le Cheikh El Sayed Aly et Bakri] ... était un idiot qui, le plus souvent, se promenait tout nu dans les rues. Le peuple égyptien entourait cet homme de respect et de vénération, comme il a l'habitude de le faire pour tous les hommes de cette espèce. Or Aly El Bakri avait un frère fourbe et rusé qui, pendant de longues années, ne voulut avoir aucun rapport avec lui.

Plus tard, voyant le respect dont son frère était l'objet de la part du peuple, il eut l'idée de s'en servir pour exploiter la crédulité publique. Il le vêtit et le garda chez lui, ne le laissant jamais sortir, et se mit à faire toute espèce de récits sur sa sainteté, annonçant, entre autres choses, qu'il avait reçu d'Allah la haute charge de chef suprême des élus. Aussitôt le peuple, hommes et femmes, accourut de partout pour le visiter et recevoir sa bénédiction. Les visi-

(1) *Contes du Cheykh él Mohdy*, traduits de l'arabe.

teurs écoutaient religieusement ses radotages, recueillaient ses propos décousus, et chacun ensuite les interprétait à sa façon. De son côté son frère ne négligea rien pour affermir et accroître l'aveugle croyance du peuple. Il assurait à tout le monde que le cheikh avait fait plus d'un miracle, qu'il devinait tout et qu'il lisait au fond des cœurs les pensées les plus intimes. Le nombre des visiteurs alla toujours croissant ; de toutes parts on venait voir le prétendu saint homme, on lui apportait des présents et toutes sortes d'aumônes. Beaucoup de personnes remplissaient en cela des vœux sacrés. En peu de temps le frère du Cheikh fit fortune. Ce furent surtout les femmes des grands et des notables qui apportèrent l'abondance dans sa demeure. Quant au Cheikh lui-même, la vie sédentaire et la bonne chère lui donnèrent un embonpoint excessif. Il devint gros comme un chameau et continua de mener cette vie jusqu'en l'an 1207, date de sa mort [août 1729-août 1793]. Quand il fut décédé, son frère usurpa une partie de la mosquée El Cheraïbi et l'y fit enterrer sans rencontrer de résistance. Il lui fit construire ensuite un mausolée et il plaça près de sa tombe des lecteurs pour y réciter le Coran ou chanter ses vertus et ses prétendus miracles. Ces gars ramassés partout manifestaient des transports d'amour pour le Cheikh. Ils hurlaient autour de sa tombe, se frottaient le visage contre les fenêtres du mausolée ou le seuil de sa porte ; ils puisaient à pleines poignées de l'air qui l'entourait et en mettaient dans leurs poches et leurs goussets... Les pèlerins des deux sexes affluaient autour de la tombe, chargés d'offrandes de cierges et de mets divers. La mosquée El Cheraïbi devint ainsi un lieu de réunion et un rendez-vous.

A l'égard de ce culte superstitieux et des *faqyrs* qui l'inspiraient, les Egyptiens sensés affichaient le même mépris que Mme Hippius pour « Grichka » ; la crédulité populaire leur fournissait même maints sujets d'épigrammes, témoins ces vers :

Avis aux fils de la Mecque, et tout conseil mérite qu'on l'écoute.

A-t-on jamais rapporté que la Sunna (1) admet le chant dans les cérémonies religieuses?

Ou que l'homme mange comme un chameau et se prenne ensuite à danser jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il tombe inanimé au milieu de la foule?

Un homme sobre ne se livrerait pas à ces excès.

Ces gens prétendent que l'amour de Dieu les enivre. Non, c'est aux plats qu'ils doivent leur ivresse.

Ainsi les ânes, lorsqu'ils ont donné pleine satisfaction à leur appétit, se mettent à braire de contentement.

AURIANT.

§

Tartuffe.

Saint-Maur, 15 octobre.

Monsieur le Directeur,

M. Albert Mercader écrit dans son article : « L'hypocrisie et Tartuffe » (*Mercure* du 1er septembre 1923) :

... il (Molière) n'a jamais vu, de ses yeux vu l'hypocrite qu'il nous montre

(1) La tradition.

car celui-ci se serait assez clairement désigné de lui-même pour que les mémorialistes nous en lèguent le nom.

Or, je lis dans Saint-Simon (*Mémoires*, éd. Hachette, t. V, p. 183) :

Il mourut alors un vieux évêque, qui toute sa vie n'avait rien oublié pour faire fortune et être un personnage : c'étoit Roguette, homme de fort peu, qui avoit attrapé l'évêché d'Autun, et qui à la fin, ne pouvant mieux, gouvernoit les états de Bourgogne à force de souplesses et de manège autour de Monsieur le Prince. Il avoit été de toutes les couleurs : à Madame de Longueville, à M. le prince de Conti son frère, au cardinal Mazarin, surtout abandonné aux Jésuites ; tout sucre et tout miel, lié aux femmes importantes de ces temps-là, et entrant dans toutes les intrigues, toutefois grand béat. C'est sur lui que Molière prit son Tartuffe et personne ne s'y méprit.

Tartuffe, n'en déplaise à M. Albert Mercader, n'est donc pas un personnage impossible, que l'on ne peut rencontrer. Il est croyable. Et s'il montre son jeu avec éclat maladresse et ingénuité, M. le Prince ne lui en procure pas moins quelques bénéfices appréciables : l'évêché d'Autun et le gouvernement des états de Bourgogne qui valent bien la main de Marianne et les faveurs d'Elmire.

Molière a choisi — volontairement comme le montre M. Léon Deffoux dans le *Mercure* du 1er octobre — un type d'hypocrite particulièrement grossier, qui se trahit aux yeux des non avertis, mais il n'a pas eu besoin pour le composer d' « emprunter divers traits à quelques-uns de ses contemporains », son modèle a existé en chair et en os, il l'a peint si fidèlement que tous ceux qui comme lui l'avaient vu le reconnurent et que « ... personne ne s'y méprit ».

J. RAMEAU.

§

Deux pactes avec le démon. — Nous les signalons à M. Maurice Garçon, auteur du Symbolisme du sabbat (*Mercure de France* 1 et 15-IX-1923) si, par extraordinaire, il ne les a pas déjà recueillis.

C'est devant l'officialité de Metz que ces pactes, doublement immoraux, semblent avoir été l'objet de poursuites ecclésiastiques, car les deux pièces portent la signature de Sébastien Cressonnier, qui était, à cette époque, chanoine de la cathédrale de Metz et official général du diocèse.

Je demande à Belzébut dix mille livres par mois. Je demande de paroistre toujours naturellement belle et agréable à un chaqun — et ce pour l'espace de trente années, moyennant la récompense qui lui est d'eue. Fait à Paris, ce 22e juin 1664.

ANNE BOILLET.

Je souhaite jouir pleinement de telle fille et telle femme qui m'agréront, et pour cette effet je demende l'assistance du grand Roy Belzébut, à qui je voue mes très humbles services. Fait à Paris, ce 22e juin 1664.

HENRY DE LA BELLE DE BLOIS.

Ce dernier nom est encore connu dans le pays blésois et, sauf erreur, une famille de la Selle abiterait, à la Ferté-Beauharnais, l'ancien château d'Alexandre de Beauharnais, le premier et volage mari de Joséphine. — P. D.

§

Erratum. — Nous avons reçu de M. Pierre-Paul Plan la lettre suivante, qui nous est arrivée trop tard pour pouvoir faire la correction qu'il demandait :

26 octobre 1923.

Mon cher Directeur,

En revoyant les épreuves de mon article *Rousseau à Venise*, je m'aperçois que j'ai laissé une erreur, à la dernière ligne de la page 578 et à la première de la page 579. La phrase doit être rétablie comme suit : « M. Daniel Roguin, oncle de Mme Boy de la Tour, qui, en 1762, reçut à Yverdon le philosophe proscrit, et lui trouva un logement à Motiers, dans la maison du fils de cette dame. »

Je vous serais bien obligé de faire cette correction, s'il est encore temps, et je vous prie de croire, etc.

P.-P. PLAN.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — On lit sur la Couverture des *Rhapsodies*, le premier recueil publié par Pétrus Borel (1832, in-16), cette liste d'ouvrages « sous presse » :

Faust, dauphin de France, 1 fort volume in-8.

Les Contes du Bousingo, par une camaraderie.

Pâture à liseurs, 1 volume in-8 orné de vignettes de Napoléon Tom et de Joseph Bouchardy.

Appel aux jeunes Français à cœur de lion, brochure in-8.

Le Lycanthrope n'a publié aucun de ces livres. Il a également abandonné le projet de faire paraître certain ouvrage au titre singulier : *Aimez-vous la Cornemuse ?* qu'il fit annoncer, en 1838, sur la couverture du *Fortunio* de son ami Théophile Gautier. — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE JEAN MORÉAS. I. *Les Syrtes. Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles*. Vol. de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 francs. Il a été tiré 39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 francs ; 175 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 40 à 214, à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.